

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Le Spectateur catholique, tome IV, Bruxelles ; Paris, Juillet 1898 –
Décembre 1898 (n°19-24).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



le Spectatevr catholique

DIRECTEUR
M. EDMOND DE BRUIJN

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>le Vendredi de 5 à 6 heures</i> 44, avenue du Maine PARIS	M. THOMAS BRAUN au Siège de la Revue 92, rue du Prince Royal BRUXELLES	M. WILLIAM RITTER (pays germaniques, balkaniques et Suisse) Dürnstein a d Donau (AUTRICHE)
--	--	---

M. MARIUS ANDRÉ 11, rue Olozaga MADRID	M. RAFAEL MITJANA 4, via Gaeta ROME
--	---

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	Abbé P. HALFLANTS, à Louvain.
M. EMILE BERNARD, au Caire.	M. GAST. HOORICKX, à Bruxelles.
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	M. VICTOR KINON, à Tirlemont.
M. LÉON COENEN, à Vilvorde.	M. ISIDORE MAUS, à Bruxelles.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	Dr FORTUNÉ MAZEL, à Nîmes.
M ^{sr} C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. VICTOR DENIJN, à Anvers.	M. ADH. SCHEIJS, à Vertrieck-Louvain.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	Abbé ARM. THIÉRY, à Louvain.
M ^{sr} L. ESSEIVA, à Fribourg.	M. HUGUES VAGANAY, à Lyon.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. IRM. VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M ^e E. R. GODAR, à Anvers.	Abbé CLAUDIO VOLIO, à Louvain.
M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.	M ^e CHARLOTTE WYNS, à Paris.
Abbé L. HALFLANTS, à Tirlemont	





le Spectatevr catholique

TOME IV

Juillet-Décembre 1898



FIDES
QVAERENS
INTELLECTVM



FIDEM
QVAERENS
INTELLECTVS

BUREAUX DU SPECTATEVR CATHOLIQUE
BRUXELLES | **PARIS**
92, rue du Prince Royal. | 44, avenue du Maine.





N° 19-21 (Tome ~~III~~ IV)
Juillet-Septembre 1898

le Spectateur catholique

Propre du Mois :

Sources littéraire, liturgique et populaire : Textes pour la Visitation N. D., les fêtes de S. S. Joachim et Anne, de S. S. Marthe et Marie, la Transfiguration N. S., l'Assomption N. D., la Décollation de St-Jean, la Nativité N. D.

Science religieuse :

M. George Fonsegrive : Le Paradis ou l'Achèvement de la Vie.
M. Menendez y Pelayo : Raymond Lulle.
M. F. Nonniger : « Institutiones theologiae dogmaticae. »

Art religieux :

M. Émile Bernard : Vision. — Temps Dorés.
M. Alexandre Lefas : Procession Intérieure.
M. Joseph Pouzin : Confiance. - La Vigne. - Enfance.
M. Marc Legrand : La fin de deux Saintes (Perpétue et Félicité).
M. Georges Polti : Prologue : Apologie du siècle XIII.
M. A. Melka : Le Renouveau de la littérature catholique tchèque.
M. A.-E. Joly : Modernisme (*Sagesse et Destinées* de M. M. Maeterlinck).
M. Émile Bernard : A propos d'art catholique.
M. Em. Haëc : Memling (à l'hôpital Saint Jean à Bruges).
M. William Ritter : Illustrateurs d'Autriche et d'Allemagne.

Jugement religieux :

Abbé G. Frémont : Lettre au congrès de la jeunesse catholique à Besançon.
M. Fortuné Mazel ; M. Henri Mazel ; etc. : Notes de sociologie, sur l'éducation et diverses.

ESTAMPES, ORNEMENTATIONS ET REPRODUCTIONS

Le Maître inconnu de 1480 : Visitation (fac-similé de grav. sur cuivre).
Xylographe du XV^e siècle : Le château de Marthe (fac-similé de grav. sur bois).
M. Max Elskamp : La Madone aux Chandelles (grav. orig. sur bois).
Imagerie pour l'Assomption (grav. orig. sur bois).
Ornements diverses (grav. sur bois).
M. Henricus : Salomé.

BUREAUX DU SPECTATEUR CATHOLIQUE

BRUXELLES

92, rue du Prince Royal.

PARIS

44, avenue du Maine.

Le Spectatevr Catholique

Mensuel
de Science, d'Art et de Jugement religieux

DIRECTEUR

M. EDMOND DE BRUIJN

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 heures)</i> 44, avenue du Maine PARIS	M. THOMAS BRAUN au Siège de la Revue 92, rue du Prince Royal BRUXELLES	M. WILLIAM RITTER <i>(pays germaniques, balkaniques et Suisse)</i> Dürnstein a/d Donau (AUTRICHE)
--	---	--

M. MARIUS ANDRÉ

11, rue Olozaga

MADRID

M. RAFAEL MITJANA

4, via Gaeta

ROME

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	Abbé P. HALFLANTS, à Louvain.
M. EMILE BERNARD, au Caire.	M. GAST. HOORICKX, à Bruxelles.
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	M. VICTOR KINON, à Tirlemont.
M. LÉON COENEN, à Vilvorde.	M. ISIDORE MAUS, à Bruxelles.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	D ^r FORTUNÉ MAZEL, à Nîmes.
M ^{rs} C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. VICTOR DENIJN, à Anvers.	M. ADH. SCHEIJS, à Verrijck-Louvain.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	Abbé ARM. THIÉRY, à Louvain.
M ^{rs} L. ESSEIVA, à Fribourg.	M. HUGUES VAGANAY, à Lyon.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. I ^{rm} . VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.	Abbé CLAUDIO VOLIO, à Paris.
Abbé L. HALFLANTS, à Tirlemont	

Le Spectatevr Catholique laisse à ses rédacteurs liberté de tout style, et, avec l'honneur de leur responsabilité, liberté de toute pensée, en les limites de l'orthodoxie définie ou traditionnelle.

— Les manuscrits ne sont pas rendus. —

(Édition de luxe sur papier de Hollande Van Gelder : 20 frs.)

Tomes I, II et III : 5 frs. le tome.

Le Spectatevr Catholique paraît en fascicules illustrés mensuels et formera II Tomes de 300 pages par an.



Fac-similé d'une gravure sur cuivre du MAITRE INCONNU DE 1480, d'après l'original du *Cabinet d'Estampes d'Amsterdam*.

Confer : *Max Lehr* : DER DEUTSCHE UND NEDERL. KUPFERSTICH DES 15^{ten} JAHRH. etc. et *Max J. Friedländer* : ZUM MEISTER DES AMSTERDAMER CABINETS, tous deux dans le *Repertorium für Kunstwissenschaft*; *Passavant* : GRAVEURS NÉERLANDAIS DU XV^e SIÈCLE et surtout *A. W. Sanders Van Loo* : DE MEESTER VAN 1480, etc, dans *de Vlaamse School* (janv.-févt. 1898.)

Tres deuotez louengez de la glozieuse vierge
marie composeez par maistre Marcial dau-
uergne procureur en parlement. ✠ ✠ ✠ ✠

[LA VISITATION DE NOSTRE DAME]

.....
.....

- Et Brief en lhumilite quelle eut
Et en la responce que fist
2130 Elle de ceste heure conceut
Nostre doulx sauueur iesucrist
Après la douce vierge digne
Fut in montana visiter
Icelle elizabeth sa cousine
Quand elle fut preste d'enfanter
• Et la ariue salua
Elizabeth qui estoit mendre
Et lors saint iehan se remua
En louant Jesus en son ventre
2140 • Cestoit le bon saint iehan baptiste
Qui grace receut en ce lieu
Par lannunciacion dicte
Et fut le precurseur de dieu
Entre elles deux se deuiserent
Des faitz de dieu bien largement
Et en dit et fait se louerent
En le remerciant grandement
• Elisabeth faisoit sa plainte
Helas ie suis vielle sterile
2150 Et neantmoins ie me voy ensainte
Cest vng cas tresfort difficile
• Marie disoit semblablement
Et moy qui ay voue chastete
Iay conceu en vng mouuement
Selon de dieu la voulente
• Ne vous en chaille ma cousine
Et ne vous soussies de rien
Car puis que cest euure diuine
Il ne peut que tout naille bien

- 2160 ● Et lors commença a deduire
 De l'ange l'operation
 Et comment estoit venu dire
 Le fait de la conception
 ● Si quelles deux se resiouyrent
 Du prefutur aduenement
 Et leurs volentes si remirent
 Tout a dieu principalement
 ● La vierge demoura trois moys
 Illec avecques sa cousine
 2170 En la confortant plusieurs foys
 Car estoit fort son affine
 ● Si fut en son enfantement
 Quant acouche de iehan baptiste
 Et fut celle premierement
 Qui mist sur luy sa main beniste
 ● Le pere de luy zacharie
 Pour riens si ne le vouloit croire
 Dont cheüt en tout reuerie
 Qu'il ne pouuoit parler ne boire
 2180 ● Puis elizabeth releuee
 Marie ches son pere se tint
 Et la durant se demouree
 Ioseph souuant veoir si la vint

.

(Fol. e v_b)

(D'après l'exemplaire gracieusement communiqué par M. J. Baudrier. Édition :
 et furent acheuees le xvii. iour de Aoust.
 mil. v. cens et neuf pour Symon vostre.)



HYMNUS DE VISITATIONE B. MARLÆ VIRG.

Virginem magnam simul ac beato
Nuntio custos genius beavit ;
Auream divum repetit minister
 Aliger aulam.
Quid facit Virgo pia plena sancto
Numine ? excedit lare, transit alta
Montium, fidæ properans Elisæ
 Tendit ad ædem.
Tædium longi minuit laboris
Grande, sed pondus leve, dulce pondus,
Dulce, quod magnæ pedibus Parentis
 Addidit alas.
Virgo vix primam dederat salutem,
Matris obscuro thalamo Joannes
Cum latens saltu penitus stupendo
 Subsilit infans.
Sancta divino subito repletur
Spiritu Mater, nec *Elisabetha*
Mente jam plausum tenet, ipsa vocem
 Pectore rumpit.
Et parens clamat pueri : *Beata es*
Angeli dicti quia credidisti, ()*
Nam dabit tempus tibi quæ beatus
 Dixit Ephebus.
Numinis gaude Genitrix, et unde
Hoc mihi ? cælis placuit quid in me
Ut mei Mater Domini venire
 Eligat ad me ?
Virgo demisso pudibunda vultu
Stabat, ancillam neque se vocare
Erubescibat, Genitrix supremi
 Dia Tonantis.
Magna te pleno veneramur ore
Virgo, te votis in opem vocamus
Dicimus læta Tibi mente carmen ;
 Accipe virgo.
Et Deo Trino, simul et sit Vni,
Summa laus, summum decus, et potestas ;
Te Pater, Fili, celebretque sancte
 Spiritus Aether.



(A la p. 178 de Hymnorum Sacrorum Libri
IV.... Autore R. P. Athanasio Ggger,
monasterii S. Galli monacho, O. S. B.
Anno partæ salutis M. DC. LXI.)

DE LA VISITATION DE LA VIERGE



L'estoille de la mer brille par la campagne.
 Allant vers sa Cousine, ô grande affection !
 L'espouse du grand Roy de la Sainte Syon
 Vient visiter la moindre, ainsi que sa com-
 [paigne.

Tu m'invites, Marie, à voir ceste Montaigne,
 Pour ouyr resonner la salutation,
 Dont vous vous chérissez en exultation,
 Ta doucelette voix de delices me baigne.

Montaigne bien heureuse ! ô troys foys heureux
 [lieu,
 Qui baisottes les pieds de la Mere de Dieu !
 Que n'ay ie comme toy vne telle aduanture ?

Lors que ie pense à toy, coupeau mon cher mi-
 [gnon,
 Il me semble de voir dedans mon Auignon
 Ce Roc delicieux, où Marie demeure.



(A la p. 24 de : LES FLAMMES DE L'AMOUR
 DIVIN. Premières œuvres poétiques de
F. Pierre Rabbi, Religieux de l'Ordre
 de Saint Augustin d'Avignon. A Lyon.
 Pour Estienne Tantillon. M. DCII.)

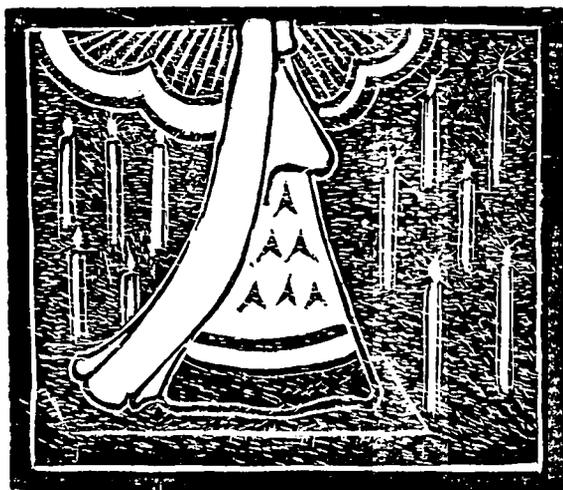
ODE IN VISITATIONEM BEATÆ MARIÆ
VIRGINIS

Qui fecit orbem et æthera
Simul gubernans omnia,
Nutu inferos qui terruit,
In ventre fertur virginis.
Aluo Maria filium
Portabat, atque montium
Cacumen altum transmeat,
Matrem Prophetæ visitans.
Sentit Ioannes virginem,
Repletur atque Spiritu,
Verbis Mariæ protinus
Noscens Deum diuinitus.
Conuexa cæli haud viderat
Matris manens in corpore,
Deum salutat gestiens :
Miratur vnde Elisabeth.
Exultat atque laudibus
Matrem Tonantis maximam
Colit tenetque brachiis,
Mirabilemque prædicat.
Futura tum puerpera
Deo superno gratias
Reddit, fouetque paruulum
Vatem fidelem Altissimi.
Mutus loquens cum gaudio
Pater Ioannis canticum
Lætus canens cum vocibus
Natum Prophetam nuntiat.
O porta cæli fulgida,
Decus supernæ curiæ :
Maria lumen gratiæ
Tuos clientes protege.
Amen.



(A la p. 60 de: Venerabilis *Laurentia*
Strozia monialis ordinis S. Dominici
..... HYMNI. Parisiis. 1607)

POUR LA VISITATION DE NOSTRE
DAME



[CCCLXXIII.]

Due-toy promptement m'amour, ma^l toute
[belle,
Disoit Dieu à la Vierge en ses diuins escrits,
Ie suis de ta beauté diuinement espris,
Haste-toy de venir ma douce colombelle.

La terre reuerdit & prend robe nouvelle,
Produisant maintes fleurs de valeur et de prix:
Ia la pluye & l'hyuer ennuyant les esprits
Sont passez, & voicy le temps qui renouelle.

Ce pluuiex hyuer c'estoit l'antique loy,
Ce gracieux printemps c'est la grace & la foy,
Qui les fleurs de vertu ont faict par tout re-
[luire,

Desquelles a esté ornée excellemment
Celle que le grand Dieu a cheri tellement,
Que pour espouse & mere il la voulut eslire.

[CCCLXXIIII.]

Marie se leuant va droict en la montagne
En grande diligence, & saluë humblement
La bonne Elizabet que charitablement
Seruir durant trois mois humble elle ne des-
[daigne.

Si choisir nous voulons tel guidon & enseigne,
Nous pourrons surmonter tout vice entie-
[rement,
I'enten si nous suyons la trace heureusement,
De toutes les vertus qu'elle apprend & enseigne.

Or sus donc leuons-nous du sejour ocieux,
Hastons nous de bien faire & montons ius-
[qu'aux cieux
Par pure affection & deuote pensée.

Ayons foy, charité, paix, humblesse & douceur,
Et poursuyons tousiours sans craindre le
[labeur :
« L'œuure est faicte à demy qui est bien com-
[mencée.

[CCCLXXV.]

La Royne de vertus, la princesse des cieux
Humble va ce iourd'huy visiter sa cousine,
Tous les monts & les champs par où elle
[chemine
Produisent fleurs & fruitcs & baumes precieux.

Elle porte en son flanc le souuerain des dieux,
Le seul Prince & autheur de la triple machine,
Et pres de soy elle ha vne troupe diuine
D'Anges & de Vertus, la suyans en tous lieux.

Ces bien-heureux esprits la seruent & honorent,
Ces graces & beaux dons la parent & decorent,
Et ce diuin fardeau la soulage & soustient :

Car tousiours ce bon Dieu fortifie & conforte,
Et donne ayde & faueur à quiconque la porte.
Heureux est donc celuy qui au cœur le retient.

[CCCLXXVI.]

Elizabeth oyant la salutation
 De celle qui des cieux est la Royne & prin-
 [cesse,
 Soudain son enfançon de ioye & d'alegresse,
 Dedans son ventre fait mainte agitation.

Et lors elle congnoist, par l'inspiration
 Du benoist saint Esprit qui la guide & adresse,
 De la mere de Dieu l'excellence & hautesse
 Qu'elle reçoit avec congratulation,

Disant : Tu es beneiste, ô Vierge, entre les fem-
 [mes,
 Et beneist est le fruct de ton flanc precieux :
 C'est le beau fruct qui seul peut substanter
 [nos ames,

Et les viuifier en ce monde & aux cieux.
 Que si du fruct de mort Eue a tant eu d'enuie,
 Desirerons-nous moins cet heureux fruct de
 [vie ?

[CCCLXXVII.]

Elizabeth ayant pour maistre & pour docteur
 Le saint Esprit, disoit d'une voix prophe-
 [tique:
 Parfaict en toy sera, Vierge sainte & pudique,
 Ce qui a esté dict de la part du Seigneur.

Aussi es-tu heureux & tres-digne d'honneur,
 D'autant que tu as creu l'ambassade Angelique,
 De grace & de salut le fondement vnique :
 C'est la vertu de foy dont Dieu est le donneur.

Hé ! d'où me vient cet heur & gloire incompa-
 [rable,
 Que du Seigneur mon Dieu la mere venerable
 Daigne tant m'honorer que de venir chez moy ?

A sa seruante hélas vient la dame & maistresse !
 Qu'en elle chacun donc prenne exemple
 [d'humblesse :
 « Quiconque est humble il ha l'Esprit de Dieu
 [en soy.

[CCCLXXVIII.]

Quel miracle est-ce cy ! l'enfant encore enclos
 Au ventre maternel, ha de Christ con-
 [gnoissance,
 Lequel aussi n'ayant encore pris naissance,
 Gist au flanc virginal pour nous donner repos.
 Or cet enfant s'égayé, & non pas sans propos,
 Car il ressent quel heur apporte la presence
 De ce grand Roy, duquel en toute reuerence
 Il presche, non de voix, ains de gestes le los.
 Quasi disant, voicy le vray sauueur du monde,
 Voicy l'Aigneau de Dieu, dont le sang pur &
 [monde
 Doit lauertous pechez, & nous ouurir les cieux:
 Voicy celui duquel la maieste hautaine
 Prend nos infirmités pour nous oster de peine,
 Et pour nous departir tous ses dons precieux.

[CCCLXXIX]

Tant plus de pesants poix la balance est rem-
 [plie,
 Tant moins elle s'eslieue, ains plus elle va
 [bas :
 Tant plus l'arbre ha de fruicts, d'autant plus
 [voit-on pas
 Qu'abaissant ses rameaux il se courbe & se plie ?
 Ainsi plus en vertu Marie est accomplie,
 Et d'autant moins de soy humble elle fait de
 [cas :
 La modeste douceur guide si bien ses pas,
 Que tant plus grande elle est, plus elle s'hu-
 [milie.
 Ore on la reconnoist la mere du Seigneur,
 Mais elle ne s'en dit sinon l'humble seruante :
 Et du los qu'on luy donne, elle en rend tout
 [l'honneur
 A Dieu, au nom duquel vn cantique elle chante :
 Nous apprenant qu'ainsi que tout bien de
 [Dieu vient,
 Aussi toute la gloire à luy rendre il conuient.

[CCCLXXX.]

Mon ame en loüant Dieu touiours s'esioüira
Car il a regardé son humble chambriere,
Et a parfait en moy vne œeuure singuliere
Dont toute nation heureuse me dira.

Sa douceur à iamais sur les bons reluira,
Son bras a des meschans rompu l'audace fiere,
Obscurcy les hautains, & remis en lumiere
Les humbles que tousiours propice il cherira.

Il a rempli de biens les pauures fameliques :
Laissant tout affamez les peruers & iniques :
Israël il a pris en sa protection,

Afin que toute grace & faueur il luy face,
Ainsi qu'à Abraham & à toute sa race
Il en a faict iadis certaine paction.

[CCCLXXXI.]

Marie qui fut sœur d'Aaron & de Moyse,
Voyant que Dieu auoit, sauuant le peuple
[sien,

Submergé Pharaon & l'ost Egyptien,
Vn cantique chanta, de ioye estant surprise :

Et Marie auiourd'huy que Christ pour mere a
[prise,

Voyant que Dieu sauuant tout le peuple
[Chrestien,

T'a destruiet, ô Sathan & l'exercite tien,
Vn cantique a chanté de sainte ardeur esprise.

Plusieurs femmes suyuoient la premiere Marie,
Chantans & loüans Dieu par gracieux accords;
Maintes Vierges aussi la seconde ont suiuite,

Se dedians à Dieu & d'esprit & de corps,
Pour chanter nuict & iour, comme au ciel font

[les Anges,
Et de cœur & de voix du grand Dieu les

[loüanges.

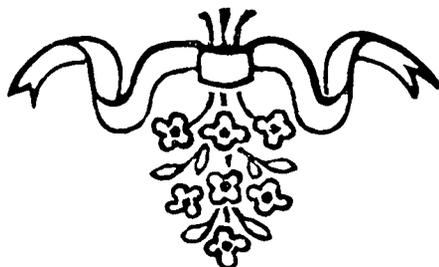
Pres qu'Anne eut produict Samuel le pro-
 [phete,
 Elle adresse vn cantique au grand Dieu
 [supernel,
 Pour tesmoigner à tous par un chant solennel,
 La grace & la faueur que Dieu luy auoit faicte.

Ainsi voicy la Vierge excellente & parfaicte,
 Qui par vn beau cantique & chant spirituel
 Rend & donne au Seigneur vn los perpetuel,
 Pour l'œuure de salut qu'en elle il a parfaicte :

Lors qu'en son chaste flanc le Verbeil a faict chair,
 Et qu'il luy a donné son Fils vnique & cher,
 Qui entre luy & nous vient mediateur estre :

Qui nous vient faire ouïr sa prophetique voix,
 Qui nous vient gouverner & nous donner ses
 [loix,
 Comme estant seul grand Roy, grand Pro-
 [phete & grand Prestre.

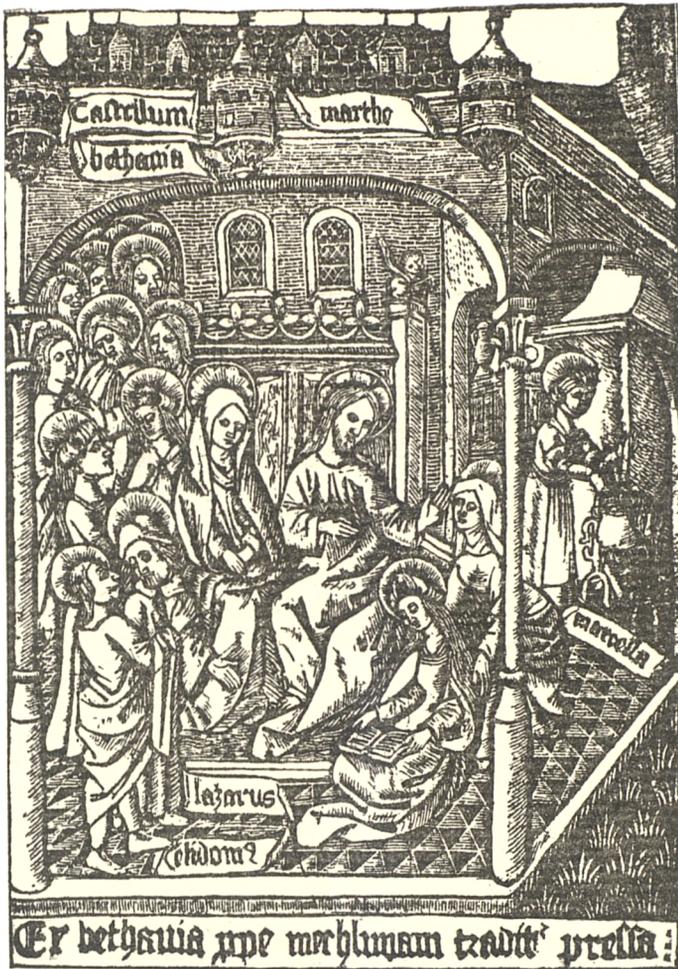
(Aux pp. 187 — 92 de : SONETS SPIRITUELS,
 de feüe tres-vertueuse & tres-docte Dame
S^e Anne de Marquets Religieuse à Pois-
 si. A Paris, chez Claude Morel. M. DCV.



DIE XXVI JULI.
IN HONOREM SS. JOACHIM & ANNÆ HYMNUS

1. O par sanctum et prosperum
par cæli dives munerum,
ô JOACHIM et ANNA ?
ex quibus per Dei ferum
venit virginis uterum,
JESUS divinum manna.
2. Cæli clamant oracula,
ANNA, quod sine macula
MARIAM concepisti :
te cuncta laudant sæcula,
uberum sacræ pocula
quod virgini dedisti.
3. Os patris felicissimum,
Virginis os sanctissimum
millies osculatum !
ô gremium mundissimum,
corpus ubi purissimum,
MARLÆ reclinatum.
4. Sacri conjuges, oculos
ad nos vertite servulos,
regite nostram viam ;
per hujus vitæ scopulos,
ducite nos pauperculos,
ad JESUM et MARIAM.
5. Nobis redde propitiam,
ANNA, dilectam filiam,
ac divinum nepotem :
nobis obtine veniam,
JOACHIM, atque gratiam
et charitatis dotem.
6. Gloria summo numini,
Patri, Filio, Flamini,
honor Virgini Matri :
laus ANNÆ sancto nomini,
avoque Christi Domini
tantæ Virginis patri. Amen.

(A la p. 97 de : LA DÉVOTION OU LA CON-
FRÉRIE ÉTABLIE depuis plusieurs siècles
DANS L'ÉGLISE... DE LA PLATIERRE DE
LYON, A L'HONNEUR DE NOTRE-DAME DE
LORETTE. A Lyon. M.DCCXXXVI.
Avec Approbation et Permission.)



(Fac-similé de gravure sur bois)

MARQUE DE L'IMPRIMERIE FONDÉE EN 1455 PAR JACQUELINE DE LOOZ PARMIS LES CHANOINESSES RÉGULIÈRES DE SAINT AUGUSTIN ET LES OBLATES DANS LE MONASTÈRE DE BÉTHANIE (DIT CHATEAU DE MARTHE) PRÈS DE MALINES.

Confer : *H. Cordemans-de Bruyne* dans *Bulletin du Cercle Archéologique, littéraire et artistique de Malines*. Tome VI et à la séance du 11 Août 1897 du XII^e congrès archéologique et historique (tenu à Malines (Annales dudit Congrès publiées par L. Stroobant. — Malines : Godenne. 1898.)

J. Th. de Raadt : UNE DÉCOUVERTE SENSATIONNELLE POUR L'HISTOIRE DES ORIGINES DE L'IMPRIMERIE EN BELGIQUE dans *Jadis* N^o de Mars 1898. — Soignies et Braine-le-Comte et remarques à la susdite séance.

de Marnette et Guignard de Butteville : remarques à la susdite séance.

Chanoine G. van Caster : DOCUMENT RELATIF A L'ANCIEN MONASTÈRE DE BÉTHANIE A MALINES dans Tome VII du *Bulletin* mentionné ci-dessus.

Contra : *Paul Bergmans* : remarques à la susdite séance et dans *Bulletin du Cercle Historique et Archéologique de Gand*.

MARTHE ET MARIE

[XLVII.]

*Qui eust bien contemplé la Marthe soucieuse
A servir Iesus Christ logé dans sa maison
Eust dit qu'elle faisoit mieux sans comparaison,
Que Marie sa sœur demeurant otieuse.*

*Mais celuy qui cognoist la vie plus heureuse,
Jugea bien autrement avec bonne raison,
Car Marie à ses pieds escoutoit sa leçon,
Sans distraire son cœur à chose curieuse.*

*Aussi la deffend il contre Marthe sa sœur,
Disant qu'elle a choisi le party le plus seur,
Laisant tout les soucis de ceste vie active.*

*Bien-heureux donc celuy qui du monde bien loin,
A servir son Seigneur met son unique soing,
Pour iouyr du repos de la contemplative.*

[XLVIII.]

*Mon cœur plain de soucis cherche quelque retraite
Prens pour t'y façonner ce miroir reluisant
De Marthe qui poursuit son travail diligent,
Et Marie sa sœur qui n'est en rien distraite.*

*Elle a l'esprit rayuy d'une grace secrette,
Oyant le saint parler du Sauveur tout puissant,
Son cœur est abaissé contrit et pénitent,
Suiuant le doux repos de la vie parfaite.*

*Je voudrois que mon corps fut au chemin actif,
Et mon ame esleuée au bien contemplatif,
Mais hélas de tous deux ie suis fort estoignée :*

*Car Marie et sa sœur ne logeant point chez moy,
Je ne les cherche pas tout ainsi que ie doy :
Voila pourquoy ie suis tres-mal accompagnée.*

(Au Fol. A 12b de : ŒUVRES CHRÉTIEN-
NES de feu dame Gabrielle de Coignard.
A Tolose, 1594.)

LA CHANSON DE SAINTE MARTHE

- I O que SAINTE MARTHE
A eue du bonheur
De servir son DOUX SAUVEUR
En faisant la cuisine
Avec beaucoup d'ardeur.
- II Travaillant sans cesse
Toujours occupée
Elle regarde de tous côtés
Et aperçoit MARIE
Qui a les bras croisés.
- III Elle en fait sa plainte
A son doux SAUVEUR.
« Mais regardez donc, SEIGNEUR,
Cette paresseuse
Qui a les bras croisés »
- IV — « Tout doux, tout doux, MARTHE,
Vous vous emportez,
Laissez donc MARIE pleurer :
Sa part est la Bonne,
Il faut la lui laisser. »
- V — « Pourquoi donc, SEIGNEUR,
Que vous la soutenez.
Faut-il donc pour vous aimer
Etre paresseuse
Et toujours pleurer. »
- VI — « Venez donc, MARIE,
Venez donc m'aider,
Car je puis vous assurer
Que de notre soupe
Vous ne mangerez. »
- VII Aussitôt MARIE
Courut pour l'aider
Et après s'être embrassées
Elles mangèrent la soupe
Qui n'était pas brûlée.

(Recueillie par Émile Bernard au catéchisme des petits en l'église Saint Roch à Paris. — M. Millot, curé, 1878.)



Celata jamdudum terris
Reserantur mysteria ;
Missi nobis Salvatoris
Revelatur et gloria.

In alto vertice montis
Christus ut sol resplenduit ;
Testibus coram electis
Verus Deus apparuit.

Christum in carne passurum,
Fideles, Deum credite ;
Divina luce decorum
Et mortalem agnoscite.

Ecce Moses astat præsens,
Elias ecce cernitur ;
Lex vetusta jam recedens
Legi novæ componitur.

Stupete, mortales! Deus
Nube rupta personuit ;
Filius hic est dilectus,
In quo sibi complacuit.

Incunctanter hunc audire
Jubes, Pater, mortalibus,
Qui dignatur aperire
Viam cæli credentibus.

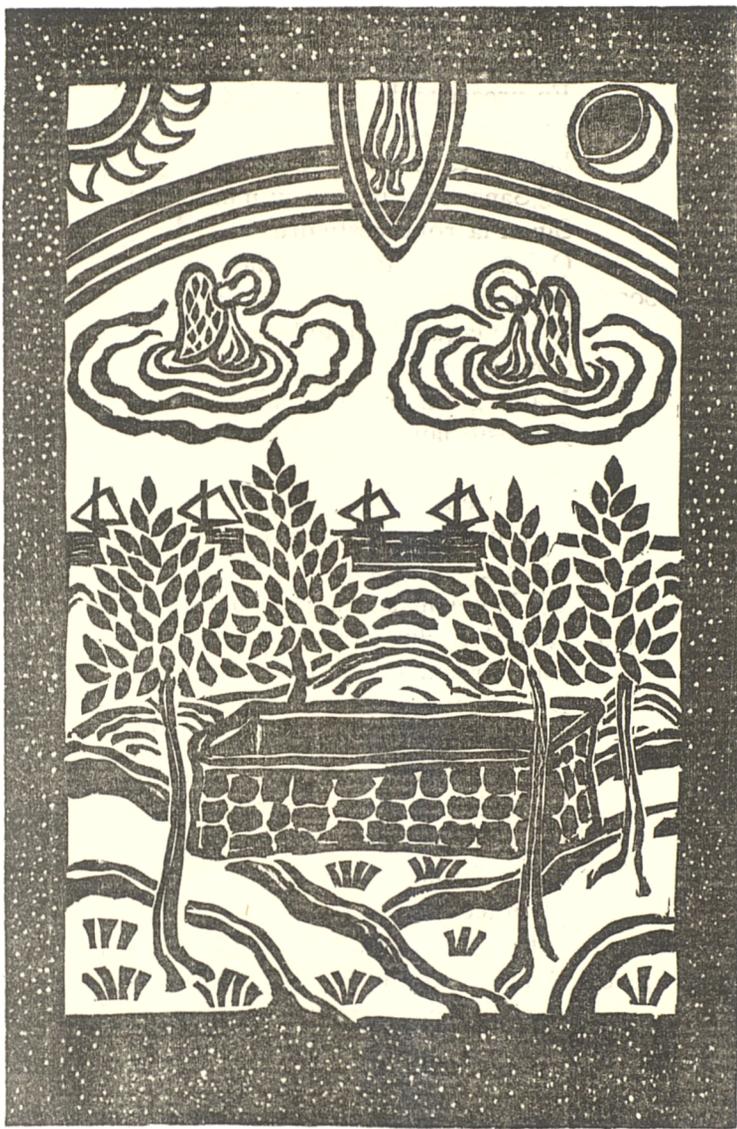
Summe Deus, qui nos doces,
Mentes tibi fac dociles ;
Qui præcipis, da quod jubes,
Et nos robora debiles.

Tu Christe, qui redemisti
Mundum profuso sanguine,
Tuo, quo te vestiisti,
Da nos beari numine.

Amen.



(Cette prose, qui date du XVIII^e siècle,
est transcrite ici, d'après le **MISSALE**
BISUNTINUM de 1781.)



.

3980 ♀ Apres aduenant le tiers iour
 Iesus ainsi que auoit promis
 Vint au corps en plaisant seiour
 Auec ses anges et amys
 ♀ Et par puissance vertueuse
 En presence des dessusditz
 Fist marie vierge glorieuse
 Monter es cieulx en paradis.
 ♀ Sans riens laisser au monument
 Sinon la robe vestuaire
 Qui demoura tant seulement
 3990 Affin quon eust delle memoire
 ♀ De laquelle robe depuis
 Comme on treuue en plusieurs lieux
 Mains grans miracles infinis
 Ont este faitz et merueilleux
 ♀ Or pensons cy a la grant feste
 De ceste noble assumpcion
 Sa recepcion tant honneste
 Et sa glorificacion
 ♀ Comment la vierge a son entree
 4000 Quant elle fut montee es cieulx
 Fut la recue et festoyee
 De tous les corps celestieux
 ♀ Contemplons la chiere infinie
 Que luy firent les saintz & saintes
 La belle noble compaignie
 Et les louanges quelle eut maintez.
 ♀ La fut faicte royne des cieulx
 Instituee dame des anges
 Establye dame des pecheurs
 4010 Pour aymer tant priues questranges.
 ♀ De grace la grant tresoriere
 Et mere de misericorde
 La chancelliere et aumosniere
 De ioye, de paix, & concorde
 ♀ Tous les cieulx lors furent ouuers
 Anges menans ioye continue
 Et tous les tresors descouuers
 Pour seruir a sa bien venue
 ♀ Lus, orgues, menestrelz clarins,
 4020 Tous instrumens de melodie

Flutes, busines, tabourins
 A ceste heure ne chumoient mie
 ♣️ Qui scauoit : failloit : le monstres
 Et ne demouroit riens derriere
 Car iesus faisoit demonstres
 Quil vouloit honorer sa mere
 ♣️ Non seulement mere mais dame
 Quil auoit tant aymee au monde
 Autant que homme fist iamais femme
 4030 Comme la plus nette & plus monde
 ♣️ Or venons aux emociions
 Des vierges de sa congnoissance
 Aux pleurs & proclamations
 Quelles firent pour son absence
 ♣️ Aussi des hommes & des femmes
 Aymans la vierge entierement
 Aux grans criz gettes, & aux larmes
 Quant ce vint au departement
 ♣️ Si disoient ilz pouoient dire
 4040 Leurs adieux, benedictions
 Comme vng cueur marry qui souspire
 Faisant ses lamentacions
 ♣️ A dieu marie la douce vierge
 De humilite plus que parfonde
 A dieu la lumiere et le cierge
 Qui enluminoit tout le monde
 A dieu marie vierge pucelle
 Nostre refuge a tousiours mais
 A dieu la meilleur et plus belle
 4050 Qui fut, ne qui sera iamais
 ♣️ A dieu marie nostre esperance
 Nostre reconfort gracieux
 A dieu nostre ioye et plaisance
 A dieu marie royne des cieulx
 ♣️ A dieu celle qui a porte
 Le fruit et soleil de iustice
 Et de ses doux flans alete
 A dieu la mere et la nourrice
 ♣️ A dieu vierge tresglorieuse
 4060 Pleine de grace et de bonte
 A dieu la vierge precieuse
 Remplie de toute charite
 ♣️ A dieu la vierge preesleue
 Le beau manoir et heritaige
 Prouisant le fruit de value

Qui racheta l'humain lignage
 ♀ A dieu nostre solacion
 Immaculee virginite
 Et nostre consolacion
 4070 En tout temps de necessite
 A dieu le mirouer des bonnes
 La princesse de chastete
 A dieu la dame des aumosnes
 Qui donne aux malades sante
 ♀ A dieu le stelle orientale
 Menant ses vaisseaulx a bon port
 A dieux la vierge especialle
 Qui garde ses seruans de mort
 ♀ A dieu la vierge naturelle
 4080 En tous affaires secourable
 Qui fait donner ioye eternelle
 Et en la fin vie pardurable
 ♀ A dieu le excellente creature
 Splendissant de formosite
 Blanche comme lys : nette et pure
 Sans tache de mondanite
 ♀ A dieu la tresplaisant figure
 Belle par dedens et hors euvre
 Ou dieu tout puissant et nature
 4090 Auoient assis leurs hault chiefdeure
 ♀ A dieu les beaux cheueulx dorez
 Bouche riant, plaisant visaige
 Nez traictif, surcilz asseures
 Et le fronc aussi blanc que naige
 ♀ A dieu les doulx coulombis yeulx
 Empanez de toute amytie
 De doulx acueil : non desdaigneux
 Qui portoient larmes de pitie
 ♀ A dieu les tressainctes mamelles
 4100 Qui le doulx laict si ont porte
 Par graces supernaturelles
 Dont iesus si fut alette
 ♀ A dieu les benoitz pies et mains
 Qui ont & touche et traicte
 Le sauueur de tous les humains
 Qui a pour nous tant mal porte
 ♀ A dieu tout maintien gracieux
 A dieu tout acueil amiable
 A dieu tout espoir fructueux
 4110 A dieu tout secours pitoyable

●✠A dieu nostre voye et adresse
 A dieu les enseignemens dignes
 A dieu nostre bonne maistresse
 Qui nous as laissees orphelines
 A dieu la rose lyliale
 Lodoriferant armerie
 Afferant grace especiale
 A ceulx qui ont en cueur marie
 ●✠A dieu laiglentier de douceur
 4120 Laubespine de toute ioye
 A dieu le cypres et la fleur
 Et de tous odeurs la montioye
 ●✠A dieu le ruby de prudence
 La perle de benignite
 Dyament dhumble contenance
 Et saphir de suauite
 ●✠A dieu la treshumble coulombe
 A dieu la belle turterelle
 Portant eur ou elle saplombe
 4130 A dieu la vierge non pareille
 ●✠A dieu la tresplus que parfaite
 En le, en parfont, et milieu
 De tous biens et vertus replette
 A dieu vierge marie, a dieu
 ●✠Ainsy tous les hommes & femmes
 Honnorans son assumpcion
 Louoient la vierge par telz termes
 Chascun a sa deuocion
 ●✠Aussi on nen scauroit trop dire
 4140 Len ne la pourroit trop louer
 Len ne la scauroit bien descrire
 Ne de trop grant loz la douer
 ●✠Cest le fondement de lumiere
 Cest nostre refuge & secours
 Cest de grace la tresoriere
 Qui nous donne ayde tous les iours
 ●✠Plusieurs sont quant ilz en oient dire
 Quelque miracle ou belle hystoire
 Qui ne sen font entreulx que rire
 4150 Comme non digne de la croyre
 ●✠Et en effect quant on en conte
 Ces grosses testes la, et biffes
 Reputent tout a fable ou conte
 Comme de choses apocrifes
 ●✠Toutes choses estre approuuees

Veulent : par les euangelistes
 Et que soient aussi clerks prouuez
 Que se dieu les auoit escriptes
 ♀ Il y a certes aucuns cas
 4160 Quon ne doit croire de legier
 Et les autres quil ne fault pas
 Si tost condamner ne iugier
 ♀ Aumoins ceulx qui ne voudront dire
 Bien dicelle vierge marie
 Ne destournent ne veillent nuyre
 Les autres par leur bauerie
 ♀ Autres gens sont qui la pariurent
 Maulgreent, regnient meschamment
 Et ceulx la tousiours mal endurent
 4170 Ou finent maleureusement
 ♀ Pleust a dieu que toutes les langues
 Qui en parlent sinistrement
 Si fussent en feu et en flambes
 Ou de ce pugniz grandement
 ♀ Gloire soit a la trinite
 Pere, et filz et saint esperit
 A marie loz felicite
 Qui porta le doulx iesucrist
 ♀ Cest le fondement de lumiere
 4180 Cest nostre refuge et secours
 Cest de grace la tresoriere
 Et qui nous ayde tous les iours

(F. i ivb — vijb)

(TRESDEUTES LOUENGES DE LA GLORIEUSE
 VIERGE MARIE, composees par maistre
Marcial dauergne procureur en par-
 lement. Édition décrite ci-dessus p. 4.)



XXIX AOUT.

La Décollation de S. Jean-Baptiste.

Dans l'église Cathédrale [de Lyon], où cette fête se célèbre
du rit solennel, on chante la prose qui suit :

*Sacræ legis defensorem
Celebremus Præcursorem
Prophetarum maximum,
Castitatis zelatorem,
Assertorem et tutorem
Virtutis acerrimum.*

*Dum protervi sceleris
Nefas audet carpere,
Duris strictus vinculis
Clauditur in carcere.*

*Quam turpis sævitia,
Quæ cruento funere,
Tantus vir invidia
Plectitur adulteræ !*

*Ortus regis dies festus
Fit amari dies luctus,
Fuso Vatis sanguine.
Quis natalis sui cœnam,
Tristem, cunctis et horrendam
Tanto fecit crimine ?*

*Sic caput innoxium
Fit saltantis præmium,
Quid funus delictis !
Quid cruor convivii !*

*Procax temulentia
Miscetur saltatio,
Ferculum lascivæ,
Hoc dignum convivio.*

*Heu quanto consummatum
Insanus ludus crimine !
Sola nece satiatur
Effrenis ira foemina.*

*Frustra, miser, contristaris,
Turpis dudum manciparis
Amoris imperio.*

*Manat cruor : rex pallescit,
Horrens mensa dum rubescit
Sanguinis effluvio.*

*Os clamantis per desertum,
Nunc immitti ferro mutum
Loqueris silentio.*

*Adhuc spiras, et incestum
Thorum fratris temeratum
Arguis supplicio.*

*VERBI fortis o Præcursor !
Acer malî reprehensor,
Castitatis hostia !
Defensores veritatis,
Ad æternæ civitatis
Dirige nos gaudia. Amen.*

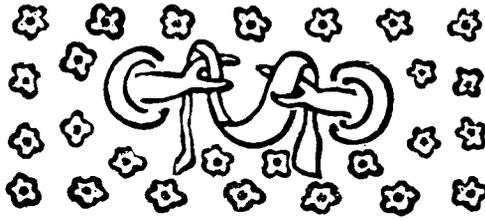
(Cette prose, qui est propre à la liturgie lyonnaise, ne remonte pas plus tard que le Missel de Lyon de 1737. On la trouve ensuite dans le Missel de 1771. Elle est transcrite ici d'après les GRANDELS de Lyon notés de 1806 (p. 524-7), de 1822 (p. 627-30.) Elle ne semble pas être sortie de ces livres liturgiques.)



EXTRAIT DE LA « VIE DE SAINT JEHAN BAPTISTE. » XV^e SIÈCLE

Saint Iehan vint sans nul diffame A Herodes qui lors regnoit Et qui auoit tollu la femm ^e A son frere et la maintenoit.		Saint Iehan sagenoulla a terre Et a Dieu fist son oraison Que ceulx qui le voudroient requerre Eussent de leurs pechez pardon.	
Saint Iehan luy dist moult de laidure 105 Et luy dist : « Tu ne fais pas bien Tu peches trop en ta luxure Tu te damnes tu le scez bien. »		« Je te supplie roy de gloire 145 Que femme qui me requerra Et qui fera de moy memoire En tout le besoing quelle aura.	
Herodes dist a son iolier Que saint Iehan en prison fust mis 110 Et que boire ne que menger Par aucun ne luy fust transmis		« Tu ottroye sa voulente Et ce enfant en son corps a 150 Il puist auoir prosperite Auec sante tant qu'il viura. »	
La dame auoit moult grant frisson Que Herodes aler ne laissast Saint Iehan qui estoit en prison 115 Affin que plus il ne preschat.		Adoncques desendit vng ange Et luy dist : « Jehan beaux amys 155 Ne soies en riens estrange Dieu tottroye ce quas requis. »	
Herodes tint vng iour de feste Table ronde à toutes gens De sa fille faisoit grand feste Qui faisoit tant desbatemens 120		Alors saint Iehan Iesus mercye Le col basse moult doucement Le tiran fiert nen doubttez mye Le chief lui trenche entierement 160	
Quant il la vit ainsi damer Il dist pour luy faire plaisir : « Ce que me voudras demander Je te lacorde sans faillir		Le chief si fut mis en vng plat Et puis au roy on le porta Tantost apres sans nul debat A la fille si le donna.	
Ce que tu me voudras requerre 125 Je te le donne sans doubtance Soyent villes chasteaux ou terre Ou la moytie de ma cheuance. »		Et la fille par grant present 165 Le chief presenta a sa mere Mais il aduint lors en present A la mere douleur amere	
La fille si fut conseillée Que ne demandast que le chief 130 De saint Iehan. Affin que finée Fust sa vie a grand meschief.		Car oncques puis ne fut iournee Que ne tombast troys foys le iour 170 Et tous les iours fut tourmentee En maladie et en douleur	
Quand le roy ouyt la demande Que lors sa fille luy faisoit Incontinent son borreau mande 135 Et que le chief donne luy soit.		Nous devons tel saint reclamer Qui de tel douleur et tel peine Nous peut trestous bien prescruer 175 De maladie si vilaine.	
Le borreau fut tost apreste Pour le bon saint faire mourir La fille auec luy a mene En la prison le chief querir. 140		Nous prions Dieu deuotement Et monseigneur saint Iehan baptiste Quil nous maine a sauement En paradis ou il habite. Amen. 180	

[Transcrit d'après le DICTIONNAIRE DES
LÉGENDES (XIV^e volume de la III^e Ency-
clopédie de *Migne*,) c. 679-80. Le texte
est fautif.]



[LA NATIVITE DE NOSTRE DAME]

- ☛ Tous ceulx qui ont deuocion
A la douce vierge marie
Honnourans sa conception
Ilz ont ayde a mort ou a vie
- 1700 ☛ Nauons nous pas du duc guillaume
Qui la fist fester en sa terre
Dont il acquesta le royaume
Et tous le pais dangleterre
☛ O eureuse conception
O tresioieux aduenement
O benoiste incarnation
Dont est venu le sauuement
☛ En poursuiuant nostre matiere
Parlons de la natiuite
- 1710 De vierge de iesus mere
Et la lignee dont a este
☛ Issue est de ligne royale
De tribu iuda et dauid
Portant semence speciale
Que nostre seigneur a benist
Iouachim espousa sainte anne.
Qui en sa vie eut trois maris
Produisant lignee non prophane
Et tiges de fruitz non taris
- 1720 ☛ De iouachim qui fut premier
Est yssue la vierge marie
Portant iesus fruit singulier
Qui nous a rechte de vie
☛ Du second mari cleophe
Sainte anne eut vne autre marie

Qui espousa le bon cleophe
 Dont yssut tresbelle lignee
 ¶ Ces deux quatre beaulxen fans eurent
 Saint iaques le mineur, saint iude
 1730 Qui grans amys de dieu si furent
 Saint symon, & ioseph le iuste
 ¶ Puis du tiers mari salome
 Anne eut vne fille & non plus
 Dont mariage consumme
 Fut avecques zebedeus
 ¶ Deux yssit vne ligne mixte
 Qui porta grant fruit et saueur
 Primo saint iehan leuangeliste
 Et puis saint iaques le maieur
 1740 ¶ Puis sainte anne vne seur auoit
 Bismeram par nom si dicte
 De quoy si vint elizabeth
 Qui fut mere saint iehan baptiste
 ¶ Iouachim fut de galilee
 Et de la cite nazareth
 Et sainte anne de bethelee
 Aymans lun lautre en dit et fait
 ¶ Tous deux si iustement viuoient
 Seruans dieu : suyans les eglises
 1750 Et de tous les biens quilz auoient
 En faisoient trois pars et deuises
 ¶ Lune estoit a dieu et au temple
 Lautre a veufues & pelerins
 Et du surplus viuoient ensemble
 Ou donnoient aux poures voisins
 ¶ En cest estat vingt ans vescuient
 Prians dieu quilz eussent lignee
 Car tous deux d'opinion furent
 Quelle seroit a luy vouee
 1760 ¶ Or en ce temps la, homme ou femme
 Marie : qui nauoit enfans
 Si estoit repute infame
 Et sans soser monstrer aux gens
 Les bonnes gens en requeroient
 Dieu : assez singulierement
 Car plusieurs les improperoient
 Et sen mocquoient aucunement

❖ Si aduint qua vne grant feste
 Iouachim allant a loffrande
 1770 Au devant luy vint le grant prestre
 Qui luy fist vne iniure grande
 ❖ Disant que pas nappartenoit
 A vng homme tant reprouue
 Duquel lignee si ne venoit
 Estre entre gens de bien trouue
 ❖ Et en effect luy reffusa
 Loblacion et loffertoire
 Et lors tout chacun laduisa
 Qui fut vne infame notoire
 1780 ❖ Si partit iouachim honteux
 Comme vng homme repudie
 Et estoit le cas bien piteux
 Mais il prenoit trestout en gre
 ❖ De la vint en sa bergerie
 Regarder ses gens et pastours
 Ou pour passer la mocquerie
 Iouachim se tint aucuns iours
 ❖ Luy seulet estant en priere
 Lange a luy vint soubdainement
 1790 En grande clarte et lumiere
 Luy donner resiouissement
 ❖ Iouachim dist il, tes prieres
 Et les aumosnes que as faictes
 Sont deuant dieu tenues chieres
 Et exaulces sont tes requestes
 ❖ Tu ne te dois esmeruillier
 Se si tost nas eu ta demande
 Car dieu la fait pour te bailler
 Et donner chose trop plus grande
 1800 ❖ Ayme ta femme : si aura
 Vne belle fille serie
 Qui le doulx iesus portera
 Et laquelle aura nom marie
 ❖ Elle sera remplie de grace
 Et plaine du saint esperit
 De grant vertu et efficace
 Qui fera vne fois grant fruit
 ❖ Et tout ainsi que las vouee
 Pour en faire present a dieu

- 1810 Elle sera sanctifiee
 Et louee par chascun lieu
 ¶ Oultre dist lange a iouachim
 En signe de chose asseuree
 Tu rencontreras en chemin
 Ta femme a la porte doree
 ¶ Et des si tost que te verra
 Combien quelle soit fort dolente
 De ta venue sesioyra
 Et sera enuers toy ardante
- 1820 ¶ Cela fait lange sen alla
 A sainte anne tout droicte voye
 En dire autant : et reuela :
 Le vueil de dieu : dont eut grant ioye
 ¶ Anne et iouachim dieu louerent
 Et comme fust chose iuree
 Tous deux apres se rencontrerent
 A la dicte porte doree
 ¶ Et quant sainte anne lapperceut
 De dilection mutuelle
- 1830 Selon le vueil de dieu conceut
 Et damour quelle eut naturelle
 ¶ Eux deux dhumble cueur se baiserent
 Plourans et remerciens dieu
 Et puis apres sen retournerent
 Comme parauant en leur lieu
 ¶ Cela fait : sainte anne porta
 Larbre de ioye et fruit de vie
 Et neuf moys apres enfanta
 La benoiste vierge marie
- 1840 ¶ Or apres la vierge ainsi nee
 Tout le lignaige veoir laloit
 Tant estoit bien enluminee
 Et ia chascun si consoloit.
 ¶ Cestoit la plus benigne face
 Denfant qui fust oncques sur terre
 Remplie de biens pleine de grace
 Ou len neust sceu mettre ne querre
 ¶ Plusieurs saintz se sont traueilles
 De la beaute delle descripre
- 1850 Et mains grans loz luy ont baillez
 Et si nen ont sceu assez dire

- ¶ Cestoit la plus belle figure
 Dhumble maintien, plaisant faconde
 Et la plus douce creature
 Qui fut oncques iames au monde
 ¶ Dieu y auoit dessus nature
 Forme le corps a sa plaisance
 Estant parfait oultre mesure
 En beaulte et toute excellence
 1860 ¶ Elle estoit de si doulx acueil
 Et dun maintien si gracieux
 Quon neust sceu regarder son œil
 Sans estre tout le iour ioyeux
 ¶ Tous biens quon pourroit dire ensem-
 [ble
 Le tout puissant en elle escript
 Pour estre la cite et temple
 De nostre sauueur iesuchrist
 ¶ Ce fut grant chose que nul homme
 Tant fust plain de folle plaisance
 1870 Neust en elle vouloir en somme
 Ne desir de concupisence
 ¶ Elle estoit tant remplie de grace
 Et vertu qui la confermoit
 Que quant len regardoit sa face
 Chacun lhonnouroit et aimoit
 ¶ Ceux qui estoient en ce temps la
 Sen deuoient bien tenir ioyeux
 Quant nostre seigneur leur bailla
 Vng ioyau si tresprecieux
 1880 ¶ Helas : et se pourroit il faire
 Que par signe ou aduision
 Len eust la copie ou memoyre
 Dicelle noble vision
 ¶ La requeste nest raisonnable
 Mais sil luy plaist nous la verrons
 Lassus es cieulx en son pinacle
 Ou par elle sauue serons.

(Fol. dvj^a — e j^b)

(TRESDEUOTES LOUENGES DE LA GLORIEUSE
 VIERGE MARIE composees par maistre
Marcial danuergne procureur en par-
 lement. Édition décrite ci-dessus p. 4.)



Le Paradis ou l'Achèvement de la Vie.

« Tout être, dit Spinoza, tend à persévérer dans son être » et, si c'est un être en voie de devenir et de développement, cet être tend à conserver les perfections acquises et à leur en ajouter de nouvelles.

Tous nos modernes et, je crois bien, tous les hommes dont l'abus de la réflexion n'a pas déformé l'esprit, pensent tout à fait de même.

Renan écrivait : « Vivre, ce n'est pas glisser sur une agréable surface, ce n'est pas jouer avec le monde pour y trouver son plaisir ; c'est consommer beaucoup de belles choses, c'est être le compagnon de route des étoiles, c'est savoir, c'est espérer, c'est aimer, c'est admirer, c'est bien faire.

Celui-là a le plus vécu, qui par son esprit, par son cœur, par ses actes a le plus adoré. » (1)

Et ailleurs : « L'idéal de la vie humaine serait un état où l'homme aurait tellement dompté la nature que le besoin matériel ne fût plus un mobile, où ce besoin fût satisfait aussitôt que senti, où l'homme, roi du monde, eût à peine à dépenser quelque travail pour le maintenir sous sa dépendance, et cela presque sans y penser, et par la partie sacrifiée de sa vie, où toute l'activité humaine en un mot se tournât vers l'esprit, et où l'homme n'eût plus à vivre que de la vie céleste. Alors ce serait réellement le règne de l'esprit, la religion parfaite, le culte de Dieu, esprit et vérité. » (2)

Mais cette vie de l'esprit ne lui paraît pas devoir nécessairement exclure les plaisirs sensibles : « Ce qui fait que le plaisir est pour nous une chose tout à fait profane, c'est que nous le prenons comme une *jouissance personnelle* ; or, la jouissance personnelle

(1) *Avenir de la science*, p. 123 in -8°. Paris 1890.

(2) *Ibid.* p. 402.

n'a absolument aucune valeur supra-sensible. Mais si on prenait la volupté avec les idées mystiques que les anciens y attachaient quand ils l'associaient aux temples, aux fêtes, si on réussissait à en éliminer toute idée de jouissance pour n'y voir que le perfectionnement qui en résulte pour notre être, l'union mystique avec la nature, la sympathie qu'elle établit entre nous et les choses, je ne sais si on ne pourrait l'élever au rang d'une chose sacrée. Dans ma chambre nue et froide, abstinence et vêtu pauvrement, je comprends, ce me semble, la beauté d'une manière assez élevée. Mais je me demande si je ne la comprendrais pas mieux encore, la tête excitée par une liqueur généreuse, paré, parfumé, seul à seul avec la Béatrix que je n'ai vue que dans mes rêves? Si ma pensée était là incarnée à côté de moi, ne l'aimerais-je pas davantage? Certes, s'il y a quelque chose d'horrible, c'est de chercher le plaisir dans l'ivresse. Mais si on ne cherche qu'à aider l'extase par un élément matériel très noble, et qui a suscité de si nobles chants, c'est tout autre chose. J'ai lu quelque part qu'un poète ou philosophe (allemand, je crois) s'enivrait régulièrement et par conscience une fois par mois, afin de se procurer cet état mystique où l'on touche de plus près à l'infini.

En vérité, je ne sais si tous les plaisirs ne pourraient subir cette épuration, et devenir des exercices de piété, où l'on ne songerait plus à la jouissance. » (1)

En lisant ces dernières lignes, il est certes permis de sourire. Le philosophe qui s'enivre par conscience et que Renan admire ou envie, peut bien, sans aucune immoralité, n'être pas pris autant au sérieux, je crois cependant que tout ce que dit ici Renan a un sens vrai et qu'une vie d'où se trouve absente la satisfaction des sens ou, d'un seul mot, le plaisir, ne saurait paraître à l'homme normal une vie tout à fait pleine, achevée, complète. C'est que l'homme n'est pas pur esprit. Il est composé. Il a un corps et des sens et son être n'atteint toute sa perfection que si

(1) *Ibid.* p. 405.

son corps et ses sens atteignent tout le développement susceptible de ne pas troubler le développement de l'esprit.

Dans la vie présente les deux hommes, dont parle saint Paul, l'homme spirituel et l'homme animal, l'esprit et le corps se font la guerre en chacun de nous. Nous sommes divisés contre nous-mêmes. Aussi faut-il mortifier les sens pour que l'esprit puisse atteindre à la plénitude de sa vie et si on ne refrène pas les appétits de la chair, l'esprit voit sa vie s'amoindrir et tendre à rien. En sorte que, ainsi que Renan ne peut s'empêcher de le remarquer, l'idéal de la perfection humaine de la vie ne saurait être rempli dans les conditions actuelles.

Et cependant le désir de la satisfaction à donner à nos deux natures persiste, nous sentons que notre vie ne sera complète que si cette satisfaction est réalisée ; mutilés en quelque chose nous ne saurions posséder la béatitude à laquelle nous aspirons et en même temps nous concevons, comme Renan, qu'il peut y avoir un état, une condition où le plaisir des sens, loin de nuire à la vie de l'esprit, l'exalterait au contraire et ne ferait que la transposer en une tonalité plus haute. Et, si grossier qu'il puisse paraître, l'exemple de l'ivresse n'est pas mal choisi car la psycho-physiologie fait voir que jusqu'à un certain degré l'excitation alcoolique favorise au moins pour un temps les plus hautes fonctions cérébrales.

Le mal ne consiste donc pas en cette excitation même, il consiste dans les altérations que subit la substance grise, dans l'habitude qui commence, dans l'entraînement où l'on s'expose par la jouissance ressentie. Si donc on pouvait, sans courir risque d'aucun plus grave déchet, se procurer l'accroissement de la vie spirituelle qui résulte de l'absorption de l'alcool, cette boisson ne serait pas plus défendue que le thé ou le café ou tout autre breuvage tonique.

Il en est de même de tous les autres plaisirs : en tant qu'ils absorbent l'être, ils sont mauvais et c'est pour cela qu'ils sont ou restreints ou défendus ; mais en tant qu'ils accompagnent, sans amoindrir aucune

de nos jouissances, une élévation de ton, une plénitude plus riche en notre être, on ne peut les condamner. Certes, en soi le plaisir n'est point un mal, il le devient par l'inharmonie de notre nature, parce que, forcés de choisir, nous lui sacrifions des biens encore meilleurs. Mais le plaisir est un bien.

Pourquoi donc la lutte entre nos tendances ne cesserait-elle pas ? Pourquoi l'harmonie ne s'établirait-elle pas ? Nous la désirons, nous la souhaitons, nous ne serons heureux que si elle se réalise, et nous permet à la fois de satisfaire les sens tout en contentant l'esprit.

Renan et tous les naturalistes reconnaissent que cette harmonie, nécessaire à la plénitude de la vie, est présentement irréalisable. Nos aspirations personnelles au bonheur de la pleine vie sont condamnées à la banqueroute. Mais sans doute les générations futures dans un avenir peut-être lointain, jouiront de cet état d'équilibre et d'harmonie entre la chair et l'esprit. On saura alors ne prendre de l'alcool et de tout le reste que juste le nécessaire pour l'excitation de l'esprit. On ne nous dit pas par quelle magie l'humanité qui ne paraît pas mieux équilibrée qu'au premier jour, après cinq mille ans d'histoire, pourra entrer enfin dans la voie d'équilibre.

En face de cette solution de la raison naturaliste, voici la solution de la révélation catholique.

L'homme juste à la fin des temps ressuscitera dans sa chair et il jouira du bonheur céleste. Ce bonheur n'est autre chose qu'une participation à la vie divine.

Tous les élus seront unis les uns aux autres par l'intelligence et l'amour comme seraient unis les membres du corps s'ils se connaissaient et s'aimaient entre eux et tous seront unis de façon vraiment organique par l'intelligence et l'amour à la source divine et de l'être et de la vie, par là même à tout ce qui est. L'intelligence ravie sera satisfaite au plus haut point, possédant toute vérité et la volonté à son tour sera amoureuse au plus haut degré, dans la pleine possession de toute bonté, de toute beauté. Cependant les sens eux-mêmes recevront des excitations universelles, des impressions merveilleu-

sement appropriées à leur nature et par conséquent souverainement agréables et douces. Mais l'harmonie étant établie entre l'esprit et la chair ressuscitée, les agréments sensibles ne feront qu'accroître les satisfactions de l'âme. Dès ici-bas nous expérimentons que l'harmonie des couleurs et des sons avive, loin de l'affaiblir, le ravissement esthétique. Il en sera de même dans le Paradis. La vue, l'ouïe, le goût même et l'odorat et le tact, nous dévoilant mieux les propriétés des êtres, nous révéleront leur admirable concert et l'harmonie des sens chantera d'accord avec l'harmonie de la pensée et de l'amour. Cet ineffable chant sera un hymne à la vie et si la sainteté n'est que la vie à sa plus parfaite et haute puissance, cet hymne sera bien traduit par les mots mêmes de l'Apocalypse :

SAINT, SAINT, SAINT, LE DIEU TRÈS HAUT. HOSANNA AUX PROFONDEURS, HOSANNA AUX EXALTATIONS DE LA VIE ! . .

Sanctus, sanctus, sanctus, hosanna in excelsis. C'est ainsi que les vivants adoreront le Vivant à la vie duquel, par son gracieux et divin vouloir, ils participeront eux-mêmes. Sainte, sainte, sainte la vie très haute du Dieu vivant.

Et par là, non seulement seront satisfaites à la fois les doubles aspirations de l'homme à la vie de la chair et à la vie de l'esprit, mais une autre double aspiration qui paraît encore ici-bas contradictoire. Cette vie bienheureuse des élus est en effet appelée par la liturgie et par le dogme un repos éternel en même temps qu'une vie éternelle. Or, c'est bien là ce que les hommes désirent. Car si tous désirent la vie, aucun ne désire une vie laborieuse et fatigante. Nous avons horreur de la peine, de l'effort et par là même du mouvement. L'agitation incessante nous est en horreur. L'être humain aspire au calme, au repos, à la paix.

Cela est si vrai que, lassés de nos incessants labeurs, nous envions le calme immobile de la nature et même l'inertie des choses. Qui donc n'a pas un instant envié le repos éternel des cîmes neigeuses,

l'immobilité des rocs, la tranquillité des profondeurs marines où l'eau ne bouge jamais ?

A tel point qu'une doctrine de la perpétuelle transmigration des âmes s'étant rencontrée dans les traditions du brahmanisme, cette tradition a eu comme son choc en retour dans les aspirations du bouddhisme qui veut échapper au mouvement incessant par la suppression du vouloir et du désir, par le nirvâna bienheureux et vide ; Çakia-Mouni déclara que le néant était préférable à une vie de constante agitation.

Ainsi donc l'humanité aime à la fois et la vie et le repos. Mais comment vivre à la fois et se reposer ? Est-ce que la vie ne consiste pas dans l'action et le mouvement ? Et le repos n'est-ce pas la mort ? Où donc se trouve la paix ailleurs que dans le silence et l'obscurité des tombeaux ?

Il semble que les aspirations de l'humanité se contredisent, qu'elle ne peut atteindre à la fois la vie qu'elle désire et le repos qu'elle souhaite et qu'elle est obligée d'opter : ou la vie et le mouvement, le repos et la fatigue, ou le repos et la mort. — C'est cette contradiction que le dogme catholique du Paradis va lever.

Mais comment cela est-il possible ? Comment vivre et ne pas bouger ? Comment s'abandonner au plaisir de l'activité sans éprouver l'écrasante lassitude ? Précisément en arrivant à hausser le ton de la vie jusqu'à un tel degré de sublimité où la richesse même et comme la surabondance de l'expansion vitale supprime le mouvement. C'est ce qu'à l'école d'Aristote nos théologiens ont développé merveilleusement.

Il est clair d'abord que notre vie intellectuelle est d'autant plus intense que notre science est plus parfaite. Celui qui saurait tout et verrait à la fois dans leurs relations intimes, dans la profondeur de leurs principes et dans l'infini prolongement de leurs conséquences l'ensemble des vérités, aurait la vie intellectuelle la plus riche et la plus intense qui se puisse concevoir. C'est ainsi que nous nous représentons l'intelligence divine. Or, une telle intelligence,

si riche, si pleine, si vivante, serait en même temps dans le plus parfait repos. Elle n'aurait pas besoin d'aller laborieusement des principes aux conséquences, ni de remonter avec effort des conséquences aux principes, elle verrait à la fois et tout d'un coup tout l'organisme de la vérité comme l'œil embrasse à la fois toutes les relations esthétiques des membres d'une statue ou des parties d'un tableau.

La conception d'une telle intelligence n'offre aucune contradiction. Elle supprime au contraire de l'intelligence tout ce qui la borne, la limite et la contredit, toute ignorance et toute erreur.

Quant aux sens, nous venons de voir que satisfaction harmonieuse peut très bien leur être donnée sans nuire en quoi que ce soit à la perfection des opérations les plus hautes de l'esprit.

Tous les hommes composent de fragments de ce paradis le rêve de leur bonheur. Les uns ne songent qu'à la jouissance, ils mutilent leur vie, se dégradent et s'abaissent puisqu'ils oublient les satisfactions que réclame l'entendement. Les autres, plus nobles, aspirent à la science et négligent le corps. Le corps se venge et les fait souffrir. Les joies de l'intelligence seule ne satisfont pas l'homme tout entier. Une vie qui ne serait que scientifique serait incomplète. Il faut sentir le bien, le posséder et l'aimer. Une vie sans amour et sans plaisir est une vie désolée. Le paradis des savants est un paradis abstrait qui ne saurait convenir qu'à des âmes sèches et incomplètes. La vie à laquelle l'humanité aspire est une vie pleine de richesse.

Dans une vie qui serait bornée, soit à la jouissance sensible, soit à la satisfaction intellectuelle pure, le désir inquiet ne serait pas mort, le repos ne serait pas achevé. Car la portion inassouvie de l'être crierait famine et troublerait l'autre dans sa possession.

On comprend dès lors les descriptions naïves que nous font les prédicateurs des plaisirs et des joies du Ciel : les harpes, les violes, les théorbes et les robes d'azur et de blanc, les couronnes de lumière ou de fleurs, tout cela a son fond de vérité et les simples qui s'arrêtent aux images comprennent tout

aussi bien, mieux peut-être que les raffinés qui jugent ces images fausses. Les simples ont raison dès qu'ils ajoutent à l'image ce je ne sais quoi qu'on ne peut dire et les raffinés auraient tort s'ils pensaient que dans l'image tout est erreur. Les uns et les autres sont d'accord pour croire que le but de la vie est la Vie, une vie si haute qu'elle va jusqu'à une véritable déification. Et par là se manifeste la supériorité du catholicisme sur le naturalisme. Tandis que la raison n'a jamais osé rêver que d'une vie fragmentaire, pleine de contradictions, seul le catholicisme a osé promettre à ses fidèles l'infinie richesse, la surabondante plénitude de la vie. Car, a dit Jésus, je suis la voie, la vérité et la vie — et celui qui croira en moi aura la vie éternelle.

GEORGE FONSEGRIVE.





Raymond Lulle

*(Fragments d'une conférence
faite à Palma de Majorque.)*

.....La vie de Raymond Lulle (même si on en écarte tout ce qui peut paraître légendaire ou douteux) reste plus poétique que celle d'aucun autre philosophe, car elle ne se passa point dans l'obscurité des écoles, ni dans le silence du cloître ou d'une demeure retirée, mais elle se répandit et se prodigua par le champ de l'action, comme une véritable vie non de contemplateur stérile, mais de missionnaire, de propagandiste chrétien et — disons-le ainsi — de chevalier errant de la pensée. Et quelles qu'aient été les merveilleuses circonstances qui accompagnèrent sa conversion, quelle que soit la valeur que l'on donne aux histoires enchanteresses du cheval et du sein gangrené, (1) et même à celle de l'apparition du crucifix, (2) l'imagination conservera toujours ses droits sur un personnage si étrange et si fantastique et qui sort tellement des vulgaires limites de la condition humaine, et jamais elle ne concevra sans des merveilles semblables à celles que j'ai citées et sans une intervention directe, efficace et visible, d'en haut le subit changement de cette nature impétueuse qui de *lascive et mondaine* qu'elle fut d'abord, ainsi qu'il le reconnaît et le déplore

(1) Raymond Lulle, un jour de fête, entra à cheval dans la cathédrale de Majorque, en poursuivant une jeune femme dont il était amoureux. Celle-ci, effrayée par cette passion criminelle, feignit de la partager et lui donna un rendez-vous. Raymond, introduit dans la chambre d'Ambrosia del Castello — elle se nommait ainsi, disent les anciens chroniqueurs — allait se jeter aux pieds de l'aimée, lorsqu'elle, l'arrêtant, se découvrit la poitrine et lui montra ses seins, horribles, rongés par un cancer : « Malheureux, lui dit-elle, contemple donc cette chair pour laquelle tu oublies tous tes devoirs d'époux et de chrétien. » Elle lui tint ensuite un discours pathétique d'où date la conversion de notre Bienheureux.

(2) « Il plut à Jésus-Christ par grande pitié — de se présenter à moi, cinq fois, crucifié » R. L. : *Poème du Descornort*.

dans ses livres, (1) devint une nature vraiment pleine de Dieu et anxieuse d'embraser tout le genre humain des flammes qui la consumaient elle-même. Et quel champ offre à la fantaisie de l'historien, du poète et du romancier cette vie de Raymond à Miramar et à Randa, telle qu'il la décrit dans le *Blanquerna*, rappelant à notre mémoire les vénérables images des anciens pères du désert ! Et après cet épisode de nature spirituelle et contemplative, cette vie toute d'action et de combat, de fatigues évangéliques, de pérégrinations et de martyres ; ces voyages à travers l'Europe et sur la côte d'Afrique, les disputes continuelles avec les infidèles qui souvent prenaient des pierres pour arguments ; le péril constant, la persécution imminente, la faim, la soif, le dénuement, les requêtes toujours inécoutées aux conciles, aux princes et aux puissants de la terre, l'âpre apprentissage des langues orientales, les discussions dans les écoles où il allait s'asseoir comme disciple et d'où il sortait maître ; l'exaltation continue, les extases et les ravissements, les illuminations subites et les subites défaillances, et cette continue vision de la gloire qui venait fortifier les ailes de l'esprit abattu, et cet amour sans limite, ardent, dévorant, insatiable qui l'entraînait à la suite de l'*Aimé* avec une vivacité plus grande que celle de l'éclair et du tonnerre et plus grande que celle du vent qui coule les nefes au fond de la mer. Placez tout cet ensemble d'amour, de foi, de théosophie, de science positive et de science spéculative dans une âme de la fin du XIII^e siècle et du commencement du XIV^e, siècle épileptique en lequel toutes les passions bonnes et mauvaises parvinrent à leur plus haut degré de furie et d'exagération, brûlant tout sang et toute chair de la soif de délices ou de la soif de macérations infinies ; lancez cet homme au milieu de ce tumulte de religions opposées, de sectes hérétiques et communistes, de races et de classes frénétiquement acharnées qui par leurs luttes incessantes de cité à cité, de bourgade à bourgade, de seigneur à seigneur, rougissaient tous les champs de l'Europe ; illuminez tout cela du soleil de Majorque ou du soleil de l'Afrique, donnez

(1) « La beauté des femmes, dit-il, dans son *Livre de Contemplation*, fut la peste de mes yeux. »

pour chaire à Raymond, non les bancs de la Sorbonne, mais les places calcinées de Tunis ou de Bougie emplies d'une bruyante multitude de juifs, d'arabes et de rênégats qui répondent aux exhortations du prédicateur en le saisissant et en lui arrachant les cheveux et la barbe ; — et seulement ainsi vous pourrez vous former une idée claire de ce que fut cet homme extraordinaire, plein de Dieu, ivre de Dieu, batailleur formidable au nom du Christ, prédicateur laïque, encyclopédiste saint, savant sans doctrine d'école, soldat franc de l'idée, véritable almogavar de la pensée, frère jumeau de ceux qui firent répéter aux échos du mont Taurus le nom de la victorieuse maison d'Aragon, et firent traissaillir les ruines du Parthénon et de l'Erechthéion aux accents de cette langue que Muntaner appelle *lo pus bell catalanesch del mon*.

Langue certainement grandiose et magnifique, car il ne lui suffit pas de servir d'instrument aux plus ingénus, aux plus pittoresques chroniqueurs du Moyen-Age, ni de donner chair et vêtement à la pensée spiritualiste de ce grand métaphysicien de l'amour qui sonda si profondément les solitudes de l'âme ; il ne lui suffit pas de donner des lois à la mer (1) et de faire de Barcelone une autre Rhodes ; mais elle eut une autre gloire plus grande et malement oubliée par ses panégyristes, celle d'avoir été de toutes les langues *vulgaires* celle qui la première servit à la spéculation philosophique, héritant en cela du latin des écoles bien avant l'italien et le castillan, et plus avant encore què le français. Nous avons en Espagne cette double gloire qu'aucune autre langue néo-latine ne peut nous disputer : en castillan parlèrent, pour la première fois, les mathématiques par la bouche d'Alphonse le Sage ; en catalan parla, pour la première fois, la philosophie par la bouche de Raymond Lulle.

Et cette gloire est d'autant plus insigne que la surprenante activité du bienheureux martyr s'étendit à toutes les branches de l'arbre philosophique et même à toutes les sciences qui ont des relations avec la philosophie ; et comme dans ses écrits innombrables comme le sable de la mer, il spécula,

(1) Le premier code maritime, *le Livre du Consulat de la Mer* fut rédigé en catalan sous le règne de Jacme le Conquérant.

tel un autre Salomon, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, parcourant d'un vol d'ange le monde sensible et l'intelligible, par analyse et synthèse, directement et en paraboles, avec ou sans allégories, en forme d'art et en forme de science, avec les nombres et avec les lettres, en prose et en vers, en dialogues et en romans, — toutes ces énormes richesses d'intuitions audacieuses et de patientes déductions en vinrent à créer un vocabulaire immense, plein de néologismes barbares et de termes abstraits en même temps que de concrétions palpables et visibles, une langue lullienne comprise d'aussi peu que le technicisme de Hegel et qui exige comme lui un laborieux apprentissage ; langue qui parfois matérialise les concepts les plus subtils et les replis le plus tortueux de l'esprit et leur donne un volume et un relief comme à une chose plastique, et parfois évapore, dissipe et *quintessencie* tout ce qui est matériel, ne laissant qu'une espèce d'éther qu'elle baptise d'un de ces noms qui dans sa logique expriment une généralité. Tout cela traduit en latin scholastique tantôt par l'auteur lui-même qui le mainiait avec maladresse et tantôt par des disciples généralement peu habiles, a valu au Bienheureux Raymond de la part de critiques légers qui ne connaissaient qu'une minime part de ses œuvres les qualificatifs d'écrivain barbare et lourd ; ils ne considéraient pas que ce qu'ils lisaient avait été pensé et sans doute écrit d'abord en catalan et non en latin. Aussi, pour juger du talent d'écrivain de Raymond Lulle qui était autant artiste que penseur, ce n'est pas l'*Ars magna* ni l'*Ars demonstrativa* qu'il faut étudier, mais ceux de ses traités que nous possédons en leur forme originale, et surtout ses trois romans didactiques le *Blanquerna*, le *Félix* et le *Livre de Chevalerie*.....

* * *

..... Il le faut jamais oublier que le premier caractère de la philosophie de R. Lulle est d'être une philosophie populaire et artistique à un haut degré, en laquelle toutes les spéculations et les rêves harmonieux de l'esprit prennent une forme plastique et vive, et dont les éléments essentiels sont le symbole et l'allégorie, comme le mythe et l'ironie sont ceux de

la doctrine platonicienne. Et ce n'est point, non plus, une philosophie destinée à mourir parmi les cris otieux de l'école, mais elle aspire à unir et à confondre la contemplation et la vie active, et pour cela, certes, le raisonnement par syllogismes ne suffit point. Cela signifie aussi que ce n'est pas, non plus, une philosophie *désintéressée*, car Lulle ne philosophe pas pour philosopher, mais il se proposa d'atteindre, par la propagande de sa doctrine, d'autres fins très hautes mais étrangères à la pure spéculation. Lorsque Lulle modifie la Logique, ce n'est pas par amour de la Logique en elle-même, c'est pour trouver de nouvelles armes contre les Averroïstes. Lorsqu'il essaye de fonder une théodicée rationnelle et de démontrer par preuves naturelles les dogmes de la foi, ce qu'il se propose ce n'est pas seulement de détruire l'antinomie de la foi et de la raison qui commençait à lever la tête dans les écoles de son temps, mais aussi de préparer une abondante récolte d'arguments pour les prédicateurs qui doivent répandre la lumière évangélique parmi les chrétiens, les mores et les gentils. Lorsqu'il expose ses théories sur la guerre et l'élève au rang de science morale et politique en la considérant comme une réalisation armée de la justice, c'est parce qu'il pense à la Croisade de Terre Sainte. C'est dire qu'en Lulle le métaphysicien est subordonné à l'utopiste généreux et bon qui ne songea pas des Icaries ni de Cités du Soleil mais qui s'opiniâtra à convertir le monde en un paradis chrétien. Si Lulle n'était pas un des grands philosophes qui honorent l'humanité, il serait toujours un de ses plus grands bienfaiteurs un des hommes les plus justes et les plus parfaits qui aient apparu sur la terre, pour honorer la chair dont nous sommes vêtus.

Mais Lulle était en outre un grand philosophe quoi qu'il ne philosophât que par occasion et fixât son regard sur une chose étrangère et supérieure à la science. Aussi, s'il ne put soulever des Croisades pour la libération de la Terre Sainte, ni convertir en masse les juifs et les musulmans, ni même chasser l'averroïsme des écoles de Paris, il parvint, en échange, à une chose qu'il ne s'était pas proposée, du moins comme objet principal : il fonda une Logique nouvelle, il donna un nom à un système et

une bannière à une école, et il écrivit une date impérissable dans les annales de la pensée.....

* * *

..... Raymond Lulle est mystique de toutes les puissances de son âme, mystique à la manière de Saint Bonaventure et des premiers disciples de Saint François dont la poésie ardente, candide, et pleine du sentiment de la nature est empreinte dans son âme. Comme poète, Lulle appartient à l'école franciscaine, il est le Jacopone de Todi espagnol, et il l'est avec le même insouci de diction, avec le même abandon populaire, avec le même mélange de trivialité et de grandeur. Et, plus que dans ses vers, il est poète dans ses livres en prose, dans le *Blanquerna*, dans le *Livre de l'Ami et de l'Aimé* et dans cette énorme encyclopédie ascétique qu'est le *Livre de Contemplation*. Il commence la série de nos grands mystiques et il ne cède la palme qu'à deux ou trois des plus grands du seizième siècle ; les autres peuvent avoir sur lui l'avantage de cette forme artistique ciselée, fleur et fruit de la Renaissance ; mais ils ne le surpassent point par l'originalité ni par la vigueur des conceptions, ni même par la tempête extasiée et brûlante des sentiments passionnés.

Mais ce mysticisme, ayant pour base une doctrine métaphysique, n'annule pas les droits de l'entendement qui parvient avant la volonté en la présence de l'Aimé lorsqu'ils se disputent le prix de la rapidité. (1) La clarté de l'Amour illumine les sentes longues et périlleuses, pleines de considérations, de soupirs et de pleurs par lesquelles l'Ami cherche son Aimé ; (2) mais c'est l'entendement qui parcourt ces sentes. Nul n'a défini la nature de l'amour mystique si profondément que Raymond Lulle lorsqu'il dit que c'est *un milieu entre la croyance et l'intelligence, entre la foi et la science*. (3) Le solitaire majorquin se nomme lui-même le grand amant, il naquit dans l'amour et il habite en l'amour. (4) Sa science, comme le Socrate platonicien disait de la sienne propre, est *une science tenue d'amour*, mais enfin c'est une *science*, acquisition et exercice de

(1)	Livre de l'Ami et de l'Aimé,	18
(2)	» » » »	2
(3)	» » » »	199
(4)	» » » »	98

l'esprit illuminé par la foi et brûlé par la charité. Cet amour clair, pur et subtil, simple et fort, splendide et beau, riche en nouveaux penses et en anciens souvenirs, conduit à l'union extatique en laquelle l'Ami et l'Aimé deviennent *une* actualité en essence, restant à la fois *distincts et concordants*.⁽¹⁾ Étrange et divin érotisme où les beautés et les excellences de l'Aimé emplissent le cœur de l'Ami sans que la personnalité de celui-ci soit annihilée ou détruite en une espèce de *nirvana* bouddhique ou quiétiste, parce que, seule, les joint et les lie en un, la volonté vigoureuse, infinie et éternelle de l'Aimé.

Toute cette conception d'unité et d'harmonie est enveloppée dans le manteau oriental d'une poésie colorée et ardente, fille légitime de l'Épithalame de Salomon ; mais elle n'est pas exempte de réminiscences des poètes profanes du Moyen-Age et particulièrement des troubadours provençaux. Lulle recueille de toutes parts les parfums les plus pénétrants qui provoquent une douce langueur et un suave abandon, et font l'Ami défaillir d'amour ; les fleurs du verger où les oiseaux, chantant à l'aube, donnent au solitaire l'entendement de l'amour ; et joignant tout, comme en un faisceau de myrrhe il rehausse et sanctifie tout, en le jetant aux pieds de l'Aimé ; et il ne reste, de tout, qu'un nuage d'encens qui s'élevant suavement couvre et défend des regards profanes le sommet de l'esprit, le centre de l'âme, véritable lit d'amours où Dieu et l'âme deviennent une même chose par une transformation participante.

Comme chemin pour cette philosophie mystique, Lulle fonde une théodicée rationnelle qui est une des parties les plus originales et aussi un des écueils du système. Il veut prouver par des raisons naturelles les dogmes de la foi ; il veut convaincre les juifs et les gentils de la vérité des miracles, et il veut les convaincre par des principes universels qu'eux et tous les hommes sont obligés d'admettre. Lulle laisse le mystère intact, il n'essaye point de pénétrer dans les arcanes et dans les retraits de Dieu avec des regards profanes, il ne met pas en discussion ce qui est article de foi, il accepte le dogme, mais il veut le prouver *à posteriori*, en tant que les forces

(1) Livre de l'Ami et de l'Aimé, 212

naturelles de la raison peuvent y parvenir. Sa doctrine est le pôle opposé du traditionalisme, système empirique et dégradant qui met en nous ce que Saint Thomas appelait *participation de la lumière créée*. Si Lulle avait essayé de construire la religion à *priori*, son entreprise eût été insensée et hérétique. Mais Lulle et son disciple Sebonde (1) ne font qu'appliquer le principe de Saint Anselme « FIDES QUÆRENS INTELLECTUM. » Ils vont, certes, beaucoup plus loin que l'auteur du *Monologium* et du *Proslogium*; mais en imaginant cette échelle aux degrés infinis où successivement marquent l'empreinte de leurs pieds la foi et l'entendement, ils n'en viennent jamais jusqu'à effacer les limites de la foi et de la science, car la première surnage toujours comme l'huile sur l'eau. Lorsqu'on lit dans Lulle, et particulièrement dans son traité *Livre des articles de la foi catholique*, ces preuves aussi ingénieuses que débiles de la Trinité et de l'Incarnation, basées spécialement sur la profonde théorie de l'amour, sur son *expiration* et sa *diffusion* infinies, l'entendement n'est pas convaincu ; mais toute âme croyante admire le philosophe et aime l'homme, s'exclamant avec le poète : « J'aime qui désire l'impossible. » La philosophie de Lulle est certainement moins sûre et moins méthodique que celle de Saint Thomas ; mais enfin c'est une philosophie chrétienne, c'est une des portes de diamant qui guident vers la Jérusalem céleste.....

M. MENÉNDEZ Y PELAYO,

directeur de la Academia de la Historia.

(traduit de l'espagnol et annoté par M. Marius André)

(1) Raymond de Sebonde n'a cependant pas toujours su éviter les écueils dont M. Menéndez y Pelayo parle plus haut ; le prologue de sa *Theologia naturalis* connue en France par une traduction de Montaigne, fut mis à l'Index. L'an dernier, l'abbé Salvador Bové publia sur R. de Sebonde un Essai critique qui fut condamné par l'autorité ecclésiastique. Il convient d'ajouter que M. Bové fit simplement son devoir en acceptant cette décision et en retirant aussitôt son ouvrage.

La doctrine et les écrits de Raymond Lulle eurent, après sa mort, de violents adversaires ; le plus acharné de tous, l'inquisiteur Eymereich alla même jusqu'à imaginer une fausse bulle de Grégoire XI pour faire condamner le Bienheureux majorquin qui était défendu surtout par les franciscains au tiers-ordre desquels il avait appartenu. Les anti-lulliens ne purent rien obtenir de la Cour pontificale contre l'Ami de l'Aimé qui a des autels à Palma et son jour de fête dans le calendrier de l'Eglise. On l'honore le 25 janvier, jour de sa naissance en 1232 ; jour de sa conversion en 1262 (entrevue avec Ambrosia del Castello) ; jour aussi de la Conversion de St-Paul.

M. A.



Mémorial de la Science Religieuse.

Institutiones theologiæ dogmaticæ, auct. *Petro Einig*
(Treveris : ex officina ad S. Paulinum. 1896-1897-1898.)

I Tractatus DE GRATIA DIVINA.

II » DE DEO UNO ET TRINO.

III » DE DEO CREANTE, DE DEO CONSUMMANTE.

IV et V (à paraître).

Fût-ce au seul point de vue humaniste de l'assouplissement volontaire d'une intelligence, nul exercice ne me semble valoir une halte recueillie devant un tel panorama idéologique. Les hommes les plus médiocres qui ont fait l'ascension de la théologie, en gardent, malgré tout et malgré eux-mêmes, au fond des yeux et de l'esprit, un signe d'éminence et de supériorité, que revendiqueront en vain les plus roués crétiens préparés par les humanités modernes. Et je crois bien que mieux que tous autres, ce sont les professeurs de dogmatique des moindres séminaires, qui en accomplissant même inconsciemment la petite besogne de leur haute vocation, empêchent que se prescrive l'héritage royal de « l'homme qui pense. »

Ce ne sont assurément ni les économistes, ni les gouvernements qui ont exagéré la dignité de l'homme, aussi bien quelle déclaration des droits du citoyen peut intéresser, quand le concile du Vatican enregistre la reconnaissance du pouvoir du penseur et l'invite, créature, à créer Dieu ! (*Deum unum et verum Creatorem et Dominum nostrum, per ea quæ facta sunt naturali rationis humanæ lumine certo cognosci posse.*)

Et cette théologie, patrimoine reconnu, vaut qu'on en prenne possession. Hors d'elle, comment se seraient comportés les cerveaux, ceux de Pascal, de Leibnitz ? Et nous satisferaient-ils amplement les propositions d'Euclide, les hypothèses de Leverrier, les diagnostics de Wundt ?

Les penseurs ont le besoin de jeter le cri saluant la découverte abstraite, symbole de la Trinité d'Athanase ; ils ont le besoin de tracer avec St-Augustin les paraboles de la grâce, avant que de se soucier si l'électricité a déjà ses lois ; ils ont le besoin, avec Dominicains et Jésuites, molinistes et congruistes, de rechercher avec la fougue de chercheurs d'or, les nuances de la grâce efficace moyennant ou malgré le libre-arbitre.

L'auteur du travail énoncé qui professa pendant plus de dix ans ce cours au séminaire de Trèves, est parmi les plus doctes et les plus consciencieux gardiens du trésor. Rédacteur d'une revue ecclésiastique, le « *Pastor Bonus* », polémiste par ses lettres ouvertes au professeur protestant Dr Beyschlag et au fameux pasteur Stöcker, il n'en a pas moins observé dans la rédaction des présents traités cette allure concise, réservée et compassée qui leur sied. Il est vrai que de bons esprits en firent à la tradition théologique un reproche. Ce sera louer cet

auteur qui à leurs yeux le mériterait amplement, lui qui divise en thèses, corollaires et scolies, ce scolastique ! que de montrer en deux mots qu'il est mal fondé.

Une matière si éminente et si délicate à la fois que la théologie et dont il serait vrai de dire ce que Saint Augustin dit des recherches sur la Trinité « *Nec periculosius alicubi erratur, nec laboriosius aliquid quæritur, nec fructuosius aliquid invenitur* » nécessite fatalement la robuste concision et le choix minutieux du mot exact. L'amplification ou les habiletés littéraires peuvent cacher des détours ambigus, à tout le moins elles manifestent une soumission à de la fièvre lyrique, qui ne pourrait que ronger la force démonstrative. Il faut tout dire nettement et ne rien dire de plus. Mais il ne faut dire que la vérité et pour ce on vérifiera tout ce qui a été dit pour, par les Pères et apologistes, et enregistrera tout ce qui a été dit contre, sans passer outre avant de l'avoir controuvé. La doctrine ne se trouve pas dans l'imagination. Les nécessités de la déduction réclament un parfait équilibre des parties et le souci des proportions, et obligent aussi, en crainte de la confusion et vu le manque d'aptitude à débrouiller à la fois plusieurs fils de logique, à suivre un itinéraire praticable avec une suffisante discipline : pas d'épisodes, ni d'abandons, ni d'arrêts devant un thème plus facile, ou gracieux, ou opportun. Ainsi un théologien sûr de lui, outre qu'il lui serait parfois permis d'en sourire, n'outrera pas les débats contemporains ou provisoires. Il semble en effet, que le dogme opère un mouvement de rotation sur lui-même et expose ainsi plus spécialement à chaque période un point infini à la lumière de l'esprit. Toutes nos discussions convergent alors vers cette zone éclairée ; peu à peu elle rentre dans l'ombre, et les rayons ont permis à cette partie de l'organisme de mieux se développer (*oportet hæreses esse !*) ; mais le théologien qui sait que les fantaisies de M. Cousin sont déjà plus démodées que les erreurs d'Abélard, regarde son fil à plomb, et peu inquiet de savoir si la façade est tournée vers l'actualité d'aujourd'hui, bâtit un monument qui doit rester éternellement habitable.

La philosophie a déjà subi cette perversion d'être devenue « actuelle » et imaginative, et l'on a pu appeler des systèmes modernes : de prestigieux poèmes subjectifs.

La théologie ne court heureusement pas ce danger ; ainsi donc, je voulais en venir à ceci : dire des traités de M. Einig que la richesse des thèses, qui atteignent toutes les questions de quelque importance, s'est accordée d'une suprême brièveté d'expression ; que l'énonciation de la doctrine est nette et sa démonstration rigoureuse ; que la disposition du travail est correcte, la subdivision des parties pratique, la langue précise et froide — constituera selon nous le meilleur éloge que nous en puissions faire.

F. NONNIGER.





VISION

*Nous étions arrivés au dernier jugement,
L'archange avait crevé le vieux plafond des nues ;
Et des formes, soudain, aux vigueurs inconnues,
Se levaient des tombeaux, avec un tremblement ;*

*Des hercules, front chauve, et le regard dément,
S'approchaient en rampant sur leurs poitrines nues,
Et des anges allaient, au long des avenues,
Avec un glaive ardent les frappant lentement.*

*De tous les points du globe, il arrivait des hommes
Marchant en longs convois, tels des bêtes de somme,
Sous le fouet du démon leur servant de bouvier ;*

*Et d'autres s'en allaient, par des routes nouvelles,
Immenses, radieux des gloires éternelles,
Couronnés de lauriers fleuris et d'olivier.*

Florence, 1893.

ÉMILE BERNARD.

TEMPS DORÉS

*En le jardin mystique où Jésus fleurissait
La grâce avait courbé la tige de la plante ;
Le ciel était d'or pur, et l'archange y passait
Comme la voix de Dieu, majestueuse et lente.*

*Le ruisseau serpentait sur un lit de fleurettes
Et l'onde en murmurant ne troublait nul écho,
Car le silence, aimé par les anachorètes,
Flottait dans l'air limpide ainsi qu'un blanc drapeau.*

*Les hommes, revêtus d'une vierge tunique,
Allaient par les sentiers des paisibles côteaux,
Célébrant la beauté de leur amour unique ;*

*Ou, courbés sur la pierre au seuil clair des portiques,
Dans la gloire des longs habits sacerdotaux,
Unissaient leur voix pure à de graves cantiques.*

Pise, 1893.

ÉMILE BERNARD.



PROCESSION INTÉRIEURE

A mon frère E. L.

*La nef aux larges flancs, ce soir emplis de foule,
Semble un tout colossal et vivant — dont le corps
Est cette arche précise, aux multiples décors,
Où le torrent humain, comme un sang veineux, coule.*

*Une procession se glisse et se déroule
Entre les bas-côtés, vaisseaux d'ombre. Elle en sort,
S'empourpre de lueurs, et par un lent effort,
S'en revient incessante avec des bruits de houle.*

*La voici, propageant son flot substantiel,
En un rythme que l'orgue allonge ou précipite :
La pierre s'en imprègne, et le rejette au ciel,*

*Tandis que, ponctuant le mystère du rite,
Sur son frêle arbre d'or le Christ vivant palpite
Au cœur, qui resplendit d'un rouge artériel.*

A. LEFAS.





CONFIDENCE

A Charles Guérin.

*Depuis que j'ai goûté sur les marches mystiques
Des autels délaissés, le bonheur simple et doux
Que tu glisses au sein des âmes angéliques,
Seigneur, je veux passer ma vie à tes genoux.*

*Comme une ombre légère et courbée en silence
Sous le regard profond des marbres et des fûts,
Je veux vous dire, ô saints remplis de bienveillance,
Le fol insouciant, qu'hier encore je fus.*

*Et vous écouterez d'une oreille attentive,
O Saints, heureux vainqueurs des terrestres combats,
Ce que je vous dirai d'une façon naïve
En étalant mon cœur et chuchotant tout bas.*

*Et voici que mon corps sous la douceur des choses
Prendra célestement la sveltesse des lis
Et mes yeux fous d'azur se changeront en roses
Et je serai la fleur de vos divins parvis.*

*Et le jour, et la nuit, dans la torpeur des heures,
Si le monde vous laisse, ô Seigneur, je serai
L'être mystérieux qui peuple vos demeures
Et qui tremble d'amour sur votre seuil sacré.*

JOSEPH POUZIN.





à Fernand Séverin. .

*Sous le soleil frileux une main invisible
Taille dans le verger sur les souples sarments
De la vigne, le bois et les rejets gourmands
Durant les jours qu'elle est aux douleurs impassible.*

*C'est un bruit régulier qui frappe l'air fané,
Suivi d'un frottement de branches enlacées
Car la vrille s'agrippe aux lattes élancées :
— On croirait sur un mât un long bras cramponné—.*

*Et toute prête ainsi, la vigne attend les brises
Apportant parmi les printanières surprises
L'intense floraison sur le sarment ployé.*

*Que n'est-il des hivers languides sur nos âmes
Où la main du Seigneur y pourrait dépouiller
L'impur désir jailli parmi les belles flammes.*

JOSEPH POUZIN.

ENFANCE...

à Victor Kinon.

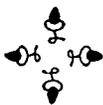
*Avoir un corps fluet et frêle et rose, en fleur
Comme un bouton de rose entr'ouvert à la Vie,
Dont le parfum et la mollesse et la couleur
Furent ravis au ciel par une main bénie.*

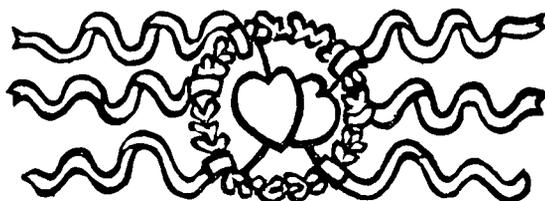
*Avoir la bouche ô! si pure des mots amers,
Et des lèvres, fruit pourpre offert à toute lèvre,
Et des yeux reflétant l'immensité des mers
Où lessonges — sculptés par l'esprit, grave orfèvre—*

*N'ont mis que pavillons de joie et voiles d'or
Pour emmener des cargaisons de simples rires
Vers le pays de l'âme au si ténu décor
Que le subtil pinceau se refuse à l'écrire.*

*Enfance! Avoir des pleins navires de bonheur
Que l'on disperse avec les mains, les yeux, les lèvres :
Et pouvoir bien avant les douloureuses fièvres
Orienter ses désirs vers ta Droite, ô Seigneur.*

JOSEPH POUZIN.





LA FIN DE DEUX SAINTES.

LITANIES

A de Royer de la Tour de St-Micaud.

PERPETUA FELICITAS...

(Inscriptions antiques. Musée du Louvre, etc.)

*Un mot dans le dictionnaire
Apprend pourquoi l'on vous vénère
En tout lieu de la chrétienté,
Perpétue et Félicité !*

*Jadis le martyre à Carthage,
O saintes, fut votre partage :
C'est tout ce qu'on y voit noté.
Perpétue et Félicité !*

*Pour vous donc, bien des cœurs de femmes
Ont battu ! Vers vous bien des âmes
D'un vol de prières ont monté,
Perpétue et Félicité !*

*Aux chapelles, entre deux cierges,
On a vu figurer, ô vierges,
Votre couple aux bêtes jeté,
Perpétue et Félicité !*

*Et telle novice de cloître,
En vous regardant, sentit croître
Son ardeur et sa fermeté,
Perpétue et Félicité !*

*Car rien ne fascine et n'attire
Comme l'image du martyre
Par votre pareille accepté,
Perpétue et Félicité !*

*O jumelles amours des anges !
Dans le cirque aux sanglantes fanges,
O double lys de pureté,
Perpétue et Félicité !*

*Moi-même qu'en hâte de vivre
Dieu rarement courbe à son Livre
Je vous gardais ma piété,
Perpétue et Félicité !*

*Piété de charme fleurie,
Vague révérence attendrie
Pour le malheur de la beauté,
Perpétue et Félicité !*

*Caprice touché de l'artiste
Qu'une telle rencontre attriste :
L'innocence et l'adversité,
Perpétue et Félicité !*

*Je vous voyais ceintes de corde
Au poteau, sans miséricorde,
Sous des cris d'infâme gaité,
Perpétue et Félicité !*

*Et vers votre chair, que dérobe
A peine un pli de blanche robe,
S'allonger un muflé irrité,
Perpétue et Félicité !....*

*Hélas ! Tout mon cœur s'y refuse,
Mais quoi ! votre nom nous abuse,
Mensonge à la pierre prêté,
Perpétue et Félicité !*

*Et l'Archéologie impie,
Devant les stèles accroupie,
Vous a votre prestige ôté,
Perpétue et Félicité !*

*Une inscription rituelle
Promet une PERPÉTUELLE
JOIE aux morts, a-t-elle attesté,
Perpétue et Félicité !*

*Et vous n'êtes, sœurs de martyre,
Que le nom banal qu'on peut lire,
Sur tous les tombeaux, souhaité,
Perpétue et Félicité !*

*Ainsi, doux fronts ornés de nimbes,
Vous rentrez dans les vagues limbes
Où flotte tout rêve avorté,
Perpétue et Félicité !*

*Et dans la liste que ramène
L'almanach à chaque semaine,
A tort, en Mars on voit citées
Perpétue et Félicité !*

*Ombres que la lumière tue,
Notre culte en vain s'évertue
Devant votre autel déserté,
Perpétue et Félicité !*

*Et la lèvre vous perpétue,
Mais pour vous l'oraison s'est tue,
Perpétue et Félicité,*

Vous qui n'avez pas existé !

MARC LEGRAND.

N. D. L. D.

Certes, cette piécette n'est pas apologétique. Mais elle nous appartient, comme au paon ses pattes. En refuser l'insertion, ce serait de l'humeur. Les saintes Marie de Provence, les saints mérovingiens, Saint Patrick, Saint Georges, Saint Expedit, et tous les saints dits sympathiques, est-ce qu'il faut s'en cacher, comme de parents dont-il convient qu'on taise le nom ? Il est vrai M. M. Legrand aurait pu établir cette fin de légende en une thèse historique rédigée en latin. Oui, mais il aurait pu aussi avoir recours aux ironies rapiécées de l'anticléricalisme. Fable sur l'illusion enfuie, ou sur les accrocs de l'idéalisme, ce petit document hagiographique est dénué de méchanceté, comme il convient à ce genre de vers. Et pour être sérieux, souvenons-nous que Swedenborg dit : qu'il y aura de braves petites âmes bien étonnées de ne pas rencontrer au ciel ceux qu'elles choisissaient comme intercesseurs pour y monter....



Prologue

APOLOGIE DU XIII^e SIÈCLE

Les rideaux (ou les volets) s'étant ouverts, on apercevra, droit, sur le fond d'argent mat,

UN HÉRAUT D'ARMES à cheval,

vêtu de sombres mailles de fer où s'inscrira, d'or, en la poitrine : SÆC. XIII ; sa visière ne laissera à nu que le bas de son visage. Il tiendra dans sa senestre la grande Orifleur de Monseigneur Saint-Denis. Alors, en laissant glisser la hampe jusqu'au sol, qui retentira, il dirigera l'autre main vers l'assistance, et, d'une voix froide et dure, dira :

O lâches !

Car — sachez-le — je ne suis pas le Prologue ordinaire, cet enjôleur prostitué. Je n'en aurais point le droit ! Celui qui m'envoie en effet devant vous, c'est le siècle XIII, le siècle de votre gloire passée, — trop passée, hélas !

Les vieux morts à la fin se révoltent....

N. D. L. D. — Monsieur Georges Polti mena jadis à bien un patient travail, dont, après quelques années et certaines polémiques, on ne sait encore si le résultat légitime la fatigue. Je fais allusion à ce répertoire des topiques du théâtre, sorte de dénombrement méthodique qu'on connaît depuis la publication dans et par le *Mercur de France* sous le titre : LES 36 SITUATIONS DRAMATIQUES.

Mais à tout le moins, M. Polti, lorsqu'il s'occupe de théâtre, doit depuis lors être entendu.

C'est pourquoi, encore qu'il se passe cette bizarrerie de se déclarer guelfe en 1898 et quelques autres, nous ne nous considérons pas autorisés à lui refuser l'insertion du prologue ci-dessous « d'un drame, ou plutôt d'un « miracle » (au sens médiéval) qui veut être, nous dit-il, l'apologie du méconnu et incomparable siècle XIII, roi des siècles. »

M. Polti nous invite à ne pas nous effrayer de quelque hardiesse de langage. « L'art de ce vaillant, naïf, pieux et profond instant de l'humanité m'eût fait rougir d'atténuer une seule expression, nous écrit-il. »

Nous ne nous considérons pas autorisés à le lui refuser, disons-nous, du moment où M. Polti nous en prie en ces termes : « Voulez-vous laisser aux yeux du *Spectateur Catholique* se déployer la très sainte Orifleur du Théâtre chrétien ? »

Puisque d'une renaissance de théâtre chrétien, en son intention, il s'agit, nous ne nous opposons point à la représentation, mais heureux au contraire d'offrir à nos lecteurs la révélation de cette tentative, nous ne pouvons que remercier M. Polti de les avoir choisis plus spécialement.

Mais il est entendu qu'eux et nous avons latitude de différer les applaudissements.

De cette France ils avaient fait la grande Suzeraine, de sorte qu'à la fois des Angevins régnaient sur l'Angleterre, des Bourguignons en Portugal et des Champenois sur le nord de l'Espagne, de nos Flamands étaient empereurs à Constantinople et nos Lusignans rois de Jérusalem, pendant que des Normands l'étaient des Deux-Siciles, avant-garde d'un Pape souvent français, presque toujours guelfe, c'est-à-dire nôtre. Ces huit trônes non pas escaladés par le génie heureux d'un capitaine ou d'une famille, mais soumis à la force de nos races, durablement. Le seul chef cependant qu'elles consentirent à endurer chez elles — et de quelle épaule indocile — dut être un Saint !

Qu'avez-vous fait de cet héritage, vassaux de Pétersbourg ?

J'avoue qu'en guise de vos entreprises coloniales, madrées faillites, nous eûmes la seule folie qui ait égalé de prendre Troie : l'épopée des Croisades. Mais, malgré ces guerres.... coûteuses, malgré nos rivalités turbulentes, malgré les milliers de cathédrales que nous élevions, malgré encore ces spectacles où figurait la moitié d'une ville pour l'ébahissement de l'autre, malgré cent jours de fête par an à nos ouvriers, malgré enfin la charité ouverte à tous, vagabonds, inconnus, prisonniers, nos caisses publiques, à la fin de ce siècle XIII, regorgeaient. Ôtez-le de la bouche bée de vos historiens récents : ni le prolétariat, ni les classes dangereuses n'existèrent parmi nous.

Or, considérez qu'en attendant, par nos bonnes mains, acharnées en Judée, en Espagne, en Égypte, en Tunis, fut placé, tel qu'un roi sur la race blanche, Christ, cet avenir, à l'encontre de Mahomet, cet arrêt des peuples.

Mais vous, protecteurs vendus à ses assassins frénétiques, vous abandonnez — autant du moins qu'il est en votre pouvoir — ce droit d'aînesse que nous vous conquîmes.

Nos poètes cependant trouvaient tout le rythme moderne, et nos Bacon les sciences de la nature. Nous inventions de plus — parmi des théologies trop merveilleuses pour vos esprits — les verres grossissants, la descriptive (j'en atteste les épures de nos charpentiers où Monge la retrouva), les Amé-

riques aussi, ne vous déplaie, et la chimie, la boussole et la poudre, — et le Pain. De sorte que, sur ce sol couvert de nos chefs d'œuvre que vous mutilez, vous nous faites l'effet à vrai dire, rampant au jour le jour en des arts imités de partout et parmi les développements de plus en plus terre à terre, de plus en plus stériles de notre hardie pensée première, vous nous faites l'effet de ces palikares à qui une poignée des nôtres arracha, indignée, Byzance et cette noble Grèce où nous pûmes sans orgueil élever nos Cathédrales vis à vis de ses Parthénon.

Eh ! je vous entends, Petits. Retrécis à vos misérables querelles, vous voilà chuchotant : Clérical, réactionnaire, obscurantiste... Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Mais nos prêtres, nous les tuions, nous croyants, s'ils touchaient à nos libertés ! n'est-ce pas, Tournai, Laon, Nieuport, Sens, Vézelay ? Et puis nous en prenions un au franc parler comme le nôtre : « — En notre ville née d'hier, voici une église. « Autour d'elle un cimetière où ne dormiront « qu'hommes libres. Autour de lui, la cité, adossée « à telle rivière dont elle est le port, sur telle route « où passent les Blés. Cette route, nos deux portes, « face à face, la coupent : des chaînes sont aux rues « et des créneaux aux murs. En cette église, aux « fenêtres grillées contre les assauts, où, sous les « miracles des arts, nous délibérerons, nous les « francs hommes et toi parmi nous, tu feras descendre Dieu, puisqu'il a promis d'être partout où des « cœurs en son nom se rassemblent... » Votre clergé ? il nous eût fait vomir ! Quel vil amour du mensonge et du laid ! Eh quoi, fils du Pauvre d'Assise, vous trafiquez ? n'entendez-vous pas les lanières de Jésus dans le temple, marchands ? Et vous, tard venus, Jésuites, êtes-vous des hommes ou des courtisans, des croisés ou des journalistes ? ne trouvez-vous rien de mieux pour arrêter la croissante Babel de Genève et de Saxe ? Ce tonnerre, le rire, n'existe-t-il donc plus ?

Dois-je également rire ou pleurer de ton agonie, ô Peuple misérable ? Ne vois-tu pas quels pitoyables sires t'exploitent ?.. Rassurez-vous, fils des preux, — boulevardiers ; ce n'est point vous que je veux dévêtir pour jeter à l'Ogre. Vous êtes tombés à si peu

de chose ! Même je déplore les malheurs de votre concurrence aux tziganes, et j'admire que de par notre reflet, si lointain ! vous trouviez encore des filles de bandits du Texas pour leur vendre vos titres périmés, votre saillie inauthentique (ah ! vos mères eurent trop de valets) et vos caresses complaisantes.... Non, foule déformée aux atroces manufactures, empoisonnée dans tout ce que tu bois et dans tout ce que tu manges, étouffée dans les courettes, abruti par l'école et le journal menteurs, tu n'as plus sur ta nuque le pied de ces Coucy, soldats maçons dont le château — leur œuvre — résiste à la poudre. Tes tyrans sont ces financiers, ces intermédiaires que tu traquais dans leurs caves, les forçant à payer, ces escrocs, tout l'or dont tu manques ou sinon les marquant, comme il convient, d'un fer rouge. Tes tyrans sont encore ces falsificateurs — faux-monnayeurs des denrées et de la vie — suivis du troupeau de ceux qui vendent à faux poids. Songer que de nos temps tu ne permettais pas que le gain du maître s'élevât plus haut que le double d'un salaire d'apprenti ! et de ces maîtres pourtant l'œuvre dure et étonne,

Non ! supporter des chefs incapables, des ministres qui te font insulter et frapper, des riches qui te font condamner si, pour ne leur payer loyer, tu couches sur la terre nue ; supporter que des magistrats, qui ont cessé de payer leurs charges mais non de vendre leurs verdicts, et dont la jeunesse s'épuisa aux brasseries, te déshonorent — suprême angoisse ! — au petit bonheur de leur somme ou de leur hébétude ? A quel degré es-tu tombée que l'idée de trahison ou d'initiative te paralysant, tu n'oses plus te conduire ni te juger toi-même, comme au temps où tu prenais, oui, toi, Jérusalem, alors si loin ! — comme aux temps des communes, ah ! me comprendras-tu ? comme aux temps des communes ! ! Que fais-tu de tes millions de mains ?

« — Impossible rêve » soupirez-tu. « Sans doute
« des dynamites la recette est partout ; aux mains
« d'un ignorant, naguère, elle épouvantait ceux-ci,
« vidant ces théâtres de leur foule enfuie par les
« quarante portes de Paris, et leur terrible police
« en quelques heures fut aux abois. Pourtant nous
« n'osons pas.... Ou plutôt nous sommes las, com-

« me les vieux peuples d'Orient déjà ! Il est doux au
« demeurant de boire l'alcool mortel et de pourrir
« parmi la syphilis administrée. Nous ruiner aux
« courses — la chose est prompte — suffit à nos
« soifs d'aventure, tandis qu'une presse nourrie de
« notre propre honte nous détaille, scandale après
« scandale par elle provoqués, les saveurs de notre
« gangrène. Ainsi qu'à la propreté fière de l'âme,
« nous avons renoncé jusqu'aux étuves publiques de
« nos villes : résignés, nous puons sous la grimace
« de nos maîtres ; quand nous écœurions trop nos
« femmes, elles vont les trouver. Nous les battons
« en revanche, — en toute lâcheté. Et nous avons
« renoncé jusqu'au manger, jusqu'à l'abri, que la
« nature dispensait à ses fils vagabonds. De même
« que nos chastes fêtes, nous avons abdiqué notre
« poésie, qu'ils ridiculisent. Ceux d'entre nous qui
« sont le plus opprimés se tuent, chaque année
« plus nombreux. Mais ce n'est pas très pénible en
« définitive. Nous avons renoncé... nous avons
« renoncé... »

Soit. N'en parlons plus.

Et je sais désormais pourquoi vous jouissez bas-
sement, mauvais ouvriers, d'insulter quand il passe
au hurlement de vos rues laides le penseur pâlis-
sant. C'est la compensation qui vous reste. Mais le
fouet, comme vous l'adorez, manants !... Aussi, de-
puis ce dernier élan d'il y a cent ans où nous avions
espéré — dix ans, las ! — n'avez-vous fait que
déchoir. Et voici que dans l'Europe vous êtes des
secondaires ; votre existence nationale n'est plus
qu'un hasard d'équilibre. Oh ! vous êtes des vaincus !
Regardez : parmi les ambitions précises de vos
voisins, nul avenir à vos yeux. Au fond de vos
cœurs, vous ne croyez plus à rien, pas même en
vous. Votre espérance ne gît désormais qu'en l'en-
semble de l'humanité, dans un lointain, ah ! très
lointain avenir social, dans quelques siècles... Grand
bien vous fasse.

Du moins, je vous aurai insulté le premier, insul-
teurs du génie, contempteurs du grand passé.
Apprêtez, à présent, vos ricanements. Car je ne
demande point que vous approuviez tout à l'heure
— au café — les hommes de Notre Dame !... Peut-
être vous figuriez-vous qu'ils veulent de vos applau-

dissements ? ou de votre insultante bienveillance ? Il est vrai que vos poètes couchants vous accoutumèrent à leur marchander le succès... Oh ! gardez-leur ce bruit de vos mains impures et laides. Est-ce que vous ne l'avez pas refusé, voyons, aux *Lohengrin*, aux *Tannhauser*, aux *Torquemada*, aux *Burgraves*, comme jadis à Beaumarchais, qui en rit, et à Racine — qui se tut ? et pour que vous l'accordiez à la Melpomène antique ou à Shakespeare, il faut qu'on vous les présente difformes et remaniés, adaptés, comme vous dites, à vos tristes âmes. Ah ça ! êtes-vous fou de vous ériger en juges, — *Vous* ?

Est-ce nous que vous croyez morts et vous vivants, par hasard ? Est-elle morte, la Judée ? ne subissez-vous pas sa Bible, son Christ, ses fils ? Est-elle morte, la Hellade ? ne subissez-vous pas ses philosophies, ses révolutions dans vos politiques et, dans vos sciences, sa langue aux désinences près ? Est-elle morte, Rome ? ne subissez-vous pas son droit terrible, ses Césars, sa centralisation, ses sénats et ses dictatures ?

Or, il y eut le XIII^e. Vous persuadiez-vous qu'il ne ressusciterait pas ?

Ah ! plutôt, bien vite, consentez pour ce soir à vous oublier et à remonter à la hauteur du temps ogival, du temps de votre seule originalité et de votre grandeur. Aspirez l'air vivifiant de ces sommets. Laissez, tandis qu'il en est peut-être encore temps, revivre un cœur d'homme sous vos ridicules vêtements. Oubliez votre voisin, votre coterie en un instant décisif d'indépendant arrachement ! Le pourrez-vous ? je vous le demande. Au nom de votre âme, je vous le réclame.

Mais toi, Siècle XIII au chiffre fatidique, méconnu parce que le plus grand, glorieux emmi la vraie splendeur si haut au-dessus des humanités, parfait emblème historique de ce Crucifié ton modèle, treizième à la table des âges, — réapparaîtra-tu?... Oh ! dans ce cas, c'est que la scène du monde serait sur le point de changer : c'est que le grand conflit de l'histoire ne serait plus, par imitation rabâcheuse, méditerranéen, c'est-à-dire entre ariens et sémites, entre païens et chrétiens, mais tel que notre temps l'inaugurerait plus haut pour d'autres non encore venus — entre les libres Fran-

ces et les Allemandes, l'Empire, — entre *Guelfes* et *Gibelins* en deux mots. Et le siècle nouveau prendrait du coup conscience de soi !

il heurtera le sol de sa hampe, relevée aussitôt.

Qu'importe, dès lors, l'imperfection de la présente œuvre ? Le trouveur, que j'obsédai de cette tâche, me tenant obstinément dans sa pensée, y travailla avec des mains faibles et tremblantes : car il est vôtre. Passez, passez delà ses maladresses : allez au vouloir des âges anciens, dont il produit ici un épisode trouvé où ? dans un sermon. Que les hardiesses ne vous en effraient donc point, ô incroyants si faciles au scandale ! Par le flambeau de Thomas d'Aquin lui a été éclairé chaque repli des cœurs monstrueux qui vont à vos yeux fleurir. Élevez-vous donc à cette lueur, sans broncher, au niveau de vos pères, qui sera peut-être aussi — assez grand est Dieu pour qu'il nous exauce et vous oublie — le niveau de leurs petits-fils à leur tour !

Les volets se fermeront un court instant durant lequel chanteront librement les Orgues qui avaient accompagné seulement la fin de ce discours. Et soudain les volets (ou les rideaux) s'ouvriront.

GEORGES POLTI,
guelfe.





Le renouveau de la littérature catholique en Bohême.

Animés de l'amour de Jésus, écœurés de la platitude de leurs coreligionnaires contemporains, et aussi aiguillonnés par le succès croissant de l'idée religieuse dans les lettres européennes, quelques jeunes prêtres tchèques en l'an 1895 se donnaient la main et se vouaient à faire revivre la littérature catholique en Bohême.

Ces jeunes enthousiastes se groupèrent autour du P. Bouska O. S. B. : Par ses études sur la langue et la littérature félibriennes (Jôsè Roumanille), sur la littérature catalane (Jacinto Verdaguer), sur Maurice Maeterlinck, Paul Verlaine, etc., par ses excellentes traductions (*Verdaguer* : LO SOMNI DE SANT IOAN ; *Mistral* : MIRÈIO ; *Maeterlinck* : AGLAVAIN ET SÉLYSETTE ; *Hello* : LES PHYSIONOMIES DES SAINTS) ce jeune prêtre fraya la voie au nouveau mouvement ; c'est à lui que la jeune école a emprunté ce caractère doux, cette couleur souriante du midi, ces nuances d'un mysticisme délicat... C'est lui qui découvre chaque jour les nouveaux horizons d'où nous viennent la lumière et l'eau vivifiante. Un père spirituel une fois trouvé, la famille littéraire pouvait mettre la main à l'œuvre : Aussitôt — dès 1895 — fut fondée une bibliothèque catholique des belles-lettres « *pour faire renaître — comme le manifeste littéraire le dit — la littérature tchèque dans toutes ses formes et dans toutes ses tendances à l'exclusion de celles qui contrediraient la foi divine de la nation tchèque* »

La dite bibliothèque (« BASNICKÉ OBZORY KATOLICKÉ ») publie des œuvres originales et des traductions. Parmi ces dernières, parues ou préparées, mentionnons des œuvres aussi diverses que celles de Jacinto Verdaguer, Frédéric Mistral, Théodore Aubanel, Calderon, Lopez-de-Vega, Saint Jean de

la Croix, Sainte Thérèse, Saint François, Weber, Seeber et van Diepenbroeck.

L'année suivante (1896) la jeune troupe ressentit la nécessité et comprit les avantages d'une revue à elle — d'une revue catholique, tout à fait moderne ; cela voulait dire pour elle : une revue, qui fournirait cette splendide preuve, que le catholicisme peut être moderne, qu'il peut satisfaire à tous les postulats de l'art d'aujourd'hui sans rien rabattre de la rigueur de la foi définie ou traditionnelle. Et c'est alors que fut fondée la revue « NOVY ŽIVOT » (La Nouvelle Vie). « Nous ne représentons pas — expliquèrent les apôtres du nouveau mouvement — l'Église offensive ; nous ne participons pas proprement à l'Église militante ni défensive (c'est aux autres revues catholiques que nous laissons ou remettons cette mission) : c'est de l'Église chantante et créatrice que nous voulons être ! Notre revue à nous ne fera rien sinon cultiver l'art chrétien. On nous nomme *catholiques modernes...* (*die Katholische Moderne.*) Cette épithète ne caractérise pas exactement notre programme, néanmoins, oui, nous l'acceptons ; nous sommes modernes dans ce sens, que nous allons boire à la fois aux inépuisables sources de l'art, de la vie, de la liturgie et de l'histoire de l'Église catholique. Nous sommes modernes, parce que nous voulons concilier les idées les plus modernes avec la doctrine de l'Église Sainte ; nous sommes modernes parce que les formes, dont se revêtissent nos idées, sont modernes.... »

On le voit, cette jeune école vise un but élevé et généreux : c'est la sublime idée religieuse, c'est la manière de voir et de sentir catholique, qu'elle se propose d'exprimer ; c'est la vie chrétienne si infiniment riche, si diverse en toutes ses manifestations, qu'elle veut faire passer à travers le prisme de l'art. Cependant, on le doit avouer, les réels succès, que ces esprits ont déjà conquis, justifient leur élan ambitieux. La jeune association, qui se proposa aussi de concilier les laïques à l'Église et à l'art chrétien, ne s'y efforça point en vain.

Elle s'est acquis des dévouements parmi « les jeunes » et d'entre les poètes de la génération précédente il y en a même plus d'un qui ne cache point ses sincères sympathies.

Parmi ces derniers nous voudrions surtout désigner M. Zeyer, qui est lui-même un esprit caractéristique : d'une individualité robuste et pleine, non moins que d'une fantaisie vive et délicate, voici un poète qui a l'onction divine ! Un poète, qui aime, comme Verlaine, ce « moyen-âge énorme et délicat », qui sait tour à tour chanter l'époque grandiose des dames, des paladins et des chansons (KAROLINSKA EPOPEA), fixer la lumière mystiquement blanche de l'Orient, s'énivrer du sang de la passion du midi et rêver dans la brume des fables du nord.... Et ce poète laïque ne cesse pas un instant d'être un poète catholique ! Unique poète laïque tchèque, qui a compris l'esprit de la chrétienté, de l'Église, sans préjugés, sans haines ! Il fallait bien qu'un tel serrât amicalement la main à ses nouveaux confrères.

Associée dans un moment de juvénile enthousiasme, cette jeune école et sa revue « *Novy Zivot* » ne nous livrent, certes, pas encore du vin mûr. Mais l'art délicat et printanier de certains écrits, ce beau désintéressement, et cette crâne allure de catholiques-modernes méritent sans doute d'être salués et imités par d'autres encore, que vous et nous.

A. MELKA, theol.

Budejovice, 1898.





Modernisme

Comme un paroxysme, le nouveau livre de Maeterlinck — *Sagesse et Destinée* — a recueilli l'admiration que les précédents avaient préparée et que son geste, plus impérieux, déchaîna. Ce moment de notre vie littéraire a été très beau, avec une sorte de réconciliation entre la foule, enfin conquise, et l'élite, toujours émerveillée.

L'œuvre nous apparaît uniquement belle; nous ne comptons pas dire ici le pourquoi et le comment de cette beauté. Notons, seulement, qu'il s'agit d'un ton spécial, d'un mode unique : la personnalité même de l'auteur réalisée en une égale beauté du fond et de la forme. Tous deux se sont pénétrés tellement ou plutôt, l'une, la forme, est devenue si parfaitement adéquate au fond, (lumière encore non atteinte) qu'il en résulte un degré égal et, semble-t-il, définitif, de simplicité comme de sublime.

L'objet de cette œuvre est digne de son excellence parce qu'il constitue précisément l'universalité totale, en sa double forme de subjectif et d'objectif ; plutôt, de moi et de non-moi ; aussi, de conscient et d'inconscient. Le destin est la vie des choses, leur vouloir ; la sagesse, le bon usage du moi, selon le sens du livre saint et la définition de Maeterlinck, peu divergente. C'est le destin *en nous*, devenu *personnel*, pour être bon et sage, comme la matière en notre corps devient vivante.

Ainsi donc la synthèse, *l'unité* et *l'entière*, lois de l'art comme marques de la vie, se réalisent en cette œuvre avec une puissance qu'on ne saurait dépasser, étreignant l'entière du monde, manifestant *l'unité de sa direction*. Une sorte de coquetterie attestant une méthode souveraine rejette tous les termes techniques et, replongeant chaque mot dans la vivifiante fontaine des émois originels, fait tenir dans leurs combinaisons simples et sublimes les mêmes vertus que dans l'enchevêtrement des vérités qu'ils profèrent. Trouvant toujours un contact direct sous le verbe, l'œuvre suit mystérieusement et ingénument les formes, les reliefs, peut-on dire, de ce contact avec l'intime des choses. Cela fait rêver d'une *philosophie expérimentale*.

L'expérimentation vient dénoncer ici la marque qui nous est chère : le livre de Maeterlinck se révèle livre mystique. Voici une épithète qui est évidemment la moins comprise de toutes,

sauf, bien entendu, au *Spectateur* en qui cette compréhension atteste le souci de culture définitive. Qu'est-ce au juste qu'être mystique ? Avant tout, il faut rejeter l'erreur vulgaire comprenant un sens analogue à celui du mot religieux ; beaucoup d'œuvres mystiques, la plupart des œuvres modernes, ne sont pas religieuses ; tout ainsi que la plupart des modernes œuvres religieuses ne sont pas mystiques. Être mystique, c'est admettre la totalité de soi et de l'univers : lumière et ténèbre, jour et nuit ; c'est chercher le contact direct, *émotif*, entre l'intégrité du moi et d'un non-moi.

Voici donc, tout simplement, un mode d'action psychique répondant à un des deux penchants principaux dont la contradiction apparente constitue l'équilibre du savoir humain. Nous rencontrons ces deux penchants uniformes sous des noms divers : cœur et esprit, raison et amour. Selon que l'un ou l'autre fait dominer sa méthode particulière, l'acte humain (qui ne saurait être absolument de l'un des deux, mais auquel ils collaborent toujours inégalement) appartient à l'intelligence ou à l'émotion. La première règne sur les sciences, les spéculations, les systèmes ; la seconde domine l'amour, l'art, et cet *appétit expérimental du divin* que l'École appelle proprement la Mystique. Les œuvres de l'esprit sont à la fois plus nettes et moins profondes, plus impérieuses et moins efficaces ; elles convainquent, ce qui est nécessaire : elles n'ont pas la gloire de vaincre d'amour.

Les œuvres mystiques (au sens le plus large du mot), celles que dominant l'amour en le symbole irradiant du cœur, subsistent sous n'importe quel jour d'idée. Ainsi qu'éternellement enchante l'amour, ainsi que sans fin séduit l'art, le livre mystique attire ; et l'humanité se précipite sur *l'Imitation* comme sur un miroir où elle peut voir son cœur avec Jésus assis au milieu, comme dans la barque de tempête. Le moyen-âge, que nous devrions sans doute appeler plutôt *âge central*, a vu réalisé avec une magnificence de culture intégrale cet antagonisme dont vit l'être psychique. Thomas d'Aquin fut l'Esprit, Bonaventure fut le Cœur, non seulement du XIII^e siècle (le vrai grand siècle) mais de l'humanité passée et, sans doute, future. Au lieu de s'affirmer en des antagonismes d'erreurs, ils régnèrent chacun dans leur zone, leur *plan* ; le premier comme un ange dans le soleil : l'Ange de l'école ; le second comme un esprit d'amour : le Docteur Séraphique. Au milieu d'eux était le Seigneur, ainsi que l'Être règne entre la Connaissance et le Mystère. Complète symbolisation en drame réel, le premier fut fils et docteur de *l'Action* : Dominique l'apôtre ; le second fut fils et docteur de la *Contemplation* : l'extatique François d'Assise.

Que l'amour touche à Dieu, que Dieu *soit amour*, rien de plus facile à voir. Comme le mal est détrimement de vie, d'être, le bien est augmentation, union : (identité à l'art, au beau, union,

rapport harmonique). L'amour suprême, principe d'union, révèle donc le bien suprême, Dieu, qu'on appelle *Charité*.

C'est l'efficacité de l'amour, sagesse totale, qui encore une fois conquiert dans Maeterlinck et permet de proclamer ce qui s'est accompli depuis longtemps mais sans que l'on comprenne encore : L'essence du *modernisme*, l'âme de nos temps est absolument *mystique*. Avant tout, il est curieux de faire voir l'évolution qui nous atteste cette vérité. Le moyen-âge, d'abord humain plus complètement, sans doute, qu'aucune époque, amena la domination du penchant systématique. (Nous ne disons pas dogmatique. Le dogme, la plus sublime expression de l'être, étant essentiellement foi et mystère, comme la création, manteau divin plongeant au jour et à la nuit. Le mal des *systématisations* humaines est toujours la tentative d'élimination du *mystère* divin.)

La Réforme, mouvement anti-artistique et anti-mystique par essence, aggrava le mal qui fut achevé dans la Révolution où *l'idée* révéla tout ce que sa tyrannie contient d'étroit et de non-humain ; c'est que les « philosophes » n'ont pas ouvert les temps modernes ainsi qu'on le crut ; ils fermèrent les temps anciens. Le positivisme comme le kantisme n'ont pu rien prendre dans la légèreté dogmatique des théoriciens français. La naissance du véritable esprit moderne, dont ne fait que commencer la pénétration efficace, s'affirme par la ruine dernière du procédé systématique (qui étonne dans cet écroulement de château de cartes des dogmes de 89.) Cet esprit est le fils légitime de l'esprit *franciscain*, bien dévié ; bien reconnaissable pourtant ! Est-ce sans leçon qu'un moine de l'ordre séraphique (lisez mystique), Roger Bacon, opposa aux doctrinarismes de tous les systèmes, *l'expérimentation* d'où naquirent les sciences modernes, condition première de notre culture psychique. Par l'art, par l'expérimentation, par le dédain des systèmes préconçus et le souci de l'âme des mots et des choses (en leurs rapports naturels à nous constituant le symbole), le modernisme est essentiellement mystique. Les deux livres théoriques de Maeterlinck : *le Trésor des Humbles*, plus cristallisé et fragmentaire, *la Sagesse* plus complète, plus une, constituent la formule irrévocable de cet esprit nouveau. Mystique est-il donc ; chrétien, aucunement. C'est le mysticisme de la nature, cherchant ce qui est en elle, en nous, rien que cela, écartant le souci des origines comme du but. Presque tout en pourrait donc être accepté par le christianisme comme une science naturelle, une géniale zoologie ou anthropologie. Ce fut presque le cas du *Trésor des Humbles*. Ici, l'évolution qui préside à beaucoup de sentences, ne serait même pas pour empêcher cette appropriation comme en témoignent de très grandes personnalités. Mais ces timidités seraient mesquines ; mieux vaut la pleine liberté du livre à côté de notre orthodoxie, libre en ses enthousiasmes. La direction que suit l'œuvre nouvelle, nous place à côté d'elle, mais si proches !

Les pères de l'Eglise, les alexandrins surtout, regardèrent la philosophie hellénique comme le plus beau présent du Ciel à la terre, après la Révélation; combien, cependant, les purs systèmes, celui, même, de Platon, contiennent encore d'erreurs! Ici, c'est à peine s'il faut établir que les voies sont distinctes, mais presque parallèles. Cherchons quelques points de contact et de délimitation.

L'œuvre qui nous occupe est dominée toute entière par une conception, inouïe encore, de la vie psychique et de son but: le bonheur; conception qui se formule en l'étude (combien efficace!) de la sagesse, de la raison, du destin, du bien, du mal, du devoir, de l'amour.

La champ d'action se limite à la nature reflétée en le miroir du moi; mais c'est plutôt, semble-il, par volonté de méthode que par kantisme. Il est facile de voir (page 15 et passim) qu'en étudiant presque seulement le subjectif, Maeterlinck admettrait une réalité objective. Le dédain de son propre ouvrage rappelle moins ce scepticisme que le mot de Suarès mourant. Directement, l'effort va à faire séparer le destin extérieur de la destinée morale: « On n'est heureux et fort que dans l'enceinte de sa conscience. » Le destin fatal n'est souvent que notre faiblesse; il peut aussi devenir beau par l'effort de l'héroïsme. « Etre sage, c'est avoir conscience de soi-même... » et « améliorer sans cesse la qualité de l'inconscience qui nous baigne. » Et la raison? Combien est dite sa puissance nécessaire mais dans le rôle modeste qui lui appartient comme à une lampe, sage dans la cellule, mais qui ferait rire, brandie vers les étoiles! « Ce qui est raisonnable n'est pas nécessairement sage, et ce qui est très sage n'est presque jamais raisonnable aux yeux de la raison trop froide. » Puis, cette magnificence: « Ne pourrait-on pas dire que LA SAGESSE EST LA VICTOIRE DE LA RAISON DIVINE SUR LA RAISON HUMAINE? »

La souffrance, le malheur, contre lequel s'organise si merveilleuse défense, atteint le sage; et, parfois, à cause de cette sagesse. L'image d'Antigone plane ainsi sur une grande partie de l'œuvre. Il ne suffit pas toujours « d'abriter sa destinée dans le refuge de l'âme qui s'améliore. » La sagesse purement naturelle ne peut rien ici; la part de Dieu est réservée. Mais « il faut alors que le destin devienne plus beau que sa victime. » De même, « rien n'est plus juste que le bonheur. » Tous deux prennent la couleur de l'âme en laquelle ils sont reçus. Évidemment il est parlé ici de toute joie selon les seules lois qu'elle contient et le renoncement religieux n'apparaît point. Mais ne savons-nous pas que nous sommes devant une philosophie autonome? Étonnons nous, plutôt, du rapport avec nos ascètes recommandant de ne pas exténuier le corps pour l'âme. Quand il nous est parlé de vertus sans récompenses (terrestres, puisqu'il n'est question que de la terre) rappelons-nous que Jésus combattit l'idée superstitieuse du malheur suivant ici-bas, avec exactitude, le péché. Admirons même l'éloge du bonheur (page 147), car les saints voulurent l'allégresse; la Vierge est la cause de notre joie, et un bonheur éternel est le fond d'or sur lequel se profilent les images de notre foi. N'est-ce pas une des plus hautes marques du christianisme que de permettre le bonheur et d'utiliser la souffrance

comme sa route ? L'action, magnifiquement louée, fleurit de la joie ; c'est l'éducation que la nature donne à toute activité, au continuel devenir des forces : « Le moindre geste de bonté de courage, de justice, exige plus d'un millier de bonnes intentions... Une action me fera presque toujours avancer ou reculer d'un rang dans la hiérarchie des êtres. » N'est-ce point parallèle à la théorie chrétienne des *bonnes œuvres* ? Le sacrifice, *activité de renoncement*, semble étranger au mysticisme naturel ; il paraît bien pourtant que le sacrifice aveugle est seul réprimandé (page 151-161). Encore, trouvons-nous dans ces vues sur la sagesse de la bonté une défense toute prête contre le dédain du Bien final, voulu par les théodicées.

Puis, ce sont de si admirables sublinités d'altruisme ! Comme chez tous les mystiques, tous les parfaits, l'amour, *puissance de diffusion* (comparez St-Thomas), l'amour, blessure dont le *sens nouveau* nous livre à tout pour nous donner tout, l'amour rayonne en absolu de but suprême, de vie ayant sa fin et sa récompense en elle-même. Toutes les formes de l'amour, même celles qu'asservit le rite de chair, participent à la gloire de son essence unique. Il y a ici, voulue par la loi même de nos âmes et du monde, la sentence divine puisée par Jean au Cœur de Jésus : aimez ! Et les curieuses équivalences de contraires, rencontrées par toute étude profonde, attestent la venue dans la sphère d'absolu, la dernière où Béatrice mène Dante. L'amour des ennemis, des forces méchantes, trouve ici des motifs nouveaux, d'autant plus impérieux qu'ils sont tirés du mal lui-même. La haine ne cherche sa joie qu'en des essais d'amour. « Aimez la substance silencieuse de la vie. » Nos passions qui en constituent les mouvements, les vagues, sont aimées, louées aussi. Encore une foi, Maeterlinck n'est pas si loin qu'il semble des ascètes dont il faudrait revoir, ici, pour *d'amusants* rapports, bien des chapitres. Au contraire, le pessimisme, le stoïcisme même, se trouvent répudiés magnifiquement. Seul l'amour, l'amour de tout et jusqu'à tout amour, nous rend meilleurs. « Ayons confiance dans l'amour comme nous avons confiance dans la vie. » Et, par lui, l'œuvre se conclut en ces paroles de surprenante modération, d'une douceur presque évangélique, plutôt montagne des Béatitudes que Sinaï ou mont Alverne. Ceux-ci fulgurent et flamboyent au cours du traité qui finit dans l'abnégation sublime d'un geste de relèvement : « Le moins habile peut savoir jusqu'à quel point il pardonne une offense, excuse une erreur, admire une parole et une action humaine ; et le moins aimé peut aimer et respecter l'amour... A la base du plus merveilleux amour, il n'y a jamais qu'une félicité très simple, une tendresse et une adoration très-compréhensibles, une confiance, une sécurité et une sincérité très-accessibles, une admiration et un abandon très humains, que la bonne volonté malencontreuse pourrait connaître aussi dans sa vie attristée, si elle avait un peu moins d'amertume, un peu moins d'impatience, un peu plus d'initiative, un peu plus d'énergie. »

Etre sage : mot des enfants et des heureux ! C'est la sentence évangélique : si vous ne devenez comme des enfants, vous n'obtiendrez ni le bonheur du ciel ni le bonheur de la terre, plein d'urgente abnégation.

A.-E. JOLY.



A propos

d'Art Catholique

Une tristesse, que je me plais à ne pas croire hérétique, m'a souvent envahi, malgré moi, devant l'incompréhension d'art de la majorité catholique moderne et, j'aimerais à dire, en particulier, de ses chefs.

Cette tristesse, s'il faut que je l'accuse, me fait atrocement souffrir, non seulement comme artiste, mais surtout, mais essentiellement, comme chrétien, comme enfant de la chaire du Grand-Pierre. Si elle n'était que la plainte isolée d'une âme insatisfaite, je consentirais à taire ma douleur, je la condamnerais comme un égoïsme mal-séant et égaré ; mais des échos y ont répondu en d'autres âmes : un mécontentement, non point général par la quantité, mais imposant par la valeur des personnalités qui l'extériorisent, me fait droit à ce que je vais dire.

Et d'abord, à ceux qui sont nos pasteurs et nos pères, en fils soumis, mais instruits et non asservis, demandons par quelle aberration nous voyons au respect dû à Dieu, *par les formes et les matières*, succéder le sans-gêne de l'autel et l'irrévérence du bon marché ; demandons encore pourquoi eux, les dépositaires des sacrées reliques et des sacrés chefs-d'œuvre seuls dignes de les contenir, se sont faits les vandales de la gloire de Dieu, sculptée par le génie. Qu'on ne nous allègue ni les nécessités, ni les pauvretés, ni les privations, car je crois qu'il serait de tout bon-sens de préférer le silence à l'orgue de barbarie, et la nudité de l'autel au clinquant de la garniture de cheminée ; je le crois et je l'affirme, car le vide sacré est beau et le silence a ses harmonies suprêmes. Demandons à nos prêtres pourquoi, depuis cent ans, ils se sont plu, pour la plupart, à se faire les briseurs de la Foi qu'ils enseignaient, en en détruisant le signe le plus vivant

le plus éloquent, le plus tangible : l'Art, la Beauté. Sans doute il ne m'appartient pas de juger, en dehors de la stricte question ici posée, les causes très probables de cette iconoclastie inconsciente, en laquelle je m'obstine à voir, pourtant, un manque absolu de secours d'en-Haut ; car, considérant le chef d'œuvre comme inspiré, il est logique de déduire que qui ne le comprend ne l'est pas.

Or, sans mépriser les oraisons, les admirant même, en toute ardeur, sur le sommet aigu et surélevé de l'amour-divin, ne pourrait-on dresser un réquisitoire contre cette ignorance barbare qui s'enferme en un stérile murmure, en l'intitulant : *L'insensibilité du marmonnement ou l'indifférence de la cataracte*. Mais, mêler, de près ou de loin, l'égoïsme dévot, la froideur de tout métier accepté, au nom sacré de la Prière, n'est pas dans mon esprit présentement ; je ne veux, Dieu m'en soit témoin, qu'arborer à nouveau, sur la cathédrale, l'étendard de l'éloquence par qui tout, ici-bas, se peut réclamer du Verbe très Haut.

Pour ne blesser donc, d'une lance vive, aucun de ceux qu'en principe nous vénérons, et dont nous ne pouvons cependant accepter la *barbarie* sans nuire au Dieu qu'ils servent et que nous adorons, disons, en généralisant, que l'art catholique, — si toutefois tel nom peut s'appliquer à telles puérités, banalités, poncivités bénites à grand fracas, — que l'art catholique, dis-je, n'est plus en relation avec le culte très divin qu'il enserre ; et que, dans cette antipathie de la forme extérieure et de la forme vivante ou intérieure, je vois le plus sérieux, le plus grave de tous les dangers...

Parlerai-je de sanctuaires ? Non ! Car, pour en avoir trop détruit d'anciens, dont la voix était d'une persuasion sûre, en raison même de leur vieillesse, on en a édifié trop de nouveaux, hostiles à la prière du croyant comme au rêve du poète ; et ces édifications, peu édifiantes, peuvent être considérées comme nulles. En aucune d'elles : les Fourvières, les Lourdes, les Sacré-Cœur, vous ne pourrez dire : « Je vois, je sens, je respire » ; écrasé par le vice de matérialité, de lourdeur, de banalité, d'industrialisme, vous fuirez vers le toit en déclivité de l'église proche, en le village, garanti, par le bouclier de sa pauvreté, des *améliorations du siècle*.

Parlerai-je des peintures, généralement badi-geonnées à d'assez hauts prix par des laveurs de murailles, ayant beaucoup plus d'aplomb dans le port que dans l'œuvre, ou vous entretiendrai-je des Signol, des Flandrin ? Il va sans dire que si j'écrivais un nom valable, un nom dont la gloire soit méritée—je n'aurais qu'à dire : Puvis de Chavannes — on ne l'accepterait point catholique.

Et pourtant c'est le seul qu'aujourd'hui — comme Verlaine — nous pourrions être fiers d'accuser ; le seul qui, du XIII^{me} siècle à nous, relie une tradition et latine, et française ; une tradition essentiellement vivante et charmeuse.

Si ce n'était un vœu, peut-être trop vain, je dirais que les Notre Dame, les Chartres, les Rheims, auprès de leurs anciens tapis, féeries célestes, devraient, s'il est des ouvriers encore assez pensifs pour les tisser, accrocher en laine et soie ces prodiges de l'âme : l'enfance et la vie de Sainte Geneviève, patronne de Paris. Tandis que les stériles Gobelins s'amuse à recopier les tableaux de Lancret, de Van Loo, de Coypel ou pis peut-être — car cet art quasi persan, aux voluptés immatérialisées par le luxe, domine la peinture démocratique tel un noble un roturier, — Puvis, le seul maître qui eût pu tendre un lieu sacré de ses hautes lices, s'en va vers la vieillesse avec les décorations de l'art républicain, méconnu en son mysticisme, perdu pour le triomphe du Christ — Beauté.

Comme je voudrais secouer cette poussière des esprits, des yeux malades, à qui la fête foraine des chrômos suffit sur des blancheurs de chaux ; comme, tirant rudement par la soutane ces dormeurs éveillés, j'aimerais à leur montrer une bonne fois ce qu'ils laissent de trésors tomber de leurs poches, trésors dont le propriétaire n'est pas eux, et dont ils répondront un jour !

Quant à la sculpture, je m'en tais absolument, car c'est l'ignominie des heures que nous fait la lumière ; jamais on ne pétrit la matière avec plus de vil instinct ; quand la flatterie sort de la femme pour entrer dans l'art et dans la religion, elle réduit les Apollons en monstres et les Jupiters en fœtus.

Que l'on compare la face du Christ d'Amiens (regrattée par les maçons républicains — hélas!)

géométrie immuable, épure manifestant l'Infini, aux modèles à barbe gentille des Bouasse-Lebel : ces deux pétrifications donneront deux niveaux incompatibles — ce sont deux extrêmes qui ne peuvent consentir à se toucher.

Musique et liturgie sont ce que l'ont sait : un orgue joue des polkas, des marches militaires, des valse, tandis que le Dieu très Saint s'incorpore en l'hostie ; et des mercenaires hurlent un credo sur le « succès du jour ». Le prêtre lui-même, à l'Autel, ne s'inquiète des notes du missel, il accomode sa voix aux fantaisies de l'orchestre, et voilà ! voilà où nous en étions, où nous en sommes encore, après les Dom Guéranger, les Dom Pottier, après tant d'artistes, prêtres, moines, laïcs, prêts à se sacrifier à cette Église, qui se méfie, qui se méfie toujours, et qui, à force de méfiance, n'ose plus respirer, n'ose plus vivre, n'ose plus penser.

Eh bien, malgré la mauvaise volonté, malgré les ennemis mêmes qui barricadent le sanctuaire, il faut que les artistes rentrent ; il faut, comme l'a dit si énergiquement M. Albert Jounet en son poème « Au Christ de Gloire » *resculpter le monde à l'image de Dieu* ; mais, avant le monde, il faut resculpter l'Église, modèle du monde.

Beaucoup, je n'en doute pas, catholiques timorés qui s'en tiennent au bien-être du pain cuit, verront une révolte en ces paroles hardies, et, pour, cela me suspecteront d'hétérodoxie. Et si je viens à leur dire qu'en l'église orientale je n'ai qu'éloge à donner au culte extérieur, ils me condamneront sans plus entendre. Mais je vais m'expliquer à eux.

Je crois, et vous devez le croire aussi, puisque c'est là l'enseignement sacré, que tout chrétien, par la grâce du baptême et des sacrements, reçoit l'Esprit Saint ; que, rentrant dans la vie du monde, il éloigne ou concentre cet Esprit, selon sa conduite, et ainsi reçoit une vive lumière, ou se plonge, selon son malin vouloir, en une obscurité, dont la conséquence sera l'inconscience des brutes, l'insensible ignorance.

Les voies par lesquelles la Grâce, l'Esprit descendent en nous sont les sacrements. Mais ces sacrements, suffit-il de les recevoir avec l'indifférence

d'une formalité pour en connaître toute la valeur, s'en adjoindre tout le profit ? Je n'ose le proclamer ; et la manière dont on s'y prépare, les purifications profondes qu'on y apporte, sont les prémices de la bonne récolte qu'on en fera, de la richesse qu'ils dispenseront en nous.

Or cette préparation, cette réception sont deux extases divines en lesquelles, dégagés de nos sens trompeurs, nous ne percevons plus que le Parfait ; c'est un désir, une soif d'absolu qui, par la bonté du Dieu fait Homme, trouve un instant de satisfaction. Mais en quoi consiste cette satisfaction ? en la certitude que le Beau, le Bon, le Bien sont possédés intégralement.

Redescendons dans notre vie charnelle et matérielle, et, maintenant que nous voici dans le désordre, qu'éprouvons nous ? Nous éprouvons la faim et la soif que nous avons, avant de manger l'Infini ; nous l'éprouvons, cette faim, plus tyrannique, plus obsédante... et voilà ce désir brûlant qui s'extériorise, qui veut se satisfaire en tout ce qui touche nos sens : il appelle l'art pour se nourrir de Beauté, il appelle la Justice pour s'apaiser de Bonté, il appelle le Bien pour se repaître de charité. Voici le mal Divin qui s'empare de l'Homme ; loin de se rebuter de son apparente impuissance à sortir du monde, il veut le transformer en celui qu'il rêve, il veut revêtir celui qu'il habite d'Amour, d'Espérance, de Foi.

Pour cet homme divinisé par le repas de la chair d'un Dieu, l'univers prend subitement un langage : il y découvre la ligne, le symbole, la couleur, les correspondances ; il comprend les degrés des êtres, les degrés des formes ; de l'infiniment petit à l'infiniment grand il retrouve la hiérarchie que Dieu lui enseignait aux premiers temps du monde. Il a suivi la Voie, il a reconquis la Vérité et la Vie. Cet homme s'éclaire, s'illumine ; du minéral au végétal, il a compris l'ascension ; il monte de la matière au spirituel, et voici qu'il crée. L'homme ne peut créer qu'autant qu'il se divinise, et les seuls siècles et les seuls hommes créateurs furent saints.

Cet homme crée, il fait le temple, il fait le vase, il fait l'orgue, il sent que du Saint des Saints telles formes, telles matières ne peuvent approcher ; lui faut ce qu'il y a de plus noble, de plus précieux

revêtu de ce qu'il pourra tirer de plus pur de son âme : le Beau.

Ainsi s'explique la floraison surnaturelle — et naturelle, puisque non préméditée, — des mysticismes et surtout du chrétien, essentiellement créateur, interpréteur, exaltant.

J'ai tracé largement, et gauchement sans doute, l'esquisse de l'homme transfiguré, redimé, maître pieux de la nature n'ayant tâche que d'y incarner le Dieu qu'il aime, qu'il boit, qu'il mange, qu'il respire et *veut voir*.

Passons aux manifestations de cet être spirituel, réceptacle d'Esprit, qui brûle d'en semer partout ; instrument de la divinité il veut, après avoir été sauvé par Dieu, être le rédempteur de la beauté terrestre, perdue par son péché.

Cet homme actif s'immortalise : il était dans la chair, il était dans un corps, mais il ne s'est pas borné à ce qu'il était, il s'est universalisé, il s'est extériorisé ; il a fait le roc, la terre, le fer, la pierre, les hiéroglyphes significatifs de lui-même : Amour, Splendeur.

Michel-Ange au bord de la mer vit un bloc ; sous la pierre il apercevait le Dieu captif, et il ne songeait plus qu'à délivrer le Divin des étreintes de la matière ; si son époque avait eu son âme, nous aurions pu voir le génie rester pensif dans les tempêtes.

Croyez-vous que tout être qui aime Dieu ne soit pas un peu ce Michel-Ange ; aux temps où l'on priait, où l'on demandait *au ciel que son règne arrivât*, le plus pauvre des hommes découvrait dans le bois le désir de son âme — l'Art se voyait dans les chaumières.

Quand je dis Art j'entends : manifestation de Dieu par l'Harmonie. Dieu est présent partout, et il ne s'agit que de le découvrir sous toutes les apparences ; tout ce qui est Beau est son indice, l'admiration n'est excitée en nous que par le divin.

Cette harmonie, preuve d'art, à quoi la reconnaît-on ? — à son choc bienfaisant : elle ravit d'un coup d'œil — l'expliquer c'est l'éteindre ; elle naît de l'ensemble, car elle affirme l'Unité.

Plus l'homme est haut, plus il tend à se perdre dans l'imposant des surfaces, au mépris des détails,

ainsi le *Jugement dernier*. A proprement parler, hors une certaine mesure, la peinture cesse, l'architecture commence.

Elle fut l'art du début, quand l'homme encore sauvage trouvait redoutable la montagne, imposant le volcan ; elle fut d'abord une masse impressionnante de matière, et rien que cela. L'Esprit vint l'habiter et la disperser en tous les gestes de la vie. Cette masse s'éleva : on la vit pousser une forêt de ses flancs, une frondaison couvrit sa tige, et des fleurs enlacèrent les troncs qui la portaient aux nuées ; comme la nature, elle s'élança vers le ciel en une puissante germination. Alors tout la suivit, le palais, la maison, la chaumière ; tout, avec elle, aspira vers ces Sphères bleues d'où pleuvent des épis sur les champs le jour, et, la nuit, des étoiles ; et les pierres devinrent des images de l'homme, et ses demeures son cœur ouvert.

Ces temps là ne sont plus, hélas !

Une infernale machine crachant le feu et la nuit est sortie de l'enfer, c'est l'industrie. Elle ravage la terre vierge, détruit les races, proclame le droit de la Force, blasphème Dieu ; et l'athéisme, par elle, triomphe aux applaudissements du Peuple Saint.

Ayant violé les déserts, voici qu'elle pénètre dans les sanctuaires : adieu objets sacrés, fruits des contemplations supérieures ; adieu Esprit révélateur du génie ; adieu pierres admirables qu'une main céleste doua de paroles ! Il faut que l'autel même soit le trône de Lucifer. Comme elle a propagé l'incroyance, l'industrie sème la laideur.

«A quoi bon l'esprit divin — dit-elle — nous avons nos machines et nos crics ; il n'est pas d'homme inspiré, il n'est que des bras qui manœuvrent, que des ingénieurs qui calculent.» Adieu Extase, l'Esprit Pur est chassé du temple.

*
* *

Eh bien, j'ai ramassé sur la grève bretonne un saint de bois énergiquement taillé, protecteur de la barque, image du croyant qui sur les flots s'isole, et souffre, et s'enivre d'azur clair ; le voici : D'un geste il me bénit, de l'autre sur sa crosse, qui me bénit

encore, il s'appuie ; il est vêtu d'un long surplis blanc qui sur le noir au bas s'effrange et qui, en haut, sous la roideur de la mante sacerdotale disparaît ; et son carreau d'évêque au chef. « Ce saint vient de l'éternité. J'ignore son nom, mais je vois son âme : il a pris sur la mer l'air rude des capitaines ; il était à l'avant, il parlait aux flots — comme il les a calmés souvent avec son geste ! et, malgré ses voyages, il n'a rien perdu de l'éclat de ses couleurs ; là, devant moi, debout, tandis que j'écris ceci, il me requiert et me chuchote : Regarde-moi, je suis la véritable âme catholique, celle qui n'est plus, celle que l'opinion et la vanité ont tuée, celle que tu veux ranimer en vain ».

Mais je m'obstine à ne pas croire à ses paroles, car les flamands sont entêtés, même ceux de France.

29 Juillet 1897.

ÉMILE BERNARD.





Hans Memling

(HANS MEMLING A L'HOPITAL ST-JEAN DE BRUGES. 20 photographures de H. Kleinmann et C^{ie}. Haarlem.)

Si, pour des raisons purement sentimentales et qui, dès lors, ici n'importent, le doux peintre de l'Hôpital S^t-Jean occupe la première place en mon cœur, selon moi encore (et qu'on m'excuse, car si pauvre homme) ce n'est que bien après les absolus frères van Eijck et bien loin, aussi, du toujours méconnu et ineffable Roger van der Weijden, qu'il faut ranger en adoration Hans Memling.

Je crois fermement, au reste, qu'avec Hubert et Jean de Bruges, en l'autel de Gand, la « *peinture* » en Flandre a connu son commencement et son apogée ; je pense aussi qu'en Roger de la Pasture la sentimentalité, sous les deux formes de la Foi et de la douleur, a jeté son cri le plus profond, et je vois en Hans Memling le successeur très admirable de ces trois maîtres, et, sans sous-entendre l'élève, en lui, me manque le créateur.

D'autres, au demeurant, sont avec lui à magnifier ce glorieux XV^{me} siècle, que par l'effet d'une sorte de loi d'inertie on continue à qualifier de gothique ; en les congrégations d'art et de foi qui resteront la gloire de ces temps, Hans Memling n'est pas, comme je l'eusse voulu, le prédicateur haut en chaire, proférant le prêche absolu, mais bien d'une même communion et non plus que d'autres extasié, le fidèle partageant le pain d'éternité avec des frères à peine inférieurs en génie : les van der Goes, les Bouts, les Bosch, et peut-être bien aussi, les Gérard David, les van der Meire, les Patinier et les Juste de Gand.

Pour ces derniers toutefois, il est juste de le reconnaître, la consécration en Renommée a été plus longue à venir ; longtemps ils furent relegués en un oubli relatif par ceux qui ne voient Art qu'en l'œuvre du maître répondant le plus adé-

quatement à leur tempérament, quitte à sacrifier ceux que leur conviction a placé moins haut ou que la loi de l'offre et de la demande n'a pas suffisamment côtés à leur gré.

Tel a été, au reste, le cas pour Bouts qui fut dépouillé jadis de ses œuvres maîtresses au profit du peintre de l'Hôpital St-Jean, tel est encore le cas pour Hugo van der Goes et pour bien d'autres au sujet desquels un examen, fût-ce même sommaire, suffirait tout au moins, en nom, à leur rendre la personnalité qui leur est due.

Pour ce qui est de Memling, mystérieux en sa vie et variable en son nom, d'Art il s'affirme : traditionnel et de réaction presque, après la Mission libératoire à laquelle procédèrent les peintres de *l'Agneau mystique*. Il semble même qu'en lui se soit défloré tout ce printemps, en fleurs et fontaines de vie, que les deux maîtres de l'école flamande, comme à miracle, firent surgir ; et c'est, yeux fixés sur l'ancien temps, remontant même vers le passé, que Memling a conçu et repéré son œuvre, reprenant la tradition des enlumineurs et fidèle, jusqu'en le procédé, à cette peinture à la détrempe, qu'après la découverte de van Eijck on se fût attendu à trouver morte à tout jamais, tout au moins chez un peintre de l'école de Bruges.

Quoiqu'il en soit, deux facteurs, qu'il siérait dénommer « de limitation », gouvernent en ordre primordial toute sa peinture ; le premier régit sa vision suivant un concept immédiat ou direct des choses ; le second, qui n'est que le corollaire du premier, a sa source en cette interprétation réaliste et presque familière des sujets qui est, au reste, la caractéristique des peintres de sa race.

Car si certains se sont complus à le faire naître à Mayence, il n'en n'est pas moins avéré que jamais l'Allemagne ne l'a réclamé comme sien ; bien plus son influence fut néfaste, entre autres et surtout, à cette glorieuse École de Cologne qui, le suivant, perdit ses qualités natives comme il en fut chez nous de ceux que le contact de l'art italien aveulit

et que la désignation de « romanisants » a insuffisamment flétris.

Trop nettement néanmoins l'œuvre de Memling se proclame flamande pour qu'il faille tenir compte de cette légende (du même ordre que celle du blessé des milices du Téméraire recueilli à l'Hôpital S'-Jean) qui le veut venu avec un art tout fait d'Allemagne, ou bien encore élève de Roger van der Weijden et, plus erronément cette fois, de Jean van Eyck.

A l'inverse en effet des peintres de Cologne qui synthétisent et sont âme, moins profondément peut-être, plus concrètement aussi, mais à cœur plein œuvre Memling.

Mathématiquement on pourrait dire, et plus spécialement géométriquement, de sa peinture qu'elle part du centre pour tendre en rayonnement vers la circonférence (à la façon des ronds que font les pierres jetées dans l'eau), tandis que, de direction opposée, les maîtres Rhénans procèdent de l'extérieur vers l'intérieur pour se condenser en un point donné d'unique et abstraite localisation ; plus simplement encore la peinture de l'un serait centrifuge, la peinture des autres centripète, et comme résultante immédiate, on trouverait, en qualification : cristallisation d'une part, irradiation de l'autre.

Mais plus objectivement encore, et ne fût-ce qu'au seul point de vue de la mise en page et du groupement en divergence, s'exaspèrent chez Memling les facteurs d'interprétation qui de prime-abord sembleraient devoir être communs à l'économie picturale des deux races, à raison d'une même Foi, et géographiquement d'une ambiance à peu près semblable en paysage et animalité.

Or, en réalisation, si la dissemblance ainsi s'affirme totale, c'est que le cœur ou l'âme conduit toujours l'individu suivant une dominante intellectuelle ou sentimentale, qui généralisée constitue pour le peintre, en direction visuelle, sa nationalité.

Symétrique, en effet, est la vision chez Memling et tous les peintres de Flandre, asymétrique chez les maîtres Rhénans et des diverses écoles allemandes.

Que l'on compare, par exemple, l'ordonnance du

Mariage mystique de Sainte Catherine avec celle qui préside au groupement des attributs en la *Vierge au berceau de roses* de Stephan Lochner, et, mieux que par de vaines démonstrations, l'écart énorme qui sépare les deux maîtres, constitutionnellement, voudrait-on dire, sautera aux yeux.

Or, part faite ici de ce que l'on est convenu d'appeler « l'apport du génie national », ce qui différencie Memling de tous les peintres de sa race et le place au premier rang — puisqu'aussi, et absolument, l'on veut « que la gloire ait des degrés » — c'est le sens inouï de la construction qui lui est essentiellement propre et en lequel les van Eijck, eux-mêmes, ne l'ont égalé.

Nettement en lui s'est cristallisé tout l'art des sublimes maçons des XIII^{me} et XIV^{me} siècles, œuvrant dans le bois, le métal ou la pierre, aux seules fins de *solide*, et donc de réelle, harmonique et tangible beauté.

Tout est assis, chez lui, encore, comme aussi tout repose en fondations ancrées sur le sol de la bonne mère Flandre, pour monter, base prise amplement en étendue, et ainsi qu'à chaux et à ciment, vers le ciel, indestructiblement. Qu'il s'agisse d'anges, qu'il s'agisse d'architectures, les uns ont racines dans les plis éployés de leurs robes, les autres en les sûres pierres taillées en queue d'aronde et auxquelles nul ciment n'est besoin pour, en élévation, les maintenir.

Jusqu'au théorème la science des contrepoids s'affirme inouïe en sa peinture, par rapport aux surfaces, en équivalents de personnages ou d'objets, et pour ce qui est du coloris, étrangement presque, et suivant, semble-t-il, les dogmes les plus rigoureux, relatifs aux complémentaires, formulés d'hier par Seurat.

Quant à l'émotion picturale, qu'avec d'autres, j'ai cru à tort ou à raison pouvoir définir de ce mot forcément vague de « peinture de cœur », nul aussi, que je sache, en foi attendrie ou ferveur angélique n'a approché le peintre de Bruges.

Il semble que, pour lui, le Monde se soit fait

ainsi qu'une maison de gloire et d'intime splendeur, en laquelle évolue la vie quotidienne fréquentée des anges, et qu'en une famille magnifiée de la présence réelle du Rédempteur, Marie soit la mère, Jésus, l'enfant, et Flandre, elle-même, l'authentique paradis, tel au moins que je l'imagine en bonne volonté, si trop en simplesse d'esprit.

Or, que ce soit en l'*Adoration des mages*, que ce soit en ce chef-d'œuvre unique, le *Mariage mystique de Sainte Catherine*, l'agenouillement s'impose, et c'est sécurité enfin à tous et à toutes en la certitude absolue d'amour et de Foi, dans du bonheur acquis.

Tout, en effet, en Memling, semble clair, avéré et limpide ; et si candidement que c'est comme à miracle, et si simplement qu'on dirait de vérités évidentes que, non moins qu'axiomes, il y aurait puérité à vouloir désormais démontrer.

Car qui plus que lui pourrait dire humaine, maternelle et divine, Marie des Christ aux bras, yeux d'amour abaissés sur son fruit ; où, plus naïvement enfant et Dieu, Jésus les mains ouvertes comme pour embrasser le monde ; et ne serait-ce qu'en le noir et bon Gaspard, de si bonne foi agitant sa toque comme on fait d'un tambour-de-basque, tout ne chante-t-il pas, en lui, en douceur et adoration, la merveilleuse légende que conservent selon la foi traditionnellement les enfants. Qu'importe dès lors que cette pompe, si chère aux académisants de la critique, ici — et pour ma joie — soit totalement absente.

Est-ce une si grande gloire pour Rubens, lui-même, (et d'exemple, puisque tantôt du roi noir il s'agissait) d'avoir conçu, en l'*Adoration* du Musée d'Anvers, ce même Gaspard, tel un turc libidineux, couvant d'yeux salaces, et comme en un désir de viol, le sein découvert d'une Marie nourricière peut-être, mais divine, jamais !

Combien, et par mille fois, m'agrée plus, moins pompeux certes, mais plus près du cœur aussi, l'art si fervent et si tendre du peintre de l'Hôpital, qui jusqu'en l'animalité se réclame du nid, et de la maternité plus douce des incubations, en ses chevaux,

chiens et agneaux arrondis comme au sortir de l'œuf ; puis où encore et mieux qu'en lui le trouver, le sens du divin et du merveilleux de toute une race, plus indiscutablement affirmé ?

Car nulle âme, plus que la flamande, n'a été méconnue. On s'est habitué à la voir (comme le faisait récemment et ici même remarquer M^r Kinon) uniquement occupée des choses du boire et des nourritures et par quelques ivrognes de génie on l'a généralisée stercoraire et de vomissement.

Je ne pense cependant pas que Flandre ait jamais été la patrie édue des Silènes et des Bacchantes auxquels se complurent tant de maîtres absolus des Écoles italiennes, et ivresse pour ivresse qui dira la supériorité de la bière sur le vin ?

La vérité est qu'on se soulage depuis l'Égypte (voyez la *femme qui vomit*, de la pierre de Thèbes), depuis le Déluge, si l'on veut, puisque Noé, « car l'on a bu, parfois, comme on a mangé — trop. »

Or, sous prétexte de chair et beuveries, en refusant aux peintres flamands l'élévation morale et le sens de la mysticité, les exégètes et les critiques ont commis une injustice et ont créé une légende.

Ne serait-ce qu'à Bruges, l'œuvre de Memling est là toute pour donner le plus victorieux des démentis, à ceux qui trop légèrement semblent oublier que Flamand aussi est et demeure pour leur confusion Ruijsbroeck l'Admirable.

*
* * *

Après bien d'autres MM^{rs} H. Kleinmann et C^{ie} de Haarlem ont réuni en deux fascicules de goût sûr et luxueux (réserves faites toutefois pour la typographie des couvertures), l'œuvre de Memling conservée à Bruges en l'Hôpital St-Jean.

Suivant un ordre logique et qu'on ne saurait trop approuver, les éditeurs après avoir donné des triptyques et diptyques un ensemble réduit, analysent, en une suite de planches, chaque panneau, et avers et revers, cloisons de châsse ou volets, pour les reprendre ensuite fragmentairement, selon l'importance par eux attachée à tel attribut ornemental ou tel centre caractéristique de composition.

Les planches d'une admirable venue, tant en clarté dans

les lumières, que sans embus dans les noirs, attestent chez leurs auteurs de mille soins et d'une véritable maîtrise dans cet art si complexe et si difficile de la reproduction par les procédés de l'héliogravure et de la gelatine.

Outre leur mérite intrinsèque au point de vue de l'art du rendu, et donc du métier, elles offrent cet avantage considérable pour les collectionneurs et les iconophiles d'être absolument inaltérables de par le fait même du procédé nécessitant le tirage aux encres grasses.

Il me reste néanmoins une critique et un vœu à formuler : pour ce qui est de la critique, c'est qu'aucune note en mensuration, daté ou attribution (pour la *Descente de croix*, entre autres) n'accompagne ces planches si méthodiquement classées ; pour ce qui est du vœu, que non sans espoir je me résouds à émettre, c'est qu'en de prochains fascicules, les autorisés éditeurs de l'œuvre de Memling à l'Hôpital St-Jean, poursuivent la série ouverte, en la continuant à travers les Musées d'Europe, où le grand peintre de Bruges, non moins glorieusement qu'en Flandre, occupe aux cimaises le premier rang.

Il y aurait là œuvre utile et d'un haut intérêt artistique à tenter, et qui compléterait admirablement le travail jusqu'ici partiel, si parfaitement accompli par MM^{rs} Kleinmann et C^{ie}.

EM. HAËE.





Illustrateurs d'Autriche et d'Allemagne :

LE CALENDRIER AUTRICHIEN de M. M. *Leffler et Urban* (*Kunst und Kunsthandwerk*. Vienne: Artaria).

Les encadrements et illustrations de M. *Wilhelm Steinhäuser* pour la CHRONIQUE de *Brentano*. (Francfort sur Mein : Heinrich Keller.)

La nouvelle revue — à notre gré presque trop luxueuse, car même dans le luxe et l'art le plus luxueux il est possible de distinguer un superflu et un nécessaire, c'est à dire, l'inutile et le vraiment adéquat à sa destination, — que le Musée autrichien d'Art et d'Industrie s'est créée pour organe: *Kunst und Kunsthandwerk*, ressortit jusqu'ici à notre domaine surtout par les premiers feuillets du calendrier national et jubilaire de M. M. *Leffler et Urban* que nous souhaitons vivement voir tiré à part à la fin de cette cinquantième année du règne de François Joseph. Jamais alliance si étroite de l'art populaire et de l'art le plus raffiné n'a été plus heureusement réalisée que par ce peintre et cet architecte décorateur : c'est de l'alexandrinisme de bon aloi, pourrait-on dire, s'il ne valait pas mieux tout simplement constater que c'est, sinon un fidèle symbole de l'Autriche-Hongrie, au moins une grosse portion de la symbolique, qui apparaîtrait à toute imagination aussi bien simpliste que cultivée, indéniablement celle de la monarchie trans-et-cisleithanienne, mais dans le cas particulier vue par les yeux de Vienne nouveau-style, et interprétée par deux de ses artistes dernier-cri les plus hardis et les plus élégants.

Fantaisie assyro-babylonienne, chamarrure médiévale barbare-chrétienne, lourdeur romane, sveltesse gothique, pompe byzantine et mignardise XVIII^{ème} siècle, pretintaille fin-de-siècle et simplicité des paysages bohèmes et moraves, sentences de météorologie campagnarde et locutions en dialecte d'almanach rustique, zodiaques variés savants ou villageois, indication bonasse des lunes et de la crue des jours, iconographie des Saints locaux, une incroyable richesse de dessin, et un tirage d'un nombre de couleurs aussi abasourdissant que de subtile nuance, tout a été mis en œuvre pour proposer en ce calendrier de 1898 un des plus typiques et complets spécimens de l'art autrichien de notre temps. Je crois y retrouver en effet toutes les vraies caractéristiques austriennes d'aujourd'hui, depuis l'inspiration primitive tchéco-slovaque du rhapsode Alesch le Bonhomme, jusqu'au goût somptuaire mêlé d'éléments sémites des deux capitales, tout le côté intime et naïf traditionnel de la cité massée noire autour de Saint Étienne et claire sur le rocher de Bude, et tout le côté arrogant du Ring et de l'Avenue Andrassy.

Janvier, ce fut le paysan slovaque calfeutré dans sa pelisse de mouton pour tailler les arbres de son courtil, et en regard

la marche équestre chapée et mitrée, gaufrée de broderies, pesante d'orfrois des rois mages au milieu de l'escorte en désordre pédestre des bergers rablés, noueux et déguenillés, aux faces énergiques et croyantes, vers la cabane ineffable qu'au large du plateau neigeux désigne l'étoile extraordinaire à trainante chevelure indicatrice. Février mena le branle de l'éternel carnaval viennois ici plus spécialement concentré, plus tourbillonnant, masqué, valsant, chanté que jamais, et en regard c'est la grave planche anniversaire du 12 Février 1796 où explose dans une gloire entre de monumentales statues allégoriques sur lourdes assises d'architecture le rêve d'une couronne engirandolée unique et non plus écrasante mais rayonnant sur un carnaval de peuples heureux. Mars amena une première brochette bigarrée des écussons de la mosaïque provinciale, et tout à la fois Saint Joseph caressant un enfant Jésus du Graben et l'Annonciation avec un ange de la Leopoldstadt sur un champ de lys héraldiquement stylisés. Avril unit le pélican (*in morte vita*), les cloches pascales et le profil superbe et dévot du cavalier Saint Georges, patron de la slovène Carniole, héroïque dans l'action de grâces, joignant ses mains gantées de mailles d'acier, immense sur son hautain cheval noir raidi entre les ailes formidables et défaillantes du dragon rose et vert ventru en batracien, gueulé et dorsé en saurien, crevé de part en part, flasque autour du ferme glaive crucifère monsticide. Avec Mai, c'est le milicien Saint Florian patron de la Haute-Autriche, aux sandales de qui jaillit la source qui noiera les incendies ; Saint Jean de Nepomuk, patron de la Bohême, flottant sous une falote danse d'étoiles affolées sur l'eau ténébreuse de la chuchotante Vltava au pied du faisceau de tours tragiques du Hradshany, le Kremlin occidental ; et c'est enfin le gisant de pierre sculptée à la grosse de l'évêque Saint Stanislas, patron de Cracovie, hanté par la séance d'un quadruple vol d'aigles de Pologne au naturel, tandis que dans les prés, sous les pommiers roses, s'échevèlent les rondes bigarrées de jeunes filles, l'air transplantées des lawn-tennis suburbains dans quelques Champs-Elysées préraphaélites. Juin cueille des cerises à travers les guirlandes de roses et les théories de gamines déguisées en pages portent sous les dais de roses l'impératrice des fleurs issue de Walter Crane dans un final de ballet à l'Opernhaus, tandis que de rudes mosaïques orientales hiératisent et archaïsent Saint Virgile, patron de Trieste la jougo-slave italiotisée et Saint Jean de Suczava, patron de la Bukovine turcico-ruthène et moldave... Or nous en sommes là : suite et fin au numéro de Décembre.

* * *

Si, au point de vue de la notoriété immédiate, paraître à son heure est une chance, je ne sais point de volupté plus raffinée

que de devancer son temps et s'en rendre compte, se sentir un précurseur ! Stendhal a eu cette chance ; Goya, Turner l'ont eue ; Marschner, l'auteur du *Vampire* et de *Hans Heiling*, encore. Mais quelle capotissante contrariété que celle-ci : jeune, mener à bien une œuvre d'avant-garde, agréée par un éditeur mais qui la confisque et la cadenasse *un quart de siècle* dans ses tiroirs, puis la publie au moment où la mode est bien à ces sortes de travaux, mais où l'œuvre dès lors passera inaperçue dans la masse des autres, une entre mille, sans que ceux qui ne s'informent ni des dates, ni de la genèse des œuvres d'art, c'est à dire à peu près tout le monde, se doutent jamais qu'elle fut travail de précurseur. C'est ce qui vient d'arriver aux délicieux ornements, encadrements, et illustrations du peintre-poète Wilhelm Steinhausen pour la non moins délicieuse *Chronique d'une écolier voyageur*, d'une bonhomie bourgeoise d'autrefois si noble et si catholique, de Clément Brentano ! Brentano commenté par Steinhausen, que voilà donc bien l'un des plus heureux, l'un des plus naturels, nécessaires presque, fatals en tous cas, mariages de l'art par les mots et de l'art par les lignes, de la poésie par les phrases et de la poésie par les tons ! Mais imaginez ce livre paru vingt ans plus tôt, le crépuscule de Ludwig Richter s'éteignant plein de sérénité et de douceur, l'aube orageuse et tourmentée des Klinger, des Stuck, des Sattler et de tous les vibrions d'artistes successeurs qui évoluent à *fugend* ne se distinguant pas encore à l'horizon de la pensée artistique allemande ! Quel triomphe aujourd'hui du fait d'avoir paru *alors*, quand bien même *alors* le succès eût peut-être été moindre qu'aujourd'hui : de telle sorte, contre un succès de librairie qui se réduit à une vente plus ou moins bonne, l'artiste a vu jouer par l'éditeur un gros morceau de sa gloire... Il s'est résigné et s'est contenté d'ajouter en cul-de-lampe final ce mélancolique *memento* chrétien médiéval et si bien allemand, où le reproche est si voilé, le regret si persuasif et d'accent comme posthume :

« ANNO DOMINI 1873, j'ai, moi le peintre, commencé à peindre
 » cette chronique à Munich et c'est cela qu'on voit maintenant alors
 » que depuis plus de vingt ans la plus grande partie en était faite,
 » QUOD DEUS VOLUIT. — Ober Sankt Veit : Zur Einsiedlei. 9 Sep-
 » tembre 1897. »

Je sais peu de choses qui, dans ma vie de collectionneur de livres et d'estampes, m'ont davantage ému. Tout ce livre au reste peut être envisagé comme le dernier fleuron poussé en Allemagne de l'art *populaire* du Moyen-Age. Un des encadrements nous paraît l'inversion symbolique de ce travail : des œillets, cette fleur peut-être de toutes la mieux selon le style gothique, s'élancent en entrelacs compliqués mais très naturels où jouent de petits anges échelonnés ; peu à peu la fleur se stylise, atteint à des arcatures gothiques, s'y mêle, s'y

incorpore pour abriter un Christ naif et jaillit des pinacles en ferronneries délicates. Pour le livre c'est le contraire : la touffe d'œillet a poussé entre les pierres disjointes du caduc édifice du Saint Empire laissé à l'abandon, à côté de l'édifice moderne battant neuf.

Je crois que depuis Novalis jamais âme allemande n'avait porté tant d'amour à tout de la nature depuis les plus grands spectacles jusqu'aux moindres brins d'herbe, aux petits cailoux, au minéraux cristallisés, aux insectes et aux oiseaux. Duez dans ses pointes-sèches de fleurs, à la fois si fermes, si souples, si vraies et si sobres, n'a jamais fait mieux que telle tige de mille-pertuis épanouie, tel bouquet de fleurs des champs tout vaporeux d'avoine, où les scabieuses, les campanules, les ombellifères sont détaillées au lavis et au trait d'un pinceau frémissant et adorateur dont Ruskin eût été ravi. Il y en a partout de ces fleurs au naturel, le livre lui-même en est un vrai bouquet, les iris et les pivoinés, si l'on parle de jardins, y bataillent et, si de prairies, les libellules butinent les ancolies.

Mais il n'est pas que cela, car l'œuvre du décorateur garde des rapports nécessaires, des rapports de filialité traditionnelle avec l'ornementation des manuscrits du bon temps où est censée avoir été écrite cette délicieuse chronique dans laquelle en 1358 Johannes Laurenburger de Polsnich sur la Lahn se met, âgé de quarante ans, à se remémorer sa poétique enfance vagabonde avec toute la bonhomie naïve de rigueur, mais non pas parce qu'elle est de rigueur, au contraire tout simplement parce qu'elle était dans l'âme même de Brentano. Et elle est aussi dans l'âme de son illustrateur : Steinhausen et Brentano se sont racontés dans Johannes Laurenburger et cela n'a pas été un anachronisme.

Je suis comme un enfant chaque fois que j'ouvre ce livre conçu typographiquement tel qu'un manuscrit enluminé reproduit en noir et où la fleur des champs et la dentelle gothique se mêlent si harmonieusement, jointes à un troisième élément : l'illustration proprement dite. Je passerais des heures à me repaître du spectacle de la tranquille et poétique vie d'autrefois dans ses chers petits coins de vieille Allemagne comme, en cherchant bien, il en subsiste encore quelques-uns d'intacts grâce à Dieu ! C'est du haut de la tour gothique le veilleur qui claironne les heures : « en douce joie s'en va le temps » à travers un paysage panoramique peuplé de hameaux, où la nuit disparaît avec la lune à un bout tandis qu'à l'autre rayonne en triomphateur le soleil matinal... et c'est le réveil de l'enfant dans son petit lit au bas du cadre dans un médaillon d'où partent d'un côté un arrangement stylisé de géranium sauvage en clair sur foncé, de l'autre un arrangement naturel d'une sorte de mauve en foncé sur clair. De toute évidence nous sommes bien loin de la *Princesse Ilsée* de Mucha, mais faut-il réellement tant le regretter ? Je ne m'y complairais

pour sûr pas de même sorte qu'à ce livre d'images patriarcal qui fleure si bon la famille, la vie honnête d'autrefois, le « pour vivre heureux vivons cachés », — où, dans un angle de frises, des nids pleins d'oisillons criant à la becquée attirent par analogie en quelque autre coin de la décoration un cruchon d'étain et de robustes pains noirs entamés, — où de la ruche s'échappent en fleurs sur des fleurs, ailes sur pétales, les abeilles, et où l'enfance se symbolise par un beau jardin clos détourné des orages qui fondent au loin sur les châteaux et les villes, par un beau jardin dans lequel les petits jouent avec des biches apprivoisées, des lapins qui déguerpissent d'entre leurs bras, des cygnes et des canards voguant sur les vaguelettes de ruisseaux sans danger puisque les anges gardiens sont avec les petits rondant et cueillant des fleurs parmi eux et les buissons de lilas, sous les tonnelles de rosiers et le long des bordures de tulipes... Ici l'illustration commente l'écrit ainsi qu'une vraie musique, elle en fait épanouir tous les corollaires ; l'évocation nait, multiple, et pleine de choses comme un dessin d'Albert Dürer, de trois lignes de Brentano et si les yeux se reportent sur ces trois lignes une commotion saisit tant on comprend que cette évocation ne pouvait être plus plénière, tant apparaît fixé dans l'illumination du peintre l'éclair même du texte... L'auteur dit en mots d'un vague et d'une épouvante, que le français ne saurait rendre, des choses telles que : « l'enfant ne pense pas dans tout ce printemps aux automnes attristés, *au profond hiver de la mort* » ; et alors par delà le jardin de l'illustration, par delà la ville et le château-fort et les traînées de pluies, c'est la mer et.... des vaisseaux qui sombrent. Et quand Johannes prononce le nom de sa mère, en regard c'est un coup de soleil merveilleux sur un paysage de paix : les bois s'ourlent d'or, et d'argent les nuages... Dans les lettres initiales des paragraphes se réfugient encore des fleurs : des perce-neige penchent la tête, des jonquilles éclatent... Et ainsi tout le temps : l'amour des fleurs, l'amour de l'enfance, l'amour de tous les petits bonheurs de la création déborde entre les lignes, se fait ornement, se prête à tout et centuple l'émotion de l'image non plus isolée, superposée au texte, mais reliée à lui par d'amoureuses et inlassables guirlandes. Chose à noter du reste, dans l'ornementation stylisée jamais un retour mécanique des mêmes lignes, une répétition stéréotypée des mêmes arabesques ; tout est tracé à main levée et cette main n'est jamais lasse de copier différemment, mais dans les mêmes proportions, cent fois les mêmes corolles.

Il en est une de ces grandes illustrations à laquelle il faut s'arrêter, c'est le plus beau paysage de Steinhäusen et certainement l'un des plus beaux qu'imagination de peintre ait jamais conçus : Une gloire de soleil levant, une pâque de lumière resurgit derrière de hautes montagnes alpestres. Plus bas que les pics clairs dorment les forêts humides, touffues ;

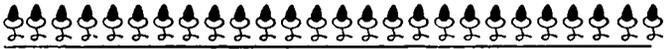
au premier plan rien qu'une charrue abandonnée célèbre par son immobilité dans le site désert le repos dominical et précise la radieuse signification sainte de cette éblouissante lumière d'aurore accomplie. En haut dans les circuits de la nue qui a les grands remous maritimes des paradis de Tintoret et qui est tout aussi peuplée d'anges que les siens, le Christ assis dans toute sa blancheur, penché sur la terre, écarte les bras et bénit : c'est beau à en faire pleurer de joie.

Il faudrait tout détailler de ce livre charmant, enveloppant, pieux et doux comme une caresse maternelle, mais après ce lever de soleil divin on ne peut plus rien regarder, il faut fermer ce missel de la belle vie du passé telle que l'avait faite pour les purs, les droits et les bons le saint moyen-âge et demeurer sur cette impression beethovenienne allemande, mais d'un Beethoven qui n'aurait connu ni la Révolution, ni le Bonaparte et pas encore rêvé les sublimes erreurs de la Neuvième symphonie et de la Messe en ré.

Juin, 1898.

WILLIAM RITTER.





Lettre pour le Congrès de la Jeunesse Catholique à Besançon.

Nice, 13 Novembre 1898.

Mon cher Ami, (1)

Dans une de nos récentes promenades à travers les ravissantes vallées ou sur les montagnes couvertes de sapins qui entourent Nice, vous m'avez confié votre dessein d'assister prochainement au *Congrès de la Jeunesse catholique de France*, convoqué à Besançon et vous m'avez demandé sur quels points j'appuierais de préférence, devant ce généreux auditoire, si j'avais l'honneur, comme vous, de lui adresser la parole. Je me rends volontiers à votre invitation fraternelle.

La jeunesse catholique de France, surtout celle qui achève en ce moment ses études secondaires et qui se prépare aux carrières dites libérales, est notre plus cher et notre plus précieux espoir. Conduite par des hommes aussi éminents que les de Mun, les Fonsegrive, les Goyau, les Lapparent, les Brunetière et vingt autres d'égale envergure, à l'assaut du Rationalisme qui sous sa quadruple forme, matérialiste, positiviste, panthéiste et spiritualiste, s'est emparé — malheur immense — non seulement de toute notre législation scolaire mais encore de presque toutes les hautes cimes scientifiques de notre enseignement national, elle est destinée par la Providence à commencer le nécessaire mouvement de réaction morale et religieuse qui prépare les futurs triomphes de l'Église parmi nous. Je comprends que vous

(1) Cette lettre était adressée à M^r l'abbé... présent au Congrès et qui en a donné lecture.

vous attachiez profondément à seconder ses efforts et vous savez que, pour mon humble part, c'est aussi pour elle que je travaille, en me préparant à lui mettre en mains, dans quelques années, un Exposé complet et raisonné des dogmes catholiques.

Si donc, il m'était donné de lui adresser, par votre bouche, quelques conseils respectueux, je la prierais de considérer le *but général* qu'elle doit se proposer d'atteindre ; *les obstacles* qui se dressent aujourd'hui, devant elle, pour l'en empêcher ; enfin, les *moyens* privés et publics, individuels et collectifs, qui peuvent lui permettre, avec la bénédiction divine, de remporter la victoire.

Avant tout, que la jeunesse catholique de France se persuade bien que le but général qu'elle doit se proposer noblement consiste à christianiser la démocratie républicaine.

On s'est trop longtemps habitué, chez nous, à regarder comme incompatibles ces deux réalités qui, maintenant, se tiennent tête : La République et l'Église. On a trop dit que l'antagonisme était irréductible entre ces deux termes et très certainement, de 1871 à 1892, la plupart de nos efforts ont été stérilisés, sinon totalement perdus, parce qu'au lieu de vouloir christianiser la Démocratie républicaine, nous aspirions à la détruire. Elle s'est terriblement vengée et il n'est que temps que nous changions, à son égard, d'attitude et de méthode. Du reste, depuis que le Cardinal Lavignerie et surtout le Pape Léon XIII ont fixé, sur ce point, les esprits, un grand progrès s'est réalisé et les Lamy et les Lemire sont devenus, dans ce sens, d'illustres et vaillants capitaines, derrière lesquels la jeunesse catholique doit être fière de porter son drapeau.

Mais il ne suffit pas de voir clairement le but à atteindre : *christianiser la démocratie républicaine*, il faut encore ne jamais s'en écarter et ne pas tergiverser, sur ce point, aux moindres

oscillations de l'opinion publique. Les catholiques qui se sont naïvement imaginés que des épisodes comme ceux du Boulangisme, du Panamisme ou du procès Dreyfus pouvaient entraîner la ruine prochaine de nos institutions en ont été pour leurs illusions déçues et il leur sera fait ainsi, chaque fois qu'ils recommenceront. La République et la France (et cela pour des motifs nombreux que j'ai longuement exposés dans mon modeste ouvrage : *Les Rapports de l'Église et de l'État*) sont tellement soudées l'une à l'autre ; toute notre histoire depuis Louis XI et surtout depuis 1789, a tellement convergé vers cette soudure, qu'on peut considérer, désormais, comme certain, que la République et la France mourront le même jour.

On peut même dire, et sans aucun pessimisme (car j'en ai horreur) que cette mort sera plus proche que nous ne le supposons, si la République inféodée au Rationalisme n'est pas progressivement débarrassée de cet allié qui la tuera.

La religion, quelle que soit sa forme, est un des éléments fondamentaux de la vie des peuples : le passé et le présent sont là pour en fournir l'unanime témoignage. Et malheureusement, le Rationalisme est anti-religieux ou tout au moins anti-catholique, par essence. Or, il n'y a que cette magnanime jeunesse, à laquelle vous rappelerez ces choses, qui, n'étant liée d'aucune façon à nos récentes et funestes luttes, puisse réaliser cette œuvre immense : débarrasser du Rationalisme la République, en la christianisant. Je répète que c'est là le but supérieur qu'elle doit énergiquement poursuivre et que très certainement elle atteindra si elle est persévérante. Car il faudra qu'elle le soit, pour vaincre les obstacles qui hérissent son glorieux chemin.

La démocratie rationaliste, en effet, représentée par les Freycinet et les Dupuy comme

par les Brisson et les Bourgeois, nous repousse, nous catholiques, sous un triple et formidable prétexte pseudo-scientifique, pseudo-politique et pseudo-social.

C'est au nom de la science, tout d'abord, c'est à dire au nom de la vérité et de la connaissance raisonnée de l'univers et de l'homme, que le Rationalisme, aujourd'hui triomphant, nous congédie. C'est donc au nom de la science, mieux invoqué, que nous devons lui montrer qu'il se trompe et cela, non par des généralités plus ou moins synthétiques et oratoires qui ne frappent guère des hommes habitués aux seules manipulations des sciences expérimentales, mais par des analyses minutieuses et exactes sur les points fondamentaux en litige. Ces points ne sont autres que les dogmes catholiques tout-entiers, depuis l'existence de Dieu et la divinité du Christ jusqu'à l'inspiration des Écritures, l'autorité hiérarchique de l'Église et l'efficacité des sacrements.

Si j'étais à votre place, mon cher Ami, je recommanderais aux distingués et chers jeunes gens, réunis à Besançon, de bien posséder, thèse par thèse, les conférences magistrales et si lumineuses du R. P. Monsabré, l'ouvrage anthropologique du chanoine Duilhé de St-Projet, les œuvres théologiques de l'éminent abbé Didiot (de Lille) et tous les travaux bibliques de notre vénéré maître de St-Sulpice, M^r l'abbé Vigouroux. Car ma conviction sur ce point est très nette : plusieurs parmi nous qui désirent « *faire quelque chose* », ne sont pas suffisamment doctes, ainsi que le remarquait naguère à Notre-Dame le R. P. Etourneau. Or ils le deviendraient en étudiant à fond les quelques ouvrages d'élite ci-dessus indiqués. Je me tiens pour assuré qu'un jeune homme de 20 à 25 ans, qui les connaîtrait bien, serait en mesure de tenir tête aux libres-penseurs qu'il rencontrerait sur sa route. Mais quelles que soient les sources où il puise, toujours est-il que la connaissance

raisonnée de notre Foi objective et subjective s'impose plus que jamais à lui, s'il veut par son langage et sa conduite opposer une digue, respectable et respectée, aux doctrines rationalistes qui débordent.

La science, d'ailleurs, ne suffirait pas à donner à la jeunesse catholique une sérieuse influence sur notre époque, si elle n'y joignait l'action politique. Et ici, mon cher Ami, quand vous parlerez à Besançon de ce point délicat mais d'une si capitale importance, soyez viril. On nous berce et on nous berne de la plus trompeuse illusion, quand on nous laisse croire que nous pourrions reconquérir la confiance des masses populaires, sans être sincèrement républicains et, surtout, quand on essaie de nous faire entendre que nous pouvons aboutir à quelque chose d'efficace, en dehors d'une action formelle et directe sur la chambre des Députés. C'est à la chambre des Députés que se discutent les lois ; c'est donc à la chambre qu'il faut être pour les favoriser, quand elles sont bonnes, ou pour les combattre avec intelligence et patriotisme, quand elles sont mauvaises. Tant que nous n'aurons pas à la Chambre cent ou cent-cinquante députés *catholico-républicains*, et de talent, nous n'agissons pas d'une façon décisive ni même sensible sur la Nation française. Dites bien cela à nos chers jeunes gens. Il faut que, parmi eux, se forment des hommes politiques, capables de lutter contre les Thiers et les Guizot de l'avenir, comme les Berryer et les Montalembert ont lutté contre ceux du passé ; il faut que par l'étude approfondie de l'Histoire depuis 1789, de la jurisprudence et des questions administratives, ils se mettent en mesure d'affronter les débats électoraux, d'abord, et les débats parlementaires, ensuite. Car, mon cher Ami, quand je dis que nous n'agissons efficacement sur la nation française qu'autant que nous compterons 100 ou 150 députés catholico-républicains à la Chambre, j'ajoute aussi-

tôt que je ne crois pas qu'il y faille plus de trois ou quatre ecclésiastiques. Des laïques, jusqu'à nouvel ordre, ont mille fois plus de chances que nous de se faire entendre et accepter, au parlement; notre habit soulève trop de préjugés populaires *contre le gouvernement des curés*, pour que nous puissions, de longtemps, nous flatter de nous y faire une place rayonnante.

Trois ou quatre prêtres ou évêques suffisent, d'ailleurs, pour répondre un mot juste, quand les questions religieuses sont soulevées et mal résolues par la majorité rationaliste. Ce sont donc des laïques, ce sont vos chers jeunes gens qui doivent nous rendre le service *incalculable* de se préparer et de se présenter courageusement à la députation. Tant que nous n'aurons pas à la Chambre un groupe compact de députés catholico-républicains, tout à la fois doctrinalement solides et éloquement littéraires, nous végèterons et nous n'aboutirons à rien de grand.

Enfin, mon cher Ami, le troisième obstacle qu'on nous oppose, à nous catholiques, est tiré des questions sociales qu'on nous déclare incapables de résoudre. Et ici l'on invoque, contre nous, l'Histoire du Moyen-Age et des temps modernes jusqu'en 1789, où l'on s'acharne à établir qu'en dehors des intérêts de l'Aristocratie et du Clergé il n'y avait plus rien. Les intérêts populaires, nous dit-on, étaient alors une quantité négligeable et singulièrement négligée.

Il faut répondre à cela et non pas seulement par de sérieux travaux sur la situation économique du passé, mais encore, mais surtout, par l'exposé des principes évangéliques sur ce difficile et palpitant sujet. Il faut prouver que l'Évangile est un code de justice, de charité, de support mutuel, de solidarité sublime entre les riches et les pauvres. En général, l'éloge du passé ne réussit guère que dans des milieux cultivés où l'on sait s'abstenir des préjugés ambiants. Mais auprès du peuple, la chose est inutile et quelquefois funeste. Il faut, avant

tout, lui parler du présent et lui montrer en quoi l'Évangile peut l'améliorer. Insistez sur ce point, au Congrès de Besançon, et dites bien que nous ne devons être aujourd'hui étrangers à rien de ce qui adoucit la vie matérielle et les travaux parfois si durs de la classe ouvrière. Du reste, si M^r de Mun et l'abbé Naudet sont parmi vous, les intérêts et les souffrances du peuple auront d'éloquents interprètes et notre chère jeunesse catholique n'aura qu'à se bien pénétrer des grands appels et des grands sentiments dont elle entendra l'émouvante expression.



*
* * *

Mais par quels moyens privés et publics, individuels et collectifs, vaincre les obstacles qui nous attendent dans le triple domaine scientifique, politique et social ?

La réponse est facile : former des hommes d'élite, former des républicains catholiques qui soient éminents par la science acquise, le caractère et la vie. Mais ce qui est difficile, c'est cette formation même, parcequ'il y faut une persévérance et une patience *héroïques*. On l'a remarqué de longue date : toute grande vie a, d'ordinaire, été le développement d'une généreuse pensée de jeunesse. On l'a remarqué également : presque tous les jeunes gens ont, de vingt à vingt-cinq ans, de grandes pensées et conçoivent de magnanimes desseins, (je parle de jeunes gens qui font leurs études secondaires et commencent à découvrir les vastes horizons de la haute littérature, de la philosophie et des sciences.) Or, comment se fait-il que si peu aboutissent, que si peu tiennent leurs promesses, et que tant de fleurs gisent, flétries, au pied de l'arbre découronné sur lequel elles devaient se changer en fruits de génie et de vertu ? Problème poignant et qui a toujours troublé les vrais éducateurs.

Quand j'avais l'honneur à Paris d'être aumô-

nier de l'École normale primaire de la Seine, j'étudiais ce problème avec une délicatesse émue et voici le résultat succinct de mes observations.

1° Les jeunes gens les mieux doués confondent deux choses, la valeur absolue de l'homme et sa valeur relative et c'est ce qui les perd au point de vue de leur culture intellectuelle.

En effet, la valeur absolue de l'homme consiste dans le développement de ses facultés personnelles, de la profondeur et de l'étendue de ses connaissances acquises et dans la vérité avec laquelle il peut dire, comme autrefois, le philosophe Bias : *omnia mecum porto*. Plus un homme sait, plus il dispose de son savoir avec facilité et plus sa valeur absolue est grande.

La valeur relative au contraire, consiste dans les fonctions que l'homme remplit et le milieu dans lequel il se trouve ou même dans une certaine aptitude à exercer tel emploi de préférence à tel autre dans tel ou tel milieu déterminé. Pour être un homme d'élite, et surtout pour devenir un personnage historique, il faut sans doute unir, en soi, les deux valeurs : l'absolue et la relative, *mais la relative n'est rien sans l'absolue*.

Or, malheureusement, ce que l'on cultive le plus aujourd'hui, chez les jeunes gens, c'est la valeur relative, c'est à dire celle qui leur permettra, dans le plus bref délai, de remplir telle ou telle fonction d'où dépendra la commodité de leur vie. Eux-mêmes y sont trompés et négligent tout ce qui ne tend pas au but spécial et technique qu'ils cherchent à atteindre. De là, tant de jeunes esprits cultivés et qui, cependant, manquent d'ampleur et d'élévation et, par conséquent, de valeur absolue. Ils éviteront ce mal par de sérieuses études de philosophie, d'histoire et de haute littérature. Il faudrait que tout jeune homme de vingt-cinq ans et qui a subi ses examens secondaires eût déjà lu, pour son propre compte, la plupart des chefs-d'œuvre

classiques de l'esprit humain, dans le triple domaine que j'indiquais tout à l'heure. Nous verrions ainsi se former, parmi nous, des hommes d'une valeur absolue, très considérable, et qui seraient aptes, selon les circonstances, à guider à leur tour les générations nouvelles.

2° Le jeune homme doit toujours se souvenir que « *le temps est le coefficient du génie* » et que vouloir arriver trop tôt est le fatal moyen de n'arriver jamais. On ne peut, en quelques années, disposer d'assez de lectures et de méditations pour s'assimiler tout l'ensemble de connaissances, indispensables aujourd'hui. Il faut donc savoir être patient, persévérant, tenace. Sans cela, on obtiendra cette valeur relative et plus ou moins inconsistante, dont je parlais tout à l'heure, mais on n'atteindra pas cette valeur absolue et rigoureusement personnelle qui, seule, fait les grands hommes.

Enfin, mon cher Ami, dites bien à nos chers jeunes gens deux choses encore : la première qu'au milieu de leurs études générales ils sachent se créer un sujet particulier, autour duquel ils grouperont l'ensemble de leurs idées et de leurs aspirations et dans lequel ils deviendront maîtres, par une culture assidue. Les connaissances générales sont la ruine brillante d'un esprit qui n'a pas de centre, autour duquel il les coordonne. Les connaissances générales sont facilement vagues et déclamatoires et nous périssons aujourd'hui, en France, par la multiplication des intelligences, qui savent de tout, un peu, mais qui ne savent rien à fond. Comme elles savent de tout, un peu, elles s'enorgueillissent, elles jugent à tort et à travers, elles remplissent les journaux et même quelquefois les Revues d'idées et d'appréciations extravagantes et, comme elles ne savent rien à fond, elles ne laissent rien derrière elles ; excepté les ruines que leur aveugle et outre-cuidant crétinisme a stupidement amoncelées. N'est-ce pas le cas récent et douloureux de ce

jeune Henri Bérenger qui a déserté l'Église pour des motifs si puérils et si vains, lui qui aurait pu si noblement la défendre s'il eût laissé mûrir son talent ? Recommandez aux jeunes catholiques qui vous entourent d'éviter ce mal affreux. Qu'ils aient des idées générales, une métaphysique sûre et lumineuse — celle d'Aristote ou de Leibnitz — mais qu'ils taillent dans ces idées générales un *bloc*, à l'exploitation particulière duquel ils s'attacheront et qui leur deviendra comme un centre d'attraction intellectuel et de groupement philosophique où convergeront tous leurs travaux.

Par exemple, pourquoi parmi nos chers jeunes gens qui s'occupent d'histoire, ne s'en trouverait-il pas un pour concevoir le *sublime dessein* de nous donner une Histoire définitive de la Révolution française de 1789 à 1804, au double point de vue républicain et catholique ? Jusqu'ici, la Révolution française a été narrée par des enthousiastes plus ou moins fanatiques, comme Louis Blanc et Michelet, par des enthousiastes plus ou moins judicieux comme Thiers et Lamartine, ou par des détracteurs plus ou moins passionnés et aveugles comme tout les écrivains qui, à l'instar de l'abbé de Genoude, ont pris pour devise le mot implacable et fâcheux de Joseph de Maistre : « *La Révolution est satanique par essence !* » Qu'un de nos jeunes catholiques revise ce grand procès, dont tous les matériaux sont sous sa main. Qu'il passe intrépidement sa vie à composer une Histoire de la Révolution française que nous puissions lire dans nos grands et petits Séminaires et dans tous nos collèges chrétiens ! Il n'aura pas peu contribué à dégager, des nuages qui l'enveloppent et qui l'obscurcissent, le soleil de l'avenir.

Mais surtout et c'est le second point final et le plus important que je vous prie de graver dans l'âme de votre auditoire : dites à nos chers jeunes gens de bannir de leurs rangs tout esprit

de contenton, d'animosité, de critique chagrine et intolérante. Malgré tout ce qui manque aux catholiques français, en hommes politiques et en hommes de hautes études, ils tiendraient encore les rationalistes en échec, s'ils étaient unis. Mais un vent funeste de divisions toujours renaissantes passe sur nous et, dès qu'une étoile commence à resplendir dans notre Ciel consolé, mille bouches mécontentes soufflent sur elle pour l'éteindre. On dirait, sous ce rapport, qu'une sorte de fatalité nous poursuit. Léon XIII, qui a tant fait pour l'unité, multiplie vainement ses conseils paternels et nous rappelle en vain à l'amour réciproque qui serait notre irrésistible force, nous nous obstinons à nous déprimer les uns les autres.

On vient encore d'inventer une hérésie nouvelle sous le nom ridicule d'*Américanisme*, afin de mieux décourager ceux, qui, pour montrer que l'Évangélisation de la Démocratie moderne n'est pas un rêve, invoquent l'exemple péremptoire des États-Unis.

Ah ! mon cher Ami, vous qui avez le cœur généreux et apostolique, faites passer dans l'âme de ces magnanimes jeunes gens cette conviction : que, si nous ne sommes pas unis, l'ennemi qui, déjà, nous a vaincus aux trois quarts, finira par nous exterminer. La libre-pensée nous suit, d'un regard obstiné et inquisiteur, elle connaît, par le *menu*, nos antagonismes intestins, nos querelles domestiques, nos oppositions et nos *haines*, (car il y a des catholiques qui se haïssent) ; et la libre-pensée en triomphe ! Elle répète avec dérision ce mot de nos Pères des premiers siècles : « *Voyez comme ils s'aiment !* » Et elle en conclut non pas que nous sommes des hommes comme les autres, et des impuissants plus ou moins prétentieux (ce qui serait de peu d'importance) ; mais elle ajoute que le Christianisme catholique n'est pas *divin*, puisque ceux, qui le représentent le sont eux-mêmes si peu !

Nous prouverons au contraire, que nous sommes *divins*, par l'exquise charité qui nous animera tous et qui sachant admettre que les sept couleurs de l'arc-en-ciel se résolvent par leur synthèse, dans la blanche lumière du soleil, nous poussera tous à converger dans une harmonie puissante, vers cet unique but d'où dépend le salut de la France catholique : *Christianiser la République française.*

Excusez-moi, mon cher Ami, de n'avoir fait que vous indiquer trop sommairement les quelques idées que vous m'aviez gracieusement demandé de vous écrire. Votre amour si vif et si touchant, pour la jeunesse qui vous entoure, en saura faire un *commentaire* qui détruira la *lettre* : ce que je désire sacerdotalement.

Tout à vous et à ces chers Messieurs,

G. FRÉMONT,
*chanoine de Poitiers, d'Alger,
de Carthage et d'Albi.*



Enseignement et Education.

LÉTRE SUR L'ÉDUCATION par *C. M. Savarit*. (Paris : Librairie de la *France Scolaire*. 1896.)

L'auteur de cette *Lettre* porte un nom français, mais je le crois né sur les bords de la Sprée, plus loin encore, du côté de Dantzig ou de Königsberg. Il pense comme Kant ou comme Hegel et il écrit le français à peu près comme auraient pu le faire ces deux honorables philosophes.

Ecoutez ces quelques lignes : « Tel microanthrope ancien n'est tel homme actuel que numériquement presque, parce que tout l'essentiel acquis dans le développement vital des hommes de la série, grossit successivement l'essentialité des microanthropes moyens. Ainsi tel actuel microanthrope est chargé de l'essentialité acquise dans son mouvement à travers les milliers de siècles que l'on peut accorder à la Race. Et cet essentiel n'est pas seulement mémoire, comme le veut Haeckel (périgénèse des plastidules), mais réalité biologique, pure d'abord, et ensuite spirituelle, car l'esprit successivement a comme marqué de son empreinte la plastidule, il lui a donné sa forme, un état supérieur où git la possibilité d'un acte spirituel supérieur. » (p. 10.)

Toute la brochure est dans ce ton et de ce style : c'est littéralement crispant. Comprendra qui pourra ce charabia. Pour moi je renonce à l'analyser. G.



LES ÉCOLES D'ANTIOCHE par *Albert Harrent*. (Paris : Fontemoing. 1898.)

Livre intéressant et bien écrit.

Comme le titre l'indique, c'est l'exposé en raccourci du savoir et de l'enseignement en Orient, en ce IV^e siècle de l'ère chrétienne, qui fut comme le réveil intellectuel du monde et dans cette Antioche, la rivale d'Athènes, la ville de Libanius et de Jean Chrysostôme.

Il y a là de curieux renseignements sur le régime et les programmes des écoles, sur les études spéciales, telles que la musique et la danse, les sciences, le droit, la philosophie, sur les pédagogues et leurs rapports avec les enfants et leurs familles. Signalons en particulier ce qui regarde l'eurythmie, comme base de l'éducation, et le chapitre sur les rhéteurs.

Il est regrettable qu'à tant de science chez l'auteur se mêlent encore tant de préjugés, fruits évidents d'une éducation purement païenne. M. Harrent qui connaît si bien son Antiquité, en est encore à croire que l'Église est l'ennemie de la science et de la liberté, elle qui a sauvé la civilisation du monde, y compris l'Antiquité. Chrétien — du moins je le suppose — il ne s'aperçoit pas que l'eurythmie, telle que l'entendaient les Grecs, ne peut pas être la base d'une éducation chrétienne et que si tout dans l'éducation doit converger vers le beau, ce ne peut être que vers le beau chrétien, qui est le seul beau universel, sans exclusion d'aucun autre. G.

L'ENSEIGNEMENT INTÉGRAL par *Alexis Bertrand*. (Paris : Alcan. 1898.)

Comte était un esprit catholique d'origine, d'essence, de sympathie. Le positivisme est une doctrine que le clergé a bien tort de méconnaître et de redouter. L'enseignement intégral que prônent les positivistes est fort approuvable, car il consiste en somme en ceci : avant 14 ans l'enfant apprenant des arts et des langues, rien que cela ; le jeune homme étudiant les sciences non dans leurs détails respectifs, mais dans leurs rapports, étudiant la philosophie des sciences, l'ensemble du *Cosmos* (auquel ceux qui voudront ajouteront le *Theos*). Pourquoi donc la plupart des positivistes sont-ils naïvement sectaires et sottement anti-cléricaux ? Voici M. Alexis Bertrand qui veut qu'on impose à tous les curés ce programme que je trouve fort bon pour ma part, mais que je ne voudrais imposer à aucun récalcitrant. « De véhémentes protestations, dit-il, vont à coup sûr s'élever de toutes parts auxquelles il faut rester sourd et insensible. » Qu'il le reste donc ; un homme qui a le style si solennel doit avoir l'entendement non moins rigide. Qu'il le reste !

HENRI MAZEL.



LES ÉTUDES CLASSIQUES ET LA DÉMOCRATIE par *Alfred Fouillée*. (Paris : Colin. 1898.)

Le livre voisin de M. Alfred Fouillée est autrement serein. A de rares et espacés endroits seulement perce la préoccupation, inévitable chez nos universitaires français, de battre la concurrence congréganiste. Ce sont là pourtant questions qui ne semblent point impossibles à régler synergiquement. Mais laissons ce discours. Le livre de M. Fouillée est à lire, et mieux à approuver. Il prend très louablement, contre la mode nouvelle qui se dessine, la défense des études générales et désintéressées, latin, philosophie, etc. Le fait est que pour nous français, la grande réforme scolaire consisterait à modifier la loi militaire qui pousse à la chasse au diplôme en privilégiant les mondains, tout en infériorisant le niveau des examens.

Quel professeur osera refuser un « impétrant » s'il se dit que ce refus lui vaudra trois ans de travaux forcés à la caserne ? Si tout *cela* disparaissait, les systèmes d'éducation reprendraient leur variété et leur richesse. Mais tant que *cela* restera, les plus perspicaces et les plus sages pères de famille continueront à lancer leurs fils à l'assaut des « peaux d'âne » qui les sauveront de la loi des trois ans.

HENRI MAZEL.



L'ÉDUCATION NOUVELLE par *Edmond Demolins*. (Paris : Firmin Didot. 1898.)

M. Edmond Demolins a, sur les deux auteurs précédents, un avantage, il joint l'exemple au précepte. Lui ne se préoccupe

pas de l'État, soit pour le pousser à réaliser l'idéal éducationnel d'Auguste Comte, soit pour le détourner de réaliser le plan que préconise M. Jules Lemaitre ; il fonde lui-même son école : l'*École des Roches*, près Verneuil, et il en annonce l'ouverture pour octobre 1899.

Cette école plaira tout à fait à M. Lemaitre, d'ailleurs, et ne déplairait peut-être pas à MM. Bertrand et Fouillée. Elle imite les écoles anglaises : larges bâtiments en pleine campagne, sport, culture, travaux manuels aussi bien que travaux intellectuels, six ans d'étude, les trois premiers consacrés aux langues vivantes avant tout, les trois autres consacrés suivant les sections, aux humanités, aux sciences, à l'agriculture, à la colonisation.

Ce plan, à vrai dire, ne me paraît pas absolument sans défaut. L'imitation des usages anglais me semble poussée trop loin, pour le temps des vacances notamment ; il y a aussi à mon avis trop d'heures de classe, et pas assez d'heures d'étude, trop de sciences et trop peu de latin (puisqu'il n'y en a pas du tout) pour les trois premières années. Enfin, je crains que le prix de la pension ne soit bien élevé pour les familles : 2500 fr. Les pères de famille nombreuse devraient être millionnaires pour envoyer leurs garçons chez M. Demolins.

Malgré tout, il y a tant d'excellentes choses dans le projet de M. Demolins, il répond à un tel besoin, impérieux bien qu'il ne se fasse guère sentir, chose étrange, il est susceptible de développer, s'il réussit, un mouvement si fécond, que je m'en voudrais de ne pas le signaler aux lecteurs du *Spectateur Catholique* avec tous les éloges qu'il mérite. Le marasme de la France en particulier et des nations latines en général vient de leur déplorable système d'éducation. On se demande comment après y avoir soumis si longtemps leurs jeunes générations, ces pays-là ne sont pas encore plus bas que ce qu'ils sont. Il leur a fallu des trésors cachés d'énergie et d'intelligence pour résister à un pareil régime.

Je crois d'ailleurs qu'il y aurait place, même après l'initiative de M. Demolins, pour d'autres tentatives que je crois naturellement meilleures. Je rêve un collège où l'éducation anglaise serait moins entachée, je lâche le mot, de snobisme, où par contre, hélas, on sacrifierait un peu plus à la triste réalité qui est que chez nous, la question scolaire est liée à la question militaire (il faut avoir tel ou tel diplôme pour éviter 3 ans de travaux forcés de caserne), et où, surtout, l'éducation serait conçue dans un esprit moins utilitaire, plus métaphysico-étho-esthétique qu'à l'école des Roches, un collège où l'on formerait non seulement de hardis commerçants et de confiants agriculteurs, mais aussi, et autant que possible, des héros et des saints, des magnanimes et des « altanimes ». Ce collège-là, si je le fonde jamais, je l'appellerai naturellement *le Collège synergique* !

HENRI MAZEL.

Des Revues Catholiques en Belgique, (Discours prononcé au Congrès des œuvres de jeunesse, à Lille) par *Paul Mussche*. (Lille.)

M. Mussche est un jeune collaborateur de *la Lutte* que l'âge, la foi et les bonnes intentions ont rendu camarade à quelques uns de mes amis. Je ne le connais pas et le *Spectateur* non plus. Et que lui connaît peu le *Spectateur*, ce qu'il a bien voulu en dire, avec l'intention d'ailleurs et sans doute de nous être agréable, le prouve.

Ce serait mauvais gré que ne pas néanmoins l'en remercier, avec prière tout au plus d'au moins avertir dans la suite les revues « au nom desquelles il va apporter l'amical salut de confraternité et le juste tribut d'admiration ».

Un récent appel au public par les éditeurs de la *Lutte* affirme rondement : (*ce fut*) *Parmi le comité de la Lutte que fut choisi le délégué chargé de parler des périodiques belges au Congrès catholique de Lille.* » Comme dans les sections parlementaires alors : le membre seul présent se nomme rapporteur et adopte ses conclusions à l'unanimité....

Au principal, ce discours contient en outre d'un historique ridicule, où la *Revue Générale* p. ex. est traitée par prétérition et les revues flamandes non nommées, une apologie de la revue bruxelloise *La Lutte*, et du lyrisme, dont nous n'acceptons pas la responsabilité :

« De tels spectacles (ces congrès) consolent, fortifient, et par leur éclat, compensent la boue dont des étrangers (?), dans une récente affaire, ont voulu souiller le drapeau de la France. On l'a vaillamment (?) défendu et à vous voir et à vous entendre, je sais que votre noble pays trouvera longtemps encore des mains pour le servir et des cœurs pour l'aimer.... »

Si le vers de Bornier:

« *Tout homme a deux pays, le sien et puis la France* est vrai souvent, il l'est surtout pour nous qui, sans attendre d'elle les « professeurs d'énergie » nous tournons pourtant vers le midi, espérant voir venir du fond du ciel les colombes portant au bec les rameaux verts de l'espérance ! »

Ta, ta, ta... « Espérez ! — Plus d'espoir. » E. D. B.



Autour de l'Histoire : Scènes et Récits par *Monseigneur Baunard*, recteur de l'Université Catholique de Lille. (Paris : Poussielgue.)

Monseigneur Baunard est un chrétien et un classique ; j'aurais dit un païen, en attachant à ce mot le sens restrictif d'amoureux de l'antiquité romaine et grecque.

Cet ouvrage est tellement plein du souvenir de la Rome classique que l'un des chapitres « *Une visite à Volta* » donne une impression d'anachronisme. Il prouve aussi que Monseigneur Baunard sait penser avec ampleur et répudier toute hostilité fondamentale entre la religion et la science. Il a fait sienne la pensée de Volta « je ne saurais prétendre trouver « dans la science des objections contre la religion : pour moi, « je ne vois que Dieu partout. » Bien des catholiques auraient

dù méditer cette parole, au moins dans la seconde moitié de ce siècle.

Le livre de Monseigneur Baunard donne une impression composite : il fait songer à Gebhart, surtout au Gaston Boisier des *Promenades Archéologiques* et aussi, le dirai-je, à Anatole France. Cela ne veut pas dire qu'il manque de note personnelle. Il suffit de citer pour s'en convaincre « *Labeur et Bonheur* » page délicieuse de sentiment et de tendresse, la toute charmante légende « *Les trois pièces d'or des Mages* », « *Les thérapeutes* » fragment d'un livre qu'on ne peut que regretter de savoir inachevé : tels ces débris de statues qui font rêver de prestigieuses reconstitutions.

Le chrétien se retrouve surtout dans « *Les Témoignages* » essai de complément à un évangile apocryphe de Joseph d'Arimathie et dans « *Romaine de Todi* », tentative intéressante de restauration de la société Romaine au quatrième siècle, quand les vieilles familles patriciennes encore polythéistes luttèrent contre l'influence et l'autorité de l'Empire désormais chrétien.

« *Le Ruminant* » « *Au Colysée* » « *La fin de Pilate* » nous conduisent à l'aurore du christianisme, où Paul de Tarse pouvait sans risques converser avec Sénèque, où les témoins de la Passion se répandaient par le monde, où les juifs éveillaient déjà les méfiances de l'Empire n'amplement détournées ensuite sur les chrétiens.

L'énigmatique figure de Pilate a tenté Monseigneur Baunard, comme elle tenta Anatole France, comme elle attire tout homme capable de réflexion. Le « *Sub Pontio Pilato passus* » du Credo assure l'immortalité au proconsul de la Judée, immortalité d'ailleurs sans charme. Et cependant devons-nous regretter que son Veto n'ait pas soustrait aux juifs leur Victime et au monde la Rédemption ?

Vingt ans après le Drame du Calvaire, et quelques années seulement avant la persécution de Néron, quel fut le sentiment de Pilate aux premières prédications apostoliques ? Mourut-il du remords du Déicide comme le veut Monseigneur Baunard, ou ne garda-t-il aucun souvenir de cette épisode de son proconsulat, selon la version d'Anatole France ?

Il est peu probable que Pilate ait pu avoir l'intuition du rôle futur du christianisme, et à cet époque une vie obscure pesait bien peu à la conscience d'un proconsul. Ce proconsul connaissait les juifs ; il savait avec quelle ténacité, quelle fertilité de moyens, quelle audace impudente cette race s'acharne à la perte de ses victimes et au salut des siens. Il ne voulut pas entamer avec eux une lutte dont les intrigues répugnaient sinon à sa franchise au moins à son scepticisme.

D^r FORTUNÉ MAZEL

Mon dernier Livre, par *Zenaïde Fleuriot* (œuvre posthume.)
(Paris et Poitiers : Oudin.)

Voici un brave livre. Vous connaissez la formule «Ton livre est bon, brave homme, il fait aimer»; certes, elle s'applique ici cette formule et ce livre fait aimer; mais, ce qu'il entreprend bravement de faire aimer est tout bonnement menu et à première vue ferait plutôt sourire : c'est l'ordre dans la vie de tous les jours ; du train-train de sa vie terre à terre il s'agit de bannir le vide, le vague, l'imprévu, le désœuvré, le caprice et tout cela par un règlement qu'une jeune femme du monde se décide à suivre en esprit chrétien, avec pour guide l'amitié d'une sienne amie religieuse qui raisonne choses du monde et Saint Ignace, retraite. Imitation d'une façon humble et droite qui lui sied, et qui est pleine de bon apostolat affectueux et convertisseur. Et ce tout n'a pas l'air moitié aussi prêcheur que je viens de le dire. En une préface du livre il est fait entendre que le livre a coûté gros de souffrance à être écrit avec cette teneur qui n'en fait plus un roman, mais un œuvre sérieuse et pieuse, composée de tout cœur et dououreusement avivée et précise pour être pratique.

Abbé ARMAND THIÉRY.

Saint-Cendre, par *Maurice Maindron*. (Paris : Revue Blanche).

L'imagination de l'Alexandre Dumas des *Trois Mousquetaires* servie par une érudition vraisemblable et alerte (M. Maindron doit être un des plus experts visiteurs de Cluny, selon qu'on s'en aperçoit aux rubriques du *Nouveau Larousse Illustré*) constitue M. Maindron. C'était très vieux hier, c'est du nouveau neuf aujourd'hui. Et Saint Cendre et Cyrano marquent le retour de l'aventure pittoresque. Malheureusement, j'ai peu le temps à me distraire. M. Maindron, qui a décidément tout ce qu'il faut pour satisfaire aux exigences publiques, a prêté à son héros un tempérament de paillard. Encore qu'en ces livres d'art pur et qui sont un amusement d'auteur, la signification des événements soit peu intentionnelle, on pourrait constater ici le triomphe définitif de la copulation animale et les mauvaises fins des relations anormales aussi bien que des affaires de sentiments.

Saint-Cendre — Cyrano à rebours, et bien de l'incontinence, est le sardonique Don Juan des bandes huguenotes.

F. NONNIGER.



Chevaliers rustiques, épisode de la Guerre des Paysans, par *l'abbé Franz Van Caenegem*. (Namur : Jacques Godenne).

Nous devons à M. l'abbé Van Caenegem une importante contribution historique à la Guerre des Paysans, (1) dont il faut lui savoir gré.

Brûlé, sans doute, de flammes héroïques, il voulut amalgamer dans le présent opuscule, avec une préoccupation artiste la fantaisie du décor, des faits incidents, et un point d'histoire. Je ne sais si son intention se trouve réalisée. Mais celle-ci tend vers un noble but, et M. Van Caenegem mérite toutes les sympathies.

G. VIRRÉS.

(1) *La Guerre des Paysans*, (Bruxelles: Société Belge de Librairie).



Un arrêt des presses, imputable à une grève des typographes, ayant provoqué chez nos collaborateurs une certaine hésitation que ne rectifia, sans doute, pas suffisamment le zèle de la direction, la périodicité de cette revue en fut compromise.

Le retard notoire en laquelle elle se trouve, certes, aussi néanmoins l'étude de modifications projetées et le souci d'une organisation définitive déterminent la direction à reculer la parution du Tome V du « Spectatevr Catholique » au 1 Janvier 1900.







Edition de luxe } N° 29
30 copies

N° 22-24 (Tome IV)

le Spectatevr catholique

Propre du Mois :

- Sœur Anne de Marquets** (1605) : Sonets pour la feste de la Veneration nostre Dame.
 Sonets pour la feste de Toussaints. Les nouelz faitz à lonneur de ihesus christ.
- Impression anonyme** (XVI^e siècle) :

Science religieuse :

- M. Marius André** : Le culte de Duns Scot et Raymond Lulle pour l'Immaculée Conception.
- X. (de Constantinople)** : Le cahier de doléances de l'église catholique d'Arménie.

Art religieux :

- M. Francis Viellé-Griffin** : Messe de Minuit.
M. F. Montagnon : Un pauvre Noël.
- M. Edmond de Bruijn** : M. Adrien Mithouard ou l'Idéalisme réduit au bon-sens.
- M. Adrien Mithouard** : Le Livre du Vertige.
- M. Maurice Denis** : Les Arts à Rome, ou la méthode classique.
- M. Émile Bernard** : Sur les manifestations extérieures, ou du Verbe fait chair.
 Sur les Icônes byzantines et l'art hiératique.
 De l'art chez les anciens et les modernes.
 Simples réflexions sur l'Art.
- M. Edmond de Bruijn** : Les chances du Néo-Impressionnisme.
- M. Max Elskamp** : La découverte d'un pseudo-Memling.
- M. Ernst Deltenre** : L'«Oratorio de Noël» de J.-S. Bach.
- M. Th. Braun ; M. E. Deltenre ; M. F. Nonniger** : Mémorial.

Jugement religieux :

- M^e Hélène de Golesco** : L'éducation féminine selon la tradition chrétienne et les opinions de M^e M. du Sacré Cœur et de M^e d'Adhémar.
- D^r Fortuné Mazel** : De quelques opinions de M^r Fonsgrive.
- M. Edmond de Bruijn** : Expansion coloniale.
- M. Ch. Dumercy ; M. F. Nonniger** : Romans, compositions et diversités.
- M. Ch. Dumercy** : Noir et blanc.

ESTAMPES ET ORNEMENTATIONS

- M. F. Vallotton** : Physionomie de M. Ad. Mithouard.
- M. de Praetere** : Le Cloître : la Méditation ; la Mort.
- M. Max Elskamp** : Ornements.

BUREAUX DU SPECTATEVR CATHOLIQUE

BRUXELLES

PARIS

98, rue du Prince Royal.

44, avenue du Maine.

Le Spectateur Catholique

Revue internationale
de Science, d'Art et de Jugement religieux

DIRECTEUR

M. EDMOND DE BRUIJN

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 heures)</i> 44, avenue du Maine PARIS	M. THOMAS BRAUN au Siège de la Revue 92, rue du Prince Royal BRUXELLES	M. WILLIAM RITTE (pays germaniques, balkaniques et Suisse) Dürnstein a/d Donau (AUTRICHE)
--	---	---

M. MARIUS ANDRÉ

11, rue Olozaga

MADRID

M. RAFAEL MITJANA

4, via Gaeta

ROME

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	Abbé P. HALFLANTS, à Louvain
M. EMILE BERNARD, au Caire.	M. GAST. HOORICKX, à Bruxelles
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	M. VICTOR KINON, à Tirlemont
M. LÉON COENEN, à Vilvorde.	M. ISIDORE MAUS, à Bruxelles.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	D ^r FORTUNÉ MAZEL, à Nîmes.
M ^{re} C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. VICTOR DENIJN, à Anvers.	M. ADH. SCHEIJS, à Verrijck-Louva
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	Abbé ARM. THIÉRY, à Louvain
M ^{re} L. ESSEIVA, à Fribourg.	M. HUGUES VAGANAY, à Lyon
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. FIRM. VAN DEN BOSCH, à Courtr
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anve
M ^e E. R. GODAR, à Anvers.	Abbé CLAUDIO VOLIO, à Paris.
M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.	M ^e CHARLOTTE WYNS, à Paris.
Abbé L. HALFLANTS, à Tirlemont	

Le Spectateur Catholique laisse à ses rédacteurs liberté de ton et de style, et, avec l'honneur de leur responsabilité, liberté de toute opinion et de toute pensée, en les limites de l'orthodoxie définie ou traditionnelle.

— Les manuscrits ne sont pas rendus. —

ABONNEMENT ANNUEL :

(Édition de luxe sur papier de Hollande Van Gelder : 20 fr.)

Tomes I, II, III et IV : 5 frs. le tome.

Le Spectateur Catholique paraît en fascicules illustrés mensuels et formera II Tomes de 300 pages par an.



Pour la feste
de la Veneration nostre Dame,
autrement dicte
du saint Rosaire ou Chapelet.



[CCCCXV.]

Qui pourroit dignement elle Vierge honorer,
Qui n'est pas seulement de royale famille,
Ains est de ce grand Dieu espouse, mere & fille,
Qu'on doit craindre sur tous, servir & adorer ?

De Dieu qui a voulu de tant la bien-heurer
Qu'en elle il a choisi son sacré domicile :
Et tous les plus beaux dons que sa grace distile,
En elle il les a mis pour mieux la decorer.

Si qu'elle n'eut iamais, & n'aura sa pareille :
C'est l'estoille de mer, c'est l'aurore vermeille,
C'est la fontaine viue, & le iardin parfait,

Dont nous auons les eaux de vie & sapience ;
Les fleurs et fructs d'honneur, de grace & d'excellence
D'autant qu'en elle Christ pour nous homme s'est fait.



[CCCCXVI.]

On doit bien t'honorer, ô Vierge glorieuse,
Qui pour nous enfantas le beau fruct virginal
Et qui brisas le chef du serpent infernal,
Par la force & vertu de ta semence heureuse.

Tu as, comme Iudith, pudique et vertueuse,
Occis du peuple saint l'ennemy capital,
Et nous as deliurez du sorte triste et fatal,
Dont Sathan menaçoit nostre ame langoureuse.

Si que nous confessons pour ta sainte victoire,
Que de Hierusalem tu es l'insigne gloire,
La ioye d'Israël, de ton peuple l'honneur :

Mais l'effect principal de ta victoire adextre,
Procède de ton Fils, qui est ta force & dextre,
Et aussi de luy vient nostre eternel bon-heur.



[CCCCXVII.]

Voulons-nous façonner de maintes belles roses
 A la mer de Dieu vn chapeau gracieux ?
 Méditons sans cesser, d'vn cœur deuocieux,
 Les celestes beautez qui sont en elle encloses.

Pensons les actes saints, & les diuines choses
 Qu'a faict Iesus son fils pour nous ouuir les cieus,
 Dont nos premiers parens, pour estre ambicieux,
 Auoyent à tous humains iadis les portes closes.

Sur tout suyuons la foy, l'humblesse & patience,
 La douceur & la paix, la chaste continence,
 Dont son cœur a esté saintement reuestu :

Ces fleurs-là luy seront vn present agreable,
 Car pour faire vn bouquet ou chapeau desirable,
 Il n'est plus belles fleurs que les fleurs de vertu.



[CCCCXVIII.]

Portons vn chappelet de roses et de fleurs,
 Non de celles qu'on voit prendre en terre racine,
 Ains de celles qui ont au ciel leur origine,
 Et que le saint Esprit fait produire en nos cœurs.

Il n'est si grief tourment, ne si tristes langueurs,
 A qui ces fleurs ne soient certaine medecine,
 Par la propriété de leur force diuine,
 De leurs rares beautez & souëfues odeurs.

Les blanches ce sont Foy, chasteté, innocence :
 Les rouges charité, ferueur, et patience,
 Qui toutes ceintes sont d'espines à l'entour.

« Car en difficulté gist de vertu la gloire ;
 » Sans bataille on ne peut obtenir la victoire,
 » Ny sans peine acquerir le tranquille seiour.



[CCCCXIX.]

Quiconque ha de Iesus l'amour au cœur escrit,
Il doit incessamment par maint hymne & cantique
Celebrer les vertus de la Vierge pudique,
En qui ce doux Sauueur nostre humanité prit :

Car il ne faut douter qu'à la gloire de Christ
Ne redonde l'honneur qu'à sa Mere on applique ;
Et qu'ainsi cela soit, luy-mesme nous l'explique
En maint passage & lieu de son diuin escrit.

Chantons donc & loüons ceste Vierge honorée,
Qui sur tous a esté par son Fils decorée
De tout ce qui est beau, excellent & parfaict :

Et si pour louüanger vn si rare merite,
Nostre style est trop bas, nostre voix trop petite,
Qu'elle reçoïue au moins le desir pour l'effect.



[CCCCXX.]

Si nous désirons rendre à la Vierge honorable
Louüange, gloire, honneur & veneration,
Ayans son excellence en admiration,
A qui rien ne se voit égal ny comparable :

Sçachons certainement qu'vn los plus desirable
Ne luy peut estre offert, que l'imitation
De ses rares vertus, en contemplation
Desquelles Dieu nous est propice & fauorable.

Car bien que le salut de tout le genre humain
Depende entierement de ce Roy souuerain,
Qui s'est daigne vestir de nostre chair mortelle,

Si toutefois la Vierge humblesse en soy n'eust eu,
Auec amour & foy, elle n'eust pas conceu
Cet espoux & Sauueur de toute ame fidelle.



[CCCCXXI.]

Duis qu'il est commandé par la voix prophétique,
De louer en ses saints le souverain Seigneur,
Combien luy doit-on rendre & gloire & d'honneur,
Pour la perfection de la Vierge pudique ?

En laquelle il a fait vn œuvre magnifique,
Lors que la preservant de tout vice & mal-heur,
Il l'a fait surpasser en grace & en valeur
Toute nature humaine & nature Angelique :

Et quand avec l'honneur de pure intégrité,
Il luy a concédé l'heur de maternité,
Et que luy-mesme a pris nostre nature en elle :

Si que d'elle naissant, & vray homme & vray Dieu,
Il est venu mourir en ce terrestre lieu,
Pour nous donner au ciel vie & gloire éternelle.



[CCCCXXII.]

La terre ne produict tant d'agréables fleurs,
On ne voit luire au ciel tant d'estoilles brillantes,
Il ne se trouue en mer tant de perles luisantes,
Que Marie ha de fruits, de dons & de valeurs.

Aussi Dieu veut par elle alleguer nos douleurs,
Guerir & renforcer nos ames languissantes,
Les orner, les nourrir, & les rendre contantes,
Tournant en ioye & ris nos soupairs & nos pleurs.

Je dis cecy d'autant que par la Vierge insigne
Dieu nous donne son Fils, qui est la medecine,
La gloire, la beauté, l'aise & contentement,

La vie & le salut de toute fidelle ame :
Et puis que nous auons tant d'heur par ceste dame,
Qui la pourroit iamais louer suffisamment ?



[CCCCXXIII.]

Si on prise beaucoup le champ, l'arbre, la vigne,
Qui produict bon froment, bon fruit, & bon raisin,
Dont se fait vn beau pain, vn doux mets, vn bon vin,
Qui nourrit, qui repaist, qui la soif desracine :

Combien doit-on louer la Vierge sainte & digne,
Qui heureuse a produict Christ le Roy souverain,
Qui est le pur froment, le fruit entier & sain,
Et le raisin qui rend vne liqueur diuine ?

De ce froment est fait le beau pain de l'autel,
Qui conforte & nourrit, qui rend l'homme immortel ;
Le doux mets de ce fruit repaist l'ame de grace :

Et de ce beau raisin le vin delicieux
Esteint en nous la soif des desirs vicieux,
Et donne vn aise au cœur qui tous plaisirs surpasse.



[CCCCXXIII.]

Si les deux espions du peuple d'Israël,
Furent saueez des mains de la troupe guerriere
Du Roy de Hierico, par la bonne hosteliere,
Qui les sceut dextrement cacher en son hostel :

Deuons-nous pas, Chrestiens, attendre vn secours tel
De la Mere de Dieu & Vierge singuliere,
Qui renuerse & destruit par sa sainte priere,
Les desseins de Sathan, nostre ennemy mortel ?

Le Seigneur dit-il pas à ce Serpent infame :
Je mettray telle haine entre toy & la femme,
Et entre ta semence & la sienne, qu'en fin

Elle te brisera la teste audacieuse
Et sa semence en croix sur toy victorieuse
Sauuera les esleuz de ton mortel venin ?



[CCCCXXV.]

Si le sage parler d'une femme eloquente
Sceut appaiser Daud, irrité grandement
Contre Absalon son fils, par qui cruellement
Ammon auoit receu vne mort violente :

Il ne faut point douter que la Vierge excellente,
Parlant si bien pour nous au Roy du firmament,
Ne l'appaise enuers nous, bien qu'il soit griefuement
Incité à courroux par nostre œuvre meschante.

Lors que nous commettons quelque peché mortel
Crucifions-nous pas de ce Prince immortel
Le cher Fils Iesus-Christ, qui mesme est nostre frere?

Si nous faut-il pourtant le pardon esperer :
Car la bonté de Dieu nous en doit assurer,
Et l'intercession de ceste Vierge mere.



[CCCCXXVI.]

Que la Vierge doit par nous estre honorée,
Qui tant de bien nous a par son Fils apporté,
Et qui de tant de grace, excellence & beauté
Par dessus tous mortels a esté decorée !

Toute nature humaine en elle est restaurée,
Puis que par son Enfant Adam est racheté :
Les dames de vertu qui iadis ont esté,
Pour accroistre son los l'ont fort bien figurée :

Car ainsi que Sara vn Fils elle a donné,
Qui nous comble de ris & de ioye eternelle :
Comme de Rebecca d'elle vn Fils nous est né,

Qui supplante Sathan plein de rage cruelle.
Bref son Fils beaucoup mieux que celui de Rachel,
Nous éleue & repaist au Royaume immortel.





Pour la feste de Toussaints

[CCCCXXVII.]

En ce iour solennel l'Église militante,
Pour exciter en nous les celestes desirs,
Represente les biens, les honneurs & plaisirs
Que reçoit ore au ciel l'Église triomphante,

Dont la gloire et beauté sur toute est excellente :
L'or y reluit par tout, les perles, les saphirs :
Là sont les bons parfums, les fleurs, les doux zephirs,
Et tout ce qui le cœur resiouit & contente.

Mais ce qui plus en fin la comble de bon-heur,
C'est qu'elle voit son Dieu, son espoux & Seigneur,
Qui est de tous esleuz le salaire suprême :

Pour lequel obtenir & regner à iamais,
Il faut que nous viuions saintement desormais :
» Car qui fait bien, sera recompensé de mesme.



[CCCCXVIII.]

Esleuons ore au ciel & le cœur & les yeux,
Pour voir par viue foy, & par affection,
Toute la Cour celeste & la perfection
De ce beau lieu suprême, aimable & gracieux.

Là se siet ce grand Roy de la terre et des cieux,
Qui par son sang paya nostre redemption :
Et pres de luy celle est, qui sans corruption
Le porta par neuf mois en son flanc precieux.

Les Anges puis-apres sont en plus basses marches,
Auec les bien-heureux Prophetes, Patriarches,
Apostres et Martyrs, Vierges et Confesseurs :

Et tous ceux qui de Dieu ont eu l'amour & crainte,
Qui par affection sincere, ardente & sainte,
Enuers Dieu sans cesser sont nos intercesseurs.



[CCCCXXIX.]

Puis-que nous desirons en ce iour venerable
Honorer tous les saincts, il faut premierement
Loier celuy duquel procede entierement
Toute leur sainteté & leur gloire admirable.

C'est ce grand Dieu immense, eternel, immuable,
Tout-puissant, sage, iuste & bon infiniment,
Dont toute chose a pris estre & commencement,
Et qui se donne aux siens pour loyer perdurable.

Car il est le repos, la vie & la lumiere,
La beauté, le bon-heur, la ioye singuliere,
L'excellence, la gloire, & la perfection :

Bref le souuerain bien, qui seul est desirable :
Si qu'on doit estimer le cœur bien miserable
Qui ne se ioint a luy d'ardente affection.



[CCCCXXX.]

Au royaume eternel il n'y a creature,
Qui soit plus excellente & plus digne d'honneur,
Que celle Vierge en qui le souuerain Seigneur
Nous voulant racheter print humaine nature.

Ceste Royne assistant, comme dit l'Escriture,
A la dextre de Christ, ha selon sa grandeur
Le beau vestement d'or d'eternelle splendeur
Et de toutes vertus l'immortelle ceinture.

C'est la Dame des cieux, des Anges et des hommes,
D'autant qu'elle a produit le grand Roy supernel :
C'est l'estoile de mer, par qui reduits nous sommes

Au desirable port de salut eternel :
Car comme Christ nous rend fauorable son Pere,
Aussi nous fait-il grace en faueur de sa Mere.



[CCCCXXXI.]

Ce grand Roy qui tient seul toute la monarchie
De la terre & des cieux, ha pour ses legions
D'angeliques guerriers cent mille millions,
Ordonnez en neuf rens par triple hierarchie :

Lesquels pleins de beauté, pleins de gloire infinie,
Le ventent seul autheur de leurs perfections,
Et rengent à son vueil toutes leurs actions,
Le loüans sans cesser par diuine harmonie.

Bien qu'ils ne laissent point la vision de Dieu,
Ils nous viennent garder & defendre en ce lieu,
Nous incitent à bien, puis au ciel nous conduisent :

Offrent à Dieu nos vœux, chassent nos ennemis :
Car puisque hors du ciel ils les ont pieça mis,
Ils peuuent empescher qu'en terre ils ne nous nuisent.



[CCCCXXXII.]

Qu'il fait bon voir au ciel les Anges innombrables,
Ornez d'infinis dons, & d'extrêmes beautez !
Les ardens Seraphins, au plus haut exaltez,
Les Cherubins luisans, les Thrones redoutables,

Les Dominations, les Vertus admirables,
Les Puissances apres, & les Principautez,
Les Archanges avec les Anges deputez
A nous estre en tous lieux gardiens secourables.

Par le prophète sont ces neuf ordres d'esprits
A bon droict comparez à neuf gemmes de prix,
Pour monstrier leurs valeurs & leur noble excellence :

Aumoins i'enten selon nostre capacité :
Car comprendre & sçauoir gloire & dignité,
Cela passe du tout l'humaine intelligence.



[CCCCXXXIII.]

⓪ qu'on doit honorer les patriarches saints,
Dont Iesus-Christ a pris, selon la chair naissance !
Si que nous serons tous beneists en leur semence,
Si nous suyuons leur foy & louables desseins.

Non moins doit-on louer ceux qui ont aux humains
Prophetisé de Christ la future alliance,
Sa naissance & sa mort ; & qui d'ardeur immense
Leuoient tousiours au ciel & le cœur & les mains :

Qui sans craindre des grands l'effroyable menace,
Preprenoient les pechez d'une zelée audace :
Si que plusieurs d'entr'eux en ont souffert la mort,

D'autant que verité est tousiours odieuse :
Mais plus on leur a faict & d'iniure & de tort,
Leur recompense en est plus grande & glorieuse.



[CCCCXXXIII.]

Auant que Iesus-Christ, vray Soleil de iustice,
Eust produit de salut le beau iour gracieux,
Le monde estoit tombé par ses faicts vicieux
En vne obscure nuict d'erreur & de malice :

Mais Dieu par sa bonté, faorable & propice,
Faisoit paroistre alors, comme astres radieux,
Les Prophetes diuins, et les bons Peres vieux,
Qui luisoient en doctrine et en saint exercice.

Leur influence encor profite tellement,
Que nostre foy par eux ha grand accroissement,
Quand nous considerons que ces saints personnages

Ont tous les faicts de Christ predict & figuré.
Doit-on pas d'une chose estre bien assuré,
Quand approuuée ell'est par tant de tesmoignages ?



(Au pp. 308-18 de : SONETS SPIRITUELS, de feüe
tres-vertueuse & tres-docte Dame S^r Anne
de Marquets Religieuse à Poissi. A Paris,
chez Claude Morel. M. DCV.)

La précieuse collection des rarissimes Noël's qui suivent, et que l'inépuisable obligeance de M. J. B., bibliophile lyonnais, permet d'offrir aux Spectateurs catholiques, est-elle inédite ? le transcripteur l'ignore, n'ayant eu le temps matériel de s'éclairer sur ce point. Mais, de l'avis du propriétaire de la plaquette luxueusement emmarquinée, les dits Noël's n'ont pas été publiés par M. Picot, l'homme de France le plus versé en la matière. Il appartiendra à ce dernier, le maître en la bibliographie du XVI^e siècle, de décider à quelle époque ces chants populaires (!) ont été composés et dans quelle partie de la France.

Pour la transcription, l'original gothique, sans nom d'imprimeur ni date, a été reproduit aussi exactement que possible et sans autres corrections que les lettres retournées par l'imprimeur primitif.

H. V.



Les nouelz faitz a lonneur
de ihesucrist. Et sont or=
donnez comment on les doit
chanter **D D D D D D D D D D D D**

I. A la venue de nouel
Chascun se doit bien reiouyr
Car cest le testament nouel
Que tout le monde doit tenir
Et par son orgueil lucifer
Dedens abisme tribucha
Nous alions tous en enfer
Mais le filz dieu nous racheta
En vne vierge sen vmbra
Et en son corps voulut gesir
La nuyt de nouel enfanta
Sans peine et sans douleurs souffrir.
Après vng bien petit de temps
Troys roys le vindrent adorer
Aportans myrre et encens
Et or qui est moult a louer
A dieu le vindrent presenter
Et quant il fut au retourner
Herodes le fit poursuiuir
Tres iours et troys nuitz sans cesser.
La virent le doulx ihesucrist
Et la vierge qui le porta
Celluy qui tout le monde fit
Et les pecheurs ..ssuscita
Bien apparut quil nous ayma
Quant en la croix pour nous fut mis
Dieu le pere qui tout crea
Nous doint a la fin paradis
Nouel nouel etc.

II. Nouel nouel iterando nouel
 Triplicando nouel
 O nouel psallite
 Noua vobis gaudia refero
 Natus est rex virginis vtero
 Dum prospero fidemque sugero
 Omnes de cetero talia credite
 Nouel nouel iterando etc.
 Natus est saluator seculi
 Reparator labentis populi
 Dum seduli necnon et emuli
 Laudite paruuli iudei credite
 Virgo regem celorum peperit
 Nouam legem pariens reperit
 Mors deperit quam hostis ingerit
 Gloriam aperit virgo flos inclite
 Factus homo deus in homine
 Concipitur sacro spiramine
 Sub tegmine descendit femine
 Diuino lumine in nostro tramite.
 Per ianum clausam ingrediens
 Homo suam formam accipiens
 Deficiens genus reficiens
 Et partem capiens mortis indebite.
 Lux oritur moritur vicium
 Pax agitur tolitur odium
 Rex omnium pro carnis palium
 Confer remedium salutis perdit.
 Arte sathan eua decipitur
 Seducendo virum induitur
 Ars frangitur et labens labitur
 Dum partus sequitur virginis inclite
 A lenfante de la vierge reau
 Deuons chanter et tous appller nau
 Dame leau tresplus douce que meau
 Donnes nous voir on ceau le roy de maieste

Sus. Or ny seray ie plus bergiere

III. Nous qui viuons soubz la baniere
 De ihesu crist le roy des roys
 Chantons nouel par grant maniere

Tous dung accord sans nul desroys
 Chantons donques tout haultement
 Pour lonnenr de lenfantement
 De la vierge marie mere
 Qui le filz de dieu porta neuf moys
 Pour le mords de la pomme amaire
 Dont pour nous il mourut en croix.
 Considerons deuotement
 Comment pour nostre saulement
 Gabriel remply de lumiere
 Salua tout en rude voix
 En lieu de la femme premiere
 La vierge dont par le auoys
 Tout dit et respond amplement
 La vierge dit tout humblement
 La voulente de dieu mon pere
 Soit faicte sans quelque destroys
 Et a ce mot sans vitupere
 Dieu fut mys sans diuis en troys
 La vierge sans atouchement
 Domme on qui en touchement
 Fut ensainte, sayne et entiere
 De ihesucrist doulx et courtoys
 Ioseph non scauent la matiere
 En fust marry en son patoys
 Mais lange luy dist en dormant
 Ioseph ne tesbays eomment
 Marie ton espouse chiere
 Est grosse, faire ne le doys
 Cest du filz de dieu faiz luy en chiere
 Ioseph dist pas ne le cuidoys
 En bethleem tout doucement
 La vierge sans efforcement
 Enfanta cil qui de misere
 Nous a rachete vne foys
 Que les pasteurs ie vous adiure
 Adorerent en leur sourdoys
 Et les troys roys semblablement
 Ladorerent ensemblement
 Moyennent vne estoille clere
 En luy offrant or bien espoys
 Encens et myrre qui esclaire

En coupes dor et non de boys.
Prions la vierge fermement
Ce son filz roy du firmament
Par humanite nostre frere
Que de vertu ayons harnoys
Fors pour confondre le confrere
De lucifer en ses tournoys.

Sus. Vt queant laxis

O nouel nouel nouel nouel. no.
O nouel nouel nouel nouel. no.
O nouel nouel nouel nouel. no.
O nouel nouel

IV. O freres humains chantons n. dumoins

Au naistre du filz qui fut en croix assix
Clouez piez et mains par iuifz inhumains
O doulx crucifix

Ce fut ihesucrist duquel le saint esperit
Faisant mention cest le digne syon
Contre lantecrist qui chair humaine prist
Pour redemption

Cil que les pastours furent o leurs atours
Veoir en bethleem qui ia suffroit hahan
Pour briser les tours denfer dont les vultours
Tenoyent clos adam

En noble arroy luy offrirent iij roys
Grens dons et puissans en or mirre et encens
Dont aplains charroys furent par grant derroys
Tuez innocens

Pour le grief mesfait dadam et eue infet
Du tout reparer dieu volut preparer
Lieu saint et parfait qui en vierge fut fait
Sans rien separer

O vierge digne marie benigne
Mere de iesus par qui fut mise ius
Nostre royne prens en gre ceste himpne
Pour cil de lasus.

Sainte trinite seul dieu en vnite
Donne nous pardon de noz vices pardon
A perhennite pour la solennite
Que nous te randons

Sus veni redemptor.

V. Or chantons tous grans et petis
Nouel par grant suauite
Et reprenons nos apetis
Car chescun y est inuite.
Adam par sa fragilite
Pour vng mors de pomme iadis
Fut et les siens desherite
De la cite de paradis
Mais dieu si enuoya son filz
Dit auant sa natiuite
Ihesus le quel fut crucifix
Pour briser la captiuite
Gabriel dedens la cite
De nazareth il fut transmis
A marie on recite
Disant aue fut son commis
La vierge entendit ces ditz
Respondit par humilite
La chamberiere de dieu suis
En soit fait a sa voulente
Ioseph le plus de ces amys
Qui auoit voue castete
En fut tout pensif et remys
Pensant comme ce auoit este
Nouel nouel
Des moys apres enuiron six
En bethleem a enfante
Vierge et mere sens rassis
En vng lieu tout plain dorfante
Aux pastoureaulx en fut chante
Le gloria in excelsis
Qui le furent doir asante
En cresche ou il estoit assis
Selon la loy fut circonsis
Ihesus a grant asperite
Puis troys roys vindrent de tharsis
Luy offrir de dons a plante
Prions a la fin de noz ditz
La supernelle deite
Quelle nons maintient tousditz
Et samour et prosperite

Sus brues brues
grosses bombardes

VI. Subout subout quon se reueille
Pour lonneur de nouel qui vient
Ne dormons plus faisons la veille
Et chantons car il le conuient
Toutes les foys quil nous souuient
Que dieu reuint chantons grant erre
A luy seul louenge appartient
Pour paix acquerre

Chantons doncques de corps et dame
Grans et petis au fils de dieu
et a sa mere nostre dame
Qui lenfenta de ceur pieu
En bethleem en poure lieu
De nuyt sans feu a pleine terre
Aupres vng asne et vng beuf
Pour paix acquerre.

Pour reparer le mors de pomme
Voulut prandre incarnation
Et soy faire vray dieu et homme
En vierge sans corruption
Puis souffrit mort et passion
Le doulx syon en tresgrant serre
Par iudaïque nation
Pour paix acquerre

Par sur tous les vaillans gensdarmes
De son corps il a fait escu
Ou sont painctes ses rouges armes
Monstrant que le dyable a vincu
En vne croix il feut pendu
Le bon iesus pour toy pecherre
Et es enfers est descendu
Pour paix acquerre

Lucifer et sa grant puissance
Fut destruit par sa sainte mort
Sa couronne, croix, clux et lance
Les ceurs des bons cristiens mors
Quant conscience les remord
Du grant effort et griefue guerre
Que pour nous endura a tort

Pour paix acquerre
 Enfants dadam qui par batesme
Auez estes regenerez
Et enoigns du saint huyle et cresse
Le doulx ihesucrist honnorez.
Et en sa grace demourez
Et vous pourrez les cieulx conquerre
Ou auecques luy vous seres
Pour paix acquerre.

Sus la brebis morel

VII. Or chantons nouel en la bonne estroine
De lenfant qui est ne de la vierge mere
Qui en ses flans porta la fleur souuerayne
Cest pour racheter nature humaine
Des peines denfer, or chantons nouel.
 Lange gabriel par obeissance
Descendit du ciel sans faire distance
Pour dire a marie dame de plaisance
Vng filz concepueras car cest lordonnance
Du roy eternal, or chantons nouel
 La vierge plaisant fut toute poreuse
Quant elle eut ouy la voix glorieuse
Sy luy respondit depuys ma naissance
Domme qui fut ne ie neu congnoissance
Ne iamais naure, or chantons nouel.
 Et quant ioseph vit marie ensainte
Se nay ie pas fait dist en sa complainte
Lange si congneut sa paure ignorance
Nayes peur ioseph ayes confiance
Dieu ya ouure, or chantons nouel.
 Or sen va ioseph et marie ensemble
Droit en bethleem pour leur logís prendre
La vierge enfanta dedens vne grange
Ou le doulx iesus voulut entreprendre
Sa natiuite, or chantons nouel.
 Les troys nobles roys tous dune aliance
Vindrent dorient en magnificence
Lestoille du ciel leur fit demonstrance
Le roy ont trouue en grant diligence
Et lont adore, or chantons nouel.

Nous prisons tous a icelluy maistre
Qui la nuit de nau ainsi voulut naistre
Qung chescun de nous mette en sa destre
Or disons amen quansy puisse estre
En son benoit ciel, or chantons nouel
Chantons nouel trestous grans et petis
Regrations ihesus le filz marie
Qui tous nous a remys de mort a vie
Quant au monde print mort et passion
Nouel nouel chantons.

VIII. Pour le piche premierement commis

En paradis terrestre par enuie
Quant pere adam mangea le fruyt de vie
Nous fumes mys tous a perdition

Gabriel fust a marie transmis
Lassus du ciel sy embas en la terre
Et sy luy dit vne plaisante nouvelle
Aue maria dominus tecum

Le te adnonce vierge moule plaisam...t
Tu concepueras le filz du roy celeste
Lequel se veut faire homme terrestre
Emanuel saches sera son non. Nouel.

La vierge fort de ce sesmerueilla
Quant lange eu la parolle finie
Luy respondit homme ne cogneu mye
Ne congnoistray par malle entencion. N.

Et de cecy ne fault esbahyr
Puis quil luy plaist sa seruante vueil estre
Deslors conceput le filz du roy celeste
Vertueusement et sans corruption. Nouel.

En bethleem droit a minuit naisquit
En poure hostel ihesus le filz marie
Danges auoit vne grant compagnie
Qui chantoyent vng melodieulx son. Nouel.

Aux instrumens vindrent les pastoreaulx
En bethleem chantant menant grant ioye
Lange de dieu leur anseignoit leur voye
Et a lenfant chescun offrit son don. Nouel.

Troys nobles roys dorient sont venuz
Pour visiter le filz a la pucelle
En bethleem conduit par vne estoille

Or myrre encens luy offrirent pour don. Nouel.

Quant herodes roy cruel entendit
Vng roy nouuel estoit ne en sa terre
Cuidant tuer par ces gens a grant erre
Mourir si fit enfans a grant bandon.

IX. Tous ensemble prions mere et filz
Que ayons paix en ce reaulme de france
Et de tous biens nous doint grant souffisance
Et paradis a nostre fin nous dont
O nouel nouel nouel chantons icy
Nouvelles gens rendons a dieu merci
Chantons nouel pour vng roy nouuel
Quant mesueillay et ieu asses dormy
Ouury mes yeulx vis vng arbre flory
Dont il yssoit vng bouton vermeillet
Quant ie le vis mon cueur fut reiouy
Car grant beaulte resplendissoit de luy
Com le souleil qui lieue matinnet
Dung ozillon empres le chant ouy
Qui es postours disoit partes dicy
En bethleem trouueres laignelet
En bethleem marie et ioseph vis
Lasne et le beuf lenfant couche parmy
La cresche estoit au lieu du bersollet
Lestoille vint qui le iour esclarsit
Qui dorient dont iestoye party
En bethleem les troys roys amenoit
Lung portoit or et lautre myrre aussi
Et lautre encens qui faict tresbon sentir
De paradis sembloit vng iardinet
Quarante iours la nourrisse attendit
Entre les bras symeon le rendit
Deux tourterelles dedens vng paneret
Vng prestre vint dont ie fus esbahy
Qui par parolles mon cueur espamit
Il le mussa dedans vng gastellet
Et sy me dist frere croys tu icy
se tu y croys tu en seras rauy
Se tu ne croys denfer va au gibet
Quant symeon le vit fit vng hault cry
Voicy mon dieu mon saulueur ihesucrist

Et cest celuy qui gloire au peuple met.

En trente iours fut nouel acomply
Par douze vers sera mon chant finy
Par checun iour ien ay fait vng couplet

Sus si conge prens de mes belles

- X. A ce saint iour de la natiuite
Tous crestiens de cueur entierement
Chantons nouel par grant solennite
Car dieu est ne pour nostre sauluement
Nous allions trestous a dampnement
Mes en femme se fit homme mortel
Il nous ayma moult chierement
Quant de pomme morut par vng morcel
Vouloir diuin lauoit premedite
La hault es cieulx moult profitablement
En genre humain fut le peche quicte
Quadam commist pour le trespasement
Quil auoit fait du fruit tant seulment
Luy defendit qui estoit si tresbel
Dont mort acquist a tous ensemblement
Ce neust este le vray emanuel
En grant chartre et grant captiuite
Bien cinq mille ans sans nul alegement
Les habitans regions de pitie
Dombre de mort de peine et de torment
En attendant son doulx aduenement
O quant vindra le vray dieu immortel
Pour vray espoir crient incessamment
Viens deliure ton peuple disrael.
Monstre leur fut a leur necessite
Tresgrant clarte a ce iour proprement
Car le saulueur leur grant mandicite
Auoit long temps apparu clerement
Sy enuoia tantost et promptement
Son messaige son ange gabriel
A la vierge dire certainement
Que concepuroit le roy perpetuel
Après que la sainte trinite
En elle eut fait son saint obombrement
Dedens ses flans cella est verite
Porta neuf moys sans nul allegement

Et quant le temps sapproucha plainement
Que les saintz cieulx celerent le doulx miel
De vierge ne sans nul corrumpement
Iustice et paix descendirent du ciel

Incontinent le ciel fut exite
Par doulx accord en chantant doucement
Et aux pastours fut le fait recite
Qui au pastis leurs troupeaul gardoient
Tous furent pres dy aller vitement
Et adorer icelluy roy nouuel
Et chanterent trestous ensemblement
A haulte voix nouel nouel nouel.

Au lieu furent ou estoit herite
Le roy des cieulx et gisoit pourement
En bethleem tout droit en la cite
Arriuerent grant ioye demenent
Vng chescun deulx si auoit grant talant
De le seruir de leur pouoir tel quel
En luy faisant de tous leurs dons present
Vng chescun deulx luy donna vng ioyel

Prions le doulx roy dimmortalite
Quil nous doint se saint aduenement
Solemniser a grant ioyeuseté
De cueur parfait et veritablement
Car quant viendra nostre definement
Digne soyons du manoir solennel
De paradis en viuant iustement
Ensemblement chantons trestous nouel
Nouel nouel iterumque nouel. en tripliant
Nouel o nouel psallite.

XI. Nouel nouel nouel vous vueil compter
Tout en chantant sil vous plaist escouter
Et dieu louer o mon corps et auoir
Luy deuons presenter a sa natiuite
Chantons nouel ie vous pry clerement
Car dieu est ne dune vierge plaisant
Et moy disant que dorrenauant
aurons rele....t de maulx que aurons porte
Treshumblement la parolle entendit
Dieu de lassus en elle descendit
Après nasquit comme poure petit

Car monstrer nous voulit signe dumilite
Cest elle a qui lange denonca
Aue maria plena gratia
En toy viendra celuy qui te forma
Et ton filz dueiendra qui ton pere a este
Beau sire dieu qui ton filz a transmis,
Pour nous sauluer donne nous paradis
La fleur du lys garder des ennemys
Ottroye a tes amys ioye paix et sante
Nouel nouel

Sus Iesus lumye au cure

XII. Or chantons du cueur ignel o nouel
De la vierge debonnaire
Qui porta dieu nostre pere
Le filz du roy eternel o nouel
Du royaulme celestiel o nouel
Dieu enuoya son messaige
A marie noble et sage
Cest larchange gabriel o nouel
En forme dung iuencel o nouel
Vng bel salut il luy donne
Tu concepueras dieu et homme
Sans ouurage naturel o nouel
La vierge respondit bel o nouel
De dieu ie suis chamberiere
Me soit fait la chose entiere
Comme tu las dit itel o nouel
La fut dieu homme mortel o nouel
Concept en leure en son ventre
Après quil eut des ans trente
Mourut en torment cruel o nouel
En propre corps naturel o nouel
Resuscita sans contraire
Le tiers iour en grant lumiere
Yssit hors de son tombel o nouel
Puis monta lassus au ciel o nouel
Et sassit à la main dextre
Chantons doncques tous au naistre
Du filz de dieu emanuel o nouel.

Sus. Princesse damour excellante

XIII. Nouel auquel auons attente
Damour salut entierement
Chantons nouel petis et grans
A sa natiuite plaisante
Princesse damour excellante
Viure ie ne puy nullement
Se vostre salut bel et gent
De iour en iour ne vous presente
Aue dame tresodorante
Nom de marie moult plaisant
Fleur de iardin tresodorant
Ou ihesu crist a prins naissance
Gracieuse plaisante amante
Qui aides a toutes gens
Vueilles donner paix et bon temps
Au noble royaulme de France
De paradis monstres la sante
Tant que nous puissions clerement
Voir la face du vray enfant
En la gloire qui est manante

Sus adieu les bourgoises de

XIV. Chantons nouel a haulte voix iolye
Regrations ihesus le filz marie
Et luy crions tous merci et pardon
Chantons nouel nouel nouel chantons
Vierge pucelle conduises nous en voye
Pour paruenir a la maison de ioye
Et regardes nostre courage bon
Nostre maistre en bethleem la iudee
Est voulu naistre de iesse la lignee
Pour accomplir nostre redemption
Les miracles ont nonce la naissance
De manuel qui au moys de decembre
Cest apparu pour payer la rancon
Les anges du ciel firent vne grant ioye
Louant le dieu descendit en la voye
Aussy menoiert in celo gaudium
Le roy des roys tout doulx et tout benigne

Fut adore en vng lieu tresindigne
Des pastoureaux menans dances et son
Troys roys apres luy portirent cheuance
Mirre encens et or de grant puissance
Par lestoille qui de grant renom
Mere de dieu tresoriere de grace
Nous te prions en tous lieulx et toute place
Que des anglois la guerre plus nayons
Chantons nouel nouel &c.

Sus la faulce trayson.

XV. Nouel pour lamour de marie
Nous chanterons ioyeusement
Quant elle porta le fruyt de vie
Ce fut pour nostre saulnement
Ioseph et Mari sen allerent
Vng soir bien tar en bethleem
Ceulx qui tenoyent hostelerie
Sy ne les priserent riens
Sen allerent parmy la ville
De huys en huys logis querant
A leure la vierge marie
Estoit bien pres dauoir enfant
Sen allerent ches vng riche homme
Logis demander humblement
Et on leur respondit en somme
Aues de cheuaulx largement
Nous nauons que vng beuf et vng asne
Voyes les sy pres luys deuant
Vous ne sembles que truendailles
Vous ne logeres point ceans
Ils sen allerent ches vng aultre
Logis demander pour argent
Et on leur respondit en oultre
Auez des cheuaulz largement
Ioseph si regarda vng homme
Qui lappella meschant paysant
Ou mene ceste ieune femme
Qui na point plus hault de quinze ans
Ioseph va regarde marie
Qui a le cueur triste et dolent

En luy disant ma chiere amye
 Ne logerons nous aultrement
 Iay la veu vne vieille estable
 Logeons nous y pour le present
 A leure la vierge marie
 Estoit bien pres dauoir enfant
 A minuit cel nuytee
 La douce vierge eut enfant
 Sa robe nestoit pas fourree
 Pour lenue loppe chauldement
 Elle mist en my la creche
 Sur vng peu de fain seulment
 Vne lettre soubz la teste
 Pour reposer le roy puissant
 Treschiere gens ne vous deplaise
 Se vous vives bien pourement
 Se fortune vous est contraire
 Prenez le patiemment.
 En souenance de la Vierge
 Qui print son logis pourement
 En vne estable descouuerte
 Qui nestoit point fermee deuant
 Or prions la vierge marie
 Que son filz vueille supplier
 Quil nous doint mener telle vie
 Quen paradis puissons entrer
 Sy vne foys y pouuons estre
 Il ne nous fauldroit plus rien
 Ainsi fut loge nostre maistre
 Le doux ihesus en bethleem

 Eueillez vous cueurs endormiz

XVI. Leuez vous sus chantons nouel
 Nouel nouel nouel nouel
 Gabriel si estoit commis. Reueilles.
 A saluer la fleur du lys
 Les pastoureaux chantent nouel
 Neuf moys marie portant son filz. R
 Bien est benoist celuy logis
 Qui a porte le roy du ciel
 Nous estions tous forbauis. Reueil.

Du royaulme de paradis
Sy neust este emanuel
Poutant si estes marrys. Reueilles
Sy vous deues vous reiouyr
A la veue de nouel
Chescun corrige ses delis. Reueilles.
Sans murmurer contre nulli

XVII. Dieu nous doint paix a ce nouel
Nouel nouel nouel nouel
Nouel chantons oiyeusement
De marie lenfantement
A marie dit gabriel. nouel
Tu concepueras certainement
Le fiz dieu a ton sauluement
A ce donna responce itel
Gabriel dictes moy comment
Vierge seray tout mon viuant
Adonc luy respond gabriel
Le saint esperit certainement
Concepueras sans corrumpeement
Dont dit la vierge au cueur ignel
Chamberiere suys ie vrayement
De dieu à son commandement
A ce repond qui tant est bel
Lange luy dist humblement
Le saint esperit en toy descend
On est fait dieu homme mortel
Pour donner attous sauluement
Quadam a mys a dampnement
Paex et ioye celestiel
Nous doint le saint enfantement
Chantons nouel appertement

XVIII. Aue vierge qui portates le roy
Marie dame sainte du noble roy
Gratia fut en vous comme ie croys'
Plena vous fustes du roy dieu eternel
Dominus dame qui fit le firmament
Tecum sy fut des le commencement
Benedicta es tu certainement
Tu nous donnas moult precieulx ioyel

Inter omnes les pucelles tu fus
Mulieres par toy sont mises sus
Et cause ya car le doulx ihesus
Benedictus fut ton filz naturel
Fructus de toy nous saulua de la mort
Ventris le cloistre de la vierge est confort
Tui est il de faire nostre accord
Ihesus ton filz a toy nest pas cruel
Sancta des saintes a ton enfantement
Virgo tousiours sans nul corrupement
Marie mere et vierge ensemblement
Ora pro tous le roy emanuel
Pro nobis soyés au iour du iugement.
Ad dominum feras nostre appointment
Deum prions a ce saint aduenement
Amen amen chantons de cueur ignel

Sus. au ioly chans du flagolet &c.

XIX. Nouel nouel chantons nouel

Pour auoir ioye
A la venue de nouel
Chescun doit bien chante nouel
Car le saulument est ne de tout le monde
Qui dabisme nous a gette la profunde
Quant la vierge si lenfanta
Et lange luy denonca
Espastoureaux beaulx pastoureaux
Dieu vous doint ioye
Que le sauluer du monde est ne que desiroye
Les pastoureaux si ont chante
Que le sauluer du monde est ne
En bethleem la cite fut la naissance
En la creche du beuf nasquist a sa plaisance
Prions la vierge humblement
Que dieu nous doint bon finement
Et dieu le pere omnipotent qui est en gloire
Nous chanterons trestous nouel pour luy
[complaire

Sus Ilz sont en grant pancee

XX. Nouel ceste iournee

Chantons nouel nouel
Car paix nous est donnee

Scauons comment il en ala bis
 Lange duciel si sen vola bis
 Tout droit en galilee
 Pucellete y trouua de royalle lignee
 Courtoisement la salua bis
 Et luy dist aue maria bis
 Tu es la bien heuree
 Car par toy si sera nature reparee
 La vierge fort sesmerueilla bis
 Mesnon pourtant continua bis
 Dauoir humble pencee
 Car seulement cela la fit de dieu aymee
 Au consentement quelle donna bis
 Le saint esperit si bien ouura bis
 Que sans faire brisee
 Concept puis enfanta ihesus celle nuittee
 Au temple symeon chanta bis
 Au fleuue iehan le baptisa bis
 Mais la gent de iudee
 A mort si le liura par enuie dampnee
 Et qui bon francoys sera bis
 De chanter ne se feigne ia bis
 Nouel a grant halenee
 Et son bien croistra tout le long de lannee
 Nouel nouel iterando nouel triplicando
 Nouel : o nouel psallite

XXI. Noua vobis quant vient a raconter
 Bonum vinum my fait souuant chanter
 Quant il est cler fort friant et antier
 Tost my fait enyurer et ie suis bien moille
 Vinum album est bon a desiuner
 Tota die ie nen puys pas finer
 Dont fault iune quant ie nen puis trouuer
 Ie nai maile ne denier qui tout ni soit boute
 Deuers le soir est bon le vin vermeil
 Quant ie le boys la larme vient a leiel
 Lors me merueil mest aduis que le soleil
 Me frappe contre loeil adonc ie suis troble
 Audite me si tost my fault coucher
 En me tournant et ie my laisse choir
 Lors sans cesser crie mon amy cher

Apporte le picher ou est le bon vin cler
 Je vous diray comment my fault coucher
 Sans despouller et sans me dechausser
 Soubz vng forcer pour estre penitencer
 Froit my fault endurer ie vous diz verite
 Dicant vobis que ie fais au matin
 Quant ie dormy et respouse mon vin
 Le bois a iung deux fois vng plain terin
 Qui tient pot de limosin facio sic sepe
 Fratres mei bonum est mon mestier
 Je ne fais rien que boire et menger
 Et me galler et plustost le vin taster
 Que ne fait au moustier ie vous dy verite
 Audite me ie vous pry humblement
 Se ie ne bois ie pers lentendement
 Saichies comme ie tiens certainement
 La bouche sechement et ie pers la sance
 Obsecro vous oyes que vous diray
 Se ie ne boys toute ioye perderay
 Je languiray malade au lit seray
 Et tantost fineray ie vous ditz verite

Sus Pycardie la iolye

XXII. Chantons en reuerence voce melodie
 Nouel sans demorance principi glorie
 Lequel par lordonnance celestis curie
 Vient donner allegance plebis tristicie
 Adam par son offence et sue socie
 Nous mist en lindigence regis clementie
 Mais dieu plain de puissance et omnis venie
 De la diuine essence nuncius gabriel
 Si fist signifiance virginis marie
 Que par plus grant prudence digne iusticie
 Mere sans violance fuit indubie
 La vierge excellante et pudicitie
 Cy fist interrogance angelo sobrie
 Comment est concepuance in aluo filie
 Que naye copulance maris vlla die
 La vierge deplaisance iam plena gracia
 Respondent grant prudence faceta facie
 Soit selon ta sentence factum mihi pie

Et a la begniuolence diuine sophie
 La diuine substance gaudio potentie
 En elle sans faillance plena mundicie
 Print nostre corpulance post hec egregie
 Donne nous habondance cuncte leticie
 Apres fit la naissance casus inopie
 Du roy omnipotence sub nostra specie
 Non au lieu de boubance neque superbie
 Mais en humiliance in feno bestie
 De ceste merueillance scripta iheremie
 Nous doint congnoissance mee non isaye
 Certaine demonstrance multe prophetie
 Firent et assurance huius nascentie
 Dame de sapience et lux nostre vie
 Gardes de pestilence hoc regnum francie
 Deffendes de meschance nosque quotidie
 Et donnes bienneurance celesti patrie

Sus Bergeronnette sauoytienne

XXIII. Chanter nous conuient cest raison
 A la venue de nouel
 Et pour nostre redemption
 De nostre vray dieu eternal
 Car du ventre virginel
 Au iourduy yssit le bouton
 Par lequel fruyt spirituel
 Nous est donne aussi pardon
 En obeissant comme bon
 Gabriel descendit du ciel
 Les pastoureaulx gardans moutons
 Disant que le roy eternal
 Estoit ne pour homme mortel
 Qui estoit nostre garison
 Adonc tous de bon ceur ignel
 Honnourons dieu par oraison
 Le bruyt par toute region
 Fut questoit ne le roy nouel
 Adonc trois roys tous compaignons
 Luy vindrent faire hommaige tel
 Chescun dedens vng vaissellet
 Offrirent or et encens bon

Et myrre en chantant nouel
 A dieu qui estoit en mailloclon
 De quoy herodes fort felon
 En feust marry comme cruel
 Par depit le traite larron
 Fit mettre a mor par son bourel
 Tous les enfans qui en bersellet
 Disoyent que ne firent on
 Mal aulcun qui fut criminel
 Mais dieu luy en rendit guerdon
 En quoy les meres ouy si ont
 Plourer gemir en leur ostel
 Adonc marie de marrison
 Va prendre son filz en vng vaissel
 Auecques elle ioseph le bel
 Et le menerent sur lanechon
 Oncques ne feut veu ioye itel
 Destre hors de la prison
 Or donc tous de ceur prions
 Dieu le pere spirituel
 Quil nous monstre par signe bon
 De nous aime a ce nouel
 Et quil nous departe du ciel
 Lassus celle belle maison
 Chante donc nous conuient nouel
 Dieu nous le don a trestous bon

Sus puyz que pantoufles ont le bont

XXIV. Nouel nouel si soit chante
 A dieu le pere tout puissant
 Pour la vertu quil a donne
 Au roy charles preux et vaillant
 Dieu a son peuple regarde
 Quant la getté hors de tourment
 Car long temps il auoit este
 Pour les ennemis ensuyuant
 Le roy Charles si cest arme
 Et si a fort couru les champs
 Tant que les anglois a gette
 Herodes de son puissantement
 En normandie a este

Long temps dont est dommage grant
 Tant que le pays auont gatte
 Tout le royaulme puissant
 Ceulx de bourdeaulx ont regarde
 Quil ne pouroit durer long temps
 De contre charles leur dictez
 Et de contre ses archiers francz
 Ilz sont entre deulz conseilles
 Pour estre ensemble seurement
 Et si ont rendu leurs cites
 Au noble roy et a ces gens
 En vne nue couroune
 En la croix blanche ensuyuant
 De leur delit estoit arme
 Plurieux lont veu appertement
 Dieu a grant amour de monstre
 Au noble roy et a ces gens
 Car sur bayonne la cite
 Cest demonstre visiblement

Sus allegiez moy doulce

XXV. Chantons nouel a la natiuite. n. n.
 Ioysement du roy de trinite
 Qui est venu pour nostre sauluement. n. n.
 Il voulut prendre nostre humanite n. n.
 En la vierge playne dumilite
 Pour nous garder daller a dampnement. n.
 En bethleem celle noble cite. n. n.
 Voulut naistre cest pure verite
 En creche estably pourement n. n.
 Lange du ciel a grant solennite n. n.
 Les pastoureaulx a trestous exile
 Et leur a dit du roy lenfantemant. n. n.
 Trois noblez roys de tresgrant qualite n.n.
 Dor et dencens mirre grant quantite
 Ont presente a lenfant dignement. n. n.
 Or prions tous la saite trinite. n. n.
 Deuotement que chescun soit puicte
 De ces peches au iour du iugement. n. n.

Sus belle dictez moy vostre pan..

XXVI. Chantons nouel par grant plaisance

A la venue dung seigneur
Est descendu en grant honneur
Pour donne a tous patience
Gabriel plain de sapience
A la vierge fut envoye
Dedens nazareth la cite
Pour auoir a dieu raliance
Marie par tresgrant science
Lange tantost respondit
Tout sera fait selon ton dit
Pource que dieu est ma fiance
Le saint esperit de grand puissance
Par diuine operation
De dieu fut incarnation
Par dessus toute intelligence
A la minuyt et sans greuance
Dedens bethleem a este
Du filz la grant natiuite
En pourete et indigence
Prions tous dune aliance
Qui sus tous les cieulx est monte
Qui luy plaise par sa bonte
Auoir de tous nous souuenance

Sus Iay dormy la matinee

XXVII. Cantons tous de ceste nuytee

Nouel nouel nouuelet
A lonneur de nostre dame
Et de son doulz aignelet
Nostre pere roy de gloire
Regardent nostre maiffait
Est voulu naistre de mere
Com chescun croire le doit
Donc vint lange a marie
Nomme ange gabriel
Dist ie te salue marie
Concepueras emanuel
Emanuel dit la pucelle
Ie ne scay pas gabriel
Com sera la chose ytelle

Dy moy messaige du ciel
 Respond le messaige a ce
 Pour vertu du saint esperit
 De toy marie veult naistre
 Les prophetes ainsi lon dit
 Gabriel en soit a dieu le pere
 Puy que ainsi est gabriel
 Sa petite chamberiere
 Suys au roy emanuel
 La nuyt de nouel la vierge
 Sans douleur elle enfanta
 Lange aux pastours la la dire
 Qui moult clerement chanta
 Le fait fut annonce
 A troys grans roys dorient
 Lung porta or lautre mirre
 Et lautre porta encens
 Au deuant eulx vne estoille
 Venoit deuers orient
 Qui les roys dont cest merueille
 Conduisoit en bethleem
 Nous deuons faire grant feste
 Graces et mercis donnees
 Quil nous doint pure pancee
 Le seruir de ceur entier
 France ceur quas tu a suspirer

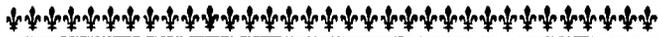
XXVIII. Nouel nouel nouel nouel
 Pour lamour du filz de marie
 Qui est ne cest du fruyt de vie
 Dont messaiger fut gabriel
 Chantons nouel
 A la venue de nouel
 Les prophetes laduenement
 Du messias cest par doctrine
 Ont demonstre par escripture
 Ceur endormy venes auant
 Scauoir comment
 Est ne le filz dieu tout puissant
 Les anges ont champs glorieulx
 Au naissement du roy celeste
 Ont demene et fait grant feste

Les pastoureaux tresioyeulx
De vers les cieulx
Se sont leues pour auoir mieulx
 En enfer estions trestous
Pour le peche du prumier pere
Mes le filz de dieu de mort amere
A liure tous ces amys
Oncques iadis
Ne descendit de paradis
 Et se tu veulx scauoir comment
Regarder bien en lescripture
Des prophetes et sans murmure
Et congnoistras tresclerement
Non autrement
Tu ne peulz auoir sauluement
Laissez moy nouel chanter
Laissez moy aller aller

XXIX. Lautrye quant ie cheuauchoye.

Passant par galilee
 Rencontray vng gorgias
Pourtant blanche liuree
 Messaiger du roy des roys
De la haulte contree
 Qui alloit embassader
La royne de iudee
 Dieu te fault bel au ceur vif
Sur toutes est bienneuree
 Le daulphin de paradis
Vous a samour donnee
 Dont adam aura mestier
Et toute sa lignee
 Dist la vierge ie luy suis
De obeir apprestee
 Quant iouy lappointement
Et la paix fut crie
 Ie me mis a dieu louer
De sa noble assemblee
 Laissey au pie du boisson
Larc la trousse et lespee

Si finissent les nouelz.



La rencontre du Docteur illuminé et du Docteur subtil à Paris, et leur culte pour l'Immaculée Conception—(1306.)



Ses essais de démonstration des vérités de la foi valurent à Raymond Lulle de vives attaques, et son orthodoxie fut d'autant plus mise en doute par ses adversaires, et surtout par les dominicains, qu'il était en désaccord avec nombre de théologiens de son époque sur une autre question de la doctrine catholique : il partageait avec les franciscains la croyance à l'Immaculée Conception. Depuis le jour où elle lui était apparue à la porte de l'Almudaina, lui tendant son petit Jésus à embrasser, Raymond avait voué à la Vierge un culte d'une vénération si exaltée qu'il devait nécessairement être de ceux qui la proclamaient pure au-dessus de l'humanité dans l'instant de sa conception comme dans sa vie entière.

Il fut amené à cette croyance par l'intuition de l'amour qui lui faisait décerner à notre Dame Sainte Marie de si singulières louanges. Il la comparait volontiers à l'aurore qui est le commencement de la splendeur et la fin de ténèbres, car le Fils de Dieu qui est la lumière des lumières et la splendeur de toute splendeur prit en elle la chair humaine ; la Vierge fut tellement illuminée par l'incarnation de Jésus qu'elle fut le principe de la splendeur pour les justes, et aussi pour les pécheurs puisque d'elle naquirent la miséricorde, le pardon et la *recréation* de tout le genre humain. Et l'Ami disait :

« Du chaste lit de l'aurore mon Aimé sortit pour venir en ce monde ; ceux qui pensent qu'il y a des taches en elle doivent croire aussi qu'il y a des ténèbres dans le soleil. » (1)

On pourrait former un des plus suaves recueils de

(1) L'Ami et l'Aimé. 273.

louanges à Marie avec des extraits de ses poésies et de ses traités. Voici du livre *Benedicta tu in mulieribus* une page où, dans un dialogue avec Raymond, la Vierge explique les joies de sa maternité :

« Sache, ô mon fils, que la langue humaine est défectueuse pour manifester les œuvres divines que l'âme sainte sent par la mémoire, l'entendement et l'amour ; aussi je ne puis en révéler qu'une petite partie par des ressemblances. Mais tu peux penser, fils, quand j'entendis l'ange Gabriel m'annoncer de si bonnes nouvelles, me dire de la part du Fils de Dieu : « Je vous salue, pleine de grâce, vous êtes bénie entre toutes les femmes », quand mes entrailles commencèrent à se réjouir, quand je l'eus conçu dans mon ventre, tu peux penser combien je fus remplie de gloire et de plaisir. Sache, fils, que je le fus plus que le soleil de splendeur, la neige de blancheur et le feu de chaleur, car je portai neuf mois dans mon sein virginal celui qui emplit le soleil de splendeur, la neige de blancheur et le feu de chaleur ; et je portais celui qui me portait et qui porte et soutient le ciel et la terre. Essaie de considérer combien je fus pleine de grâce, de vertu et de plaisir !... O fils, et quelle vierge portant le Fils de Dieu Éternel dans son ventre aurait pu manger sans joie, boire sans joie, marcher sans joie, dormir sans joie ni plaisir ! Celui qui est la joie et le plaisir de son Père divin et éternel, et la joie aussi de la nature angélique, je le possédais dans mes virginales entrailles ! Il convient que je me taise, sache-le, fils, car la langue n'a pas un pouvoir ni une vertu suffisants pour manifester quelque chose de la plénitude de l'allégresse que je reçus du Fils de Dieu après l'avoir conçu. »

La foi et l'intuition populaires ne pouvaient suffire à l'auteur de *l'Art Général* et il fut amené à la croyance en l'Immaculée Conception par le raisonnement autant que par l'amour. La Vierge Marie fut engendrée par un père et conçue par une mère qui avaient contracté le péché originel comme tous les êtres humains, mais Dieu en la prédestinant avait sanctifié et purifié la semence d'où elle naquit, et il avait purifié, pour elle seule, le ventre maternel en lequel fut organisé le corps qui devait porter son Fils. La conception de la Vierge fut à la fois

naturelle et miraculeuse : naturelle parce qu'elle fut naturellement engendrée et conçue, miraculeuse parce qu'elle fut sanctifiée par la Sagesse, la Puissance et l'Amour de Dieu. Elle prit, non pas le péché par ses parents, mais la sanctification par le Saint-Esprit qui prépara la voie de l'incarnation par la sanctification comme le soleil prépare le jour par l'aurore.

Adam et Eve étaient en état de parfaite innocence au moment de la création, et ils vécurent ainsi jusqu'à l'heure du péché qui souilla toute leur descendance. Quand, par l'être de la Sainte Vierge commença la *recréation*, il convenait aussi que l'homme et la femme fussent en état d'innocence, simplement et continuellement, du commencement à la fin, sinon la *recréation* n'aurait pas pu commencer. En outre, le Fils de Dieu ne pouvait pas s'incarner dans un corps contaminé par le péché, car Dieu et le péché ne peuvent avoir concordance dans aucun sujet ; la Vierge devait avoir le plus haut degré possible de vertu, de bonté, de grandeur et des autres qualités pour recevoir le Fils de Dieu qui par l'incarnation donnait le meilleur témoignage de sa bonté, de sa vertu et de sa magnificence ; autrement, il n'y aurait pas eu entre le Christ et la Bienheureuse Vierge Marie la plus grande concordance possible, — nécessaire. Enfin, la Mère du Sauveur devait être bénie entre toutes les femmes depuis sa conception et sa naissance ; si sa conception n'avait pas été immaculée, elle aurait été par sa naissance l'égale des autres femmes puisqu'elle aurait participé au péché originel.

Telle était la doctrine que Raymond Lulle défendait par ses écrits et ses discours à Montpellier, lorsqu'il apprit que de graves discussions avaient lieu en Sorbonne sur le même sujet. Il se mit aussitôt en route pour aller y prendre part et répandre encore son enseignement dans une cité où il avait déjà lutté contre les philosophes sceptiques et les averroïstes.

En ce temps là, un jeune homme, le franciscain Duns Scot enthousiasmait les écoliers et les docteurs de l'université parisienne par sa science et sa piété. Il était arrivé à Paris deux ans auparavant précédé par des légendes de grâce et de miracle. Né en Écosse en 1274 au moment où Saint Bona-

venture mourait à Lyon, comme si la Providence eût voulu témoigner sa dilection aux enfants de Saint François en leur envoyant la clarté du Docteur subtil au moment où Elle leur retirait celle du Docteur séraphique, Jean Duns Scot eut la triste enfance d'un être inintelligent et presque stupide ; il ne pouvait rien apprendre des éléments des sciences, et il était la désolation de ses parents et de ses maîtres. Mais il avait une grande dévotion à la Vierge, et un jour qu'il pleurait en la suppliant d'envoyer un rayon de lumière à son entendement, il s'endormit au pied d'un arbre ; et alors Marie lui apparut et lui promit le don d'intelligence à la condition qu'il se ferait son chevalier et la servirait toute sa vie. Dès son réveil, l'enfant se mit à l'étude avec joie, et en peu de temps surpassa tous les maîtres. Comme Raymond Lulle, il avait reçu la science par une soudaine et divine illumination.

On peut noter en cette existence si courte d'autres points de ressemblance entre le Docteur subtil et le Docteur illuminé qui furent, au commencement du quatorzième siècle, les deux grands défenseurs de l'Immaculée Conception. Comme à Raymond, Marie présenta son Enfant à Duns Scot : ce fut en une nuit d'extase ; l'âme du jeune homme ravie vers Jésus criait des versets du Cantique : « Oh ! que n'es-tu mon frère ! que n'as-tu sucé le sein de ma mère ! j'irais dehors à ta rencontre et je te donnerais des baisers ! » ; l'Immaculée entendit les paroles de l'écu qu'elle avait déjà comblé de ses bienfaits ; elle exauça encore cet ardent souhait, et elle lui envoya son Enfant qu'il put serrer et garder quelques instants en ses bras. Dès ce jour, Duns Scot montra sa reconnaissance à Marie en se vouant à la plus stricte pauvreté ; il ne vécut que de pain et d'eau, il se couvrit d'un vêtement de mendiant, et il marcha pieds nus.

Comme Raymond Lulle, et contrairement aux autres docteurs de l'époque, il aimait, en sortant des universités, à aller porter aux humbles, en leur langage, la parole de Dieu et à ouvrir les esprits incultes à la lumière de la vérité ; il oubliait alors l'impeccable science syllogistique que redoutaient tant ses adversaires, et il disait des paroles allégoriques et très simples qui le faisaient

comprendre et aimer de tous. Lucas Wading narre qu'un jour il rencontra un paysan qui jurait en semant de l'orge ; il le rappela au respect des commandements de Dieu qui punit les blasphémateurs ; mais le rustre lui répondit : « Tu perds tes paroles ! Je sais bien, moi, que la volonté de Dieu s'accomplira et qu'il sait de toute éternité ce qu'il doit en être de moi. Eh bien ! s'il a résolu de me sauver ou de me damner, que je fasse le bien ou le mal, il n'importe. Vertueux ou coupable, je n'en irai pas moins où je dois aller, au ciel ou dans l'enfer. Voyons, lui répliqua le docteur, si Dieu a comme tu le crois, imposé de toute éternité une telle nécessité aux choses, pourquoi te donnes-tu la peine d'ensemencer ton champ ? Car si Dieu a arrêté de tous temps que cette orge pousserait ici, que tu la sèmes ou non, elle n'en poussera pas moins ; si, au contraire, il a arrêté qu'elle ne pousserait point, quoi que tu fasses, elle ne viendra jamais en fleur. » (1)

Tel Raymond Lulle allant familièrement expliquer le libre-arbitre aux Mores fatalistes qui labouraient la campagne de Majorque, après l'avoir démontré à leurs philosophes et à leurs prêtres au moyen des règles de son Art.

En 1300, Duns Scot commentait Aristote et Pierre Lombard devant les trente mille écoliers de l'Université d'Oxford, où l'on n'avait jamais eu un maître à la fois si savant et si jeune ; sa réputation franchissait bientôt les mers et les montagnes et se répandait, toujours grandie par des légendes, dans les écoles de France, d'Italie et d'Espagne. Cinq ans après, il était appelé à Paris où l'on voulait entendre son commentaire sur le Maître des Sentences.

Clément V venait d'être élu pape et avait transporté à Avignon le trône de Saint Pierre. Parmi les ambassadeurs que les princes chrétiens lui envoyèrent à Lyon, celui de Ferdinand IV de Castille se plaignait des persécutions que souffraient de la part des Dominicains les Frères Mineurs qui propageaient la doctrine de l'Immaculée Conception et il pria le Pape de mettre fin à ces querelles de deux ordres également respectables, mais dont l'un, celui

(1) Cité dans *l'Hist. Litt. de la France*, tome 25.

de Saint François, plus en contact avec les foules, exprimait mieux les sentiments et les aspirations du peuple auprès duquel il était l'envoyé de la Providence.

Clément V ordonna qu'une grande discussion eût lieu à Paris entre les Frères Mineurs et les Prêcheurs, dont l'Université serait juge. En cette assemblée, Duns Scot fut le chevalier de Marie, selon la promesse faite le jour où elle avait éveillé son intelligence enfantine. On conte que, comme il se rendait à la première réunion, il salua une statue de la Vierge qui se dressait au-dessus de la porte d'une église, puis, s'étant agenouillé, lui demanda des forces pour parvenir au triomphe : « Vierge sacrée, s'écria-t-il, anime-moi contre tes ennemis ! » Et levant les yeux vers Marie, il la vit s'incliner et sourire pour signifier qu'elle l'avait entendu et que sa prière serait exaucée.

La lutte fut longue entre Mineurs et Prêcheurs. Les disciples du Séraphin d'Assise furent fidèles à leur mission d'interprètes et de défenseurs de la populaire ferveur qui, depuis plus de sept siècles, en orient comme en occident était unanime dans son culte pour la Vierge sans tache. Scot domina les disputes ; infatigable, il eut une réponse à tous les arguments de ses adversaires, réfuta leurs syllogismes et leur en opposa d'autres auxquels ils ne purent répondre. Enfin, grâce à Marie qui par le souvenir de sa salutation et du sourire de ses lèvres donnait à son entendement les armes nécessaires, il obtint la victoire et reçut de l'Université le titre de Docteur Subtil.

De cette conférence date, ont dit plusieurs historiens, un décret de l'Université de Paris d'après lequel les étudiants n'auraient été admis à prendre leurs grades qu'après s'être engagés à reconnaître et à défendre la doctrine de la Conception Immaculée. Mais il n'existe aucune trace d'une décision de ce genre dans les premières années du quatorzième siècle, et il est probable que si, dès lors, la croyance populaire et franciscaine fut en honneur à Paris, ce ne fut qu'en 1497 que l'Université la reconnut par un décret.

Lorsque Raymond Lulle arriva à Paris, la discussion ordonnée par le Pape était achevée, mais les

Franciscains étaient encore frémissants de la lutte soutenue en l'honneur de la Reine des cieux et du triomphe qui avait couronné leurs persévérants efforts. Duns Scot, dans tout l'éclat de sa jeune et mystérieuse gloire, voyait toujours autour de sa chaire la foule pressée et murmurante d'enthousiasme des écoliers et des moines. Un jour, il remarqua parmi ses plus proches auditeurs un vieillard à longue barbe blanche, pauvrement habillé comme un pèlerin de loin venu et qui, écoutant très attentivement son discours, faisait parfois des signes d'assentiment ou de désapprobation. Il le prit pour un ignorant égaré en Sorbonne et, lui adressant la parole, il crut l'embarrasser en lui posant ironiquement une question élémentaire : « *Dominus quæ pars ?* Quelle partie du discours est le mot Dieu ? » Raymond Barbe-Fleurie répliqua : « *Deus non est pars, sed totum.* Dieu n'est pas une partie, il est tout. » Scot admira la finesse et l'à-propos de la repartie, et à la fin de sa leçon il fit appeler le pèlerin.

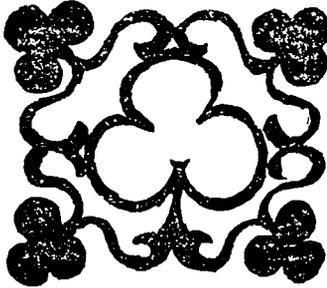
Les deux docteurs, l'un et l'autre subtils, l'un et l'autre illuminés, qui avaient une égale science et la faisaient servir à la gloire du Christ et de la Vierge se devinèrent, se comprirent et s'aimèrent aussitôt. Ils se contèrent leur existence, leurs travaux, leurs projets ; Lulle fit lire à Duns Scot son traité de *l'Immaculée Conception*, et leur accord sur cette doctrine qui ne pouvait être défendue toujours sans péril et dont ils étaient les plus fervents hérauts acheva d'unir le vieillard et le jeune homme par les liens d'une fraternelle affection. L'enfant de la terre froide d'Écosse admirait en l'âme du poète des îles ensoleillées une indomptable ardeur, une extraordinaire faculté d'enthousiasme qui lui avait permis de résister à toutes les tribulations et à tous les déboires, une intelligence surhumaine qui, secondée par les princes de l'Église et les maîtres des hommes et par les circonstances, eût pu transformer l'histoire du monde par la conversion des Tartares au catholicisme, et lui qui croyait ne rien ignorer des sciences de son époque et de la théologie, il lut avec étonnement *l'Art* et les autres traités du Docteur illuminé.

Lulle reconnut en Duns Scot un de ces élus de Marie qui font en ce monde une courte et éblouissante apparition pour monter presque aussitôt vers

les anges ; il voyait sur le front du jeune franciscain la double auréole de la science et de la vertu, et dans son regard, avec la beauté de l'amour, l'ardeur voilée des saints qui vont mourir....

(Chapitre XIII de la VIE DE RAYMOND LULLE, en préparation.)

MARIUS ANDRÉ.





Le cahier de doléances de l'Église Catholique d'Arménie.



DÉNOMBREMENT ; DIOCÈSES. — ORGANISATION CIVILO-RELIGIEUSE DU PATRIARCHE ; DES ÉVÊQUES-MOURAKASS ; ET DES CURÉS-MOURAKASS-VÉKILI. — LE CLERGÉ, SA FORMATION, DÉFAUT D'UN SÉMINAIRE LOCAL. — LE PRÊTRE-MISSIONNAIRE ARMÉNIEN, SON RÔLE AU POINT DE VUE APOSTOLIQUE ET CIVILISATEUR CHRÉTIEN : MANQUE DE RESSOURCES. — SITUATION LAMENTABLE DES DEUX GRANDS DIOCÈSES DE CONSTANTINOPLE ET D'ANGORA. — DEUX MOTS DE CONCLUSION.



Répondus dans tout l'Empire Turc, les Arméniens-catholiques habitent plus spécialement la région comprise entre la Méditerranée, la mer Noire et la mer Caspienne : savoir, une étendue de terre de plus d' 1,300,000 k. c.

Ils vivent au milieu et côte à côte avec des tribus sauvages ou mi-civilisées, différentes de religion et d'origine ; telles que, des Turcs, Kurdes, Tcherkèz [Circassiens], Laz, etc., dont le nombre est incomparablement supérieur à celui des catholiques.

Mieux qu'avec ces diverses populations, les catholiques sont en intime rapport avec leurs compatriotes non-unis, dont le nombre total habitant en Turquie atteint presque 2,000,000 : tandis que celui des catholiques ne dépasse guère les 70,000, y compris ceux de Constantinople et des environs.

Ce fut en l'an 1742 pour la dernière fois que le Catholicisme prit le dessus sur le Schisme, en possédant un Catholicos-Patriarche en la personne d'Abraham-Pierre I, Évêque d'Alep. Depuis, 8 patriarches se succédèrent sur le siège de Cilicie, jusqu'en 1866 : époque à

laquelle le Siège Patriarcal fut transféré à Constantinople par autorisation spéciale de Pie IX. C'est là que réside aujourd'hui le Patriarche Arméno-Catholique, tout en conservant le titre du siège de Cilicie.

Le Catholicisme est aujourd'hui officiellement reconnu en Turquie et y compte 16 Diocèses et 5 Vicariats Patriarcaux. Le premier de ces Diocèses est celui de Constantinople, immédiatement soumis à l'autorité du Patriarche. Ensuite viennent les 4 Diocèses Archevêques d'Alep, de Mardine, de Malatia et de Sivas-Tokat. Les 11 qui restent sont des Sièges Évêques. (1)



L'Archevêque de Constantinople en sa qualité de Catholicos-Patriarche est le chef religieux en même temps que mi-civil de la nation; c'est de lui que relèvent tous les autres Archevêques ou Évêques. Et bien que ceux-ci aient toute liberté de s'adresser directement au Saint-Siège, il en est très peu qui, de fait, usent de cette faveur. (2)

Le Patriarche, comme chef civil de sa nation, est muni d'un diplôme impérial [Bérate], qui lui accorde des pouvoirs civilo-religieux et des privilèges dans tout son domaine patriarcal, tels que : celui de juger les prêtres ; de leur raser la barbe en punition ; de régler les questions de

(1) Ceux-ci sont : Adana, Alexandrie [Égypte], Angora [Ancyre], Brousse, Césarée [Cappadoce], Diarbékir, Karpouth, Erzeroum, Marach, Mouch, Trébizonde. — Artwine, en Caucasic, autre ville épiscopale, a été changée en Vicariat Patriarcal lors de la guerre Turco-Russe, à cause de l'intolérance Russe.

(2) Le Patriarche est élu par l'Assemblée nationale et par les Évêques réunis en synode, et confirmé ensuite par le Pape. — Les Évêques sont élus par les fidèles du Diocèse vacant, puis soumis à la décision du Synode, enfin présentés à la confirmation du Saint-Siège.

succession, celles de divorce et de mariage, etc. etc. (1)

Les Évêques sont munis d'un édit impérial [Ferma], et ont le titre de Mourakass [délégué plénipotentiaire] qui leur donne le pouvoir d'assister aux différents conseils préfectoraux, dont les décisions seront aussi revêtues de leurs seings. En vertu du même titre, ils ont aussi le pouvoir de légaliser les dispositions de legs, les signatures de différents actes publics ; de régler les questions de mariage, etc. etc.

Quant aux curés des centres importants, (2) ils ont par un *permis impérial* [iradé], le titre de Mourakass-Vékili [représentant du Mourakass], en vertu duquel ils ont pouvoir d'assister aux Conseils Cantonaux, et sont munis de quelques privilèges moins importants.



Le Clergé Arméno-Catholique se compose de Religieux et de Prêtres-Séculiers. Des premiers nous ne dirons rien, vu qu'ils n'ont pour but spécial que l'étude et l'instruction ; ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils s'occupent des missions.

Aux prêtres séculiers incombera donc le rôle actif de travailler à l'œuvre d'évangélisation. Ils sont plus de 300, ce qui constitue un nombre assez respectable en comparaison du chiffre

(1) Sous la haute direction du Patriarche se tiennent :

a. une *Assemblée Nationale* composée de 61 membres, dont 8 ecclésiastiques. Elle a pouvoir de régler différentes questions civilo-religieuses.

b. une *Assemblée Religieuse* composée de 10 membres, tous ecclésiastiques. Elle règle les questions purement religieuses.

c. une *Assemblée Directoriale*, etc , etc.

Il ne serait peut-être pas superflu d'ajouter ici que toutes ces supertétations d'assemblées n'ont de fait aucune prise réelle sur la volonté toute-puissante de celui qui les préside.

(2) Sont exclus de ce privilège les curés de la ville Épiscopale, et tous ceux du Diocèse de Constantinople, vu que là le Patriarche et les Évêques jouissent personnellement du privilège et excluent ainsi leurs représentants.

bien modeste des catholiques; mais en considérant l'étendue de leur champ d'action et leur distribution inégale et irrégulière, on s'accordera pour souhaiter avec nous que leur nombre croisse plutôt que diminue. (1) /

La plupart des prêtres séculiers ont fait leurs études à Rome, soit à la Propagande, soit au Collège Arménien. Un bon nombre ont reçu leur formation en France, notamment dans les Séminaires Sulpiciens. Les autres ont été instruits dans le Séminaire national de Bzommar [Lyban], ou bien directement par leurs Évêques respectifs.

A l'encontre de l'ignorance grossière des prêtres schismatiques, le clergé Catholique a donc reçu une formation ferme, et de ce chef il est incontestablement supérieur au clergé de toute autre croyance acatholique de l'Orient. Mais la dissemblance de formation de nos prêtres est la source de nombreux et parfois de graves inconvénients, dont je ne ferai qu'esquisser quelques uns.

Nos prêtres manquent tout d'abord de l'instruction essentielle, celle qui doit être la base de toutes les autres, je veux parler de celle qui doit être en rapport direct avec les exigences du milieu où ils sont appelés à exercer leur mission. A l'âge de 13-14 ans il quittent leur pays pour n'y retourner qu'après 10-12 ans. Ce retour sera pour eux un transport de la lumière aux ténèbres; d'un milieu bien aéré dans un milieu délétère; je dirai plus encore, il sera pour eux un passage de la vie à la mort. Tout d'un coup ils se verront en face de difficultés, auxquelles

(1) Ainsi, tandis que le Diocèse d'Angora possède plus de 40 prêtres, pour une population de 12-13,000 Catholiques, tous groupés en ville [car ce Diocèse ne possède aucune mission], les Diocèses de Diarbèkir, de Karpouth, de Malatia souffrent vraiment de la pénurie d'ouvriers. De même à Constantinople qui n'offre guère plus de 12,000 Catholiques, le nombre des prêtres s'élève à 100, tandis que le Diocèse voisin, celui de Brousse, n'en possède que 4 ou 5, malgré ses nombreuses missions.

ils n'avaient jamais songé, et contre lesquelles ils se trouveront insuffisamment prémunis et armés. En outre, il en est très peu qui sauront conserver le souvenir des cérémonies religieuses, et pas un d'entre eux ne connaîtra les rubriques, ni les chants de l'Église. Voilà pourquoi en maints endroits on a dû supprimer les messes chantées et les offices, le curé ignorant le chant et le budget trop modeste de l'église ne permettant guère de louer des chantres.

Ce n'est pas tout. Qui ne conçoit, en effet, les inconvénients qui peuvent surgir de la rencontre, de la vie côte à côte, de prêtres de formation dissemblable, partant imbus de préjugés les uns contre les autres? Et ce qui pis est, c'est de les voir placés sous un chef ayant une formation toute différente de l'une comme de l'autre des leurs !

C'est là malheureusement ce que nous constatons chez le clergé Arménien. Il existe un grand antagonisme entre les prêtres Collégiens [ceux qui ont fait leurs études à la Propagande] et les prêtres Plébéiens. (1) Ceux-là plus nombreux voudraient accaparer tous les postes. A l'exception de quelques-unes, toutes les dignités de la hiérarchie ecclésiastique sont occupées par eux. Ils jouissent d'une grande liberté dans l'exercice des fonctions sacrées : et c'est ainsi qu'ils refusent toute soumission à leurs évêques respectifs. Ce n'est pas qu'ils aient plus d'instruction, ni plus de mérites, car de fait ils sont les moins doués de culture intellectuelle, et les moins exemplaires dans leur conduite, mais simplement parce qu'ils ont l'esprit plein d'ambition, et pas assez éclairé sur les devoirs ecclésiastiques.

Quant aux prêtres de la deuxième catégorie, ils sont condamnés à être les fidèles serviteurs des précédents. Ils doivent vivre, pour ainsi dire, des miettes qui tombent de la table de

(1) C'est ainsi que les Propagandistes appellent les autres prêtres de formation française ou indigène.

leur confrères Propagandistes. Nous en avons vus, des jeunes ecclésiastiques, doués d'une connaissance très étendue en matières ecclésiastiques et profanes, armés de zèle vraiment apostolique et tout prêts à agir là où l'Esprit Saint les pousserait et qui pourtant se sont trouvés à la sortie du séminaire indignement relégués en un coin obscur, ou condamnés à passer de longues années dans leurs maisons paternelles sans s'occuper de rien.

Par contre, que de fois n'avons-nous pas vu des prêtres de la première catégorie n'ayant d'autres mérites que d'être de vrais modèles de fainéantise et de débauche, élevés à de très hautes dignités.

Il est loin de nous de vouloir généraliser ces accusations pour tous les diocèses. Ce qui nous afflige le plus, c'est de rencontrer de pareils abus dans des centres influents, comme à Constantinople, d'où ils ne tarderont pas à s'étendre dans l'intérieur du pays.

Tous ces inconvénients, provenant d'après nous de la dissemblance de formation du clergé, ou bien résultant d'une formation toute étrangère aux besoins locaux, nous forcent à énoncer cette conclusion : *Que l'existence, ou la création de Séminaires locaux est de nécessité absolue.*

La création de Séminaires indigènes ne sera point sans précédents dans la communauté Arméno-Catholique. Plusieurs Diocèses ont essayé d'avoir leurs Séminaires propres, mais par manque d'une bonne direction ils échouèrent. Pendant longtemps le Diocèse d'Erzeroum forma ses prêtres, mais comme il lui manquait de savants directeurs, il n'en retira aucun avantage notable.

Le Diocèse de Mardine possède aussi un Séminaire, mais c'est toujours le même inconvénient qui s'y présente.

Seul le Diocèse d'Angora [Ancyre] serait à même de fonder un Séminaire analogue à ceux

d'Italie ou de France, et cela parce qu'il compte dans son clergé nombre de membres doués pour être d'excellents directeurs. Il a de plus assez de ressources pour se permettre la fondation et assurer le maintien d'un pareil Séminaire. Mais il est bien désolant de constater qu'il est tout justement l'un des diocèses les plus arriérés en fait d'organisation ecclésiastique. Plus d'une fois, sans doute, on essaya d'y ouvrir un Séminaire, mais comme trop d'intérêts profanes se mêlaient à une œuvre éminemment sainte, Dieu semblait refuser sa bénédiction, et la tentative échoua toujours.

Il n'y a que le Séminaire de Bzommar [Liban] qui puisse se glorifier d'avoir contribué sérieusement à la formation des ouvriers de la Vigne du Seigneur. Aujourd'hui encore il continue à former de jeunes ecclésiastiques, mais il semble avoir perdu beaucoup de son ancien éclat surtout dans ces cinq dernières années. A quoi attribuer une pareille décadence ? C'est ce que nous voulons ignorer, mais à en croire les bruits qui circulent dans la masse populaire, la malveillance de certaines personnes influentes n'y serait pas étrangère.

Nous ne voulons rien dire non plus des tentatives faites à Constantinople même, en vue de la fondation d'un Petit Séminaire. Comme en Orient les charges ne s'accordent que moyennant une forte rétribution ou des protections, les agents, une fois entrés en possession de leurs fonctions, oublient totalement leurs devoirs, et ne poursuivent que leur intérêt personnel. C'est là malheureusement ce qui arriva pour le Séminaire de Constantinople. Il n'eut qu'une demi-douzaine d'années d'existence. Un pareil état ne mérite-t-il pas nos doléances ?



En regard de ces faiblesses de la Communauté catholique en Arménie, nous sommes heureux

de constater la magnanime activité des Prêtres-Missionnaires en province. C'est, de fait, au centre même de l'Arménie qu'il faut se rendre pour admirer ce que le Catholicisme provoque de beau, de divin, de sublime. Là, on verra d'une part l'isolement, les difficultés et les privations du Missionnaire Arménien, de l'autre son activité, sa vaillance, ses beaux travaux apostoliques.

Le Missionnaire vit tout seul, sans vicaire, sans domestique, loin, bien loin de ses parents et de la ville Épiscopale. Cet isolement ne le décourage point, il sent que J.-C. vit en lui, il s'épuise pour son divin Maître; que lui importe alors toute autre consolation humaine? Il est scrupuleux exécuteur de sa charge pastorale. Tous les mois il doit visiter ses fidèles chez eux; tous les dimanches il doit les instruire, les catéchiser. Les dimanches, il les consacre à la visite des malades. A l'école, il doit donner la classe aux élèves des deux sexes, (1) tout au moins trois fois par semaine.

Au milieu de tant d'occupations, il est une autre charge d'un ordre tout différent qui rend extrêmement pénible et critique la situation du Missionnaire Arménien. C'est, comme nous l'avons renseigné plus haut, sa charge de Mourakass-Vékili, ou représentant du Mourakass auprès du Gouvernement. Il a le devoir d'assister à tous les conseils du Gouvernement, de prendre une part active dans les décisions, et de protéger ses fidèles et leurs droits. La prudence, l'équité, l'énergie et l'activité du curé Catholique sont universellement reconnues. Aussi Catholiques ou Schismatiques, Protestants ou Musulmans, tous accourent vers le curé catholique pour

(1) L'enseignement du français est spécialement réservé au Curé. Et il est bon à rappeler ici que l'étude du français est absolument obligatoire dans les écoles arméniennes. Et il n'est école, quelque petite qu'elle soit, où le français ne soit mis en tête du programme.

demander sa protection et ses conseils. Le presbytère prend l'aspect d'une vraie mairie durant toute la journée. C'est là où se rendent les ennemis pour se reconcilier, les chefs de famille pour rétablir la paix et l'union dans leur foyer patriarcal. Enumérer un à un tous les services que ces vaillants apôtres rendent à la religion et à l'humanité dans ces lointains pays, serait une tâche trop longue. Aussi ne faut-il point s'étonner en voyant que le Sacerdoce est tellement respecté dans ces contrées qu'on se croirait transporté aux premiers siècles de la Chrétienté.

Quelle ressource ont-ils pourtant ces vaillants apôtres pour leur propre soutien et pour celui de leurs nombreuses œuvres? C'est là un point resté encore secret à nombre de personnes. Nous avons rencontré en Occident bien des personnes distinguées par leur vaste érudition dans l'histoire de l'Église orientale, qui pourtant ignoraient complètement ce point capital. La plupart d'entre elles ont même osé blâmer publiquement des Prélats orientaux d'une éminente sainteté, les traitant d'hommes fainéants, débauchés et cupides. Nous n'avons nullement besoin de répondre à de pareilles inculpations. Il nous suffira de rapporter des faits authentiques, en laissant à la conscience de nos éminents lecteurs la faculté de prendre jugement.

A part ceux de Constantinople, d'Alexandrie [Égypte], d'Alep, d'Angora, de Brousse et de Mardine, tous les diocèses se trouvent dans un dénûment absolu. L'unique ressource qui aurait pu les soutenir était leur honoraire de messes; mais voilà que cette porte aussi vient d'être fermée pour eux. (1)

Sans doute, l'Œuvre des Missions Catholiques envoie chaque année une somme de 30,000 frs. mais partagée entre 15 Diocèses, de

(1) Avant les massacres, ces honoraires étaient envoyés en partie par l'Œuvre de la Propagande, mais elle vient de les supprimer par des motifs inconnus.

quel secours peut-elle être? A chacun ne revient que 2000 frs. par an!!!. Voilà qui est assez pitoyable!

Ce fut en vain que ces pauvres missionnaires prirent recours auprès de la générosité des fidèles d'Occident, lors des derniers massacres: leur appel ne fut que très peu écouté et ils eurent la douleur de voir échapper la plus belle occasion de conquérir la sympathie de leurs frères non-unis. Le protestantisme en profita pour diminuer à tout jamais l'influence du catholicisme. Partout furent fondés des orphelinats protestants. Bientôt ceux-ci regorgèrent d'orphelins et d'orphelines, lesquels furent envoyés bientôt en Angleterre et en Suisse, et aussitôt remplacés par d'autres.

A vrai dire, nous n'avons qu'à louer ici le zèle et l'activité des protestants. Ils croyaient que l'Occident catholique se réveillerait enfin pour assister de ses aumônes les missionnaires catholiques, et qu'alors ils ne pourraient continuer leur manœuvres. Mais quelle ne fut leur jubilation lorsque le fait attesta tout le contraire!



D'autant que le catholicisme s'honore en Arménie par le zèle, l'activité et la sainteté de ses ministres, d'autant il est deshonoré malheureusement à Constantinople et à Angora par l'inorganisation, l'indifférence et la vie peu exemplaire du clergé.

Angora, il y a une dizaine d'années, était regardé comme un modèle de diocèse. La piété de ses fidèles et leur attachement au Catholicisme égalait ceux des Bretons. Mais l'on ne sait quel souffle délétère passa, dans ces dix

La France elle-même, qui concourait si généreusement à soutenir les vaillants missionnaires par des secours exceptionnels et par des intentions de messes, semble désormais ne plus s'intéresser au sort malheureux de ces apôtres du Christianisme.

dernières années, sur ce grand diocèse.

Tour à tour on a dû fermer les missions d'alentour qui avaient coûté tant de sacrifices. Aujourd'hui, malgré que les catholiques constituent la majorité de la population et qu'ils aient d'abondantes ressources et un clergé nombreux, il est le Diocèse le plus arriéré en fait de travaux apostoliques.

Par défaut d'une bonne organisation et d'une sage direction du clergé, ce diocèse dépérit de jour en jour, et le clergé s'en éloigne pour chercher ailleurs l'apostolat qu'on lui refuse dans son diocèse d'origine.

Non moins désolant est l'état de l'Église et du clergé de Constantinople. Aucune contrée européenne ne la dépasse en indifférence religieuse. Pourtant sous le pontificat de Mgr. Hassoun (1) c'était un diocèse modèle. Des catholiques y accouraient de toutes parts pour se retremper dans la ferveur chrétienne. Que les temps sont changés !

Constantinople avec sa banlieue compte à peine 12,000 arméniens-catholiques. Elle a 10 églises paroissiales et plus de 100 prêtres.

Ce serait une bien grande illusion que de s'imaginer que l'organisation du clergé et des paroisses est analogue ici à celle des autres pays catholiques, et conforme aux décisions des Conciles.

Il n'en est rien.

Les Églises paroissiales ont de fait un curé, mais celui-ci ne s'appuie sur aucune règle pour connaître ses devoirs et les accomplir. Ces curés ne sont ni amovibles ni inamovibles. Ils se maintiennent tant qu'ils savent s'accommoder au bon gré de ceux auxquels pour la plupart ils sont redevables.

Toutes leurs obligations consistent à dire une

(1) Mgr. Hassoun, d'abord Patriarche des Arméniens Catholiques, ensuite devenu Cardinal, a été l'une des plus belles figures de l'Église Arménienne Catholique de ce siècle.

messe (1) et à entendre les confessions de ces rares personnes qui viennent d'elles-mêmes à leurs pieds.

Donc, pas d'œuvres à diriger, pas de conférences ecclésiastiques, pas d'instructions catéchistiques. Les sermons sont totalement supprimés, excepté les dimanches du temps de Carême.

La religion languit dans toute l'acception du mot. Prêtres et fidèles croupissent dans une indifférence outrageante. Les uns et les autres sont également atteints d'une léthargie spirituelle.

Le chiffre du clergé, avons-nous dit, dépasse les 100. Que de précieux services ne devrait-on pas attendre d'un nombre si respectable d'ouvriers? mais hélas! tout esprit judicieux et impartial doit avouer que l'insouciance des chefs et l'absence chez eux d'esprit d'organisation ont seules été la cause des scandales soulevés tous les jours dans le clergé.

Pas un de ces prêtres n'a une charge, un poste. Ce sont autant de vagabonds, errant dans les rues tortueuses de la capitale, et attirant les regards et l'indignation de la population chrétienne et musulmane.

Personne ne s'intéresse à leur sort, et ils se voient contraints de pratiquer des moyens parfois honteux pour gagner tant bien que mal leur vie. Il en est qui ont fini par oublier leur caractère non seulement de prêtre, mais encore d'homme, en s'adonnant à une vie d'orgie.

« En Orient, disait naguère un vénérable prélat latin, en s'adressant à un jeune prêtre missionnaire, on oublie non seulement ce qu'on a appris, mais encore ce qu'on est, prêtre. »

La vie irrégulière et scandaleuse du clergé

(1) Cette obligation subsiste, dussent-ils dire leur messe ailleurs que dans l'Église paroissiale. Le relâchement et l'indiscipline, en effet, les a même portés à s'absenter de leurs paroisses pendant des semaines sans se faire remplacer par un autre prêtre.

doit nécessairement influencer sur celle des fidèles. On n'a du reste qu'à visiter les Églises de Constantinople pour s'en convaincre. Il est peu ou point de contrées, où l'indifférence religieuse rencontre tant d'adeptes qu'à Constantinople.

Les églises n'y sont pas fréquentées; les fidèles ne se souviennent plus des leçons du Catéchisme, la nouvelle génération ne soupçonne guère l'existence de cette science religieuse.

En même temps la liturgie s'est complètement défigurée, les messes chantées et les offices divins sont supprimés. (1) On n'entend plus que la messe basse; ne sommes-nous pas en droit de craindre qu'elle va subir le même sort que les autres offices de la liturgie?

Le mal serait pour beaucoup diminué si l'on s'occupait tant soit peu du clergé en lui livrant du travail. Que d'écoles paroissiales et de collèges (2) manquent d'un bon professeur! Que de postes sont occupés par des gens indignes et même par des schismatiques!

Il est vraiment navrant de constater tous les ans des scandales nouveaux provenant de ce mauvais choix des professeurs.

Ne pourrait-on pas substituer à de pareils monstres, des prêtres, dont la presque totalité possède une instruction solide. D'autant mieux que cela aurait le double avantage et de tenir en bonne réputation les collèges ou les écoles, et de donner du travail au clergé.

Le zèle et le dévouement sauraient bien trouver d'autres moyens efficaces à tel but. Mais ce sont là justement qualités qui manquent à ceux auxquels est confiée la charge de conduire

(1) A peine a-t-on conservé l'usage d'exécuter les Offices divins, tels que Messe chantée, Vêpres, etc., dans deux ou trois églises. Dans toutes les autres églises, les dimanches et les fêtes passent comme n'importe quel jour de la semaine.

(2) Il faut bien remarquer que toutes les écoles et tous les collèges sont de fondation ecclésiastique.

le clergé ; c'est sur eux que pèse toute la responsabilité.



Quelque sombre que paraisse l'avenir de ces deux Églises de Constantinople et d'Angora, nous sommes bien persuadés que le Pasteur suprême ne les laissera guère dans cette triste situation.

Toutes les semaines le courrier nous apporte des nouvelles consolantes du cœur même de l'Arménie. Une province entièrement schismatique, où le Catholicisme n'avait su jusqu'aujourd'hui pénétrer, s'est ébranlée, et c'est par centaines qu'elle fournit des convertis au catholicisme. C'est le vilayet de Van. Grâce aux Dominicains français le catholicisme semble y avoir acquis de solides fondements. En moins de deux ans les catholiques sont arrivés à atteindre le chiffre respectable de 40,000. Ce mouvement a causé une vive émotion aux catholiques de Constantinople. Beaucoup de prêtres reviennent de leur conduite scandaleuse, et nous sommes plein de cet espoir que Dieu se servira de ce moyen pour ramener à lui tant d'âmes égarées.

Puisse le divin Maître accélérer l'heure où le vœu du glorieux Léon XIII sera enfin accompli !

X.

Constantinople, décembre 1898.

N. D. L. D :

Nos lecteurs voudront bien tolérer l'anonymat de ces remarques.

Le soin qu'il doit prendre de s'en cacher est en raison même de l'expérience de notre auteur en ces questions et de la situation qu'il occupe.

Cette présentation du même coup rendra excusable l'exotisme de ces écritures.

MESSE DE MINUIT

Noël et ses cloches, tout là-bas,
Appelle dans la nuit, à travers bois,
Avec des sanglots dans la voix...
Nous nous sommes levés de la table tiède ;
Tu n'entendais que l'hymne encor ! du Roi des rois,
Et j'écoutais du seuil, dans le vent d'effroi,
L'Espoir désespéré qui crie à l'aide !...

Alors nous avons pris le manteau et la torche ;
— La neige éperdument tournoyait sous le porche —
J'ai relevé ma cape, tu as serré ton voile ;
Et nous avons marché, dans la nuit, vers l'Étoile,
Du vieux pas des aïeux, à l'appel des cloches.

Et, vers leur chant, là-bas, dans la huée du vent,
Nous allions, côte à côte, par la route où, souvent,
Sous la lune nouvelle ou le soleil penché,
Nos ombres, devant nous, côte à côte, ont marché
— Où nous suivions nos ombres qui s'en allaient devant,
(Vers quel but ? pour quelle fin ?) l'une vers l'autre penchée —
Tu chantais un Noël ; moi, je marchais, rêvant.

Le portail est ouvert ; mais l'église est déserte !
La nudité de Dieu que l'homme avait couverte
De l'orfrois de son rêve, des pourpres de sa joie,
Frissonnait, devant nous, dans la crèche de bois
— Tu pris ton âme toute et la lui as offerte...

Et moi, j'aurais voulu, prêtre ordonné du Verbe,
Couvrir l'enfant divin d'un vêtement superbe,
L'adorer comme un mage-roi, à deux genoux,
— Tu lui disais, tout bas : Enfant Dieu, sauvez-nous !...

Nous sommes revenus par les sentiers sans herbe.

Je songeais : fut-elle vaine donc, la loi d'amour ?
Christ, voici que la nuit est la même, toujours :
La honte est sur nos fronts comme aux plus anciens jours ;
La parole blasphème et la haine a vaincu ;
Est-ce donc pour ceci que nous avons vécu ?
Qu'espéraient-ils, ceux-là, nos pères forts et tendres ?
Avons-nous pris la torche vive pour la rendre
Éteinte dans la nuit qu'elle doit éclairer ?
Nous légua-t-on l'espoir pour nous désespérer ?...
— Mais toi, dans le silence, tu croyais entendre
Des voix d'anges chantant par dessus les guérets.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



Un pauvre Noël

C'était la nuit du vingt-quatre Décembre. Pas un bruit, pas un souffle, dans la campagne toute blanche.

Çà et là, au fond des combes, à l'orée des bois, les fermes dormaient sous leur manteau de neige. Au loin, plus humble que les autres et plus triste, l'une semblait tapie dans un repli de terrain : on voyait tout juste, sur les vitres d'une fenêtre, palpiter des reflets glauques. Là, une jeune femme était assise : elle tenait entre ses bras un petit enfant de deux mois à peine.

Seule, et lasse du travail de la journée, depuis des heures elle le prenait sur ses genoux et le reprenait, lui parlait, le caressait, l'embrassait, tâchait de le réchauffer. Mais il pleurait toujours ; il pleurait misérablement, remuant ses petites jambes, fermant ses petits poings et les frottant l'un contre l'autre... Il y avait, sur ce raccourci de visage humain que la douleur déformait, une expression d'angoisse qui était navrante. Oh ! l'horrible souffrance qui tue ces innocents ! Est-ce qu'ils entrent au monde pour souffrir ?

Le petit corps gisait sur les genoux de la jeune femme.

Que faire ! Elle avait tout essayé, vainement tout essayé.

Ah ! s'il avait pu parler !... Et, bien sûr, il parlait ! Mais que voulait-il dire, et comment saisir un sens dans ce vagissement monotone et sans fin ? Elle ne savait pas ; elle ne pouvait pas savoir. Ces petits sont des énigmes ! Que désirent-ils, et que demandent-ils ? Ames obscures et douloureuses, âmes closes où se débat une pensée crépusculaire....

Entre ses bras, contre son sein, elle tenait le cher petit, qui était presque mort ; et sur ces paupières ridées, sur ces pauvres joues de momie, un regard ineffablement triste, un long regard plein d'angoisse, tombait des yeux maternels. Et oui, c'était là sa petite âme, c'était son cher amour, le petit enfant qu'elle avait désiré et attendu dans la souffrance, qu'elle avait reçu dans ses bras et couvert de baisers. L'avait-elle aimé et choyé, ce premier-né ! C'est

qu'elle avait encore cette jeunesse d'âme qui fait le cœur des mères plus tendre et plus ingénieux, délicieusement tendre, délicieusement naïf dans la tendresse.

Aussi, combien elle souffrait ! C'était un affreux martyr.

Cette plainte continue, cette lamentation semblable à un râle, ces pauvres petits cris, aigres, rauques, brisés, lui entraient dans le cœur comme une lame. Elle était bien la crucifiée de l'amour maternel... Et toute seule, près de ce feu mort, devant cette douleur qu'elle ne pouvait soulager, et qui la torturait elle-même, toute seule ! Son homme qui était allé à « la ville » pour faire un peu d'argent, n'était pas revenu. Pourquoi ? que lui était-il arrivé ? Mon Dieu, quelle veillée de Noël !

Ailleurs, on parlait : c'était l'heure, maintenant.

On parlait gaîment ; on parlait chaudement vêtu.

Cette messe la nuit, ces cloches qui s'éveillaient là haut et qui sonnaient à tue-tête, la vieille église étincelante et mystérieuse : tout cela, quand elle était petite fille, l'avait enchantée. Quelle impatience au départ ; et, quelle joie, quelle vision céleste à l'arrivée ! L'étoile et les anges chanteurs ; la vierge adoratrice et l'Enfant-Jésus ! L'Enfant-Jésus couché sur la paille, de la vraie paille,..... oui, et tout petit, et qui doit avoir bien froid dans cette étable de Bethléem.....

Ces souvenirs remontaient de sa mémoire.

En même temps, elle jeta autour d'elle un regard, un singulier regard, distrait, presque étonné. Elle songeait..... « Eh oui ! c'était comme cela, l'hiver, la nuit..... Toutes les portes s'étaient fermées devant eux ; on les avait jetés dehors. Oh ! les petites gons, c'est cela. Et ils erraient au hasard, le cœur gros de tristesse, bien malheureux et ne sachant où se réfugier..... Ils ne trouvèrent qu'une étable abandonnée où la bise soufflait une neige fine, qui était de glace. C'est là qu'elle tomba de fatigue et de froid ; c'est là, au milieu de la nuit, en plein champ, dehors « quasiment » et dans la neige, qu'Il vint..... Pauvre femme, pauvre petit enfant ! Oh ! cette naissance, cette nuit glacée et cette misère ! Tout nu et si tendre, entre les plis gelés d'un vieux manteau ! Pauvre petit enfant !

Et elle, quand elle sentait contre sa poitrine le petit corps qui frissonnait, quand elle voyait la petite figure mordue par le froid !..... Mon Dieu !

.....Oh, oui ! vous étiez plus malheureux que nous, et plus abandonnés et plus pauvres. Elle souffrait bien davantage, Lui aussi, Lui surtout !...

.....Mon Dieu, ne nous plaignons pas, nous autres. Souffrons, soumis comme eux et résignés comme eux : « que votre volonté soit faite » !

Allons ! Chère petite âme, ne pleurons plus, ne pleurons plus : soyons sage.... Allons ! dodo, dodo...

Il est né, le Divin Enfant :

Jouez, hautbois, résonnez, musettes...

N'est-ce pas ? nous souffrons moins maintenant....
Dormons....

Qu'il est beau, comme il est charmant !

Qu'il est doux, le Divin Enfant !

Il dort... Ses lèvres, ses joues se sont colorées. Il sourit en dormant ; et quel sourire ? Jamais je n'avais vu cela ! C'est Lui qui l'a guéri, et Il lui apparaît ? Mon petit Jean voit l'Enfant-Jésus.... Les enfants !...»

Délicatement, et d'un mouvement si souple ! elle se coulait près du petit berceau. Et pendant que les grains de son chapelet glissaient entre ses doigts, la reconnaissance et la joie, une joie délicieuse et calme, celle de l'enfant qui laisse tomber sa tête lasse sur le sein de sa mère... et s'y repose, mettaient sur ses lèvres un divin sourire et, dans son regard, cette flamme si pure et si douce qui transfigure les saints. Oh ! oui, elle savait bien, elle sentait bien quelle n'était pas seule, qu'une Pensée Bienveillante et Providentielle veillait, qu'il y a là-haut des âmes amies, là-haut la Vierge maternelle, là-haut un Dieu qui s'est dit notre frère, là-haut le Père, tout bon et tout puissant, qui mesure le vent à la brebis tondue et revêt les passereaux eux-mêmes d'une chaude fourrure. Pour ces simples, le ciel est plein ; pour eux la vie n'est pas la nuit sans étoiles. Ils marchent à l'étoile, entrevue très loin, au delà... comme une aurore...., l'aurore du jour éternel.

Pauvre Noël : Bon Noël !

F. MONTAGNON.



✠✠✠ M. Adrien Mithouard ou l'Idéalisme réduit au bon-sens. ✠✠✠✠✠✠✠✠

Quelque Élie, d'une lignée de maîtres de forges parmi les bois ardennais ? — Je n'en sais rien. Mais alors pourquoi me porte-t-il à revoir le prophète, que peignirent les renaissants, accoudé à un roc aux confins du désert et qui entend passer le vent, à retrouver des traits que M. Darmesteter prête aux « Prophètes d'Israël », et conjointement à me souvenir de ce que Michelet aperçoit dans l'Ardenne et l'ardennais, à me dire que Taine fut de là, surtout Gerson, et qu'en effet mon ami est patient, obstiné, ni fantaisiste, ni spontané, lent, méditatif, grave et féroce vigoureux.

Et toujours je me laisse aller à le concevoir en cette légende iconographique — voyez : un rude forgeron aux yeux clairs s'arcboute, jambes écartées, bras en corbeille, plie une branche de fer et ahane à rapprocher les deux bouts en un cercle parfait.



Car c'est la passion du poète-philosophe de confronter deux éléments d'impression, de les renfermer en un rapport absolu qui étreint une harmonie définitive ; en même temps qu'il est conscient de cette opération de son esprit et troublé de son éminence. Notez qu'il fait descendre Dieu, en tant qu'attribut, comme s'exprime la terminologie, dans la perfection d'un lien logique. L'indissoluble convenance de deux éléments participe en effet de l'absolu. Par le fait qu'il en prend conscience, le philosophe devient un mystique et doue son syllogisme des conditions de l'acte de piété. M. Mithouard entendant la messe, priera peut-être en géométrie.

Toute convenance enserrant du divin, il en serait des convenances affectives comme des convenances dialectiques. (1) Mais si celles-ci sont peut-être provisoires et en fin de compte illusions verbales, mais au moins vraisemblables, celles-là sont apparemment improbables. Notre

(1) *Nous voici désolés des deux côtés de Dieu
Afin que nos désirs étincellent en lui.*

langage dès lors à ce sujet est erroné, parce qu'il est fatalement catégorique. (1)

Mais nous ne devons pas prémunir notre poète. Il sait que les mots sont pipés et que lorsqu'il approprie des relations ou dissout des oppositions le nœud sera lâche et les antithèses verbales (2). Et si les mots sont approximatifs, et si les idées sont solidaires des mots, et si les passions trichent, et si les perceptions sont relatives, comment apaiserons nous l'instinct qui est en nous de ce qui est certain, de ce qui est logique, de ce qui est définitif, de ce qui est absolu ? Nous serrons dans les mains le fer recourbé, nous voyons bien qu'il est virtuellement possible de le fermer en cercle, mais notre vigueur est inopérante.

Le souci de cette possibilité de le refermer, est-ce une tentation ?

Notre instinct n'a pas droit à être satisfait et nous ne ressentons pas le devoir de le satisfaire. Ce serait gratuite folie que d'essayer la triangulation de la Trinité. Contentons nous de trouver Jésus accessible (3).



Un cerveau ainsi tendu a tout à craindre des pièges de la nature : il suffit qu'elle lui sourie dans sa sincérité nue et voilà que notre égarement momentané devant elle nous distrait des constructions intérieures que notre conscience retenait : elles sont abolies.

Tauler, décidé à méditer, avait fui les hommes pour fréquenter les arbres... Mais à mesure que ses pensées s'exacerbaient, il dut craindre de voir les arbres-mêmes lui faire signe, car il rabattit son capuchon.

Celui que la nature effarouche, a tôt pris l'habitude de la mépriser : il se fit ainsi que M. Mithouard se reconnut antinaturaliste et par là-même quelque peu manichéen ; la simplesse de nos habitudes mentales et la tentante facilité

(1) Gerson et Bossuet s'en prirent à la teneur affirmative du récit fait par Ruijsbroeck de son union avec Dieu. La logique verbale fait dire aux amants qui ont communié :

« *Nous ne sommes plus qu'un puisque nous deux c'est Lui.* »

(2) *Comment prier ?* etc.

(3) *Je suis Celui que tu supposes...*

... *Car je suis le Christ de toutes les âmes*

A la tienne je me façonne

Je te parle comme tu penses...

... *Il y a le Jésus de chacun.*

de l'opposition pouvaient-elles ne pas l'amener — à trouver irréductibles, l'instinct vital — émotion — et le sens religieux — réflexion — ?

Il y a erreur, non pas tant dans cette manière de se comporter que dans les justifications qu'on s'accorde : bouder à la nature n'est pas un droit de l'homme qui pense, mais une façon défensive qu'il affecte et que la débilité, en tant qu'hommes, de la plupart des sujets pensants nécessite. On renonce à la nature, non pour de bonnes raisons, mais de crainte de compromettre la surnature. Ce pari emporte quelque apparence tragique, mais n'est en somme qu'assez enfantin. Considéré en tant que POSSIBLE, le héros-penseur, je ne dis pas, concilierait ces antinomies — car je n'en aperçois pas — mais aurait conscience d'une faculté assez robuste pour ne pas redouter d'en user parmi son épouse, ses enfants, les spectacles, les herbages gras et les pommiers du Paradis.

Ah ! ce tourment de la synthèse, comme il rongea nos moëlls, et quel rêve fou que d'être le descendant harmonieux du fils de Dieu et de la fille de l'homme (1).

Mais voyez les donc, les hommes, nous essentiellement médiocres, en quel état ils reviennent de cette divine escapade ! Vers quelque absolu qu'ils aient appareillé, blêmes et piteux au retour, ils nous racontent en tremblant leur désastre. Nous avons entendu de ces odyssées diverses : *Le Voyage d'Urien*, de Gide ; *Le Fantôme*, de Gourmont ; nous allons entendre : *Le Pauvre Pécheur*, de notre ami.

Incidemment — puisque pour quelques uns il s'agit d'art, aussi ou seulement — remarquons que cet héroïque éclopé ramène de ce tête à tête avec l'absolu une façon de s'exprimer aigüe et outrancière, avec des à coups d'ineffable et frêle tendresse : des sonorités éclatent comme des floraisons d'aloès, mais des caresses émues répandent le parfum frais des fougères mouillées en mai.



(1) Gen. V : « Gigantes autem erant super terram in diebus illis ; postquam enim ingressi sunt filii Dei ad filias hominum, illaeque genuerunt, isti sunt potentes a saeculo viri famosi. »

Mais cet équilibre de la raison et de la passion, cet accord du sens religieux et de l'instinct vital, hypothétiquement, outragea peut-être l'absolu ombrageux. Dieu se repentit. Le déluge emporta-t-il toute réussite ultérieure ?

Pratiquement. Ne pas s'obstiner dans une déception, se reconnaître désabusé, en prendre son parti et rechercher un contentement moins orgueilleux (1).

Du haut du ciel Dieu a tendu, oui, l'échelle d'or à quelques mystiques élus qui la gravirent d'un pas sûr. Mais érigée d'une terre solide, vers un ciel inaccessible, contre quoi s'arc-boute-t-elle, si c'est nous qui la dressons ? Sur quelle paroi idéale la reposerons nous : toutes nos expériences sont aventureuses, de chercher Dieu sur les lèvres de notre amie, ou au fond de l'or

(1) En regard de la détermination de M. Mithuard, il sera salutaire d'exposer comment, après avoir également mordu dans la cendre du fruit, quelques contemporains décidèrent de se comporter.

Signalons trois jeunes hommes représentatifs qui viennent de faire l'expérience de la relativité : l'un, spectateur ébahi, indécis à sortir de l'expectative, veut méditer d'abord sur le point de savoir si un effort serait efficace, mais non essayer, l'autre n'étant pas ambitieux jouit ; le troisième, cupide de jouissances plus satisfaisantes, et ayant abdiqué la délicatesse du premier, profite avec cynisme des bénéfices de la désillusion.

I « Un jour pourtant, vous le savez
J'ai voulu regarder la vie,
Nous nous penchâmes vers les choses.
Mais je les ai comprises alors
Si sérieuses, si terribles,
Si responsables de toutes parts, —
Que je n'ai pas osé les dire —
Je m'en suis détourné — ah ! Madame — pardon !
J'ai préféré dire un mensonge.
J'avais peur de crier trop fort
Et d'abîmer la poésie
Si j'avais dit la Vérité.
La Vérité qu'il faut entendre ;
J'ai préféré mentir encore
Et d'attendre, — d'attendre, d'attendre.

(André Gide : *Envoi in fine VOYAGE D'URIEN*)

II « Non, mais, vraiment... Pouvons nous être mieux, à cette heure, qu'assis tous les deux à causer, regardant les femmes en buvant un verre.... Des esprits grincheux pourraient contester que nous remplissions tout notre « devoir présent » mais tout cela est vraiment bien gentil à voir chatoyer....

(Jean de Tinan : *AIMIENNE OU LE DÉTOURNEMENT DE MINEURB*)

III « Qu'est-ce qu'un homme d'action qui s'est habitué à méditer sur la mort ? Mettriez vous votre enjeu sur un individu assez philosophe pour sourire des précautions minutieuses d'un ambitieux, sous prétexte qu'on ne peut guère prévoir utilement plus de cinq ou six accidents et que le nombre des possibles est illimité ? Et comme c'est agréable de s'embarquer avec un sage qui nous déclare au moment critique : « Après tout, les choses n'ont que l'importance que nous leur donnons, et tourne qui tourne, il n'y aura rien de changé dans l'univers. » Je reconnais que j'aurais fait un meilleur candidat et que dans certaines circonstances je me serais évité des échecs, si j'avais pu écraser cette petite manie raisonneuse et dégoûtée qui fait si bon effet dans les grands ramages littéraires. Vive le bon sens tout plat, la raison prosaïque, quand leur tour est venu ! Dans un plan où seul le succès compte, les vérités métaphysiques ne sont plus qu'une cause d'erreur, et s'y amuser c'est alors le fait d'un esprit subalterne.

(Maurice Barrès : *STANISLAS DE GUAITA*).

de notre délire artificiel. Dieu ne se doit pas ainsi. Alors quoi ? « Ne plus le chercher dans la terreur blanche, faire sans gémir son petit devoir, vivre dans la vertu simple et dans les douceurs pénitentielles. »

M. Mithouard, clairvoyant, se résignera donc sereinement à être une plante de la zone tempérée.



Et par exemple, je pourrais signaler cette floraison-ci : ce lyrique s'est fait élire conseiller municipal de Paris. Je sais bien que plusieurs nous confient le souci de « leur » chose publique et se promettent de devenir Bonaparte, après qu'ils auront écrit quelques gros articles... Nous leur conseillons plutôt d'être assez naïvement l'enfant de leur quartier, et de contrôler les très minuscules bévues administratives qui modifient ou déterminent en somme nos promenades, nos écoles, nos hôpitaux, notre quotidienne vie matérielle et pour un peu spirituelle. Et habilitant ainsi nos souvenirs, tous ces menus détails et péripéties d'une petite campagne électorale, et en l'espèce ces visites aux concierges et chez les colleurs, ces réunions où le candidat se trouvait interpellé : nourrisson de M. Lerolle !, et la rédaction de ce follicule : *L'Écho du Septième*, et ces affiches roses : Quartier de l'École Militaire, et là dessous même, parmi les signataires, François Coppée coudoyant un marchand-boucher, tout cela, qui peut se considérer avec bonhomie, se doue pour nous d'un exposant de gravité, et les petits moyens, à l'usage, nous indiquent un courage très exemplaire.



Au fait et pour solder en bénéfice, remarquons que par là-même notre poète va s'augmenter d'un sens plus aigu des réalités. L'arbre lyrique qui s'échevelait vers les nuages avait tout à craindre d'un grand vent, si ses racines ne venaient à mordre le terreau. Mais du moment que des nourritures scientifiques entretiennent ses facultés imaginatives et affectives, considérons le penseur avec sécurité ; notre condescendance ira jusqu'à tolérer un vertige modique... Nous n'avons plus à redouter ni la folie, ni le péché.

EDMOND DE BRUIJN.



✠ Le Livre du Vertige ✠



Parmi les royautés abyssales du ciel,
Christ éternellement monte au Père éternel.

Et je sens, ô Jésus, que je monte vers vous.
J'ai presque détaché le lien qui me noue
Au fardeau de mon corps traîné dans le mépris.
Je me suis fait mourir pour être un pur esprit.
Je m'élève vers vous comme un ange léger.
L'homme est sorti de l'homme et pour vous approcher
Cingle vers le vol un des vertus furibondes.....
Adam vient de franchir un des cercles du monde.

Mais où est l'animal qui s'est humanisé ?
Quelle plante a bondi du sein de la rosée ?
Aux entrailles du sol a-t-il fleuri des pierres ?
Et une nébuleuse, une escadre solaire,
Pour monter avec nous sort-elle de la nuit ?
La Création folle est-ce qu'elle me suit ?



Dans les fonds, le torrent roule une artillerie
Et l'on n'entendrait pas si je poussais un cri !
Quelques arbres tordus, puis des blocs de décombres,
Puis plus bas deux lueurs glissantes—puis de l'ombre
Jusqu'à cette muraille où je suis, coule à pic.
De l'ombre ? Un lieu muet, de l'espace tragique.
Combien d'ombre au dessous des deux clartés livides.
A plein espace, par dessus l'ombre, le vide !

C'est au bord de cela que je suis arrêté

* * *

Si Jésus me disait de me précipiter !

* * *

Tomber
 jusqu'au fond,
 les yeux ouverts,
Et voir
 s'élargir,
 la nuit des pierres !
Un grand vent
 d'air arraché
 sur mon front qui sue,
Un volcan
 de bleus soleils,
 un coup de massue !

* * *

Ah ! de l'autre côté

Que le grand paysage est baigné de clarté !

* * *

Point d'ailes

Qui vous portent si vites et vous déchevelent
De si vertigineuse allure à travers l'air.
Choir sans rémission, voler avec colère :
L'élan suprême, la vitesse de l'amour !
Moi, l'homme aux pas tardifs traînés le long des jours!

Oui, mais ne plus tenir la terre sous ses pieds,
Tout perdre, dans le vide énorme se noyer,
Rien qu'on puisse palper, qu'on frôle, où l'on se pose,
Avec l'inquiétude alors d'être une chose,
Puique Dieu nous a faits stables en nous créant.
Être partout soi-même en proie à du néant.
Ah ! les pieds qui saignaient à travers les cailloux,
Qu'ils battent l'air affreusement et les genoux !
Cesont eux les membres souffrants des grandes chûtes.
Être fou de ne rien étreindre une minute !

* * *

Mon corps mortel, mon corps vivant,
Vos mains seraient des chairs meurtries,
Si je n'étais ce pauvre enfant,
Vos mains aux bonnes industries.

Mon corps, vous êtes doux et beau,
Votre stature est juste et forte,
Vous qui pendriez en lambeaux,
Vous palpitez de folle sorte.

Mon corps qui m'avez obéi,
Vous aimez l'eau claire et l'été,
Ma chair par la peur envahie,
Je vous touche et vous existez.

* * *

Et puisque je n'ai pu m'asservir la nature,
Je suis redescendu pour pleurer en lieu sûr.



C'est moi dans la nuit, Marthe, lève-toi.
Debout ta chair tiède et ton cœur qui tremble.
Posons nos genoux sur le gravier froid.
Veillons côté à côté et prions ensemble.

Prions sans nous voir, nous sachant dans l'ombre,
Venus tout hagards du fond du sommeil,
Dans l'informe nuit sans couleur, sans nombre,
Les yeux grands ouverts vers de noirs soleils.

L'âme grelottante, appelons l'Époux.
Tout l'espace est noir de sa grande absence,
Ouvrons fixement les yeux devant nous
Et prions sans voir, la mort dans les sens.

Jusqu'à temps qu'il fuse un sanglant éclair,
Dilatons vers lui des yeux ténébreux,
Jusqu'à temps qu'un astre, éclaboussant l'air,
S'allume devant nos immenses yeux !



Comment prier ? Les mots sont des images.

C'est dommage,

Il en est de si pitoyablement agiles,

Mais il n'est pas en eux de pensée assez dense,

Ils sont une forme fragile,

Et le Seigneur est-il sous le joug de nos sens ?

Ils ne disent pas le fond de notre âme.

En chacun d'eux il sonne un blâme,

Il hésite un discours menteur :

Peut-on les dire avec pudeur ?

Ne rien dire plutôt.

Ne pas dire des mots qui ne nous disent pas.

Puisqu'on ne peut penser tout haut,

Ne pas parler tout bas,

Taire des chapelets d'aspirations vagues,

Être un fleuve d'amour ondulant vague à vague,

Méditer devant Dieu sans jamais lui rien dire,

Mener un chœur intime, unanime de lyres

Harmonieusement muettes,

Une idéale théorie

Des passantes de notre esprit,

Tisser de l'ineffable en heures inquiètes,

Être en silence un lac plein du glissement des cygnes...

Oui, mais comment fixer des lueurs sans reflets ?
L'idée est enchaînée au verbe qui la signe.

Notre prière est un bouquet
Qu'il faut cueillir, qu'il faut tenir avec nos mains.
L'intelligence est faite avec d'anciens langages.
La pensée a reçu des paroles en gage :
Si l'on ne parle, on pense en vain.

Ne pas même penser alors ce que l'on pense,
Être en toute ferveur un feu follet qui danse,
Jouer de mille obscurs mouvements en soi-même,
Pousser du fond de soi la puissance qui aime,

La prière parfaite :
Une paralysie amoureuse de l'homme,
Être passivement une âme qui végète
Et renier, Jésus, ce mot dont je te nomme.



Sonneurs de rouge, coqs des fleurs, coquelicots,
Dont l'éclat crisse en l'or des soirs dominicaux,
Mon âme fraternise avec vous, fleurs brûlantes,
Fleurs de sang, fleurs de Saturne, fleurs ululantes,
Trompettes éruptant des rages sabbatines,
Vrilles de vermillon, blessures scarlatines,
Printemps de braise, Avril, bruine d'étincelles,
Phares vifs au soleil dont la flamme éteint celle
Du jour qui par dessus vos transports s'obscurcit,
Ma fauve ardeur s'exalte à vos apoplexies.
Picrocholes des champs, papillons incarnats,
Ma ferveur en vos fleurs de foudre s'incarna,
Et dans l'égorgement de vos cœurs écarlates,
C'est mon tourment exaspéré que vous parlatés.
Mon cri, que je voudrais que le ciel entendît,
Piaffe en vos lueurs, arde en vos incendies.
Vous qui vous efforcez, en hurlant de douleur,
A sortir à jamais du cercle des couleurs
Le courroux qui vous fit resplendir ne fut-il
Semblable au rêve fou dont mon âme rutilé ?
Fleurs brûlantes où meurt sans trêve un cri suprême,
Hardi ! — Hardi, la plaine aiguë avec moi-même !



Dans le ciel, océan lumineux des nuages,
Un mûrier baigne ses immobiles feuillages.

Un mûrier... Christ a dit : « Si vous aviez la foi,
Vous diriez à cet arbre : Déracine-toi,
Et te transplante, et pousse au milieu de la mer ! »
Moi donc, puisque Jésus l'a dit, je puis le faire :
Mûrier, quitte le sol au nom de Jésus-Christ !

C'est le verbe de Dieu qui fut vraiment écrit.
En lui dort la vertu créatrice de l'être.
Je réaliserai l'Écriture à la lettre,
Sans en omettre un seul iota précieux,
De peur d'avoir perdu quelque chose de Dieu.
La lettre, c'est l'esprit maître de l'absolu
Et l'outrance en laquelle il s'affirme le plus.
Que la lettre au grand jour du ciel soit épelée :
Je veux garder en moi Jésus immaculé.

Mûrier, je crois en Dieu le Père Tout-Puissant
Qui posa sur ta tête un ciel éblouissant
Et fit la terre vaste et fraîche pour porter
Ta tige nourricière où reverdit l'été.
Je crois au Fils qui fut immolé sous Pilate
Et dont Thomas Didyme a touché les stigmates
Et je crois en l'Église dans le soir qui tombe,
Sur laquelle palpite et plane la Colombe.
Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Elève-toi, mûrier du ciel, par Jésus Christ !

Au vent tes racines avec leurs filaments !
Je veux sur toi ceci : je le veux tellement
Que ton bois va se tordre et va bondir : je veux
Qu'un fleuve de vouloir jaillisse de mes yeux,
Et pleuvent-ils sur toi, hâchant comme une grêle
Tes feuilles et faisant voltiger tes fleurs frêles.
Ébranle-toi, ainsi qu'à la brise, arrachant
Ta fibre chevelue à la glèbe des champs.

Enlève-toi au vent de mon esprit qui pense,
Suspends-toi dans l'espace attestant ma croyance,
Voyage par le ciel entre les mains des anges
Et t'en va te dresser, seul, sur des mers étranges.
Je veux à même toi la chose que je veux
Jusqu'à faire tomber le tonnerre du feu !

Mûrier, j'ai bien sommeil, car j'ai versé sur toi
La fièvre de mon sang, la ferveur de ma foi,
Et voici que je doute si jusqu'à ce soir
Je soutiendrai l'effort surhumain de vouloir.
Sors du sol, en pitié du pécheur qui le veut,
Plante compatissante et bonne du bon Dieu,
Samaritain du ciel qui reçois les oiseaux,
Sois celui qui fleurit sur la plaine des eaux,
De peur, si tu n'allais tout à coup te soumettre,
De faire en moi mourir celui que je veux être.

Marthe, va-t-en cueillir dans les champs des poisons,
Ceux qui montent l'esprit au plus haut diapason,
Les chélidaines, les sauges, les jusquiames
Et si d'autres encor volatilisent l'âme.
Que ma parole pèse un effroyable poids,
Que mon vouloir se tende plus qu'il n'est en moi.
Mûrier, voici toutes mes forces. — Je te crie :
Ah ! envole-toi donc au nom de Jésus Christ.

Mon Dieu, je vois, mon Dieu, je sais, mon Dieu, je crois!
Le miracle s'est bien accompli devant moi.
Non, ce n'est plus au sol que les racines plongent.
Le ciel est un mirage et la terre un mensonge.
Ce ne sont plus les plis de la plaine ondulante
Ni des buissons qui battent le pied de la plante,
Et j'entends une mer que mes yeux ne voient point.
Mais vous ne vouliez pas que je fusse témoin
Du prodige promis qui par moi se consomme.
C'eût été trop d'ivresse, mon Dieu, pour un homme.

Gloire à tes flots de pourpre et d'azur furieux,
Triomphale joueuse où frémit l'aube en feu,
Mer aux mille flots verts levés comme des flammes,
Mer lumineuse et folle, foule en pleurs des lames
Qui bondissent, rythmant des tonnerres de mousse,
Pâturage miraculeux où l'arbre pousse,
Mer invisible et non ce pays manifeste,
Indéniable mer qu'un Évangile atteste,
Embruns salés, eaux vivantes que le vent ploie,
Salut, toute la mer qui chante autour de moi !!



Jusqu'au fond de ma chair pousse un arbre de vent
Dont les rouges rameaux sont mes poumons vivants.
Il boit le flot du ciel, l'air musical des lyres,
L'ombre, la brise ; c'est un arbre qui respire.

Sa vie est douce et palpitante.

C'est l'arbre qui sanglote et c'est l'arbre qui chante.

Le vieux château de la Pensée,

A jamais obscurci par ses folles poussées,
S'écroule sous l'assaut d'une frondaison vaine
Dont les fraîches fleur d'air me parfument les veines.
Et quand surgit en moi ta vision qui pleure,

Marthe de toutes les douleurs,

Il éclate à travers les feuillages houleux,

Un orage de sang qui pleut !

C'est l'arbre décevant chargé du fruit perfide.

En lui se meuvent des rivières d'air liquide,

De fragrantes vapeurs de rose et de résine.

Ses racines, oh ! ses racines :

Voici le crépuscule et tous les vents du ciel,
Des sonnailles dans le bêlement des agnelles

Et le râle du bœuf qui boit,

La gamme des ruisseaux chromatiques, les bois
Creusant dans les vals des coupes d'aventurine,
Les mouêtes, l'aile traînante en l'eau marine,

Des midis blancs, des nuits de laque

Et de lointains soleils claquant sur l'eau des lacs,

Et des soirs traversés d'arômes d'oliban.

Le vent de nuit qui hurle aux forêts du Liban,

Il fraîchit, Marthe, il joue entre tes doigts qui tressent

Des lacis d'heures charmeresses.

Le vent de toutes parts vient de toute la vie.

Il est le souffle universel qui purifie.

C'est en lui que battent les ailes.

C'est lui l'Océan d'or où les êtres se mêlent,

La source où les vivants s'abreuvent sans mesure

A même une vasque d'azur.

C'est lui la poussière féconde qui s'envole,

Lui l'annonciateur qui chante les paroles,

L'haleine de l'Avril évocateur des plaines,

Et l'eau du ciel, et la lumière, et ton haleine !

Ainsi l'arbre est planté dans l'aube qui ruisselle.

Ses racines, ce sont tous les souffles du ciel

A toutes choses accrochant leurs tentacules

Où la joie ardente circule !
Délicieuse est ma blessure ! L'arbre inverse
D'un jet de sève me transperce,
D'un flot des sangs du monde où ses fibres s'enlacent
Et, ô Jésus, c'est ta figure qui s'efface,
Ton geste qui se ruine au capiteux vertige
Du fleuve naturel afflué vers sa tige,
Intérieur Jésus ! Ses racines, ce sont
Les formes, les clartés, les sons et les frissons,
O Marthe, et ta chanson, et l'air qui t'emprisonne,
Et le vent du matin qui baise ta personne,
Et le mauvais conseil de vivre
Pour y boire, comme un homme ivre !

.
Forêt d'or et d'orgueil éclore dans mon sein,
Qui viole mon secret et trouble mon dessein,
Voici l'arbre de vent qu'il faut déraciner.

Pleins d'œuvre soient les jours et longues les années
Est-ce assez d'une vie à tuer une vie ?

Jésus, bénis la hache et soutiens mon défi !



LE PAUVRE PÉCHEUR

Comme un arbre en fureur éclatant son écorce,
Je voudrais, mon Seigneur, tendre plus haut mes forces.

JÉSUS

Noli me tangere.

LE PAUVRE PÉCHEUR

Réalité des cieux, te serrer dans mes doigts,
Heurter avec mes os la lueur de ma foi.

JÉSUS

Il ne faut pas m'aimer ainsi.

LE PAUVRE PÉCHEUR

Brûler mes yeux d'un jour dans l'éclair de tes yeux,
Sentir en moi passer la foudre en touchant Dieu !

JÉSUS

Si tu crois en moi, pourquoi veux-tu me toucher ?

LE PAUVRE PÉCHEUR

Écouter être l'Être, être l'unique élu,
Me sentir câliné vivant par l'Absolu.

JÉSUS

Est-ce à moi que tu parles ?

LE PAUVRE PÉCHEUR

Me fondre en t'adorant dans un divin sommeil
Comme un grelon d'Avril dans un bain de soleil.

JÉSUS

Tu ne cherches en moi qu'une jouissance.

LE PAUVRE PÉCHEUR

Et me jeter pour un broiement délicieux
Dans le pressoir du vin de la fureur de Dieu.

JÉSUS

Aimes-tu les pauvres ?

LE PAUVRE PÉCHEUR

Et rugir de victoire en buvant tout le ciel,
Et me pâmer dans un abîme essentiel.

JÉSUS

Mon ami, tu finiras dans le péché du sang.

LE PAUVRE PÉCHEUR

Quoi vous aimer, Seigneur, sans en crier de joie !
Détournez le calice ! Illuminez la croix !

JÉSUS

Ne m'as-tu pas appelé ?

LE PAUVRE PÉCHEUR

Bah ! ce n'était pas vous qui m'imposiez silence,
C'est moi qui vous prêtai des choses que je pense.

JÉSUS

J'étais là qui te parlais.....



LE PAUVRE PÉCHEUR

Jeûnons côte à côte....
Voici que trois soleils
Se sont couchés sur notre faim.
Mourons-nous comme de douces victimes.

MARTHE

Quelqu'un de divin passe.....
Est-ce le vent
Ou Jésus qui m'a frappé ?
Une présence indécise m'opprime.....

LE PAUVRE PÉCHEUR

Appuie ta tempe
Le long de la mienne,
Marthe,
Exaltons nous d'un amour unanime.

MARTHE

Des coups de maillet
Me martèlent la tête.
Les entends-tu contre mon front ?
Qu'un fixe amour en nos cœurs s'envenime.

LE PAUVRE PÉCHEUR

Lequel de nous va défaillir le premier ?
Si c'est moi, tu te détourneras pour en pleurer.
Si c'était toi !
Rivalisons de souffrance et d'estime.

MARTHE

Je vois des visions :
Il me semble que les étoiles se rapetissent,
J'entends sonner des lumières,
Je vois des aigles s'envoler des cîmes.

LE PAUVRE PÉCHEUR

Liberté ! Liberté !
Plus de chaînes à notre pensée !
La voilà qui bondit ! la voilà qui vole !
Libres de chair, notre esprit bat l'abîme.

MARTHE

Liberté ! Liberté !
Depuis trois jours
Notre corps a vécu des forces de notre âme.
Patience ! Nos êtres se subliment.

LE PAUVRE PÉCHEUR

Grisons-nous purement de notre unique idée.
Enivrons-nous du vent de la Pentecôte,
Le jeûne qui te brûle, c'est Jésus qui nous étreint.
Notre douleur, c'est sa maison intime.

MARTHE

Préparons lui la maison de la chair,
Faisons la blanche,
Lavons en le pavé
Et soyons-y des serviteurs minimes.

LE PAUVRE PÉCHEUR

Qu'il entre en elle éperdument avec sa gloire.
Qu'il ne reste de nous que l'ardeur de l'attente.
De quelle faim
Nous mangerons bientôt le pain azyme !



LE PAUVRE PÉCHEUR

Le prêtre a déposé l'hostie en notre cœur
Et nous sommes tout pleins de Jésus palpitant.
Confondons nos deux sangs dans le même Seigneur.

MARTHE

Adorons en nous deux le divin Habitant.

LE PAUVRE PÉCHEUR

C'est toi l'ostensoir d'or et c'est toi la custode
Où du froment divin la parcelle est enclose,
Le ciboire de chair, la coupe toute chaude.

MARTHE

Le Seigneur est en toi qui murmures ces choses !

LE PAUVRE PÉCHEUR

Tu es son corps, il est le pécheur que je suis ;
Or notre éternel Dieu n'existe pas deux fois.
Nous ne sommes plus qu'un, puisque nous deux, c'est
[lui !

MARTHE

Jésus, j'ai peur d'aller jusqu'au bout de ma foi.

LE PAUVRE PÉCHEUR

A même notre cœur palpite notre Dieu.
Celui qui brûle ma poitrine, Il est toi-même.
C'est moi qui suis venu dans ta poitrine en feu.

MARTHE

En aimant le Seigneur, c'est le pécheur que j'aime.

LE PAUVRE PÉCHEUR

Dans mes bras, mon épouse, afin que je l'étreigne
En l'incarnation de tout ton sang qui bat
Et que toute ma chair de ton souffle s'emprenne.

MARTHE

Est-il permis d'aimer le Seigneur jusque là ?

LE PAUVRE PÉCHEUR

Laisse ah ! laisse ma bouche, ivre d'Eucharistie
Chercher, pour y baiser celui que tu reçus,
Sur tes lèvres à jeun la trace de l'hostie.

MARTHE

Voici pour un instant la bouche de Jésus !

.

LE PAUVRE PÉCHEUR

Ainsi l'acte de foi fut de toute ma fièvre.
C'est vraiment le corps du Seigneur que j'ai touché
En baisant le baiser de mon Dieu sur tes lèvres....

MARTHE

Ah ! cette hostie avait la saveur du péché !



VOIX LOINTAINE DE JÉSUS

Pécheur, ma brebis,
Je marche dans la nuit.

Écoute ma voix,
Car je suis la voie.....

Où es-tu ? Où es-tu ?
Prends garde au Méchant qui tue.

Ma pauvre brebis, dans quels vains sentiers ?
Ma pauvre brebis, vers quels brumeux halliers ?

Où est l'âme folle ?
C'est l'heure où les vautours volent....

C'est ton Dieu qui pleure
C'est le Bon Pasteur.

Les grands chardons de la plaine
T'arracheront ta laine.

Entends-tu souffler l'orage,
Ma brebis bien sage ?

Prends garde que le Méchant ne t'enjôle.
Tu serais si bien sur mes épaules.

T'aurais-je rachetée en vain ?
Reviens, reviens.

Ma brebis perdue,
Prends garde aux détours inconnus.

VOIX PLUS LOINTAINE DE JÉSUS

Ma petite brebis,
Jésus t'appelle dans la nuit.



Je te confie en ce vieux soir
Celui que je veux être,
Le bon trésor de mes espoirs
Que je tremble de compromettre.

Voici mon âme, reçois la.
Sois en la gardienne,
C'est tout moi-même que voilà.
Porte mon âme dans la tienne.

Celui, le fier, que je me veux,
Et que je te confie,
But avec toi l'eau de la vie,
Celui que nous sommes tous deux.

Mais s'il advient que je déchoie,
Ne me connais un jour
Que pour une ombre au fond de toi :
Sois-je embaumé dans ton amour !

La Toute Pure, sois en peine :
J'ai le mal du soleil,
Ma chair est pleine de sirènes
Qui s'étirent et se réveillent.



Le premier jour du monde,
A même les halliers touffus,
Dans un flot de lumière blonde,
Éve a passé nue.

Elle allait devant elle
Par la forêt et les prairies,
La voluptueuse mortelle,
Et l'aube a souri.

Et la châtaigneraie
Et les halliers et les collines
En sont restés à tout jamais
Des choses câlines.

Et l'herbe garde encor
De son passage dans la plaine
Le tiède parfum de son corps,
Les fleurs son haleine.

Et bien des jours après,
Je suis venu dans le soir rose,
J'ai senti qu'Ève m'étreignait
Dans toutes les choses.



J'étais assis dans le sable d'or,
Le soir croulait en rouges décombres,
Une inconnue est venue alors
Et son ombre a passé dans mon ombre.

Dans l'air aux lueurs musiciennes,
C'était un corps plein de volupté
Cette ombre qui traversait la mienne,
Le fantôme de mes chastetés.

De toutes parts, entre les yeuses,
Dans la bruyère aux parfums cruels,
Je vois des ombres silencieuses
Qui se croisent et puis qui se mêlent.

Je vais lassé dans l'enlacement
Des ombres qui s'allongent, qui sombrent.
J'ai peur, j'ai peur désespérément
Que nous fassions comme ont fait nos ombres.

Et ainsi où vais-je, en m'en allant,
Vers quelle ville, en disant des mots,
Vers quelle maison d'ombre, en suivant
Ces pas moëlleux sur le sable chaud ?



Maître,
Que vous tardez à paraître !

Le fruit crève d'amour : il est mûr.
J'ai peur des mains des créatures.

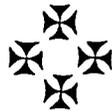
Je ne confierai pas ma honte à Marthe, non !
Profanation !!

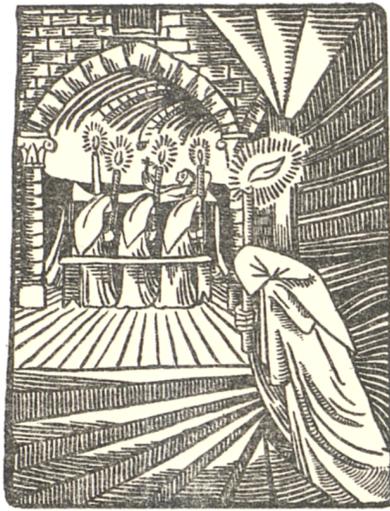
Je ne sais pas quelle autre a passé, lente et belle,
J'ai eu peur d'elle.

Oh ! lui laisser ravager
Le trésor solitaire et saignant du verger !

Aimer un oiseau frêle, une heure, avec un peu
De l'impossible amour exaspéré vers Dieu !

Seigneur, Seigneur,
Je ne peux plus calmer mon cœur !







Les Arts à Rome, ou la méthode classique

à *André Gide.*

Comme il venait de visiter les pittoresques villes de Toscane et d'Ombrie, tout épris des séductions de leurs musées, le peintre dont voici les notes, — encore qu'un grand amour de Poussin le disposât à des émotions plus sévères, — n'éprouva d'abord à Rome que l'ennui d'une désillusion. Tout l'y contrariait : les statues gesticulant sur les façades, les peintures trop noires des musées, les « embellissements » trop neufs de la ville. Hostile au goût décoratif du XVII^e siècle, il comprit mal celui de la Renaissance, il déplorait que les chefs-d'œuvre de la Sixtine et des Chambres manquassent si complètement de séduction.

Toutefois sa mauvaise humeur dura peu. Il avait rencontré dès le premier soir, sur la Place Barberini, au scintillement de lueurs et d'eaux qui jaillissent de la bouche du Tritone, son ami le sage A. G. dont le génie classique, assuré, déjà mûr, s'est plu tant de fois au séjour de Rome. C'est grâce à lui qu'il subit plus tôt le charme profond, véritablement mystérieux, de la Ville éternelle. Et grâce à lui qu'il fit la différence entre les qualités d'aspect qu'il exigeait des œuvres d'art, et la véritable beauté. Ils en vinrent à comparer aux saines méthodes de l'art classique, les théories impressionnistes et cet empirisme sensuel dont il s'était jusque là réclamé. C'est ici la trame de ces entretiens.

On pénètre, impatientement, dans les salles célèbres du Vatican ; on attend quelque chose de plus beau que les Giotto de Padoue et d'Assise, que la chapelle des Espagnols, que les Signorelli d'Orvieto ; on a vu les photographies.

*De l'aspect de l'œuvre
d'art classique.*

Et l'on aperçoit tout à coup des chairs rous-sâtres parmi des gris sales que trouent ça et là des draperies terreuses, jaunes, bleu-ciel, de valeurs interverties. C'est l'incendie du Borgo. C'est affreux. Au plafond, quelques ornements du Pérugin vous font songer aux Pinturicchio

de Sienne et des appartements Borgia, mièvres, oui, mais si séduisants !

On les regrette, puis on réfléchit, on analyse. Des formes s'affirment, des proportions apparaissent, la beauté des mesures, l'admirable combinaison des parties, — et tout ce que nous dirons plus loin. La puissance vous est révélée d'un art qui sait se passer d'agréments superficiels ; c'est l'enseignement de Rome ; on le retrouve partout, dans les Chambres, à la Sixtine, aux Antiques...

Le petit chatouillement agréable que procurent l'heureuse réunion de trois ou quatre tons fins, ou quelques rapports de valeurs, nous l'avions cherché et trouvé chez les Primitifs : il nous faut renoncer ici à toute cette saveur, à tout cet attrait sensuel, aux qualités d'aspect. Il a ici des œuvres qui s'adressent plus à notre jugement qu'à nos sens ; qui ne sont nullement sentimentales ; qui ne procurent que lentement l'émotion esthétique et auxquelles ne s'appliquent aucune des expressions courantes du langage des peintres : joli de couleur, amusant, original, etc.

C'est le plus grand effort de l'âme humaine vers la beauté : l'art classique.

De l'art classique.

...la disposition, l'ornement, le décor, la beauté, la grâce, la vivacité, le costume, la vraisemblance et le *jugement partout.*

POUSSIN.

...vous me dites que l'artiste redresse les choses selon son rêve ; j'aimerais mieux dire *ordonne* les choses selon son rêve. Car je suis convaincu que la conception la mieux *ordonnée* se trouve en même temps la plus belle. J'aime l'*ordre* parce que j'aime passionnément la clarté.

PUVIS DE CHAVANNES.

On ne peut mieux qu'à Rome comprendre qu'une œuvre d'art n'a d'importance qu'autant qu'elle est l'effet d'une volonté réfléchie. Ce qui en fait l'intérêt, et nous oserons dire la beauté

— c'est la part de sa vie que l'artiste nous donne, de sa vie consciente, énergique et sérieuse, pendant ce court passage entre la naissance et la mort. Il n'est plus question de l'attrait d'une facture, d'une matière, d'un ton. L'artiste n'a point cherché à réaliser l'harmonie avec son seul goût, comme fait tout artisan bien doué, comme font les modistes ; il y a appliqué toute la passion de sa volonté ambitieuse. En sorte qu'il a pu coordonner en un tout définitif les mille éléments d'impressions passagères, composer non seulement les masses du tableau par les grandes lignes et le jeu des taches, mais avec le même soin, chaque partie dans l'ensemble. Le même effort qui a distribué les effets ne s'est pas trouvé las pour combiner encore les détails. Le rapport de toutes les parties entre elles, (éléments fournis en général par la nature) est strictement le même que celui des parties avec l'ensemble. Et rien n'est laissé au hasard.

Il y a accord aussi conscient qu'absolu, entre le dessin d'une main, le galbe d'un fruit et la structure d'un arbre; entre le profil d'une architecture ou l'importance d'un personnage.

Or c'est dans cette cohésion étroite et souvent inanalysable que réside en somme la beauté vraie, durable, de toutes les belles œuvres humaines.

L'art classique, et surtout l'art grec, en est le meilleur exemple. Mais ce qui est particulier, c'est qu'on n'y sent pas le trouble, parfois génial, de l'esprit impulsif ; toujours la pondération, la mesure.

Le style y apparaît bien décidément un système de subordination.

L'expression de « style châtié » donne excellemment l'idée d'une pénitence, d'un effort de l'esprit contre la facilité de l'imagination, des sens, contre l'entraînement des dons naturels. L'art classique n'est si haut que parce qu'il est

fait de sacrifices.

L'admirable peintre qui a brossé sur l'enduit frais les porteurs de la Sedia, dans la Messe de Bolsène, et à qui on doit tant d'autres morceaux d'un charme si immédiat, a dû plus qu'aucun autre, se tenir en garde contre lui-même pour tenter l'aventure d'une Beauté plus consciente, plus délibérée. Je l'imagine aussi doué que Piero della Francesca, Fragonard ou Renoir : il a fait, lui, un libre choix et sacrifié l'agrément pour atteindre au style.

Et c'est aussi le charme de notre Poussin (comme de nos grands poètes du xvii^{me} siècle) qu'à travers sa retenue, sa gravité et le superbe effort de son art classique, on perçoit un sentiment si naturel de la vie, un amour si ingénu des choses...

L'École.

Ainsi les méthodes classiques qui font le mieux paraître, en les exaltant, la conscience et la volonté de l'artiste, ont encore ce résultat de dissimuler et son émotivité et son goût personnels. Son originalité s'efface, disparaît dans l'ampleur et la perfection de la formule: épreuve semblable à celle que propose à l'âme la Sagesse Chrétienne en vue de la vie éternelle par le renoncement de soi.

Ceux qui n'ont pas de dons robustes résistent mal à cette discipline (Écoles de Raffaël, de Ingres). Des générations, à la suite d'un homme de génie, se sont usées en de vaines tentatives. Des médiocres qu'un seul accent de sincérité eût d'ailleurs sauvés de la banalité, n'ont fait que contribuer obscurément à réaliser un idéal supérieur.

Mais de temps en temps un tableau survit à un œuvre oublié. Quelle importance prendrait au milieu d'un salon moderne, parmi des ouvrages d'une originalité facile, quelque'une de ces vieilles toiles du xvi^{me} siècle, qu'on attribue à la *scuola* anonyme des grands Maîtres!

Quand on s'est pénétré de la supériorité de l'Art classique, on en vient aisément à s'intéresser aux ouvrages, par exemple, du Dominiquin, ce peintre si embêtant (car il n'y a pas d'autre mot), mais que le grand Poussin admira. Un *Bain de Diane* qui est à la villa Borghèse, et d'autres morceaux au Casino Rospigliosi expliquent, mieux d'ailleurs que la fameuse *Communion de St Jérôme*, en quel sens il a pu influencer Poussin et comment celui-ci a passé pour son disciple.

On y voit aussi la différence entre l'œuvre de l'école et l'œuvre du génie, mais nous n'y voulons pas insister. La discipline classique, en fournissant le secours de l'expérience du passé à la faiblesse individuelle (1) affirmait une nécessité que rien n'a modifié depuis ; rien si ce n'est cette vanité stupide qui fait rechercher l'originalité apparente comme une condition sine-qua-non de l'œuvre d'art. Un artiste à vingt-cinq ans doit être pourvu d'une manière, et des jeunes gens se gardent de copier au musée de peur d'y perdre leur « personnalité ».

A Rome Velasquez copiait le Parnasse et n'y perdait rien, à ce qu'il semble ; on songe aussi à Rubens, aux talents, aux génies les plus divers qui sont venus ici comme à l'école de toute peinture.

Et quand la décadence amène le goût des choses *De la décadence.* faciles, facilement faites, aimables ; de l'originalité poussée jusqu'au paradoxe ; de l'exécution rapide ; quand les règles de l'école et les recettes de métier se substituent à la tradition vivante,

(1) Un petit talent moderne est obligé de recréer seul tous les procédés, toutes les doctrines, et de suppléer par son seul labeur au capital d'expérience longuement amassé par la série des maîtres précédents. A l'époque classique de la sculpture, c-a-d. dans l'antiquité, la science et l'art constituaient un tout indissoluble : on formait des artistes de la valeur de ceux qui nous ont laissé d'excellentes répliques des chefs-d'œuvre, avec des méthodes aussi positives que celles qui servent aujourd'hui à former des ingénieurs ou des savants.

on s'étonne de ce qui reste encore de solide, de composé, de classique enfin, dans les œuvres d'un Guide, d'un Guerchin ; dans des sculptures comme celles qui ornent les vasques du Bernin, ou cette monstrueuse fontaine de Trévi. Le ciel et la lumière de Rome conservent à toutes ces choses une vieillesse vénérable... Si, retournant en arrière, on demande conseil aux débris d'antiques, souvent médiocres, comme provenant eux aussi de la décadence d'une grande époque ; si l'on interroge la mathématique sacrée qui composa les vieilles mosaïques chrétiennes, (1) c'est encore la révélation du même art...

Sous les chênes verts de la villa Pamphili, sous les grands pins des jardins Borghèse, en face des ruines, dans cette campagne si désolée que limitent les plus majestueuses montagnes, ou bien auprès de cette admirable vasque toujours environnée d'une ombre adoucie, la fontaine de Corot ! devant la villa Médicis, — ah ! confronter, là, nos théories impressionnistes et les méthodes classiques, quelle exaltation !

On se sent envahir, par je ne sais quelle sérénité, on entrevoit la vie sérieuse que sont venus chercher dans cet asile de la Beauté traditionnelle, des hommes comme Poussin, Le Lorrain, Ingres, Corot ; et je ne parle ni de Goethe, ni de Chateaubriand. On démêle une sorte de parenté entre des talents si divers : le même art conscient et réfléchi.

De la Méthode.

C'est alors qu'on aperçoit par quelle confusion nous retrouvions chez les Primitifs, les misérables agréments de notre art moderne, et que les côtés par où ils nous plaisent ne sont pas ceux qu'il nous importe de mieux pénétrer ; on en vient à faire une sorte de mea culpa, la critique de notre goût et de notre temps.

(1) Les plus anciennes, S^{te} Pudentienne, SS^{ts} Côme et Damien, sont certainement les chefs-d'œuvre de l'art Chrétien. A la Renaissance, l'inspiration religieuse n'était pas aussi pure.

Moins sensibles que nous aux séductions faciles, les Maîtres apportaient à l'œuvre d'art une volonté concentrée. Au lieu de disséminer leur temps et leur génie en une multitude d'efforts partiels, d'esquisses, de notations éphémères, il s'attachaient à un petit nombre d'ouvrages qu'ils savaient conduire avec méthode, où ils savaient se limiter. On ne voit pas, à première vue, le profit qu'ils tiraient des incidents de l'existence, de leurs voyages, de tous les riens de la vie courante qui sont devenus pour nous la matière de l'œuvre d'art.

Pour n'être ni direct, ni immédiat, ce profit n'était pas moins réel. Rubens ambassadeur ne rapportait pas d'un voyage en Espagne les études de nature que même pendant le court séjour d'un billet circulaire nous y voudrions chercher. Poussin, au cours de ses longues promenades dans la campagne de Rome, ne notait pas le détail des paysages, des ciels, des effets dont il composait ses tableaux. Ils comprenaient la nécessité de digérer leurs sensations, de ne pas les employer trop neuves ; digestion souvent très lente, et qui permet un travail homogène et rationnel.

Notre temps a mis en honneur, tout au contraire, un travail capricieux, irrégulier et saccadé comme notre vie. Au lieu d'y voir la douloureuse, la funeste nécessité d'une époque de sensualité, de nervosité et de fièvre, on en a fait l'idéal d'une théorie qu'illustrèrent, en la dépassant, la littérature des Goncourt, et trois ou quatre peintres de génie, les Impressionnistes. L'absence de méthode devait être le signe extérieur de la sincérité individuelle, du tempérament. Jamais, du reste, on ne vit contact plus amoureux avec les choses, jamais tant de motifs d'intérêt, neufs, et d'autant plus expressifs, n'ont été fournis à la peinture. Réalisme et impressionnisme sont deux périodes fécondes qui

*Impressionnisme et
tendances nouvelles.*

préparent peut-être avec des éléments nouveaux une autre Renaissance classique.

Les tendances qui se sont manifestées depuis, et que désignera suffisamment l'appellation de Symbolisme, tout en préconisant un retour à la tradition, se sont éloignées encore davantage de la méthode des Maîtres.

Pourtant le Symbolisme, — maintenant transformé ? oublié ? mort-né ? — était la tentative d'art la plus strictement scientifique, appuyée sur la correspondance entre les formes et les émotions, c'est à dire sur une vérité confirmée à la fois par la tradition et par l'expérience. Le Symbolisme est probablement la meilleure théorie d'art.

« Pour toutes les idées claires, a dit Puvis de Chavannes, il existe une pensée plastique qui les traduit. Mais les idées nous arrivent le plus souvent emmêlées et troubles. Il importe donc de les dégager d'abord, pour pouvoir les tenir, pures, sous le regard intérieur. Une œuvre naît d'une sorte de confuse émotion dans laquelle elle est contenue comme l'animal dans l'œuf. La pensée qui gît dans cette émotion, je la roule, je la roule jusqu'à ce qu'elle soit élucidée à mes yeux et qu'elle apparaisse avec toute la netteté possible. Alors je cherche un spectacle qui la traduise avec exactitude... C'est là du symbolisme, si vous voulez... »

Ce n'est pas celui qui a fait fortune. La théorie de la subjectivité des sensations, en se substituant à celle de « la nature vue à travers un tempérament », en affirmant cette vérité que « ce qui importe, ce n'est ni l'âme ni l'apparence des choses mais l'émotion que nous en recevons » — c'est précisément cette théorie qui a introduit l'habitude de la synthèse immédiate et irréfléchie.

On explique qu'un système aussi rigoureux d'esthétique ait donné lieu à l'art le plus capricieux qui fut jamais. En effet tout

devient, suivant l'heure et le temps, un motif de peinture. Toute vision fait naître une émotion et partant peut être représentée par un schéma qui sera parfait s'il reproduit et s'il comporte cette émotion.

Il ne faut même plus comme les réalistes d'antan, choisir en promenade le lieu ou l'heure. On conte qu'un vieux paysagiste de l'école de Fontainebleau poussait à un tel point le dédain du « motif » qu'il s'arrêtait n'importe où, pourvu seulement qu'il entendît chanter les grenouilles. Les grenouilles pour nous chantent, chantent continuellement. Qu'on sorte au crépuscule à travers les rues bleuissantes, ou que le plaisir de la bicyclette fasse défiler sous nos yeux les paysages d'une délicieuse banlieue, qu'une table, le soir, soit servie avec art, une loge curieusement éclairée, — autant de groupes de taches qui se fixent dans le cerveau et qu'un groupe de taches sur une toile, un carton, une feuille de papier exprimera suffisamment le lendemain matin. Aucun autre travail ne viendra modifier l'impression initiale ; on ne consultera plus la nature : la mémoire et l'instinct suffiront ; et comme la mémoire des formes est souvent vacillante, c'est la Forme qui sera sacrifiée : caricaturale ou quelconque.

Les Impressionnistes avaient conservé l'usage du modèle, le travail d'après nature. L'obligation de retenir une poseuse implique quelque choix, quelque préméditation. Ils se soumettaient aux lenteurs de l'analyse. Leurs œuvres portent la trace d'un métier patient, appliqué. C'est à ce point de vue, entre plusieurs d'égale importance, que l'étude de Cézanne est si salutaire....

Le travail d'après nature était la dernière sauvegarde du métier de peindre. On est arrivé ces dernières années à s'en passer complètement. On ne fait plus que noter des sensations, l'art n'est plus que le journal de la vie. C'est le journalisme

dans la peinture. Le temps n'y suffit pas. Même, l'habitude vient ; la sensibilité toujours plus exercée, plus mobile, se montre en même temps plus exigeante et vorace, ne dit jamais : c'est assez. La volonté ne résiste pas aux caprices d'un œil trop subtil ; le jugement n'a plus de place ici ; c'est l'œil qui mange la tête.

Cette sorte de sténographie a déformé notre écriture. Des littérateurs se plaignent du même mal. Qu'importe l'exécution, toute méthode est bonne pourvu qu'elle soit expéditive. Il ne reste plus de temps pour le travail matériel et manuel, pour le perfectionnement ou seulement la réalisation de l'œuvre. On ne sait plus *finir*. On fait des choses qui n'existent pas.

Les Maîtres avaient un grand respect de la nature, c'est-à-dire de leurs émotions. Toutefois ils ne croyaient pas bon de les cultiver pour elles-mêmes en les séparant à la fois de l'œuvre et de la vie.

*Excellence de la
méthode classique.*

Nos sensations ont un lien entre elles ; dans notre esprit elles s'accumulent pour déterminer des états durables, de véritables cristallisations. Elles ont un lien avec les ouvrages que nous entreprenons ; elles en favorisent le développement et les enrichissent d'un apport quotidien. Encore faut-il les employer avec méthode, ne point se laisser dominer par elles, et n'en point subir le caprice anarchique.

Ç'a été l'usage constant des classiques (1) de rapporter à quelques ouvrages, mais de longue haleine, des ensembles, des séries de sensations. C'est sans doute la meilleure méthode, comme aussi la plus rationnelle, la plus conforme à la réalité psychologique, si l'on songe que le nombre des impressions originales dont chaque esprit est susceptible est extrêmement limité :

(1) Delacroix dont les sensations devaient être spécialement turbulentes, les disciplinait à coup de littérature. Il transformait habituellement ses impressions en sujets choisis un peu au hasard du livre qu'il lisait.

ce sont les mêmes qui se reproduisent devant des objets différents. On en voit la preuve dans ce fait qu'il existe dans l'œuvre d'un artiste des séries : chaque année, la même saison ramène par exemple des ouvrages de même inspiration. Donc : classer les sensations, favoriser la création de plusieurs centres de cristallisation pour grouper les sensations similaires ; groupement d'abord laborieux pour qui n'y a jamais pensé, mais qui doit devenir facilement instinctif et que Ingres entre autres devait faire sans difficulté.

C'est une question de savoir si le sujet peut motiver la formation d'un centre de cristallisation, ou si c'est le centre qui doit déterminer le sujet. Faut-il, comme les Maîtres d'autrefois, se contenter d'un motif quelconque, arbitraire, de travail, (comme un sujet donné, une commande) pour y rapporter toutes ses émotions quotidiennes ? Ainsi, en Bretagne, les bateaux de sable déposent autour d'une perche qui émerge, leur chargement mouvant et fragile, pour le retrouver à la mer basse.

Ou bien faut-il attendre qu'une série de sensations analogues ait fait naître un motif assez absorbant, assez fort, pour devenir exclusif et maintenir l'âme de l'artiste dans un même état pendant le temps de la gestation et de l'exécution ?

Il faudrait tenir compte du goût d'un public qui demande des sensations d'art en cinq minutes, et des tableaux bon marché. Aussi : les conditions de vie où nous sommes, et cette existence mouvementée qui multiplie autour de nous les distractions les plus variées, les rencontres les plus hétéroclites ; le mélange dans nos musées, nos maisons, nos rues, des éléments les plus contradictoires ; le heurt des théories, des systèmes, des métaphysiques. C'est un fait que Corot, Ingres, Delacroix et tout près de nous Puvis de Chavannes ont su préserver leur œuvre de ces influences.

Difficultés.

Influences de notre milieu.

L'esthétique classique nous offre à la fois une méthode de penser et une méthode de vouloir ; une morale en même temps qu'une psychologie. Il conviendrait aussi de rechercher quelle est au juste dans l'impressionnisme moderne la part de l'Extrême-Orient et du goût sémite. On découvrirait comment des influences orientales récentes ont introduit dans nos mœurs esthétiques l'amour exagéré de l'éclat, de la riche matière, de la couleur, au dépens de la forme, de l'architecture et de la sobriété classique. Les théories relativistes ont favorisé le développement d'un art purement sensuel ; et maintenant s'écroule la longue tradition commencée par les vieux Égyptiens, continuée par les Grecs, les Quattrocentisti, la Renaissance, l'art de Phidias, de Giotto, de Raffaël et de Poussin !

Le point de vue religieux.

Si l'on se place au point de vue religieux, et sans tenir compte de l'inspiration individuelle ou de tout autre élément que la technique supérieure de l'œuvre d'art, suivant le plan de ces notes, — on reconnaît sous les tendances d'art récentes le matérialisme complet. Quel que soit dans l'art classique (antique ou Renaissance) la qualité du sujet littéraire ou réel, on sent cet art pénétré toujours d'un puissant idéalisme, et c'est à ses chefs-d'œuvre que s'applique cette pensée, d'ailleurs platonicienne, que la beauté est la forme visible de la vérité.

Nous avons dans l'étude de sa Méthode un élément de jugement ; plus précis. Un art qui néecessite tant de volonté, une telle clarté de jugement ; qui est fait de sacrifices ; dont la sensualité est exclue ; qui préfère l'expression par la forme à l'expression par la couleur, un tel art tient dans l'Esthétique chrétienne la place du Cartésianisme dans la Philosophie de l'Église ; peut-être aussi du Jansénisme dans la Théologie. Tout bien considéré, les statues antiques et les ouvrages d'un Raffaël ne sont pas déplacés dans la demeure des Papes. Le *Juge-*

ment dernier et la *Dispute du S^t Sacrement* produisent une impression aussi religieuse que les Cimabuë, les Giotto, les Angelico, ou que ces mosaïques des basiliques romaines, qui joignent en d'inoubliables harmonies les traditions antiques au symbolisme chrétien.

Il convient de faire bénéficier l'art de la Renaissance de la très belle observation du P. Desiderius (1) au sujet de l'antiquité païenne:

« Lorsque la connaissance du vrai Dieu se limita au peuple juif, *les bonnes méthodes esthétiques* devinrent le partage des païens et comme une sorte de manifestation plastique de Dieu aux peuples anciens qui devaient préparer le terrain au Christianisme, Égyptiens et Grecs. »

Ce qui revient à dire que la Tradition classique toute entière, pour la logique de l'effort et la grandeur des résultats, est en quelque façon parallèle à la Tradition religieuse de l'Humanité.

MAURICE DENIS.

(1) Dans son excellent opuscule sur l'Esthétique des Bénédictins de Beuron.



Sur les manifestations extérieures, ou du Verbe fait chair

Sous les influences de plus en plus montantes du protestantisme, sous les persécutions de plus en plus menaçantes de l'esprit mécréant, l'Église semble ployer et, avec elle, la poésie de la vie, inhérente à toute foi.

En vérité, la Religion étant notre tremplin vers en-haut, notre rupture d'avec les bassesses de nos besoins, il n'est point hasardé de dire que c'est par elle seule que nous pouvons comprendre et aimer la poésie, c'est à dire, cette soif de beauté qui dès ici-bas nous pousse à admirer toute noble action, toute harmonie réalisée par l'homme ou la nature.

Ce que les dogmes, ce que la Révélation de Jésus-Christ nous apprennent ne peut se limiter à des sermons, et les actes mêmes de l'adoration, de la prière, du sacrifice sont les puissants enseignements de la vie du Sauveur.

Notre religion est universelle (catholique), c'est à dire, qu'elle ne rejette, sous prétexte d'esprit pur, rien de ce qui appartient à l'âme, au cœur, à la raison ; faisant la part de chacune de nos facultés, elle ne leur demande qu'une parfaite soumission à elle. Ses dogmes reposent sur la Trinité une, mais elle distingue sans séparer, et c'est là son unique force, sa preuve évidente de vérité. En le Père elle nous montre le principe créateur de toutes choses, le principe éternel, excellent ; en le Fils elle nous présente la vie active et divine réalisant le pourquoi de l'homme, en l'Esprit elle nous ravit, nous promettant l'extase et la science du bonheur au dessus de la souffrance. Ces trois principes fondamentaux de tout ordre, elle les fait voir à l'homme, tour à tour dans lui-même et dans la nature qu'il domine. Elle a pris à cœur de le prévenir de toute séparation, de toute confusion, et ainsi établit le parfait équilibre de son être, lui aussi trinité une de sang, d'esprit et d'âme.

L'homme, selon donc qu'il s'abandonnera à l'une ou à l'autre de ces parties tendra à un développement nuisible aux autres. C'est ainsi que ceux qui cultivent trop leur esprit nient le Fils et le Père, et que ceux qui ne croient qu'au Père ne peuvent unir le corps et l'esprit. Mais comme on ne peut croire au Fils sans croire au Père ni à l'Esprit, on trouve la vérité seule dans Jésus, fils de Dieu, christ rédempteur, seul lien du monde naturel et surnaturel dont les deux autres personnes sont l'origine et le sens.

La parole qui ne s'adresse qu'à la raison n'est donc pas le seul enseignement de l'Église, quoiqu'il en soit présentement le plus répandu, le plus courant. Le Verbe s'étant fait chair, les paroles sont devenues plus que cela pourtant : elle sont devenues des actions, et c'est pour cela que Jésus disait qu'il faut juger par les actes.

« *Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous* » cela ne veut-il pas dire que la lettre (le tétragrammaton) est entrée dans la vie, que le nom de Dieu est prononcé par le geste, que l'action a remplacé la parole, que les faits ont été de nouveaux enseignements, clairs, simples, profonds.

Jésus parla, et il tua le livre en parlant, mais il fit plus, il agit. Or, son action fut la réalisation de cette parole : « et le Verbe s'est fait chair ».

L'Église, comme Jésus, en dehors de ses sermons, de ses enseignements, de ses lectures, agit. Elle soigne les malades, console les pauvres, guérit les blessés, se penche vers les inquiets. Elle invite les croyants à revivre la vie de son fondateur, en pleurant à sa passion, en se réjouissant à ses victoires.

Cette partie vivante, active, agissante de l'Église catholique est la plus méconnue, celle dont la beauté essentiellement profonde pâlit.

Le Protestantisme crut se libérer définitivement de toute inquiétude matérielle en niant le geste d'éloquence et d'art, en éloignant de son culte les symboles, les manifestations publiques, les processions, les couleurs, les statues, les peintures, toute la richesse de l'imagination fervente et désireuse de réaliser ses aspirations dès ici-bas. Croyant s'élever ainsi à l'esprit pur, le Protestantisme nia le culte même de l'Esprit, et tua la poésie inhérente à toute religion. Il en est résulté que — chose unique —

il est le foyer le plus contraire à l'expansion et au bonheur, qu'il donne à l'homme en pâture un univers semblable à lui-même, c'est à dire, morne, ennuyé et de pure convention. C'est que la parole parlée ne s'attache qu'à la raison, mais la parole agie opère dans un illimitable espace. Prenant l'homme pour un hiéroglyphe — ou plutôt pour un livre dont chaque geste est un mot — l'action est doublement significative : par elle, par sa beauté propre, par son sens, qu'aucun être ne peut ignorer.

Les subtilités théologiques ne sont pas entendues de tous, et un sermon très simple n'est pas positivement chose facile et ordinaire (car trop généralement on nous donne comme simplicité la plus endormante des platitudes, la plus creuse des impuissances) ; de plus les explications sont longues et l'homme est facilement inattentif, car ce qui sort du domaine de la vie agie, ne nous est admissible que par culture, par abstraction. Or, je dis que la beauté de l'action est supérieure à celle de la parole, et que son empire est infiniment plus grand, car elle n'est bornée ni par les langages, ni par les états d'esprit, car elle tire sa splendeur de la lumière dans laquelle elle se fait et de l'énergie de l'âme qui l'extériorise.

Ainsi, suivant cette marche, une peinture pieuse est plus éloquente qu'un sermon et peut opérer de grandes conversions, parce qu'elle est un instant de vie, ou plutôt une extériorisation, signifiée par les gestes et les êtres, de la parole parlée. C'est dans une mesure indéfinissable, mais déjà palpable, *du Verbe qui se fait chair*. Mais quand du tableau ce *Verbe* passe à la vie, quand la parole *se fait chair vivante et agissante* son empire s'illimite, et ses conséquences sont infinies.

Ainsi donc les cérémonies pieuses, en plus qu'elles sont une sortie de l'homme vers la joie, sont encore le plus certain moyen d'apostolat, car elles démontrent ainsi, par la poésie et la beauté, leur provenance divine.

Lequel d'entre nous, croyant ou non-croyant, peut voir sans émotion, dans les champs frais, passer le cortège chanteur des Rogations ? Lequel d'entre nous, croyant ou non-croyant, peut nier qu'une poésie inaccoutumée parfume la campagne,

quand, en juin, l'ostensoir flamboie, second soleil des blés, au haut du reposoir tout vibrant de banderoles, de feuillages, de fleurs et de cierges ?

L'humanité aime à s'embrasser en quelque temple ! Or, est-il, — à part les cathédrales, œuvres de commun amour — est-il un plus sublime rendez-vous que cet instant où Dieu incorporé en l'hostie consent par la main du prêtre, à se reposer parmi les plus vulgaires objets de la vie ? Il passe au long des maisons enviergées des blancheurs du linge ; il avance par les chemins, sur les fleurs arrachées aux jardins ; tout ce que l'on a pu trouver de mieux, vases, flambeaux, tapis, aux demeures des siens lui est naïvement dédié ; et, parmi le pain encore en épis, un salon Lui est fait de tout cela, salon qui est le résumé de ceux de ses fils, et dont chaque objet implore une grâce de sa miséricorde. N'entendez-vous pas, en ce moment, la parole du Christ, que cet amour a mis en action, planer sur les foules : « mes petits enfants, aimez vous, aimez vous les uns les autres. »

Cette collectivité convoquée au travail divin est une belle image de notre future communion céleste, c'est la plus admirable consécration de la fraternité humaine, et une joie grande en émane.

Toutes les cérémonies du culte catholique, quand elles ont gardé leur caractère de popularité et de liberté, atteignent à cette persuasion poétique, et elles sont fertiles ; mais, par misère, elles tendent, de plus en plus, à prendre un caractère officiel qui stérilise peu à peu leur action et les rend factices.

Il faut qu'en ces instants le fidèle sente qu'il est lui-même le corps de l'Église, la pierre de l'Édifice, *qu'il jouisse d'expansion* et qu'il exfolie son amour comme une vigne autour d'un support ; car en vérité, les exercices réglés du culte ne sont qu'une charpente qui appelle le croyant pour être une treille, et si le peuple est écarté, si à elle seule est livrée la manifestation, elle ne produira que tristesse, donnant au fidèle la sensation de l'inutilité, de l'isolement, de la séparation, du brisement. Il faut que ces cérémonies soient comme le repas auquel notre Sauveur fait allusion, repas auquel tous sont conviés,

et où chacun se rend selon son désir, mais revêtu de la robe nuptiale qui est la foi.

Notre temps, attristé par les conquêtes du matérialisme sur la nature, par l'industrie, les raisonnements de l'erreur, la métaphysique malade et vague, les convenances sociales et l'athéisme, attristé par tout cela et par la condamnation de la Beauté, notre temps, dis-je, va, peu à peu, refroidissant l'homme vis-à-vis de l'homme, l'Église vis-à-vis de ses fidèles. Une méfiance s'établit, les portes insensiblement se ferment, et les cœurs sourds les uns aux autres, las de retenir un acte non encore osé s'y décident : le prochain siècle assistera sans doute, malgré tout le fastueux étalage de philanthropie ou de culte humain, au déchaînement définitif et brutal de cet égoïsme couvé depuis trois cents ans.

Toutes les nobles collectivités travaillant au service du Bien, du Juste, du Vrai, du Beau, sont atteintes ; avec leur disparition coïncidera l'arrivée des ténèbres et des barbares.

Je ne vois pas arriver ces catastrophes en silence, et je crois bon de les désigner sur l'horizon. La France a trop nié pour qu'il soit temps d'affirmer ; affirmer, c'est adorer. L'orage nous menace de mystère et de nuit.

À l'étouffement des manifestations belles et redemptrices de l'Église catholique et de ses fidèles, correspondent le mouvement mécanique et brutal, l'activité fiévreuse, envieuse, malade, scientifique de l'Europe et de l'Amérique.

Après avoir tout fait pour se rejoindre, ces deux continents anéantiront les autres ou disparaîtront en un cosmopolite chaos.

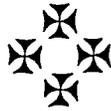
D'un égal effort ils ont travaillé à se ressembler, à blasphémer pareillement le bonheur et la naïveté, à réaliser une platitude égale à leur surface ; ils ont fait de leurs habitants les mêmes automates prétentieux et bavards, les mêmes utopistes sociaux, les mêmes apologistes de la matière.

Il est terrifiant de songer que cette Amérique née de l'ignominie européenne va devenir la maîtresse de cette civilisation qui la bannissait pour se sauvegarder des ténèbres.

A l'acte divin, au verbe fait chair par les processions et les actes publics d'amour, signifiant toujours la vie de Dieu parmi nous, Satan a-t-il donc définitivement substitué l'activité : meule que l'homme tourne sans but, en face du néant, bâtonné par la convoitise de l'or ?

Choubrah, novembre 1897.

ÉMILE BERNARD.





Sur les Icônes byzantines et l'art hiératique.

C'est dans la splendeur de ce firmament
que vous vous communiquez à nous et que
vous nous apprenez à faire la différence du
jour et de la nuit, des choses de pure intel-
ligence et de celles qui touchent les sens.

S' Augustin.

Platon avait écrit sur son Académie que personne n'y pouvait rentrer s'il ne savait la géométrie : Joseph de Maistre plus récemment faisait tout reposer sur le nombre. Pythagore était de cet avis et considérait le cercle comme l'image de la perfection (l'auréole n'est-elle pas une consécration de cette pensée?).

Le spectacle de la nature extérieure, il est bien évident, conduit la raison à la conception d'une harmonie plus parfaite, exempte de tares ; en ce mystérieux travail la raison et l'imagination se révèlent elles-mêmes supérieures à cette nature vue ; puis la foi révélatrice des choses cachées élève la raison et l'imagination à l'unité divine, à la contemplation du parfait.

Ainsi partant du sensible, passant par l'imagination l'esprit s'élève au divin révélateur de l'ordre.

Cette conception donne peut-être la clef des arts anciens, invers de nos arts modernes.

L'harmonie de ces grands arts exempte d'accidents, savante, puissante est si frappante, si suggestive qu'il faut, faute de manuels à cet usage, à qui veut en pénétrer les secrets, entrer dans la théologie, clef de toute vérité.

L'idée que les anciens ont commencé par imiter la nature me paraît juste, mais cela toutefois quant à leur sortie de la sauvagerie primitive, avant toute civilisation, car elle me paraît fautive pour les arts accomplis. La philosophie religieuse a d'abord éclairé les artistes sur les formes, sur les symboles et les concordances ; rien de vain, de fantaisiste, d'inutile n'est par suite de cela, entré dans ces arts ; le souvenir aussi que l'homme premier avait gardé

de la terre heureuse et belle et avait transmis à ses descendants, d'une vie plus pure, plus conforme aux desseins de Dieu, a pu être la première cause d'impulsion vers la création du Beau supérieur.

En remontant le cours des siècles, ne voyons-nous pas les arts, plus simples, plus purs, plus éloquents, plus portés vers le Divin; et l'histoire ne nous montre-t-elle pas qu'antérieurement aux Grecs l'art égyptien avait atteint à une grande splendeur et que tous les arts qui suivirent en sont nés!

Les anciens, et c'est en cela qu'on les juge mal, n'ont pas aimé le caractère fugitif et passager de la vie : contemplatifs et penseurs, ils ont au contraire désiré et transcrit le caractère éternel et grandiose des destinées de l'homme [de là le culte des morts]; ils ont substitué au fantôme du corps l'âme éternelle et invariable.

A leur rencontre, nous avons aimé les passions et les avons attachées à notre œuvre : *nous avons humanisé*; eux bannissaient comme blessants les contorsions de la douleur et les gestes de la joie et je me souviens fort à propos de ce sculpteur grec — Timanthe — qui, ayant à peindre le désespoir et le jugeant en dehors et contraire à la sérénité de son art, voila le visage du personnage qui le devait exprimer.

Eh bien, nous, nous avons levé le voile et nous avons aimé ce désespoir.

L'art Romain portraitiste, et ainsi poussé au naturalisme, fut le premier à s'occuper de ces vérités fictives; il y a au musée du Louvre une série de visages qui racontent l'histoire de ce peuple mieux qu'on ne la saurait écrire; ils disent sa volupté cruelle, ses vices hideux, ses vertus stoïques et guerrières, le cynisme de ses philosophes.

Les Byzantins au contraire ont rétabli le caractère d'éternité que les anciens avaient aimé; ils y ont adjoint le faste, la richesse orientale, la splendeur qui siéent à la gloire du Christ triomphant : ce n'est que tard qu'ils ont imité la Passion du Calvaire. C'est justement à cause de ce caractère *qu'on ne leur veut pas voir* qu'ils ont sur nous une grande supériorité : *Ils surent restaurer dans l'art grec naturaliste et tombé dans la niaiserie la vision de l'immortalité.*

Abstrait en apparence, l'art byzantin concorde très bien avec la nature vue et sentie et l'on peut

dire qu'il n'est pas une de ses lois qui ne repose sur l'observation profonde du monde sensible, mais c'est par le tamis de la logique, de la contemplation, de la foi, qu'il faut passer pour s'élever jusqu'à la compréhension de sa splendeur mystique.

Les Byzantins ont ajouté à ce qu'ils tenaient de la Grèce et de l'Égypte la couleur et par conséquent la musique; ils ont réchauffés, ravivés, rendus célestes des arts jusqu'alors en puissance; ils ont donné des ailes à leur conception, les ailes de l'espérance, de la foi, de l'amour déployées sur le monde nouveau par la religion révélée.

J'aimerais à dire d'eux, qu'ils sont le prisme où le soleil du Christ s'est décomposé en riches couleurs, qu'ils sont la beauté spirituelle de l'art et cela tant pour les Pères de leur Église que pour leurs artistes, car à cette époque l'art de peindre et la production marchaient ensemble et les moines étaient iconographes.

Tout ce que l'Asie a de trésors mystérieux, de magnificences suggestives se trouve chez les Byzantins, mais ce n'est pas la richesse asiatique qu'ils ont instaurée, c'est le Paradis terrestre de l'Église, c'est l'image de l'Eden primitif qui n'était que rythme et beauté, c'est la vie renouée par la venue du Christ.

L'art chrétien-romain, tout entier représenté par la tête du Sauveur trouvée à Saint Calixte est très beau, très pur, mais c'est un art plus positif, plus solide, moins idéal, moins typique que le Byzantin. Je ne nie ni ses belles proportions, ni sa douceur rêveuse; mais ici le désir est moins ardent, moins chaud, moins brûlant, la vertu a pris un caractère paisible — presque passif — en lequel l'élan fait peut-être un peu défaut. Cet art n'est pas mystique, il est religieux et cela me paraît tout autre chose.

La mysticité me semble être une illumination alors que la religiosité m'apparaît comme une pratique. Imaginez un cloître: il y a dans ce cloître beaucoup de religieux, pieux, sages, chastes, observant la règle avec zèle et ponctualité; il y en a peu sans doute parmi eux qui reçoivent la grâce d'être élevés à la contemplation et qui peuvent s'infliger des rigueurs surpassant les forces humaines. Or, là où la règle cesse, la mysticité commence.

Voilà ce que je puis dire de plus net à cet égard.

La religiosité est le premier point, car si le mystique fait plus que la règle, il ne cesse néanmoins pas de l'observer, et *c'est en passant par elle* qu'il va jusqu'au miracle. C'est pour ce mystique qu'a été fait le « Credo quia est absurdum » c'est-à-dire « Je crois à ce qui dépasse la raison. »

J'aime les arts mystiques, ceux dont l'élan, sans nier la *règle* ou le *canon*, surpasse ce que ce canon ou cette règle employée à froid peut donner. Je n'aime pas les arts qui ont satisfait seulement à la règle, quoiqu'ils en aient tiré le bénéfice d'une apparente perfection. La beauté du Christ de Saint Calixte est grande. Mais je ne pourrai jamais adorer ce Christ, parce qu'il me représente trop un homme et pour cela arrête mon idée dans notre monde et dans sa forme, parce qu'il ne remplit pas les conditions de l'art mystique *qui veut qu'avant la forme matérielle apparaisse la forme essentielle.*

Au contraire, le grand Christ de Byzance, qui plane assis sur son trône somptuaire au dôme de Pise, m'emporte avec lui dans la splendeur, me jette dans l'être des rayonnements, me rechauffe et m'attire à son immortalité : devant lui, je puis prier ; la prière est une réponse à sa clarté.

Et c'est encore là sans doute un résultat de la merveilleuse harmonie, car non seulement ce Christ est *Le Christ*, mais il est, dans ce lieu où le voici placé, comme le centre, comme la majestueuse clef de voûte de tout l'édifice.

Et que me fait un visage!.. Dans l'immense cathédrale plus belle que tous les palais, il me semble que je suis dans le cœur de Dieu, et le Christ imprécis et flottant dans l'encens et l'or me fait signe — plus que ce doux visage qui ne me parle que d'une beauté humaine.

Si j'ai la hardiesse d'exprimer ici mon sentiment, ce n'est pas toutefois en prétendant nier la beauté du visage divin trouvé à Saint Calixte.

Pour trahir une de mes plus chères idées, je dois dire que : conformément au rêve, je ne me plais qu'à des ensembles, à de grands ensembles, dont toutes les proportions sont des réceptacles de symboles. Aussi l'architecture me semble-t-elle l'art d'excellence jointe au hiératisme.

Il n'est pas nécessaire pour faire un Christ de

faire un vrai Christ (cette folle idée surpasse nos forces humaines) mais une église est aussi la figure du Christ. Où est l'architecte moderne qui saura comprendre et qui saura produire un monument capable de cette évocation ? Cette tâche dépasse peut-être notre temps.

Et voici pourquoi j'aime encore les Byzantins, ils eurent l'idée de cela à un tel point qu'ils le firent dans tous les sens et même à l'envers, car tout en édifiant un temple qui fut le Christ, ils ont fait trôner dedans un Christ qui est un temple. Ils ont fait du Sauveur une prodigieuse architecture, une géométrie vivante et chantante, l'alpha et l'oméga du monde sensible, invisible, divin.

Les icônes grecques sont les enfants de ce Christ-là : répétées de siècle en siècle par des pinceaux divers, elles sont les échos de la voix nouvelle qui parla dans les arts du haut de la voûte des basiliques, et si elles ont peu à peu descendu les échelons du savoir et de la beauté, la faute en est à nous qui ne sûmes pas croire et les aimer comme nous le devons.

Je vais exprimer une opinion qui certes mettra en colère les positivistes de la foi, les dogmatistes de l'authenticité.

Voici : Comme je l'exprimais plus haut par l'exemple des religieux, observateurs scrupuleux de la règle mais n'allant pas au delà, et des saints la surpassant *sans la nier*, je désire que l'artiste mystique apporte dans son œuvre une ardeur spirituelle, supérieure à toute représentation conforme à ce qu'a pu *paraître* la divine vie.

Si le dogme nous raconte que N. S. J.-C., fils de Dieu, se fit homme et qu'il vécut en homme, l'art néanmoins ne doit pas pour cela s'enfermer dans la reconstitution de la *vie humaine* du Sauveur, mais doit y mettre en réalité ce qu'elle était — c'est-à-dire tout ce qu'il lui appartient essentiellement d'exprimer sous peine de n'être qu'un vil métier — le surnaturel.

En cette occurrence, aussi haut que l'artiste pourra s'élever dans la foi et la mystique, aussi haut à nos yeux et en notre âme, il placera lui-même son œuvre.

C'est ainsi qu'il sera comme un merveilleux commentateur, plein de lumières nouvelles, et que, sans attenter à la vérité de ce qui fut, il montrera cette vérité même dans un plus grand éclat.

Les Pères et Docteurs de l'Église furent les illustrateurs puissants de l'Évangile et, sans en altérer le texte, ils ont pu produire, selon leur génie, des ouvrages pleins de lueurs inattendues et de beautés suprêmes, montrant dans un plus clair jour aux yeux de ceux qui les écoutaient ou lisaient le contenu de chaque parole et de chaque action de l'Homme-Dieu.

Ainsi fera l'artiste mystique : dans son intelligence éclairée par la grâce, il refondra en symboles tout ce que la vie du divin Maître nous a fait entrevoir derrière la toile des apparences, tout ce que la vie des apôtres, des saints, des martyrs a de beauté et de profondeur, en un mot il élèvera à la hauteur de la science pieuse la nature, « temple de vivants piliers. »

Voilà le véritable rôle de l'artiste mystique et ce qui le sépare de l'artiste simplement religieux qui ne s'en prend qu'à l'écorce des représentations de l'Évangile.

Ce qu'il fut écrit de blasphèmes, de stupidités, de turpitudes sur les arts spirituels, c'est à pleurer de douleur ! Les byzantins, les gothiques pas plus que les antiques égyptiens n'ont été compris ; on n'a voulu voir dans leur effort vers l'éternel, le grand, le majestueux que des tâtonnements, des barbaries, des enfantillages, des essais gauches, des sauvageries.

C'est que la route qu'ils avaient prise était bien autre que celle que leurs censeurs suivaient ; car alors qu'eux ne voulaient voir que dans la lumière claire et simple de la philosophie religieuse, ceux-ci se lançaient dans je ne sais quelles folies de sensualisme, d'adoration de la nature, qui en retour ne devaient leur procurer que l'impossibilité de toute élévation et parfaire la chute de l'homme, créé pour comprendre et dominer, dans une passivité imitative des plus lamentables. Aussi la différence est-elle bien sensible entre ces temps modernes de doute et de nature, et ceux de théologie et de philosophie sainte qui les précédèrent. Si grande est-elle que ceux qui passent de l'un de ces mondes dans l'autre sont comme transportés du jour dans les ténèbres, avec cette seule et terrible erreur que le jour leur est nuit et la nuit jour. Le résultat de tout ceci a sa racine dans ces paroles que l'on n'a pas assez répétées :

Regardez avec votre âme, regardez avec la Révélation, regardez avec la foi...

L'art des icônes grecques et des icônes russes est le dernier soupir de l'art byzantin. C'est aussi le dernier soupir de l'art spiritualiste.

Les compromis sont à leur comble : science et religion sont devenus deux termes ennemis : les savants athées à force de mentir ont entraîné le monde dans une calomnie inconsciente et une cécité parfaite. La constatation, la vérification sont devenues les seules bases du jugement : guerre à l'intuition et guerre au mystère. On a donné un type à l'artiste : la nature, on lui a dit : imitez, et on juge son œuvre selon ce type. Le triomphe de cette folie c'est le trompe-l'œil, c'est la photographie.

Les hommes d'imagination — quand il y en a eu — se sont détournés et ont créé le romantisme, avant le romantisme, ils avaient déjà créé l'allégorie.

Le romantisme, quoique glorifiant l'imagination, a été impuissant à quitter le type donné, il est resté dans l'humanité et il a rêvé de la glorifier par la passion, le drame. Delacroix, le seul grand romantique, n'a pas réalisé le surnaturel par la nature.

L'effort du romantisme dans la peinture fut surtout littéraire, il s'éleva parfois jusqu'à la poésie, c'est-à-dire jusqu'à la beauté, mais son entraînement vers la douleur le promena surtout dans des pays de brume et de brouillard. Né d'Hamlet et de Faust, il était condamné au Molochisme et à la tristesse.

L'art mystique se distingue absolument de tout ce qui l'entoure, il tranche sur le réel comme le miracle sur l'habituel, comme l'imprévu sur le coutumier : c'est une parole divine dans un temple humain.

Une atmosphère chargée de magie vous enveloppe quand vous êtes en sa présence, un monde spécial qui n'est pas le *monde*, vous est révélé, monde qui ne vous est ni hostile, ni étranger...

D'aucuns s'étonneront sans doute que cet art vive encore; moi, je m'étonne qu'il va mourant.

Le hiératisme a poursuivi sa tradition jusque dans nos temps malheureux et incroyants et chez des peuples encore fidèles et fervents, quoique séparés de notre communion; il serait temps de l'y aller voir.

Je ne veux pas dire que cet art ait gardé sa supériorité première; comme l'art positif, il parcourt son

cercle : et du grand Christ des coupoles, je ne prétends pas affirmer qu'il soit arrivé sans décadence jusqu'à l'icône qui se vend encore aujourd'hui à Jérusalem ou à Saint-Petersbourg. La marche du naturalisme a été tellement rapide en ces dernières années qu'il est parvenu même chez cet art à plusieurs intrusions et jusqu'à le faire presque agoniser de son désir.

Mais même dans cet effort, l'excellence des canons byzantins éclate encore; car sitôt qu'il voulut se faire plus humain, il n'y eut pas beaucoup à modifier pour les rendre satisfaisants, même à l'égard du vrai objectif. Les primitifs italiens du Giotto à Perugin n'ont guère fait que d'en jouer habilement selon leur génie propre; ils y ont puisé leur force d'harmonie et de hardiesse, le principe du large et du grand.

Il ne fut donc pas difficile aux gens de notre siècle, fabricants déjà sans amour, de naturaliser, pour les rendre plus vendables, les splendides modèles qu'ils tiennent des peintres vraiment chrétiens : « entraînés sur cette pente fatale, leur art est devenu un vil métier et d'artistes ils se sont faits manœuvres. »

La faute n'en est pas à eux, mais à nous; car devenus méfiants à leur égard, ne leur avons-nous pas ouvert le champ de la simonie et de la vénalité; subissant les nécessités et les incroyances, ces bons et simples ouvriers perpétueurs de la tradition n'ont-ils pas été par nous massacreurs et déformateurs?

Cela est tellement certain que j'ai vu des chefs-d'œuvres iconographiques faire hausser les épaules à des prêtres de l'Église catholique orientale : aux descendants des Saints Chrysostome, Basile, Grégoire, de Saint Denys l'Aréopagite; à des prêtres, c'est-à-dire à des hommes que l'on eût pu croire plus aptes que d'autres à les comprendre et à les aimer. Ce n'était là que des religieux sans doute, et non pas des mystiques !...

Cette déchéance des icônes est le dernier coup porté à l'art chrétien, à sa splendeur et à sa nécessité, car l'icône byzantine était bien l'art chrétien, l'art qui seyait à une religion surnaturelle et plaçant son désir et son espérance en deça des réalités ambiantes et de la beauté séductrice des apparences. Cet art était bien le complément de la parole du Christ, parabole des actions miraculeuses de sa

vie, philosophie divine de ses agissements humains, *art conservateur du mystère et de la divinité sous les symboles.*

On peut donc dire qu'avec l'art des icônes va disparaître le signe le plus authentique du monde chrétien, le cantique de splendeur qu'il chanta après la triomphe de l'Homme-Dieu, ce que le génie associé à la foi a produit de plus immatériel et de plus superhumain.

* * *

Avant que l'art existe dans un peuple il y a souvent d'obscurer recherches dont l'imitation de la nature est généralement le but. Ceci a lieu particulièrement chez les sauvages et dans les sociétés naissantes ; sitôt que la religion apparaît ces recherches cessent et l'art se lève.

Ce mystère ne peut être que constaté. Chaque art apparaît d'abord naturaliste, copiste, imitateur, puis il devient religieux et alors il s'élève, s'épure, grandit et son développement dans les édifices de la foi accomplit son dernier progrès. Se haussant avec la Foi il se baisse avec elle et enfin se traîne, languit, s'éteint comme le culte lui-même, de qui il a reçu la vie.

Voici un exemple : si je regarde le scribe égyptien ou le marcheur [musée de Ghizeh] nul doute pour moi — quelle que soit la simplicité belle des formes — que le but de l'artiste était avant tout *l'imitation.*

Pourquoi, si ce n'était là son but a-t-il mis de vrais yeux à son personnage, pourquoi l'a-t-il revêtu de plâtre (il est en bois) et peint d'un ton de chair, pourquoi s'est-il efforcé de me faire voir qu'il y a là des ongles, là des cheveux, là une barbe et pourquoi a-t-il simulé cela avec du crin ou quelques touffes de coton ou de laine ? c'est parce qu'évidemment il ne songeait qu'à *tromper mon œil* sur la statue.

Si au contraire je me transporte aux œuvres du temps de Ramses III, de Seti I^{er} et aux bas-reliefs des époques dites « nouvel empire » je trouve que l'art, loin de s'être développé au point de vue imitatif, marche dans une voie tout opposée ; les lignes extérieures non seulement sont encore plus simplifiées, mais elles ne varient plus : elles semblent

décidées, décisives, immuables, éternelles ; et non seulement le mouvement du personnage a perdu l'imprévu du naturel, mais il semble résolu qu'il agira tout autrement que la race ordinaire et que ses gestes seront *choisis*.

L'art s'est donc développé, en avançant, tout au rebours des premières recherches que nous lui vîmes faire à son début ; de la copie il est passé à un type qu'il s'est créé, il a manifesté un idéal qu'il propage, il est allé au Hiératisme.

C'est ici une voie d'ascension, l'art n'a pas baissé, au contraire, il est né ; il est dans l'expansion précise de la puissance ; il connaît ses ressources, ses moyens, son but et non seulement il se présente maintenant sous une forme d'exécution plus belle et plus parfaite, mais il nous suggère le désir, l'amour, la pensée ; il nous transporte dans un monde nouveau.

L'humanité rêve et désire sans cesse ce monde supérieur de l'Harmonie et quoiqu'on dise ou écrive elle le rêvera et demandera toujours ; c'est une des consolations de son infirmité, la seule peut-être. Aussi le caractère essentiel de l'art est-il là tout entier et non ailleurs.

J'ai dit à l'instant que l'art s'était désormais créé un type : je formule sur ce point une explication.

Quand il n'était encore qu'à son période de tâtonnements et d'imitation passive l'art cherchait son expansion dans le type humain, dans un individu déterminé et pris pour modèle. L'artiste dénué de conception était alors soumis à des moyens matériels d'expression *qui ne l'élevaient pas encore au-dessus de l'ouvrier*. Aussi voyons-nous qu'en ces temps, il n'était considéré que comme tel et rien de plus. Plus tard, quand la religion vint — par une grâce divine — éclairer vivement son esprit, il conquit la Foi.

La Foi, et elle seule, lui donna le désir de transcrire son être spirituel ravi, la soif d'extérioriser ce qui se passait en lui ; non satisfait par l'habituel spectacle ambiant, l'artiste commença par créer.

Il avait à représenter — avant toute chose — le Dieu de son affection et ce Dieu il n'en trouvait le type nulle part. On ne lui enseignait que ses attributs, on ne lui en montrait pas l'image. *C'est dans l'effort qu'il fit à se le représenter qu'il trouva la perfection.*

Pouvait-il en être autrement ? Jusqu'alors adonné

à ses sens, abandonné à la puérité de la copie, il ne pouvait, à travers ses maladresses, que saisir quelques parcelles du monde objectif sans en pénétrer le sens; il était comme les juifs de l'ancien testament exécutant la lettre sans pouvoir pénétrer l'esprit, mais le nouveau testament leur fut enseigné et les sept sceaux étant rompus par l'Agneau, Saint Paul surgit.

Ainsi la religion a toujours rempli dans les arts le rôle d'*initiatrice*, elle leur a toujours ouvert les portes du sens des signes, car « ce monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement » [S^t Paul : Heb. XI, 3].

Ainsi la religion a été *de tous temps l'initiation nécessaire des artistes*. Elle leur a enseigné le culte de l'invisible et de l'Idéal : ce n'est qu'après son apparition que la direction est trouvée, que les chefs-d'œuvres naissent.

L'art relève donc directement de la Foi, de la religion, celle-ci étant la seule préoccupation précieuse à l'homme sage et son seul but ici-bas.

Que faut-il pour voir Dieu? disait Platon. Être pur et mourir. Et les anciens qui ne connaissaient pas la Révélation, mais qui désiraient ardemment Dieu et sa sagesse se tuaient pour aller les conquérir.

Cette destination de l'homme à la contemplation et cette soif que l'amour du divin lui en donne, a trouvé une porte ouverte dans l'art; là il lui a été permis de s'enivrer un instant de l'immortelle beauté promise : c'est pourquoi, quand l'homme est vraiment pur, quand les temps sont vraiment pieux, l'art est grand, surnaturel, divin.

Les Grecs qui ne sont qu'archaïques, c'est-à-dire qui cherchent à ramener vers la nature le hiératisme égyptien, sont bien inférieurs aux Grecs qui les suivirent et qui dégagèrent à nouveau ces formes naturelles de l'imitation pour les élever à la hauteur de leur contemplation sainte; et si l'art grec semble, au premier coup d'œil, plus vrai, au sens commun de ce mot, il faut rejeter comme une erreur grossière qu'il soit né de l'imitation.

Le grand art grec, celui de la *Diane chasseresse* et de l'*Apollon*, fils du rythme et de la géométrie, a son fondement dans la mystique païenne : sans elle il n'aurait jamais existé.

Le drame divin du Calvaire en ouvrant à l'art le sublime a définitivement montré la route. La vie spirituelle a été annoncée au monde et les tâtonnements sauvages ont été perpétués seulement par les races qui n'ont pas voulu entendre la voix et qui ne la veulent entendre.

L'occident, plongé dans une lumière vague, qui lui fait douter de tout, a commencé par rompre avec des sophismes l'harmonie que la Foi avait révélée.

Partout il a brisé de ses propres mains les temples qu'il avait lui-même dressés au Dieu-Sublime.

L'orient naturellement contemplatif — parce que placé sans cesse vis-à-vis de la lumière — a seul perpétué — à travers mille rêveries — les traditions les plus antiques et les plus vraies. Seul il a légué et lègue encore à l'occident le secret de sa grandeur et de sa beauté.

L'art byzantin, l'art des icônes, l'art chrétien oriental en un mot, initiateur de l'occident, appelle encore les artistes vers son mystère et sa majesté; il sollicite des mystiques égarés dans le brouillard des cités froides, une dernière admiration, il convoque une dernière fois les fidèles à la contemplation spirituelle et symbolique.

Si son appel n'est pas entendu, si sa voix s'éteint sans écho sur les mers, c'en est fait des splendeurs sacrées dont nous n'aurons plus qu'à recueillir les débris comme des reliques vraiment saintes, images d'une vérité qui s'en va.

* * *

Mais quelqu'un me tire par la manche et m'interrompt dans ce travail. Il me dit: «venez voir», s'ingéniant déjà en secret à déformer peu à peu — à grands coups de raison—les intentions de ce grand art sacré.

Aussi prends-je sur moi la force de lui répondre: Que m'importent vos méticulosités de myope, et que m'importent aussi désormais les objets placés sous mes yeux? Je ne veux les considérer que comme un tremplin qui fera bondir mon âme jusqu'au trône céleste, jusqu'au Palais de la Splendeur.

Vous me faites bien de peine en vérité de vouloir m'emmener sur le lieu où je fus tout transporté, pour y prendre des mesures et pour y chercher des authen-

ticités : « *Je ne connais en fait de jugement que la toute-puissance de mon souvenir* », et quand mon âme a été élevée jusqu'à la joie, le vertige qu'elle en garde m'est garant de la force qui l'emporta. J'ai une horreur bien profonde de votre manière de critiquer, que vous vous livriez à l'éloge ou au blâme. Je préfère ma spontanéité à votre analyse, mon éveil instinctif à vos comparaisons et à vos recherches. »

Ainsi ai-je répondu à la vaine critique oiseuse, bavarde qui ne sait voir qu'avec sa plate raison, et qui tient en poche le catalogue, dressé par elle, des perfections et des imperfections de l'œuvre d'art.

Puisse mon exemple être suivi en cette occasion pour la gloire du Dieu Tout-Puissant.

Le Caire, 1895-96.

ÉMILE BERNARD.





De l'art chez les anciens et chez les modernes

L'art chez les anciens partait d'une intelligence contemplative, intuitive. C'était une vision intellectuelle supérieure et profonde. A cette époque lointaine, l'art n'empruntait à la nature autre chose que ses lois d'harmonie et de beauté.

Chez les Primitifs chrétiens, l'art n'avait pas cette splendeur, mais s'adonnait à un amour si grand, si pur, si spirituel qu'il se maintenait toujours au-dessus de la nature qu'il copiait. Le style existait encore.

L'art avec les artistes de la Renaissance, avec Michel Ange, avec Raphaël, avec Léonard de Vinci, retourne à cette haute intelligence contemplative qui avait fait la supériorité des Anciens, retourne à cette organisation de l'ensemble, à cette grandeur harmonieuse du style, que la peinture et la sculpture avaient oubliées, pour des qualités de grâce et de douceur mystiques. L'essence de la force, de la puissance est retrouvée. Les artistes restent chrétiens, et ont toute la science des ancêtres : vision, libre expansion, pouvoir.

Cette fois l'art est monté plus haut que jamais, il est allé jusqu'à l'Infini, il a contemplé la Perfection, et elle l'a conduit à la Création. Ces grands artistes morts, l'art languit et retombe, mais cette fois plus bas encore. L'idéal est perdu, le signe a tué l'idée. L'art ne vise plus qu'à exceller dans l'imitation, imitation de la nature, imitation des maîtres consacrés par le talent ou par la mode.

Du vol sublime des génies plus haut nommés, il semble que les humains, éblouis, aient pris peur ; et ce qui suit est digne de la nuit. L'enseignement divin des purs chefs-d'œuvre est abandonné peu à peu, et la nature est glorifiée pour elle-même, en elle-même. Un honteux panthéisme ravale Dieu dans la matière.

L'objet a tué le style, expression de l'intelligence

créatrice. La singerie a remplacé l'art. C'est à une habileté de tempérament, à une certaine fougue d'imagination que Rubens, Hals, Vélasquez, Murillo, etc., vont devoir de rester grands.

L'imitation de la nature, ne sera voilée en eux que par l'exubérance du tempérament, que par les qualités instinctives de leur œil ou de leur main.

Peu après, même cette force dernière de l'Art s'oblitérera. Les tempéraments étouffés par un enseignement niais, s'éteindront, et nous arriverons au XVIII^e siècle français, fameux à cause de sa nullité en tout art comme en toute philosophie.

Au XIX^e siècle, après Prud'hon, Delacroix jettera un passager éclair.

Son génie comparé à celui des grands maîtres à tempérament n'est point ce qu'on en a voulu faire. En cet artiste le pittoresque a trop souvent étouffé le grand. L'imagination sans idéal est le caractère destructif de son œuvre. Le théâtre joue un rôle trop grand ici, là le drame humain n'est pas assez opposé à la Rédemption par la souffrance. La mise en scène trop abondante tue l'esprit.

Au siècle de Raphaël, Delacroix aurait connu une direction spirituelle; tué par le feuilleton, par la presse quotidienne et la littérature de compte-rendu, ce maître ne découvrit pas les horizons que son aile pouvait espérer. Intellectuel, mais non intelligent, c'est à dire, contemplatif et voyant, curieux de singularités et de passion nerveuse, Delacroix céda trop à son goût pour le tordu et le difforme, il oublia le grandiose, dont, étant enfant, Michel Ange lui avait à deux ou trois reprises ouvert les formidables profondeurs par ses esquisses.

En ce XIX^e siècle minuscule, auprès des Ingres, des Delaroche, des Flandrin, il est de toute justice de rendre gloire à ce peintre et de le placer comme un poteau indicateur du bon chemin sur la liste commémorative.

Hissés sur son effort nous apercevrons mieux les horizons possibles, et nous nous élèverons de là sur les cîmes plus hautes des grandes œuvres.

L'art chez nos tristes contemporains est à son plus bas degré de chute. Imitatif, il ne songe plus qu'à rivaliser avec la photographie. Sot, banal, plat, comme notre prétendue vie civilisée, il a perdu le

sens de toutes les beautés, *il n'a plus rien à dire.*

Un Redon, un Puvis de Chavannes, seules et dernières étoiles de son ciel spirituel, ne suffisent à éclairer les épaisseurs de sa nuit.

Ces maîtres eux-mêmes accusent des faiblesses trop grandes pour nous venger de l'ignorance générale.

Enfin, ce qui fut l'art chez les Anciens, et aux temps bénis de la Renaissance, me paraît inconnu, méconnu, ignoré de nos modernes : la puissance, la force sont des zéros pour eux. Inaptes à les pressentir, mis en face d'elles, ils ne peuvent les comprendre, *la vue seule leur en est odieuse.*

Perdus dans je ne sais quelle niaiserie, les présents énergumènes, qu'on nomme encore par habitude des hommes, ont pris la grandeur en horreur.

Si l'on rencontre des gens ayant le respect des maîtres, égarés dans des préjugés de nature et d'imitation, ils ne parviennent à rien tirer de leurs modèles. Le style, cette manifestation vivante du tempérament, si éclatante dans les œuvres du génie, leur est lettre morte et impossible.

Aussi quel vautrement et quelle faiblesse !

C'est que le grand style demande une âme et une science absolue.

Une constante étude est réclamée par le grand style, car il n'arrive à la force que par l'assurance et la connaissance.

Au don du génie il faut le travail, l'observation incessante, la pensée. Il faut l'assurance à l'artiste qu'il excellera dans ce qu'il entreprendra ; il faut que ni le signe qui lui sera expression, ni la conception ne soient vagues. Il faut que l'âme parle haut, sous l'impulsion d'un désir de beauté divine, et que l'artiste puisse la satisfaire, par une pleine possession de ses moyens. Il faut qu'il sache prononcer non seulement tous les mots du langage, mais encore qu'il en connaisse les racines et toutes les variations, tous les modes. Il faut que l'artiste puisse recréer la nature comme l'a faite le Créateur, c'est à dire, par couches successives et se mouvant les unes sur les autres ; il faut que l'Homme soit en son plein pouvoir ; car chacune de nos idées a besoin de ce mot infini.

Il faut donc que l'artiste *sache* par intelligence,

par pénétration. Il faut qu'à chaque œuvre il se répète mentalement le travail du Créateur, qu'il voie l'invisible matériel et l'invisible spirituel. Que sous la peau il mette des muscles et des os, et, sur cette peau, forme et matière, une âme.

C'est à cette seule condition que l'artiste sera lui-même, c'est à dire, non passif ; c'est à cette seule condition qu'il pourra vaincre et s'exprimer.

Mais s'il ne la conquiert, il est vaincu d'avance par la nature et par sa propre ignorance.

Voilà la faiblesse de nos modernes. *Ils n'ont pas appris la création sur l'original divin.* Voilà pourquoi ils sont châtiés, voués au nul et à l'impuissance éternelle. Voilà pourquoi le monde naturel, qui, dans l'ordre, est en-dessous d'eux, les vainc et les domine.

Soumis à la nature, les hommes incapables de créer sont incapables de contempler.

Dieu ne se refuse qu'à quiconque l'oublie ; et plus juste serait de dire que Dieu ne se refuse jamais, mais que quiconque l'oublie se le refuse. Or, Dieu est la seule force de l'homme.

Se refuser le Créateur, c'est se refuser la Création tout entière, qui est sa manifestation permanente.

Si devant un grand œuvre de peintre ou de sculpteur je me voile l'œil pour n'en regarder qu'une partie, je suis inapte à saisir la beauté des relations et l'unité qui fait l'harmonie de l'ouvrage ; de même si je ne regarde dans la Création qu'une partie isolée, je me voile la Création même, dans son sens divin. Je me voile la science en renonçant aux relations des parties entre elles ; je me voile la Loi, je me voile Dieu.

Or, contempler, c'est remonter comme par des échelons des parties au tout, et du tout à la cause. Tandis que regarder, c'est jeter un coup-d'œil hâtif sur un morceau isolé.

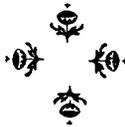
Pour que l'artiste sache créer, il est donc nécessaire qu'il contemple ; et contempler, pour lui, c'est approfondir, c'est étudier, c'est apprendre, par la voie de ses sens et de son âme, la mystérieuse relation du signe et de l'esprit, des muscles avec les gestes, des os avec les muscles, c'est découvrir les correspondances mélodieuses de la couleur, de la ligne, des objets. C'est par la connaissance de la

Création que l'artiste la soumettra à ce pour quoi Dieu la fit, c'est à dire, la manifestation de l'Esprit.

Voilà ce que nos modernes ignorent, et veulent ignorer, tant poètes que peintres, tant sculpteurs que musiciens ; et tout en nous parlant, chacun à leur tour, d'âme, de style, de beauté, etc., ils ne semblent encore ne concourir qu'à l'horrible dénouement dont, pour notre tristesse, nous sommes faits les spectateurs en ce siècle de fer et d'Enfer.

1896.

ÉMILE BERNARD.





Simple réflexions sur l'art

Il y a dans la nature une certaine Beauté, qui est le plan même du Créateur : Cette beauté est voilée; il n'appartient qu'à l'âme de s'en emparer pour se chanter, l'art a pour mission de la traduire. E. BERNARD.

Un point de contact.

Les Grecs avaient — après les Égyptiens purement spiritualistes — associé la nature à l'idéal; d'un être humain héroïque ayant fait un Dieu, leur effort consista dans les arts à élever la forme humaine jusqu'à une idéale beauté.

Tout à coup le Fils de Dieu s'incarne : l'idéal chrétien naît : *Représenter un Dieu dans la chair — sous la forme humaine.*

Or, l'effort grec fut : de s'élever de la nature humaine au divin — en un mot — d'unir à la matière l'idéal.

Or, l'effort chrétien est : de représenter l'Esprit captif dans la matière.

D'où équivalence ; d'où fraternité de ces deux arts qui à leur égale période de maturité se compénétrèrent et c'est la Renaissance.

Sous les Grecs l'art fut le prophète d'une vérité qui se réalisa en N. S. J.-C., vérité des vérités. La matière retrouva son harmonie, le corps humain devint l'enveloppe d'un Dieu. Ce qui différenciera l'art chrétien de l'art grec c'est qu'il partira d'en haut, c'est à dire, du *Dieu fait homme* et que l'art grec part d'en bas — c'est à dire, de l'homme fait Dieu. — Le véritable art chrétien sera donc plus sublime, c'est pourquoi les pincesaux et les ciseaux tombaient parfois des mains de Michel Ange.

* * *

L'art n'est pas un divertissement fantaisiste de l'homme, mais la recherche la plus sérieuse qu'il

ait faite pour satisfaire, avant le temps, son besoin de contemplation belle et sacrée; c'est une porte par laquelle sa nature sublime et rachetée aime à sortir de sa nature avilie et humaine pour s'enivrer un instant des beautés qui sont pressenties par son âme. Pour aimer l'art il faut donc être pur ou tout au moins avoir soif de pureté : ceux qui nient que l'art — après la religion — ne soit la première de nos utilités sont des brutes qui n'ont pas le droit d'exister sous le nom d'hommes.

* * *

Sur le sublime.

Le sublime c'est l'imagination qui s'est élevée par la Foi ; c'est l'imagination avec la Foi.

L'art avec l'imagination seule a produit Delacroix, le drame humain, le pathétique.

L'art avec l'imagination jointe à la Foi a donné Michel Ange, Raphael : grandeur, silence, beauté.

L'art avec l'imagination dominée par la Foi a produit les byzantins : symbolisme et abstraction sacrée — le sublime entre ici dans le sanctuaire du mystère.

Dans l'art de Delacroix la raison est jointe à l'imagination et le monde matériel (raison) est invoqué, il est seulement arrangé selon un certain ordre conforme au caractère de l'artiste.

Dans l'art de Michel Ange la raison, l'imagination, la Foi, ont une part égale, c'est le monde matériel (raison) réorganisé (imagination) en vue d'une beauté supérieure (foi).

Dans l'art des byzantins la raison (monde matériel) ne fournit plus que les grandes lignes, l'imagination (organisation-crétation) et la Foi surtout (beauté supérieure) l'emportent.

L'art byzantin semble n'œuvrer qu'en vue d'une beauté abstraite qu'il a à révéler.

Il est sublime, il est le sublime.

La grande tradition du sublime qui part de lui passe par Cimabue et Massaccio, et aboutit directement à Michel Ange. Les Florentins semblent de tous temps en avoir été les dépositaires en Italie.

Il y a chez tous les primitifs florentins un sentiment de grandeur, de majesté, de beauté que j'attribue à leur conservation des traditions murales.

L'École de Sienne représentée par Pierre Perugin, en cherchant la grâce par quelque chose de plus décadent et de plus délicat, a commencé d'attaquer le sublime, sans toutefois le nier. Le joli vient un peu trop se substituer au beau et cette différence se fait sensible quand on compare Raphaël (celui des loges) à Michel Ange. Pour plus de charme et de perfection matérielle, moins de force, d'élévation de profondeur.

Perugin est une église gothique dans laquelle le soleil entre largement, le recueillement s'y perd par la vue de trop de détails; quand vous admirerez un Perugin vos yeux iront aux yeux des visages, une tête vous prendra tout entier, l'ensemble disparaîtra, or, le sublime tient à l'ensemble et le sentiment de l'ensemble est un don spécial aux très grands peintres.

Or, qui veut produire un ensemble doit être possédé d'un désir égal en toutes les parties de son ouvrage; il faut que celui qui veut produire un ensemble le fasse plus par nécessité que par commande.

Le sublime typifié par l'art byzantin est le premier producteur des ensembles, c'est *le moteur*. Voyez le *Déluge* de Michel Ange, son *Jugement dernier*; voilà les plus vastes ensembles connus, après les mosaïques des dômes byzantins lesquelles ne faisaient qu'un tout avec l'architecture même, comme le plafond de la Sixtine.

* * *

La raison seule est ce que nous avons de commun avec l'humanité, elle produit en art la platitude.

Si elle est jointe à l'imagination (c'est notre individualité, notre force créatrice), elle produit la fantaisie et le pathétique.

Si la raison et l'imagination sont jointes à la Foi (c'est l'organisation supérieure révélée), elles produisent la force, la grandeur, la majesté.

Si l'imagination et la Foi l'emportent, elles produisent le sublime.

Si la Foi domine l'imagination, le symbole naîtra et le sublime entrera dans le mystère.

* * *

Toute conception qui part du cœur peut être émotivement humaine.

Toute conception qui part de l'esprit peut être ingénieuse et subtile.

Toute conception qui part de l'âme possédant ces qualités vient à les résoudre dans l'Harmonie qui fait l'art.

* * *

Ce qui est essentiel, c'est que la religion soit la directrice de la forme la plus haute de l'activité humaine, je veux dire : qu'elle reconnaisse comme à elle avant tout la culture des arts, qu'elle revendique comme de son empire le Beau qui par les sens élève l'âme et active sa direction vers en-Haut. Si le christianisme (le catholicisme) se fait froid, si ses prêtres sont inaptes à sentir les productions du génie, à se les accaparer par la voie légitime de l'admiration, il sera bientôt quitté; car les formules seules ne peuvent suffire, il faut des preuves, il faut une excitation palpable ; or, en une certaine mesure l'art les donne, c'est le crime moderne de l'athéisme et de l'ignorance d'avoir fait de l'Église et de l'art deux choses, deux pensées, elle n'en sont qu'une seule, et je défie qu'on me montre un grand maître qui n'a pas produit au moins dix sujets pieux. Les grecs avaient compris cette éminente vérité, et comment parlerez-vous à mon âme si vous n'employez pas la langue la plus propre à l'émouvoir.

Me ferez-vous de la morale ou du patriotisme, je vous trouverai ridicule et vous n'atteindrez pas où vous voulez ; excitez en moi tout cela par la contemplation du Beau, plus éloquent, plus profond, plus apparenté à Dieu que votre rhétorique.

* * *

Une étude qui me semble indispensable pour que l'art atteigne aux cîmes sereines des Grecs et des anciens quels qu'ils soient, c'est le nu.

Le nu est de sa nature éternel ; il est Beau, parce qu'il est l'homme sorti des mains du Créateur ; il est éternel, parce qu'il échappe à toute désignation de lieu, de temps, de mode. Qu'un artiste fasse un beau nu, et il se placera hors du temps pour jamais sans avoir à craindre qu'on le considère comme démodé, vieilli, usé, le nu étant de sa nature éternel.

Le nu représente l'homme, roi de la création, tel qu'il est dans la création, c'est à dire, en dehors des conventions que l'homme dégénéré a bâties, c'est l'homme œuvre de Dieu.

Le nu est essentiellement expressif, et c'est des pieds à la tête, de la tête aux pieds, car il est un tout sensible. Il est le seul corps qui parle entièrement à l'âme, les animaux ne sont pas nus. Le nu est donc signe de noblesse et de puissance. Les animaux sont inaptes à s'exprimer comme l'homme, et il semble que Dieu ait fait l'homme nu comme pour étendre encore les moyens s'expansion qu'il lui a déjà donnés par la voix, la vue, le toucher, etc... Dieu s'est réservé les éléments en masse parce qu'ayant fait l'homme maître, il a cru bon de se rappeler à lui, pour lui enseigner le devoir, mais il a donné à l'homme l'intelligence, cette partie de lui-même qu'il a refusée aux éléments, la nudité qui est expansion.

Le nu envisagé ainsi n'est donc ni vil, ni indécent, il est sublime, il est admirable. Et puisque le nu me semble un des plus sûrs moyens du beau plastique par ce qu'il peut exprimer et par ce qu'il est en lui-même, je le place au-dessus de toute étude, comme la première chose que l'art doit avoir en vue pour son expression universelle.

Le vêtement qui échappe aux lois conventionnelles de la couture que l'on nomme draperie et que je nommerai volontiers : habit de passion, est le seul qu'il soit bon de peindre. Les enfants nus, les femmes, les mères, les vieillards drapés dans des manteaux, des haillons, des voiles trahissant leurs inquiétudes, leurs douleurs, leurs formes belles ou lassées seront de puissants sujets à peinture forte s'ils savent allier à tout cela la vie du geste. Quant

aux costumes des modes ils sont la négation du grand art, et je crains fort qu'ils soient une des causes des décadences artistiques de nos temps.

*
* *

Les doctes archéologues ont fait de très louables efforts en ces derniers temps pour nous prouver que les arts sont sortis les uns des autres, et que, les uns dérivant des autres, ils n'étaient guère qu'une combinaison de principes, diversement appliqués. Cela a l'apparence de la vérité, mais n'est pas absolument vrai. Ces principes retrouvés partout, n'étaient pas empruntés ; ils étaient créés par chacun, et leur ressemblance et unité vient de leur origine commune : le nombre.

Nous avons la preuve palpable, en effet, tous les jours que ces prétendues combinaisons érudites de l'architecture n'engendrent que laideur et difformité, que tout manque d'harmonie et de proportion en est le résultat immédiat. Ces mêmes archéologues pourtant ne peuvent encore nous expliquer les origines de l'art gothique, de l'art indien, de l'art péruvien, ils se sont obstinés à n'y voir que des *combinaisons* ; cependant, comme je l'ai dit déjà, les efforts d'*arts combinés* ont non seulement prouvé que leurs hypothèses sont fausses, mais ont démontré qu'ils blasphémaient grossièrement contre le génie de toutes les races.

L'architecture procède des lois du climat, de l'idéal de ceux qui l'ont conçue, d'où il résulte que toute conception de ce genre s'infériorise en dehors du lieu même où elle prit naissance, à plus forte raison un autre peuple ne peut-il que prouver son impuissance dans une imitation.

Les seules et vraies lois de l'architecture reposent dans le nombre, et c'est plus à l'immuable loi du nombre qu'aux emprunts, que l'on doit reporter toute parenté architectonique. Que les modernes fassent donc comme les anciens, qu'ils puisent dans l'étude métaphysique du nombre de nouvelles combinaisons, c'est seulement d'un art neuf et ainsi

établi que résultera une création capable d'être comparée à celles que nous ont léguées les siècles passés et les civilisations disparues.

* * *

Michel Ange, Léonard de Vinci, Raphaël, comme les artistes gothiques, byzantins, égyptiens, grecs, indiens, etc.. ont connu des lois géométriques réglées, immuables, bases de cette production harmonieuse qu'on nomme le Beau, dont pour la plupart du temps, on parle beaucoup sans se rendre compte ce que cela est, et où cela va.

Comme Dieu (l'Intelligence) (1) est prouvé par le nombre, la beauté, qui sort du nombre, le prouve et c'est à des arts purement religieux que fut donnée cette science.

L'échelle que nous établissons ici n'est-elle pas d'ailleurs pleinement justifiée par l'histoire ? Le peuple Chaldéen, le peuple Hébreu ont eu cette connaissance du nombre, et l'ont fait éclater dans la Parole et l'Astronomie. Voilà pourquoi les Hébreux, sans doute, n'eurent point d'art autre que la Poésie, et c'est l'art par excellence.

Les Égyptiens ont tiré du nombre l'architecture et de l'architecture la sculpture, comme de la Poésie les Hébreux ont sans doute tiré la musique, enfin de la sculpture a été tirée la peinture, dernier des arts plastiques, et pour cela le plus complexe puisqu'il renferme tous ses précédents.

* * *

La peinture est architecture par la proportion et l'harmonie des lignes générales, elle est sculpture par la beauté touchante des mouvements et l'imitation du relief ; elle est musique par l'union mélodique des couleurs, elle est littérature par l'expression des sentiments de l'âme, des aspirations de l'esprit ; elle est théologie parce qu'elle démontre Dieu par l'affection du Beau et de la perfection.

* * *

Parmi les intelligences capables de comprendre l'art il n'est personne, je suppose, qui n'ait remar-

(1) Voir Joseph de Maistre : Soirées de St-Petersbourg.

qué que les prétendus défauts des grands maîtres et particulièrement des trois plus grands sont une affirmation d'eux-mêmes frappante, et par conséquent sont leurs qualités réelles, leur style.

Partant d'une loi, qu'ils s'étaient constituée par don ou par étude, ils agissaient en vue de la satisfaire.

Les Grecs anciens eux-mêmes, toujours préoccupés de géométrie, n'ont atteint à la beauté, à la simplicité des formes que par une analogue recherche de principes cachés.

Il n'y a aucun « hasard » dans toutes ces œuvres; tout y est rigoureusement *voulu*, et c'est la *Bonne Volonté* qui, en elles comme en tout, a montré la voie du juste.

1895-96.

ÉMIL BERNARD.





Les chances du Néo-Impressionnisme

A inventorier dans quelles proportions contribuèrent à procurer à la couleur le plus d'éclat qu'elle contient, et Delacroix, et le groupe impressionniste, et l'école néo-impressionniste, un des plus distingués représentants de celle-ci, M. Signac, emploie son érudition de critique et sa précision de savant.

Il ne peut convenir que nous avisions ici sur le mélange optique ou que nous choissions entre les hachures, les touches en virgules ou la touche divisée.

Mais à propos de ce manifeste (1), il pourrait être intéressant de rechercher comment il se fit que ce progrès dans la technique picturale causa (ou coïncida avec) une décadence de l'art pictural, du grand art, comme il fut parfois dit en riant.

Car cette recherche de la luminosité ne peut en soi et fatalement emporter une diminution, p. ex., du sens spiritualiste ou de l'instinct religieux : à user d'une technique imprévue dans sa décoration de la chapelle des Saints Anges à Saint Sulpice, Delacroix ne devint ni un moindre ni un plus vivace idéaliste ; et d'autre part lorsque M. Signac regrette que les quatre compositions de Puvis de Chavannes à Amiens, placées dans les entrecroisées, n'aient pas bénéficié du procédé de la division qui les eût rendues lumineuses malgré le jour éblouissant des fenêtres, qui maintenant les amortit, implicitement, en n'ayant peut-être pas tort, il reconnaît que les

(1) Paul Signac: D'Eugène Delacroix au Néo-Impressionnisme. (Paris : Éditions de la Revue Blanche).

Tout en ne négligeant pas M. Geffroy, je crois bien que personne ne causa aussi lucidement des théories nouvelles, depuis 1886. A cette date (8^e Exposition des impressionnistes, et groupement des dissidents en *Société des Artistes Indépendants*) M. Kahn, M. Paul Adam — après M.M. Huijsmans et Zola — trouvaient des loisirs pour causer peinture. C'était néanmoins le bloc-notes de M. F. Fénéon qui se noirçissait sous les théorèmes d'apparence la mieux scientifique et les transpositions les plus aiguës.

M. N. O. Rood (New-York) et Charles-Henry (Paris) furent les garçons de laboratoire de l'École.

acquisitions techniques qu'il prône ne sont pas uniquement destinées aux motifs dans lesquels ses amis et lui tentent d'en montrer la valeur.

Il n'y a donc pas antinomie entre ces méthodes nouvelles et un art qui ne serait pas réaliste. Dès lors, si nous constatons que leurs partisans abandonnèrent les sujets spiritualistes, comprenons simplement qu'entrés en camaraderie avec les lettrés naturalistes, et grisés par les certitudes que leur procurèrent M. Chevreul et l'emploi des disques, ils épousèrent le modernisme indiscret des premiers et prirent goût à la « philosophie des savants », c.à.d. à l'évolutionnisme, ou aussi, manque de philosophic.

Ainsi donc ces nouvelles ressources ne serviront aux impressionnistes qu'à fixer la mobilité des spectacles, à enregistrer le fait-divers, dénué de ses déterminants moraux, à définir des effets fugaces, à rendre des impressions rapides : usines, cathédrales ou boulevards. « L'impressionniste, dit Théodore Duret, s'assied au bord d'une rivière » ... et peint ce qu'il a devant lui. C'est prêter à la réalité objective le charme de se suffire. Peindre serait un des actes réflexes de voir, pas plus. L'emploi alors encore laborieux des méthodes analytiques requit sans doute toute la puissance de ces cerveaux de peintres aux dépens de l'imagination, du style et de la construction.

Mais du moment que nous ne pouvons admettre que n'importe quelle découpe de paysage détient en elle un agrément efficace et complet, les impressionnistes pour obtenir notre crédit devront à tout le moins se justifier, par les qualités qu'ils manifesteront dans la transposition dudit paysage ou par quelque agrément sensitif qui en résulterait pour nous, d'avoir congloméré toute leur énergie en un point si futile. Mais ici-même quel est ce verbiage de leur école : « influence morale de la couleur » ; « couleur pour couleur »... (1) ; leurs exégètes se

(1) Les néo-impressionnistes ne se sont pas précisément affranchis de cette manière de parler pour ne rien dire, ni de cette confusion de moyen à fin, ni de l'étroitesse.

P. ex., qu'est ce que Seurat veut faire comprendre à Jules Christophe : « L'Art c'est l'Harmonie, c'est l'analogie des Contraires, l'analogie des Semblables, de ton, de teinte, de ligne, etc... » Et chez M. Signac, qui a de la méthode et de

grisèrent de mots et au charme frénétique de proférer des aphorismes nettement absurdes ; les praticiens, eux mêmes, s'il faut en croire M. Signac, (1) mettaient la meilleure volonté du monde à colorier à tort et à travers. « C'est un beau spectacle què leur perspicacité qui s'évertue ; mais il ne semble pas que des notions directrices la desserviraient. A défaut d'elles, et pour ne se priver d'aucune chance heureuse, ils échantillonnent leur palette sur leur toile, ils mettent un peu de tout partout. En cette cohue polychrome, il est des éléments antagoniques : etc... »

Dès lors l'impressionnisme : une technique à tout hasard affectée à un manque de sujet. — Rien donc, n'était ce d'avoir inquiété la tradition et exercé la critique, n'était ce d'avoir été une expérience, intégralement ratée oui, mais fertile en indications et en menues découvertes.

Les néo-impressionnistes ont remplacé les proclamations abréviées par un canon : « Guidé par la tradition et par la science, le néo-impressionniste, dit M. Signac, harmonisera la composition à sa conception, c'est à dire qu'il adaptera les lignes (directions et angles), le clair-obscur (tons), les couleurs (teintes) au caractère qu'il voudra faire prévaloir. La dominante des lignes sera horizontale pour le calme, ascendante pour la joie, et descendante pour la tristesse, avec toutes les lignes intermédiaires pour figurer toutes les autres sensations en leur variété infinie. Un jeu polychrome, non moins expressif et divers, se conjugue à ce jeu linéaire : aux lignes ascendantes, correspondront des teintes chaudes et des tons clairs ; avec les

la perspicacité, c'est du fétichisme que de dire : « La plupart des critiques ne peuvent, faute d'éducation technique, se rendre compte de l'accord de deux teintes ou du désaccord de deux lignes. Ils jugent plutôt par le sujet, la tendance, le genre, sans se préoccuper du côté « peintre ». Ils font de la littérature à propos de tableaux, non de la critique d'art ». Voilà un reproche auquel les peintres nous ont habitués : certes, cet accord peut nous plaire comme une rime riche, ce désaccord nous déplaire comme la négligence d'un subjonctif, mais au delà, que nous en chaut de corrects, voire judicieux, moyens d'expression qui n'exprimeraient rien.

(1) M. Émile Bernard est sans doute du même avis, qui m'écrivit facétieusement : « A force de faire tourner les disques, M. Chevreul a fini par leur faire tourner la tête. »

lignes descendantes, prédomineront des teintes froides et des tons foncés ; un équilibre plus ou moins parfait des teintes chaudes et froides, des tons pâles et intenses, ajoutera au calme des lignes horizontales. Soumettant ainsi la couleur et la ligne à l'émotion qu'il a ressentie et qu'il veut traduire, le peintre fera œuvre de poète, de créateur ».

A peu près comme le dogme poétique de René Ghil, des souvenirs platoniciens firent éclore ces à priori. Ils sont précaires, c'est évident ; on ne peut dire néanmoins qu'il soit impossible, qu'émis par heureux hasard, des réalisations ne les viennent justifier ou qu'une éducation de nos sens ne nous illusionne ou une campagne de critique ne nous hypnotise, jusqu'à nous les faire admettre, jusqu'à nous amener quelque jour « à voir ainsi ».

Si l'on ne considère dans les toiles néo-impressionnistes que l'usage des tiquettes, on les pourra curieusement admettre comme des planches d'atlas de psycho-physiologie : voici un coin de nature tel que le verrait *l'œil isolé*. L'œil du peintre scientifique, qui refuse les expériences du toucher, se comporte comme une plaque photographique : il ne perçoit que des vibrations. Une telle conduite est justifiable : pour la soutenir il ne faut qu'admettre la priorité de la vue sur le toucher. Mais il suffirait alors de renverser cette hiérarchie pour prôner la ligne. En effet, percevons le mur de cette maison : nos yeux voient que le mur se diffuse en fumée, mais les expériences que font nos pieds, nos mains, nous certifient le contour précis du mur. Il semble qu'on pourrait se confier indifféremment à la vue ou au toucher, n'était-ce que le sens commun nous avertit que la fumée ne supporterait pas un toit et nous rappelle que des impressions analogues frôlées précédemment offraient la résistance d'un corps solide.

Mais au fond, cela n'est pas bien plus important que de choisir pour y coucher son dessin du Hollande ou du bristol. Mais à présumer si nos sens pourraient se couler dans la tablature exposée ci-dessus, il y aurait plus d'intérêt. J'opine que ce sont motifs de nature autrement complexes qui requièrent nos instincts et que les constructions méthodiques ne détermineront ni un rire, ni une larme.

Voyons des lignes de joie, je veux bien, ascendan-

tes et à tons clairs : joncs, maïs et cannes à sucre, est-ce que cela vous met en belle humeur ? Et à couleurs égales — jaune et blanc — mais ce sera le petit soleil horizontal de la pâquerette qui me procurera la douce joie et non l'érection verticale du lis.

Quoiqu'il en soit, il est certain qu'à ce jour la faiblesse de conception des néo-impressionnistes, qui les laisse tributaires des spectacles provisoires et modernistes dont se satisfirent déjà les impressionnistes, ne nous laisse pas prévoir l'éventualité d'une expérience glorieusement concluante de ces théories. Seurat mort, ni Signac, ni Luce, ni Van Rijsselberghe, ni Van de Velde ne semblent nous la promettre. Que ce soient de bons praticiens, je veux bien, mais il ne peut être intéressant de s'en apercevoir que le jour où ils se montreront grands artistes. Et il nous paraît juste que M. Signac conclue avec une humble désinvolture : «... si parmi eux, ne se manifeste pas déjà l'artiste qui par son génie saura imposer cette technique, ils auront du moins servi à lui simplifier la tâche. Ce coloriste triomphateur n'a plus qu'à paraître : on lui a préparé sa palette ».

EDMOND DE BRUIJN.





La découverte d'un tableau et son attribution à Memling.

Il est bruit en ce moment en Hollande de la découverte d'un panneau qu'à tort ou à raison on attribuerait à Hans Memling.

A l'obligeance de son heureux possesseur, M. Goedhart, d'Amsterdam, je dois communication d'une très bonne photographie de la peinture dont s'agit ; toutefois n'ayant vu l'œuvre elle-même, ce n'est que *linéairement* presque, et bien témérairement donc, qu'il m'est permis d'en parler. De 34 centimètres, hauteur, sur 26, largeur, en sujet, le panneau peut se définir ainsi : Centrale, S^{te} Anne, assise sur un trône, tient de la main droite un livre d'heures ; à ses genoux la Vierge accroupie porte sur le bras gauche l'enfant Jésus. Des deux côtés du dais, par l'entrebaillement de baies largement ouvertes, un évêque, un fruit à la main, adore ; à droite un moine, penché à mi-corps aussi, s'absorbe en la lecture d'un évangélaire. Une plante de la famille des balsaminées ? fleurit à droite, poussée, semble-t-il, d'entre les joints du pavement, celui-ci carrelé à rectangles ornés, de deux en deux, d'insertions losangées.

D'ensemble, le caractère archaïque de l'œuvre nettement accentué s'affirme encore en l'anatomie extérieure des personnages, et certaines raideurs feraient croire à une peinture de l'École du Bas-Rhin, ou mieux à l'œuvre d'un peintre colonais mais ayant passé par les Flandres.

Quoiqu'il en soit, sommairement, et sans autre autorisation documentaire que le seul facteur des lignes, voici, d'après moi, ce qui milite en faveur de l'attribution à Memling du panneau hollandais, et ce qui plus formellement me semble la combattre :

CONTRE :

I. La disposition générale de la composition en figuration.

Chaque fois qu'il s'agit de la Vierge Mère ou glorieuse, presque immuablement Memling a fait de Marie le centre de la figuration déve-

POUR :

I. La symétrie observée dans la distribution des personnages et attributs.

Bien que ceci soit, d'après moi, une des caractéristiques communes à tous les peintres flamands du XV^{me} siècle ;

loppée autour d'elle en rayonnement. Ici au contraire la composition est *elliptique*, en ce sens que deux foyers d'égale importance, qui sont Anne et Marie, la régissent et requièrent au même degré l'attention.

Au lieu d'un centre unique, il en est donc deux et la courbe formée en partant de ces points, devient l'ovale au lieu du cercle qui est le mode descriptif absolu du peintre de Bruges.

II. Les éléments constitutifs du décor des tissus et des orfèvreries.

Huit types ornementaux, pour la plupart géométriques, (je n'en ai trouvé jusqu'ici davantage) servent de radical à Memling, pour la décoration du broché des étoffes, tentures de dais, robes, etc. ; toujours il les répète, différenciés seulement par la nuance des fonds ou la déformation (du carré en losange, par exemple) de leurs composantes essentielles.

Si, à la rigueur, quelque rapprochement peut ici s'établir entre le semis de la tenture du dais (en le panneau découvert par M. Goedhart) et les motifs généralement élus par le peintre de Bruges, par contre radicalement s'écarte du type de l'orfèvrerie de Memling le travail des ors et bijoux largement répandus dans le panneau de *la Vierge et Ste Anne*.

Chez Memling en effet la bijouterie rappelle toujours l'or battu. Il emploie constamment aussi la perle, le cabochon et surtout les pierres taillées à facettes. Ici au contraire, si l'on retrouve la perle, il y a absence totale

ici comme chez eux tous, mais surtout en Memling, le panneau de *la Vierge et Ste Anne* rappelle sensiblement l'ordonnance traditionnelle à laquelle, plus que d'autres, s'est attaché le peintre de Bruges. A cette exception près toutefois, de la superposition, pourrait-on dire, des personnages de la Vierge et de Ste Anne.

II. Quant à l'observance des contrepoids relativement aux surfaces occupées par les personnages.

Ici encore, bien que vaguement, quelques rapports peuvent s'établir entre l'appareil constructif de Memling et celui qui régit la peinture de *la Vierge et Ste Anne*. En cette dernière néanmoins, ce n'est que bien faiblement que cette caractéristique se retrouve ; elle se contredit du reste en bien des points et dans la retombée des plis des robes, notamment.

de pierres taillées, (1) et bien plus, l'ornementation aurée est globulaire et filigranée, rappelant en beaucoup de points celle des peintres de la seconde école de Cologne.

III. Quant à la caractérisation typique des personnages.

La descriptive anatomique de Memling, surtout en ce qui regarde la Vierge (au sens de Madone) est tout-à-fait particulière et lui est strictement personnelle. Les têtes ont chez lui immuablement la forme d'un cœur, — les protubérances frontales correspondant aux oreillettes — les yeux s'écartent en amandes pleines et la courbe prolongée des lèvres fait des bouches une chose si spéciale, qu'en matière d'attribution il semble que pour le reconnaître soit le meilleur des critères. Ici au contraire les têtes forment boules, yeux et nez surtout sont jusqu'à l'exagération arrondis, les personnages, en outre, sont infiniment plus gauches que naïfs.

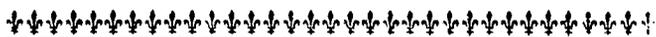
III. Corollaire.

Un examen attentif de l'œuvre de Memling m'a permis de formuler — en manière, trop peut-être, de théorème — ceci d'axiome chez lui, à savoir que : *chaque fois qu'il s'agit de Marie, Vierge Mère ou glorieuse, le point d'intersection des diagonales menées de coin en coin du panneau, tend à correspondre anatomiquement à la crosse de l'aorte (du cœur de Marie).* — Voir l'*Adoration des Mages*, la *Vierge et l'enfant*, le *Mariage mystique de S^{te} Catherine*, à Bruges, la *Madone des Offices*, de Florence, la *Vierge adorée*, du Louvre, etc. — Ici, une fois de plus encore, si très approximativement, semble se rencontrer ce critère, il y a lieu de remarquer que le point d'intersection des diagonales porte vers la droite, alors qu'en les peintures que, pour d'autres raisons, l'on attribue, mais sous réserves, au peintre de Bruges, cette localisation géométrique, immuablement dérive vers la gauche.

En résumé donc, comme en bonne foi toute, je crois l'attribution à Memling de *la Vierge et S^{te} Anne* erronée. Il s'agit certes d'une œuvre intéressante, mais d'après moi, il faudrait reconnaître en elle, le travail d'un peintre bas-rhénan.

MAX ELSKAMP.

(1) L'unique pierre qui orne la mitre du personnage de gauche, n'est que désignative de sa dignité d'évêque. On sait, en effet, que Clément IV, s'il permit aux abbés le port de la mitre, limita pour ceux-ci son ornementation à l'orfroi ; les pierres précieuses, les plaques d'or et d'argent furent réservées aux évêques et devinrent ainsi une des marques distinctives de leur rang.



L'« Oratorio de Noël » de J. S. Bach

Oh ! les miraculeuses cathédrales ogivales du maître saxon. Elles surgissent en floraisons, s'élèvent à des hauteurs vertigineuses sans causer la moindre sensation d'effort ; leurs dimensions géantes n'écrasent point et malgré leur luxuriante ornementation on reste sous le charme de leurs formes sveltes et sereines. Et le bâtisseur géant de ces édifices est aussi peintre : la richesse inouïe de ses couleurs rappelle les van Eijck et Memling ; il est aussi poète, car il a donné une âme à ses cathédrales, qui chantent. Bach est tout cela, et dernier représentant de la race de ces glorieux gothiques, en lui s'incarne tout l'art de la chrétienté médiévale.

*
* *

L'« *Oratorio de Noël* » est une de ces cathédrales, et si on la trouve de proportions moindres que la surhumaine « *Passion selon St-Matthieu* » et que la « *Messe en si mineur* », elle n'en est pas moins merveilleuse, et son décor naturel serait cet aussi exigü mais admirable triptyque « *l'Adoration des rois mages* » de notre Memling. Et, puisque voici revenu le « *temps de Noël* », passons le dans cette église, à la façon de nos bons et pieux ancêtres : nous y verrons se dérouler le Drame sacré dans les *récitatifs*, les *chœurs* nous diront la haute portée des mystères et nous stimuleront à la prière ; les *airs* chanteront la joie de la naissance d'un Sauveur, et nous, peuple, nous nous mêlerons à l'action dans les *chorals* : là, s'épanchera la joie débordante de nos cœurs religieux et aimants, car Bach, s'il est contemplatif et austère, n'en reste pas moins PROFONDÉMENT AFFECTIF et sa musique — à l'encontre de celle de Palestrina, qui est purement d'âme — est à la fois angélique et humaine. Le texte du récit est celui de l'évangile,

entrecoupé de temps à autre de réflexions bonhommes de l'époque et ces *récitatifs* forment de purs chefs-d'œuvre par leur liberté d'allure mélodique, par l'intensité d'expression qu'ils atteignent sans l'apparence de recherche et le sobre soutien de ces quelques rares accords toujours admirablement bienvenus. Ces *airs* sont des lieder d'une fraîcheur exquise, d'une grâce et d'une saveur toutes moyenâgeuses ; ces *chorals* exprimant les sentiments du peuple sont de candeur et souvent sublimes en leur naïveté. L'« *Oratorio de Noël* » est comme le « *propre* » des fêtes de la Nativité: Bach l'a divisé en six parties, et chacune d'elles traite les mystères d'un de ces jours d'allégresse.

Pour la nuit et le jour de Noël : — voici un *chœur* habillé de broderies et se développant en dentelles — où nous laissons nos peines, car invités à apprécier ce qu'en ce jour le très Grand a opéré, nous chantons et célébrons « le nom du Dieu régnant. »

Et voilà que l'édifice s'anime: à l'intérieur se joue le *mystère*. Joseph et Marie ont en vain cherché une place dans les auberges, et dans l'étable vient de naître Jésus, que la Vierge-Mère a déposé dans la crèche : ici, le peuple intervient directement comme acteur : « *Er ist auf Erden kommen arm* » soupirent les soprani — les enfants et les femmes, qui ont pitié — en un *choral* en 3/4, alternant avec le *récitatif* très grave en 4, répondant : « *Wer kann die Liebe recht erhöh'n, die unser Heiland für uns hegt* » et ce très délicieux et touchant dialogue se termine par un « *Kyrieleis* » de cette même foule émue et priante, Puis *l'air* « *grosser Herr, und starker König* » d'exprimer, immédiatement après, l'étonnement et l'admiration des hommes, qui n'en reviennent pas :

« Der die ganze Welt erhält,
 « ihre Pracht und Zier erschaffen
 « muss in harten Krippen schlafen. »

Enfin, l'assemblée entière des fidèles chante :

« Ach, mein herzliebes Jesulein,
 « mach' dir ein rein sanft Bettelein,
 « zu ruh'n in meines Herzens Schrein,
 « dass ich nimmer vergesse dein. »

et ce *choral*, clôturant le « mystère » de la « *nuit Sainte* » résume tout Bach : le mysticisme et la foi naïve du moine, la pitié et l'amour de l'homme.

Pour le second jour de Noël : Une adorable symphonie pastorale, où les hautbois alternent avec les cors sert de *prélude* à la scène de l'apparition de l'Ange. Les bergers s'acheminent vers Bethléem : ici encore, nous retrouvons les toujours admirables *chorals* comme « *Brich an, o schönes Morgenlicht* » ; des *airs* comme « *Frohe Hirten eilt* », incomparable de fraîcheur et de légèreté ; le « *lied* » que les bergers devront chanter pour endormir l'enfant Jésus : oh, ce « *Schla—fe, mein Lieb—ster* » longuement tenu pendant que l'accompagnement rythme un motif berceur d'une grâce, d'une tendresse à faire pleurer ! Puis aussi, l'envolée formidable du *chœur* des esprits célestes et ce *choral* de la foule jubilante « *Wir singen* » où à l'accompagnement reparaît le motif de la « *symphonie pastorale*. »

Pour le troisième jour de Noël : Les bergers arrivés à Bethléem adorent l'Enfant trouvé dans la crèche : cette partie de l'*Oratorio* est surtout mystique, et constitue la fête de l'âme : les *chœurs* et les *chorals* disent la reconnaissance, nous nous inclinons confus devant l'Amour de Dieu pour la créature et soupirons : « *Kyrieleis*. »

Tout cela est très « *petit enfant* » et très « *grand* » en même temps. Et se termine — en un encore superbe et joyeux *choral* — cette « trilogie » de Noël.

* * *

Et ainsi encore avec Bach nous aurions religieusement pu célébrer le « *jour du nouvel an* », le *premier Dimanche de l'année* ; l'*Épiphanie*, si, entraînés par les carillons et les chants plus bruyants du dehors, nous n'eussions déserté la « cathédrale. »

ERNST DELTENRE.





Mémorial de l'Expression religieuse

Les Poèmes :

Émile Verhaeren : LES VISAGES DE LA VIE. (Bruxelles : E. Deman).

Qu'il contemple la vie sous ses divers visages, s'attachant aux heures de douceur, d'amour, d'ivresse ou de mort, s'extasiant devant la mer, la forêt ou le mont, toujours Émile Verhaeren en admirera la force et la joie ardente de préférence à l'ordonnance harmonieuse ou à la clarté musicale. Ses coups de poing frénétiques cassent les verres sur la table. Pas de scepticisme. Pas de dilettantisme. L'effort. La lutte. L'action tenace et violente.

« Lassé des mots, lassé des livres,
Qui tiédissent la volonté,
Je cherche, au fond de ma fierté,
L'acte qui sauve et qui délivre.

La force la plus belle est la force qui pleure
Et qui reste tenace et marche d'un pas droit,
Dans sa propre douleur, qu'elle conçoit
Sublime et nécessaire à chaque appel de l'heure.

Et si tout sombre et si tout casse enfin,
Rester celui de la lutte obstinée,
Pauvre et vaincu mais la tête acharnée
Quand même — et claire encor de l'effort vain. »

C'est ce titre nouveau — cette conception catholique de la vie — qu'il importait de préciser ici. Verhaeren sait aimer de toute son âme, et donc haïr, c'est l'essentiel. Il restera jeune dans l'action et dans la joie comme les prêtres nonagénaires qui répètent chaque jour en montant à l'autel : « Ad Deum qui lætificat juventutem meam. »



LA SAINTE COMPLAINTÉ RIMÉE DE N. D. DE LOURDES AVEC UN PROLOGUE, UN COURONNEMENT ET UN ÉPILOGUE. (Namur: Godenne).

Ces couplets très populaires, très simples et naïfs, uniquement pieux, devraient être entendus, murmurés en mélodie par les foules pèlerinantes vers le rocher de Massabielle. A la fin de la journée le soleil se couche dans les plaines de Touraine, on baisse la glace des portières, la rosée tombe sur les trèfles et le train-blanc rapide laisse se mêler au parfum des herbes la chanson monotone et douce des prières.

THOMAS BRAUN.



POÉSIES DE PIMODAN : LYRES ET CLAIRONS. LE COFFRET DE PERLES NOIRES. Illustrations de *Henry Baudot*. (Paris : Léon Vanier).

J'ai lu jusqu'au bout, à défaut du livre, la carte de visite de l'auteur. Et déjà c'est assez long : « Le Marquis de Pimodan, Duc de Rarécourt, Conseiller Général de la Haute-Marne, Maire d'Echénay. »

« Quand... les conseils généraux de département, les conseils municipaux de village, les élections, les moissons, les vendanges, les semailles, me laissent deux mois seul et libre dans cette chère mesure de Saint Point., ma vie de poète recommence pour quelques jours. Vous savez mieux que personne qu'elle n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle... » *

Vous croyez que je cite le châtelain d'Echénay, que non, c'est de Lamartine. Mais servie par une adaptation aussi traîtresse des termes, l'humilité du poète n'est pas sans être humiliante pour le versificateur.

Plutôt non : pourquoi faire du mal ? disons — et c'est vrai — de ces *Poésies de Pimodan*, que parmi les poètes estimés M^r Coppée en écrivit d'aussi mauvaises et le R. P. Delaporte point de meilleures.

Pour gouverner signalons que le volume contient une photographie du manoir d'Echénay, efficace à inculquer au docile critique le goût d'y avoir son numéro pendant la saison des chasses... fenêtre sur la rivière, si on peut choisir...



Remy de Gourmont : LES SAINTES DU PARADIS, poème orné de 19 gravures sur bois par *G. d'Espagnat*. (Paris : Société du Mercure de France).

Qu'elles alourdissent leurs bures, qu'elles allongent leurs voiles, les saintes, elles ne pourront cacher à nos yeux leur transfiguration : l'arc-en-ciel humide des cils perce la vapeur des mousselines, le bouquet tiède des soupirs chavire aux ondulations des plis, les rubis des plaies sous le cilice sont des braises, comme une apothéose d'incendie derrière un écran.

Et c'est le prestige aussi de cette plaquette qui les célèbre : in-12^o cavalier, proportionné aux anciens « livres bleus », feuilles rugueuses où s'échancrent des bois écorchés par le travail dur des mains en peine et que couvre quelque minable papier de tenture. Mais ici c'est la somptuosité de se vouloir pitoyable, mais, hélas ! malgré cette préoccupation de rappeler les libelles où jadis enfants et vieilles gens apprenaient et oubliaient à lire, celui-ci — 125 exemplaires sur pâte des Vosges — ne s'écornera pas aux secousses de la hotte du colporteur cognant du bâton la porte des métairies, ne jaunira pas à l'étal ou sans le grand parapluie rouge des foires.

Non plus donc ces enveloppes de misère ne peuvent nous en imposer : du tablier troué ruissellent les roses :

Agathe, pierre et fer, Agathe, or et argent...
Agnès, ...agnelle amie de l'agneau...
 Agnès, Agnelle et Danielle...
 Sainte Agnès filez pour nous la laine éternelle.

Angèle, Qui avez vu dans le ciel une échelle,...
 Angèle qui êtes montée au ciel en revenant de Jérusalem.
 Cathérine pleine de larmes, pleine de charmes, pleine de songes....
 Colette, dure à son cœur et plus dure à sa chair,
 Colette prisonnière dans les cloîtres amers
 Où les colliers d'amour sont des chaînes de fer,
 Colette qui pour mourir se coucha sur la terre.
 Françoise, Astrologue admirable de la Tour des Miroirs
 A qui Dieu écrivit des lettres en lettres d'or...
 Geneviève mère d'un enfant pauvre et nu comme un faon...
 Gertrude, salut d'amour au soleil de l'hostie,
 Gertrude, cil, larme et pois de senteur..
 Gudule qui fut aimée, enfant, par saint Michel,
 Gudule, qui fut aimée, morte, par Charlemagne..
 Hélène Tête frappée en médailles et en monnaie d'amour..
 Jeanne que les gens aimaient comme leur père et leur mère,
 Jeanne qui ressemblez à un ange en colère....
 Julie morte en souriant près de la mer, le soir,
 Julie qui en mourant murmurait : Je suis libre!
 Marcelle Pétale d'or pâle au front des dames romaines...
 Marguerite, Plaisir d'amour, ensuite poussière
 Sous les sandales de Saint François
 Guérie de la chair par l'horreur d'une chair adorée...
 Marie, Amertume des baisers sur les barques du Nil...
 Mathilde, reine de trois mille et l'une des mille servantes...
 Paule, Épaule où le vieux moine grava le nom de Dieu...
 Ursule, Griffon du Nord, bête sacrée venue
 Dans la lumière bleue d'un rêve boréal,
 Ursule, flocon de neige bû par les lèvres de Jésus..
 Zite, Sainte aux yeux doux, sainte en bonnet, sainte en sabots...
 Zite aux mains rouges fleuries de mente et d'estragon....

Elles sont petites et mains aux mains elles font la ronde et c'est Toussaint ! elles sont grandes, elles sont douces et tristes et belles, c'est du vrai ciel !

M. Remy de Gourmont en ces 19 prières, Montalembert en un livre ont en art revendiqué la piété. En sait-on beaucoup depuis les grands saints et les anonymes du moyen-âge ?

Ici la certitude, je dis, le manque d'hésitation dans la perception, la perspicacité et la plénitude dans l'analogie, la convenance indissoluble de l'image terrestre rapportée à la fable spirituelle, sont telles que surhumaines : précision démoniaque d'un désespéré qui suppute consciemment les paysages pour lui abolis ou divine d'un visionnaire qui escompte avec sûreté les familiarités du jardin clos.

M. de Gourmont se rendra à son attrait : son chant de bon conseil qui introduit le poème aura ainsi une grâce plus efficace encore que de soutenir la langue française, savoir, des âmes et une âme :

O pérégrines qui cheminez songeuses,
 Suivez la voix qui vous appelle au ciel :
 Les arbres ont des feuillages aussi doux que le miel
 Et les femmes au cœur pur y deviennent plus belles.
 O pérégrines qui cheminez songeuses,
 Suivez la voix qui vous appelle au ciel.

F. NONNIGER.



Chiaroscuro (naar aanleiding van de Rembrandt-tentoonstelling) par *Pol de Mont*. (s. l. n. d.)

M. Pol de Mont, qui est sans doute le plus « polygraphe » des écrivains de langue thioise tient en ces pages une conversation un peu rapide — mais c'est d'être aisée qu'elle est trop rapide — au retour de l'exposition-Rembrandt d'Amsterdam.

Il répudie un certain nombre de toiles attribuées au maître : que cela soit ou non du goût de M. Bredius, sur avis conforme ou non de M. Arsène Alexandre, nous n'avons à intervenir en cette expertise.

Mais M. de Mont expose en outre des opinions :

a) Rembrandt serait irréductible à la loi — laissez moi dire : au projet de loi — de Taine : « l'artiste est le produit du milieu. » Et en effet du réaliste un peu froid et coloriste consciencieux que Rembrandt était vers 1632-1635, en tant que peintre hollandais, sortit par à coups un poète — visionnaire occupé de toute autre chose que d'exactitude matérielle, un peintre faisant fi du riche coloris coutumier pour transposer cette « autre chose » même.

b) Rembrandt serait — oui — idéaliste.

c) à sa façon d'être idéaliste conviendrait nécessairement le procédé du clair-obscur.

Idéaliste, il l'est, non par le choix du morceau, du sujet, mais par sa manière de l'agrandir en le simplifiant. Son modèle (aidons nous de clichés) il le voit « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change » (Mallarmé), il y voit « la divinité descendue dans l'homme » (Shelley), c.-à-d., qu'il s'abstrait de l'anecdote, des contingences de temps, de rang, de tout enfin ce qui est occasionnel ou superficiel, afin de moins perdre de vue les qualités foncières, les vertus morales, je dis, la vie de l'âme.

A ce faire, la méthode la plus convenable, mais voici que le génie même de la langue le propose aux lecteurs français : METTRE EN LUMIÈRE. Ainsi se trouve populairement vérifiée la convenance d'un procédé. Rembrandt, dit à peu près M. de Mont, cherchait à exprimer tout ce qu'il devinait seulement ou apercevait déjà, d'occulte et de mystérieux derrière la surface des objets, derrière les phénomènes sensibles de la nature et la physionomie concrète de la vie, il essayait de transposer la lueur surnaturelle, métaphysique, mystique bientôt, de ses imaginations et visions, il voulait nuancer au lieu de colorier, écrire au lieu de couler avec de la lumière.

— M. de Mont, comme ceux qui ont beaucoup à dire, manque de netteté. Au lieu d'expliquer en un syllogisme gordien que le clair-obscur devenait le truchement nécessaire à cette manière de voir à travers les objets, qui était celle de Rembrandt, il s'éparpille en aperçus et s'écarte en citations.

Il chronique ainsi, plutôt qu'il ne professe. Après lecture,

à celui qui demande : « Qu'est ce qu'il prouve ? » on répond :
« il est très intéressant. »

F. NONNIGER.



Préfaces pour des musiciens, par *Henry Maubel*. (Paris : Fischbacher. — Bruxelles : Schott frères.)

Ces études que trop humblement M. Maubel intitule des « *préfaces* » sont extrêmement intéressantes tant par l'originalité des aperçus, que par l'inédit des détails.

Parmi ces « *préfaces* » je me plais à signaler celle « *pour la musique de piano de Schumann* » : elle est merveilleuse.

César Franck, d'autre part, est synthétisé admirablement en deux mots : c'est lui, le « *cinquième évangéliste*. »

Grieg est « *un lyrique, un exalté qui creuse à chants profonds et intenses son exaltation et la décuple par de merveilleux effets*. »

Notre pauvre Guillaume Lekeu fut « *l'harmoniste de sa sensibilité*. »

La « *préface à une psychologie de la musique* » me semble particulièrement attachante, étonnante de profondeur en même temps que de rêve ; délicieuse et exquise idée de faire du théorème de la vie « *un théorème d'harmonie* » et de supposer que « *ceux qui entendent intimement la musique, entendent les accords de l'être*. »

On connaît le style magique d'Henry Maubel, on sait aussi l'artiste : ici, il serait puéril d'insister ; j'ajouterai seulement que tous, — musiciens ou non — apprendront énormément à lire son livre, et que ceux qui « *veulent entendre* » trouveront profit et joie à le méditer. *Préfaces pour des musiciens* est un livre RARE.

ERNST DELTENRE.





L'Instruction et l'Éducation de la femme selon la tradition chrétienne, d'après Madame Marie du Sacré-Cœur et Madame d'Adhémar

Certes, avant Madame Marie du Sacré-Cœur de généreux esprits s'étaient occupés de l'instruction féminine avec le même zèle et non moins d'éclat. Fénelon en demanda l'amélioration au nom de la Rédemption ; Madame de Maintenon déclara périlleuse toute éducation finie à vingt ans ; Monsieur Nettement et Monseigneur Dupanloup proclamèrent hautement nos droits à la culture intellectuelle. Ce dernier ne craignit même pas d'employer l'ironie pour combattre les préjugés mondains, la dévotion étroite et la jalousie de certains auteurs masculins, d'accord à réduire la femme aux arts d'agrément ou même au taconnage. S'il parle avec déférence aux Sœurs, il ne s'ouvre pas moins à l'une d'elles sur l'opportunité de la fondation d'un juvénat supérieur ravissant les professes au point de vue intellectuel. Son ouvrage eut, comme on le sait, un grand retentissement et personne n'osa contredire le prince des éducateurs. Un pareil acquiescement n'accueillit point les deux volumes de M^e Marie du Sacré-Cœur : *Les religieuses enseignantes. — La Formation de la femme catholique.* Dans certain livre on n'épargna ni la religieuse ni la femme. L'outragée répondit avec une dignité calme, soutenue sans doute par le souvenir de Sainte Catherine de Sienne et de Sainte Thérèse qui elles aussi opposèrent à la calomnie éhontée la majesté sereine de l'innocence.

Voyant d'une part les lycées faire échec aux couvents, et entendant d'autre part les jeunes filles

qui préparaient leurs examens dans les maisons séculières se plaindre des périls moraux qu'elles y couraient, Madame Marie du Sacré-Cœur, après s'être assuré le concours de professeurs éminents, conçut le trop hardi projet de fonder une école normale de religieuses modelée sur celle des Dames de Saint André de Bruges et par conséquent à même de rivaliser avec les établissements de Sèvres et de Fontenay où l'on forme les professeurs en dehors de tout principe religieux. M^e Marie attribue l'infériorité de plusieurs sœurs brevetées par leurs compagnes à l'insignifiance de certains noviciats où l'on ne fait aucun cours. Il en est bien autrement à l'Institut de Saint André. Pour subir l'examen d'admission, il faut avoir suivi les cours pendant quatre ans. Tous les jours l'inspecteur fait une conférence, tous les jours chaque sœur « donne sa classe » ; aussi l'horaire est-il réduit. L'examen de sortie comprend treize compositions, et tous les deux ans les religieuses enseignantes, âgées de moins de quarante ans, subissent un interrogatoire écrit sur les matières de l'examen de sortie.

M^e Marie pense que les cours à l'Institut Notre-Dame devront être faits d'abord par des hommes, ce qui ne constituerait aucun danger pour des religieuses pénétrées de l'esprit du Christ. L'élément féminin y succéderait dès qu'on aurait des religieuses capables de soutenir la comparaison avec les Dames de St. André.

A l'instar de Monseigneur Dupanloup M^e Marie du Sacré-Cœur pense que trop de mémoire atrophie le jugement. En effet, les programmes surchargés ne développeront jamais de génies. Pourquoi faire de la cervelle de l'enfant un inextricable fouillis ? Au lieu d'emmagasiner noms, faits, dates, ne vaudrait-il pas mieux apprendre d'abord en détail certaines grandes époques comme le siècle d'Auguste, la Renaissance, le règne de Louis XIV, la Révolution. On ferait aussi la philosophie de l'histoire : on insisterait sur les progrès des arts auxquels on doit la civilisation, on démêlerait le caractère de l'écrivain reflétant parfois l'esprit de l'époque en ses travaux comme Racine,

ou au contraire frappant le siècle à son effigie comme Voltaire ; enfin, on montrerait l'action divine dans la formation et dans la destruction des empires. Donc, plus de manuel ! La religieuse n'aura d'auxiliaire que la bonne volonté des élèves, mais on les aidera à *apprendre* en multipliant les heures de lectures personnelles et commentées. Ici, je ne puis que déplorer l'exclusivisme qui a procédé à la formation des bibliothèques de couvent où l'on ne voit que hagiographie. On a raison sans doute de donner à lire *Mathilde de Nédonchel* en Belgique, *Charles de Ste Foix* en France, ou la vie de J. Berchmans, mais il faut éviter la monotonie. Pourquoi ne pas ajouter par exemple des ouvrages historiques d'Imbert de St-Amand, les *Études* de Saint Marc Girardin, *le Génie du Christianisme*, les romans de Madame Craven, de Fullerton et de Lytton, qui charment l'esprit sans amollir le cœur ? Ennemies des rudiments, les jeunes filles adorent les exposés lumineux, les récits colorés. Voulez-vous vous en convaincre ? Assistez à la lecture de *l'Elisabeth* de Beauchêne ou des *Journées de la Révolution* de Walsh, faite dans un couvent par une jeune fille intelligente pendant l'après-midi consacrée aux ouvrages manuels ? Rien de plus intéressant que de voir la lectrice s'attendrir au son de sa propre voix, et les petites couturières s'interrompre pour essuyer leurs yeux. Toutes avaient éprouvé ce frémissement sacré que donne l'apparition du sublime et pourtant pas une d'elles le matin ne récita sans ànonner le résumé insipide de Drioux sur la Révolution. Que dire du manuel d'histoire ecclésiastique, si ce n'est déplorer avec M^e Marie le peu de cas qu'on en fait dans les couvents ? L'Histoire sainte même a une place secondaire dans le programme au dire de M^e Marie ; apprise sommairement en sixième et en cinquième, elle est abandonnée en quatrième pour l'histoire ancienne, tandis que pendant les trois dernières années on fait une étude détaillée de la mythologie, négligée dans les programmes de l'État. D'où il suit qu'une enfant qui entrerait en quatrième connaîtrait la faute de Pandore et ignorerait la Rédemp-

tion. Si l'on tient à consacrer pendant un an quelques leçons aux aberrations de l'esprit humain, on pourrait aussi bien parler de la mythologie scandinave que Wagner a fait connaître, mais il faudrait ensuite montrer la supériorité du merveilleux chrétien, comparer les Parques et les Nornes aux démons, Tantale au Mauvais Riche, le Tartare et Hel à *l'éternité des douleurs couchée sur un lit d'airain et murmurant : toujours ! jamais !* Selon M^e Marie du Sacré-Cœur, un cours de logique précéderait celui d'apologétique. Aucune leçon n'est mieux suivie que cette dernière. J'ai pu l'expérimenter, ayant écouté pendant deux ans à mon couvent un prêtre éloquent chargé de l'enseignement dogmatique : objections des réformés, subtilités des rationalistes, sophismes des mythiques, Renan, Strauss, etc. il examinait tout ; interrompant parfois sa réfutation victorieuse, il admirait la beauté d'une religion qui rétablit le mariage dans sa dignité primitive, proclama le respect de l'enfant, dompta en somme la barbarie des hommes du Nord. Comme on écoutait ! Les crayons faisaient merveille, et aucun regard ne se détachait du cahier de notes. Il en serait de même si l'histoire de l'Église était présentée d'une manière intéressante. Au lieu de nous offrir une nomenclature aride de toutes les hérésies, pourquoi une maîtresse éloquente ne tracerait-elle pas un tableau grandiose de l'époque des Martyrs, de celle des Pères et du Moyen-Age ? Pour exciter les jeunes filles à l'amour de l'étude, on invoquerait l'exemple des grandes chrétiennes d'autrefois : S^{te} Lioba maniant le vers latin après avoir étudié le droit, S^{te} Catherine de Bologne qui a laissé des traités savants, S^{te} Brigitte, S^{te} Gertrude, S^{te} Thérèse, S^{te} Hedvige pour qui la théologie mystique n'avait pas d'ombres. On leur rappellera surtout que la femme fut toujours l'alliée de l'Église depuis S^{te} Mélanie dérochant S^t Anastase aux embûches des Ariens jusqu'à Mathilde de Toscane défendant la cause du pape contre l'ambition des empereurs d'Allemagne.

M^e Marie du Sacré-Cœur réproouve encore cette piété étroite, routinière, surexcitation de la sensibi-

lité, sorte de dilettantisme religieux où la raison a peu de part. Les feux follets mènent aux mares. Les lucioles brillent parfois au bord des abîmes. Lorsqu'au jour de sa première communion M^{me} Roland rêvait le martyre, nul n'eût pu deviner qu'elle dicterait à son faible époux une loi inique, mettant le prêtre dans l'alternative entre déportation et la prestation du serment civique. L'impressionnable Madame Sand n'eut-elle pas, toute petite, l'idée d'entrer au couvent ? Velléité produite par une exaltation passagère. Bientôt l'emphatique Rousseau ébranle sa foi de surface et de la négation du démon, elle passe à celle de toute la Révélation. Hélas ! quelles sont les jeunes filles qui le jour où elles ont communié en l'honneur du Saint-Nom de Jésus ou de l'Assomption lisent un sermon de Lacordaire ou la vie de la Vierge par Auguste Nicolas ? Il y en a encore moins qui le jour de leur communion s'interdisent les médisances et les contestations. Que dis-je ? Combien de femmes courent à un rendez-vous coupable, les lèvres encore teintes du sang de Celui qui a dit bienheureux les cœurs purs !

On oublie trop que, sacrement des vivants, l'Eucharistie fut la manducation des Lucie et des Cécile avant le combat. Le chrétien est-il pourtant autre chose que, comme le dit M^e Marie du Sacré-Cœur, *l'être énergique et fort qui né du sang de la flagellation pénètre dans les grandeurs du Calvaire et met au second rang l'intérêt personnel pour sacrifier avant tout au devoir et à l'abnégation*. Au lieu d'accumuler les dévotions, M^e Marie trouve préférable de développer la foi et l'esprit de prière qui selon elle sont aussi perfectibles que gratuits. En effet : Voici une jeune fille un peu indolente qui communique pour la première fois sans ferveur. On la met en pension où elle suit un cours de dogmatique ; la lecture des conseils de Dupanloup lui inspire la pensée de chercher dans Bossuet ou dans Lacordaire une nourriture substantielle. Elle suit ensuite dans un couvent une retraite donnée par un Gibergues ou un Lenfant et cette âme dont les moindres touches vibrent sous la main de l'Artiste divin apportera à la communion

de clôture la foi des catéchumènes de l'ancienne Église.

On pense communément que la femme répugne aux idées générales. La pieuse fille de Notre Dame est d'un avis tout contraire. Aussi recommande-t-elle l'étude de la philosophie qui intéresse toujours les jeunes filles.

M^e Marie se plaint de l'accoutumance des religieuses aux vieilles ornières. Et elle a raison : telle sœur des Filles de la Croix, de Liège, perdit sa place de maîtresse générale pour avoir voulu aller de l'avant. C'était pourtant une femme vertueuse, douce, pieuse, mais elle laissa ses élèves jouer une scène du *Misanthrope* et *Le Cid* ; elle remplaça *Le petit savoyard* de Guiraud par *La mort de Socrate* de Lamartine. Ces modifications alarmèrent la Révérende Mère, essentiellement misonéiste, qui eut des scrupules puérils, et relégua la délinquante à une école primaire. Les élèves la regrettèrent beaucoup car, comme le conseilla M^e Marie, elle animait jusqu'aux récréations qui avaient un parfum d'intellectualité. Tantôt elle citait un mot célèbre dont il fallait deviner l'auteur, tantôt une jeune fille énumérait les actions d'un personnage historique dont le nom restait en blanc et dont on tâchait de percer l'anonymat. Comme M^e Marie du Sacré-Cœur elle s'efforçait à développer dans les élèves *la force morale*, soit en exerçant notre plume sur de grands sujets, tels que la mort de Régulus, et celle de Marie Stuart, soit en proposant à notre admiration Fénélon disgracié pour avoir porté aux pieds d'un roi les plaintes du peuple et M^{me} Navailles préférant la perte de ses fonctions de dame d'atours aux capitulations de conscience. Sœur de Notre Dame, Fille de la Croix, vous avez raison toutes deux d'exalter la force. C'est cette vertu qui oppose au despotisme le *Non licet* de Morus, de Népomucène, de Campian, c'est elle qui poussa les Fatamienne et les Marguerite à embrasser la mort la plus cruelle pour rester chastes sous l'œil des cieux. Sœur Marie veut qu'on développe aussi la bonté, non cette bonté molle confinant à la faiblesse, mais la bonté de Jésus consolant les repentis et flétrissant le vice drapé dans un hypocrite orgueil.

La bonté ne lui paraît pas plus incompatible avec la force que l'humilité ne l'est avec la véritable fierté. Ah! nulle ne pouvait mieux que vous, Sœur Marie, se faire une idée exacte de ce sentiment. Il respire dans votre noble langage: « Religieuses, nous ne sommes pas des fonctionnaires, aucun ministre de passage ne nous a confié tel poste, notre investiture vient de plus haut. Attachées au service de l'Église, nous n'avons pas le droit d'être médiocres. » Elle ne condamne pas davantage *la susceptibilité* qui émane du désir de l'estime. N'est-ce pas, en effet, la susceptibilité qui arme d'un généreux mépris le regard de la jeune fille dont on a blessé l'oreille délicate par une parole profanatrice? M^{me} de Maintenon a dit: « La timidité, jeunes filles, est votre unique sauvegarde! » Il y a pourtant des moments, comme on voit, où l'on doit vaincre la timidité. D'ailleurs je lui préfère une modeste assurance. En quoi l'enjouement nuisait-il à la réputation de Julie d'Engennes? J'aime ce vers d'Augier:

La vertu qui sourit sied bien aux lèvres roses.

M^e Marie du Sacré Cœur voudrait que la française fût gardée ainsi que l'américaine par sa foi en elle-même, par le désir de l'estime, par la crainte de Dieu et non par des chaperons, vivants certificats d'irresponsabilité. On arriverait peut-être ainsi à ne plus considérer l'homme comme l'ennemi de la vertu féminine, mais comme un frère aimable, discret et tendre, un ami exquis qui, à l'instar du Dante, suivrait complaisamment sa Béatrix sur les cimes lumineuses de l'idéal et la verrait sans jalousie boire à la fontaine de Mimer.



Quand j'eus terminé la lecture de *La Seconde Éducation des filles* de Nettement et celle des admirables *Lettres* de M^{er} Dupanloup, je crus que tout était dit sur ce vaste sujet. Un livre de M^{me} la vic^{tesse} d'Adhémar, couronné à si juste titre par l'Académie

des Sciences Morales et Politiques, vint me tirer d'erreur. Monsieur Nettement et M^{gr} Dupanloup avaient tous deux établi la nécessité d'un enseignement moins rudimentaire. Ce dernier ne se borna pas à ridiculiser les partisans de l'obscurantisme; il fit encore appel aux mères qui, selon lui, devraient pouvoir diriger les premières études de leurs filles. Que restait-il donc à faire? Hélas! plus qu'on ne croit. Il fallait aussi suppléer à l'insuffisance des gouvernantes et harmoniser les principes religieux avec les idées modernes, et tel est bien l'objectif que poursuit la vicomtesse dans la *Nouvelle Éducation de la femme*. Voyons si elle l'a atteint.

La fondation des cours Duruy fit échec, comme on sait, à l'enseignement des Sœurs françaises, mais cette neutralité scolaire effraya bien des catholiques qui n'étaient pas loin de lui préférer les frais onéreux d'une éducation particulière. Malheureusement, l'incapacité des institutrices leur fit abandonner ce projet. Filles de familles ruinées ou normaliennes brevetées, les institutrices, selon M^{me} d'Adhémar, répondent mal aux besoins de l'époque: les unes manquent de préparation, les autres, par la surabondance des matières, nuisent plutôt qu'elles ne travaillent au vrai développement intellectuel de l'élève, juste châtiment de la vanité des mères qui aiment trop à confier leurs filles à des encyclopédies vivantes. On désire qu'une jeune fille de vingt à vingt-cinq ans enseigne, outre la grammaire, l'histoire sacrée, l'histoire profane, la géographie, le calcul, les langues vivantes et les arts d'agrément. Comment veut-on qu'elle y satisfasse? En outre, il paraît que certaines mères exigent de l'institutrice un travail ininterrompu. Véritable prisonnière, celle-ci ne peut ni prendre de l'exercice, ni se perfectionner par la lecture personnelle et analytique. M^{me} d'Adhémar censure énergiquement ces deux graves abus ainsi que les froideurs blessantes des mondains pour la gouvernante. Néanmoins elle souhaite que le charme des grandes lectures rende l'institutrice insensible aux plaisirs frivoles,

comme l'est celle que nous peint Madame Moniot. Pour préparer ce triomphe de la grâce sur la nature, M^{me} d'Adhémar se propose de fonder une sorte de *préceptorat chrétien*. Les jeunes postulantes seraient armées de toutes pièces, par une saine philosophie et par des études critiques soignées. On leur lirait même des extraits d'auteurs peu orthodoxes, lecture accompagnée naturellement de judicieuses rectifications. On cinglerait le sensualisme suggestif de Musset, le faux idéalisme de Renan ou de Georges Sand, le réalisme embourgeoisant de Balzac.

Madame d'Adhémar ne condamne pas le roman en lui-même, elle désirerait seulement que de vraies chrétiennes, le réhabilitant, en fassent *l'auxiliaire de la religion et de la vertu*.

En second lieu, la vicomtesse ne se propose rien moins que d'harmoniser les principes religieux avec les idées modernes. Nous n'aurons pas de peine à prouver qu'elle y est parvenue. Tout d'abord, elle réproouve, ainsi que M^e Marie du Sacré-Cœur, cette piété sensuelle qui peut un jour servir les intérêts de la volupté. Dans l'île des plaisirs le voyageur se nourrissait de parfums ; la jeune fille imprégnée de *religiosité* s'enivre d'encens, de fleurs, de chants pieux. La mère sourit et le démon bat des mains en songeant qu'une sensiblerie malade livrera bientôt à la sensualité la place démantelée.

Où la jeune fille trouvera-t-elle un dérivatif à nos impressionnabilité ? *Dans les grandes lectures* et sous ce titre Madame d'Adhémar ne comprend pas seulement les œuvres des penseurs chrétiens mais encore des grands historiens d'opinions différentes, car la défense de la vérité implique la connaissance préalable de l'erreur. S^{te} Rose de Viterbe aurait-elle pu convertir ses concitoyens sans avoir étudié les doctrines subversives de Manès ? S^{te} Mélanie la jeune aurait-elle amené tant de Romains à reconnaître la maternité virginale de Marie, si elle avait ignoré les aberrations de Nestorius ? De même, si vous voulez réhabiliter Marie Stuart, lisez Michelet, aussi bien que Lingard.

Certains historiens, comme Quinet ou Lamartine, ne voient que les bienfaits de la Révolution, d'autres, comme Walsh ou Beauchêne, ne songent qu'aux victimes. Faut-il se borner aux derniers? Non, il faut lire les uns et les autres.

Toutes ces études formeraient la femme au manie- ment de la parole, art trop négligé et dans lequel se distinguèrent pourtant les Paule et les Marcelle. L'éloquence féminine, nous l'oublions trop, fut sou- vent un facteur de prosélytisme. Qu'est-ce qui dessilla les yeux de Valentin si ce n'est l'exposé sublime que S^{te} Cécile fit de la religion chrétienne? Qu'est-ce qui confondit l'orgueil des philosophes d'Alexandrie? Le langage de feu d'une S^{te} Catherine?

M^{me} d'Adhémar veut que l'on *restaure* l'art de con- verser qui eut, dit-elle, *une si grande influence sur la société du XVII^{me} siècle*. Nous nous permettrons d'ajouter que cette influence n'était pas moindre au XVIII^{me}. Si être reçu chez M^{me} de Rambouillet était un brevet de bonne éducation, être admis chez Madame Lambert devenait un titre au fauteuil aca- démique. Les salons d'alors devinrent une puissance. La prépondérance des intérêts politiques en modi- fia bien un peu le caractère littéraire au XIX^{me} siècle, comme le constate M^{me} d'Adhémar. Mais néanmoins n'est-ce pas pendant la première moitié de ce siècle qu'on vit briller M^{me} de Stael qui éleva l'art de converser jusqu'à l'éloquence. Chacun sait le mot de M^{me} de Tessé : Si j'étais reine, j'ordonnerais à M^{me} de Stael de me parler toujours. Je crois devoir rappeler aussi celui de M^r Michaud. Ce dernier se voit un soir en présence de *Corinne* contre laquelle il s'était livré à des vivacités de plume. Elle l'en reprend avec tant de véhémence que, vaincu, il balbutie : « Que voulez-vous, Madame? je n'ai pas la prétention de me comparer aux héros d'Homère, mais comme Diomède j'ai blessé dans la nuit une déesse. »

M^{me} d'Adhémar identifie admirablement *le charme et l'âme*. Écoutez-la : « Sans doute, le charme emprunte à la beauté extérieure, un cadre flatteur. Il rayonne dans le regard, il brille sur le front, il se

trahit dans le geste, dans la tenue, dans la mise et l'on ne doit négliger aucun de ces accessoires. Mais le charme, d'essence immatérielle, s'échappe aussi de l'âme même quand la beauté corporelle n'en accompagne pas l'essor. La parole est son organe principal. L'éducation chrétienne doit donc cultiver, fortifier, embellir la parole et elle ne le peut qu'au moyen des grandes lectures. »

L'esprit d'observation de M^{me} d'Adhémar se manifeste dans cette peinture fidèle du snobisme contemporain, destructeur de tout progrès : « Les rapports de société ne servent pas les éducateurs, ils les desservent. Plus de salons à la ville comme à la campagne. Chez les femmes du monde, créatures frivoles, ignorantes ou prétentieuses, dans les hôtels dorés et les châteaux bruyants, on ne cause plus, on danse, on festoie, on chasse. On s'escrime en sports, en parades variées, en divertissements fastueux, où le luxe fait rage, la mode loi, où l'ennui prime. Mais dans ces assemblées de mannequins harnachés, l'art de la conversation n'a rien à gagner. La pratique des sourires et des élégantes platitudes y distingue le bon ton. L'échange des idées supérieures agréablement formulées ne jaillit plus en cette fin de siècle de nos esprits stériles et de nos cœurs refroidis. On ne cause plus ! »

Si M^{me} d'Adhémar exalte l'art de l'éloquence il ne faut pas en conclure qu'elle proscrit la musique, la peinture et la sculpture. Loin de là, elle reproche aux institutrices de ne pas faire une assez large part à la jouissance honnête dans l'éducation, ce qui serait un antidote contre les plaisirs défendus.

Selon M^{me} d'Adhémar, *le mobile du sacrifice même réside dans l'attraction intime de la félicité obtenue en faveur de soi ou d'autrui par l'acceptation volontaire de la douleur rédemptrice. Si les héros chrétiens n'ont pas reculé devant le Golgotha, c'est qu'ils avaient vu de près le Thabor !* L'émotion extatique n'est autre chose que *le comble de l'émotion esthétique*. En effet, qu'est-ce qui soutient cette jeune fille élevée dans le luxe, revêtant un jour une robe nuptiale pour

renoncer au siècle et échangeant ensuite cette parure contre l'humble habit des dominicaines? Ah! c'est ce que M^{me} d'Adhémar appelle si éloquemment *l'attrait du divin*. Sans lui la jeune fille dont je parle placerait-elle avec transport sur sa tête la couronne d'épines?

Je ne résiste pas au plaisir de citer ces pensées chrétiennes enchâssées dans un style exquis : « La Rédemption s'avance d'abord par le concert des Anges. L'étoile des trois Mages conduit l'humanité à Bethléem. C'est par les ravissements de la crèche, c'est en tunique royale, c'est la myrrhe et l'encens aux mains qu'il faut mener au Christ la jeunesse enthousiaste et non la jeter imprudemment sur la terre de Gethsémani, trop dure encore à sa tendre faiblesse. »

Ailleurs M^{me} d'Adhémar veut prouver que l'Église ne réproouve pas *l'esprit de sociabilité*. Nous ne saurions l'en blâmer, mais pouvons-nous passer sous silence les dévotes qui voudraient établir un cordon sanitaire entre la femme célibataire et les hommes? On a beau leur représenter l'influence civilisatrice qu'exerce la jeune fille honnête, on a beau insister sur le rôle actif de l'élément masculin dans la formation d'un salon littéraire. Rien n'y fait. Selon moi, le mérite de la vertu est en raison directe des combats qu'on soutient pour la conserver. Jeanne d'Arc, restée pure au milieu des camps, me semble supérieure à S^{te} Madeleine de Pazzi luttant contre des tentations intellectuelles.

On distingue d'ordinaire les arts en arts profanes et en arts sacrés.

Selon M^{me} d'Adhémar, il n'y a pas d'arts profanes. Il y a des arts *objectifs*, c'est-à-dire des arts où *le vouloir de l'écrivain gouverne l'interprétation* et des arts *subjectifs*, c'est-à-dire *soumis à l'individualité de l'amateur*. M^{me} d'Adhémar n'admet pas la devise des jeunes : *l'art pour l'art*, elle espère qu'un jour *une esthétique chrétienne ramènera systématiquement la jouissance à la délectation du beau total en Dieu*.

En attendant cette évolution, elle désire qu'on

porte de préférence la jeunesse vers les arts purement objectifs, qui sont la poésie, l'éloquence, les grandes lectures.

M^{me} d'Adhémar n'a pas mentionné la déclamation des vers, initiant à l'éloquence.

On se demande pourquoi. Elle ne peut pourtant l'ignorer, rien ne forme le jugement comme cet art, car pour bien dire il faut avant tout bien concevoir, comparer et raisonner juste. Elle lui préfère la musique. Nous ne sommes pas de cet avis. Mais comme elle nous déconseillons à la jeunesse la peinture et la sculpture, ces arts à la fois objectifs et subjectifs, trouvant aussi qu'il y a dans la représentation du corps humain un élément corrupteur.

J'ai souvent entendu des pseudo-chrétiens dire : Rien de plus chaste que le nu, c'est le déshabillé qui est immodeste. Cette parole m'a toujours profondément révoltée. Les jeunes spartiates qui s'exerçaient dévêtues au palestre, n'étaient-elles pas les femmes les plus dépravées de la Grèce? Jamais l'Église n'a toléré l'aspect de la beauté sans voile.

J'aime à voir les martyrs ramasser dans l'arène les lambeaux de leur robe déchirée, de peur d'éveiller dans les spectateurs une pensée coupable. Par contre le déshabillé modeste est licite. Une des filles de S^{te} J. de Chantal aimait à se décolleter et Marie-Antoinette venait en toilette de nuit offrir son front pur au baiser de son beau-père.

Une femme d'esprit a dit : La vertu *c'est l'innocence voulue*. Voilà ce que M^{me} d'Adhémar veut substituer à cette innocence inconsciente qui subit trop souvent le pouvoir des circonstances. Beaucoup de mères croient qu'un silence complet au sujet de l'amour retarde l'éveil des passions. M^{me} d'Adhémar pense qu'il faut au contraire faire une sorte de *dogmatique de l'amour*, c'est-à-dire en parler saintement. Ennemie de tout mensonge, elle veut même qu'une initiation délicate et graduée, due à la tendresse prévoyante d'une mère, prépare la jeune fille à l'épreuve du mariage. L'imprévu centuple toutes les souffrances. Lui seul accompagne l'épouse dans sa

nouvelle demeure. Et nous prétendons être civilisés ! M^r G. Fonsegrive, le biographe de M^{me} d'Adhémar, veut qu'on n'apprenne certaines choses qu'aux fiancées. On pourrait encore y joindre les jeunes filles qui aiment la société des personnes d'un autre sexe tout en redoutant le contact intime de l'homme. Le prêtre aurait grand tort de prescrire le mariage à ces sensitives, même si elles préféreraient quelque ami. Il serait tout aussi cruel de leur interdire la vue de leur frère d'âme. N'ayant pas de vocation fixe, tout ce qu'elles peuvent faire de mieux c'est de subordonner leur sentiment à la raison et aux convenances.

M^{me} d'Adhémar reproche avec raison aux vierges de considérer parfois le mariage comme *un état secondaire*. Je me permettrais néanmoins de lui faire observer qu'en parlant ainsi elles usent du droit de représailles, car combien de femmes mariées considèrent comme des égoïstes ou même des êtres incomplets les chrétiens qui gardent la virginité dans le monde ou dans le mariage. Ignorent-elles que le sacrement, comme le dit A. Nicolas, existe indépendamment de son exercice ? Peuvent-elles ne pas craindre l'anathème de l'Église contre ceux qui nient la supériorité de la virginité sur le mariage ? Elles oublient qu'un Ange tendit au premier couple vierge de l'ancienne Église une couronne de roses. Elles ne veulent pas se souvenir de Saint Henri II, l'époux de Sainte Cunégonde, disant à ses beaux-parents quelques heures avant de mourir : « La voici ! votre admirable fille ! je vous la rends telle que vous me l'avez donnée ! » Saint Marcian et Saint Elzéar de Sabran firent donc preuve d'égoïsme en étant fidèles au serment de pureté fait à Sainte Pulchérie et à Sainte Delphine ! Peut-on pousser plus loin l'injustice et la déraison !

Mère modèle, M^{me} d'Adhémar ne pouvait nier la sublimité de la mission maternelle ; néanmoins elle condamne l'insatiabilité cruelle de certains maris et elle souhaite aux époux d'atteindre le plus tôt possible les régions spirituelles qui sont des oasis bénies.

Ainsi firent Sainte Mélanie et Publicola après la naissance de deux enfants. Mais nous leur préférons ceux qui ont habité de suite les cimes de l'amour immatériel, car, comme le dit M^{me} d'Adhémar, *la virginité marque dans l'ordre surnaturel le but glorieux vers lequel tendent les cœurs magnanimes épris de l'idéal.*

HÉLÈNE DE GOLESO.





De quelques opinions de M^r Fonsegrive

« Delenda Carthago » ! Ce cri de guerre a bercé jusque vers 1875 les générations élevées dans les Collèges congréganistes. Il ne s'agissait rien moins que de renverser l'Université de France. Nous serions bien en peine de dire, et peut-être personne ne l'a-t-il jamais su, si le but de cette campagne était d'abolir l'Université ou de lui imposer seulement une direction extra-gouvernementale. Quoi qu'il en soit, les Congrégations ne furent jamais plus près de leur ruine que le jour où elles crurent toucher au triomphe. Le vote de l'article 7 suivit de bien près la conquête de la Collation des grades.

A cette époque, pas lointaine du tout, tout universitaire était un suspect. M^r Fonsegrive, un des leaders actuels du catholicisme, gémissait alors sans doute de la réprobation que les plus courageuses manifestations de sa foi n'auraient pu dissiper. Et cette Université, nouvelle Carthage, se trouve aujourd'hui fournir à l'Église ses plus fermes et ses plus autorisés défenseurs. On n'a plus à regretter qu'il ne se soit pas trouvé un seul Scipion au lieu de tant d'insupportables Catons !

Le récent livre de M. G. Fonsegrive (1), recueil de huit publications antérieurement parues à la *Quinzaine* se prête mal à l'analyse. Deux sujets me paraissent cependant dominer ses pages a priori disparates : la question des rapports de l'Église avec la Démocratie, et le problème de l'Éducation.

M. Fonsegrive a eu l'avantage d'intriguer le monde catholique en France sous le pseudonyme d'Yves le Querdec. Présumé prêtre et proclamé tel, il s'est révélé simple laïc et a conquis ainsi une incontestable autorité. C'est elle qui donne du poids à ses gloses sur les Directions pontificales et sur les rapports du Catholicisme avec la Démocratie. Les idées que défend M. Fonsegrive ne sont pas seulement grandes, parce qu'elles émanent du vicaire de Jésus-Christ; elles sont impérieuses, parce qu'elles arrachent l'Église aux préjugés et aux compromissions et que, par l'éclair du bon-sens au-dessus d'un aveuglement séculaire, elles nous montrent enfin le Catholicisme dominant les contingences à travers lesquelles la masse des esprits, même croyants, s'étaient habitués à le considérer.

La question de l'éducation est en somme celle qui est le plus amplement traitée dans cet ouvrage. Elle le mérite

(1) Catholicisme et Démocratie, par Georges Fonsegrive. (Paris. 1898, 1 vol.).

vraiment, car aucune, depuis plus d'un siècle, ne fourmille de plus d'anomalies et de contre-temps. Nous avons vu l'instruction osciller au gré des vents politiques entre le monopole et la liberté ; des éducateurs chrétiens façonner des générations sceptiques ; la femme élevée dans les couvents, impuissante à la défense religieuse et entraînée dans un mouvement d'émancipation anticatholique ; l'Université tour à tour déiste, philosophe et athée, devenir la citadelle du socialisme anticlérical et donner simultanément le meilleur d'elle-même à la défense des idées religieuses.

Hier, l'ambition de la France était d'imiter l'instruction primaire prussienne qui avait fait le patriotisme allemand : aujourd'hui c'est l'instruction anglaise qui sert de modèle et à laquelle on réclame un remède aux défaillances de l'énergie. Au milieu de ces contradictions, on se demande si la direction donnée à l'éducation d'État, que l'initiative libre est impuissante à modifier, répond bien à ce que l'on attend d'elle, et si son patriotisme ne s'obscurcit pas aux ténèbres de la politique et du sectarisme. Enfin, le Protestantisme a pris à tâche de réformer l'instruction primaire et, en attendant de s'attaquer plus ouvertement aux degrés secondaire et supérieur, il s'efforce déjà d'accaparer ce qu'on a appelé l'éducation de l'avenir.

On lira surtout avec intérêt le chapitre si suggestif consacré à l'éducation verbale. A propos des « Déracinés » de Maurice Barrès, M. Fonsegrive a eu l'heureuse trouvaille de ce terme qui précise et complète avec une concise exactitude les idées de l'ex-député de Nancy.

Parmi les causes multiples de l'aveulissement moderne, une des plus puissantes est bien cette nuit à peine étoilée tombée sur les intelligences, par la substitution du mot à l'idée, du procédé mnémotechnique à l'effort intellectuel. Nous nous acheminons à grands pas vers une stérile écholalie. L'abondance du lexique masque mal l'indigence du fonds. Il se prépare, si l'on n'y porte remède, une génération avortée : le psitacisme engendrera par voie de regression cérébrale cet infantilisme psychique qui prélude à l'irréparable caducité des civilisations.

Peu de livres ont le don de faire vibrer les pensées, comme l'ouvrage de M. Fonsegrive. Celui-ci est d'ailleurs un des hommes les plus sympathiques à la jeune génération catholique. Il brille au sein de cette phalange qui compte les Goyau, les Lamy, les Piou, les Aubray.

L'existence de pareils protagonistes laïcs ne susciterait-elle pas l'essor prochain d'un o'Connell ou d'un Windthorst français ?

D^r FORTUNÉ MAZEL.





Expansion Coloniale

[LA QUESTION DU HAUT-NIL ET LE POINT DE VUE BELGE, par *Victor Collin*. (Anvers: Société Anonyme de Publications Anversoises). (1)]

LES GRANDES COMPAGNIES COLONIALES ANGLAISES DU XIX^e SIÈCLE, par *Edmond Carton de Wiart*. (Paris: Librairie académique Perrin et C^{ie}). (2)]

DANS L'OMBRE DU HAREM. Roman par *Une Circassienne*. (Paris: Éditions de la Revue Blanche). (3)]

La question d'Afrique, elle se joue comme au tric-trac. L'Angleterre, dont les dépenses, les succès

(1) Cette conférence, donnée à la *Société Royale de Géographie d'Anvers*, ne s'évapore pas en à propos, comme la notule à laquelle je trouve mon agrément de la faire servir de prétexte. Elle est sèche, je constate qu'elle est minutieuse et, ignorant du sujet, je crois qu'elle est exacte. Mettant en avant le point de vue belge, je remarque bien que M. Collin juge du point de vue anglais. Mais la mollesse, la versatilité, l'inconséquence de la politique française, c. à d. des diverses politiques personnelles, celle de M. Hanotaux, celle de M. Delcassé, — car il n'y a pas de tradition, sont en effet décourageantes....

(2) La situation britannique est au contraire de celle-ci : tandis que la France affecte les procédés d'une honnête raideur diplomatique et administrative à ses systèmes coloniaux successifs, l'Angleterre suit à tout prix une politique et applique à ce service toutes les initiatives, toutes les formules tant traditionnelles qu'imprévues et jusqu'aux plus reprehensibles expédients.

Parmi ces procédés historiques elle en avisa un qui semblait peu conforme aux principes de l'État moderne : le système des Compagnies à charte. Mais une chartered, moulée sur la *Compagnie d'Ostende*, institution convenable dans un temps où l'on ne pouvait câbler un ordre d'occupation, où d'autre part le monopole commercial paraissait compatible avec l'économie naturelle, serait un anachronisme. Comment l'Angleterre accomoda cet instrument aux nouvelles coutumes commerciales et n'en maintint les inconséquences que pour autant qu'elles favorisaient ses vues extensionnistes, on le pourra voir dans les monographies des quatre chartered anglaises, scientifiquement rédigées par M. Carton. Aussi bien le moment est venu d'en écrire l'histoire. Car il est probable que le jour où la députation française parviendra d'après le projet de loi que M. Eugène Etienne déposa au sénat en 1891 à apprécier quels avantages ce système offrait vers 1886, l'Angleterre aura renoncé à le continuer. Cela tient d'ailleurs aux contingences des deux formes de gouvernement. Et en effet, comme l'incorporation d'une compagnie à charte emporte une délégation de pouvoirs souverains à une société commerciale, l'action en appartient, en Angleterre, uniquement à la Couronne. Celle-ci peut y consentir d'emblée et au moment le plus opportun. C'est l'avantage d'un pouvoir discrétionnaire que de pouvoir user de pareils moyens transitoires ; un Parlement ne recommandera au ministère des colonies qu'une méthode normale de colonisation. Le projet de M. Etienne est ainsi probablement incompatible avec les institutions

et les services tiennent lieu de points de retour, n'a que peu à redouter. Mais il y a la France qui risque de se faire enfermer... Et alors ? Alors, le fermier qui a accaparé de vastes champs sans se réserver le droit de passage, peut se croiser les bras en regardant par delà l'exploitation voisine, la chaussée ou le canal qui ne charrieront pas ses moissons. En l'espèce, les résidents français pourront voir la fumée du futur trans-africain au-dessus des arbres...

Sans le raccordement vers la voie de communication la plus rapide, la terre la plus féconde est inutilement productive et la rente de fertilité n'atteindra pas la rente de situation. On voudrait donc imaginer les transits vers le Nil, usant de viaducs dans la zone d'intersection...

A moins que l'on ne songe quelque jour à introduire dans le droit public international la méthode de commassation, légalement prescrite en Allemagne et Autriche, à l'effet de transformer la propriété de parcelles séparées en un lot équivalent continu ?

Mais, comme les calculs stratégiques des ministres des colonies et leur souci de ne pas enlever les motifs de chicane utilisables au bon moment tendent à maintenir sinon provoquer une situation contraire, nous voyons le Bahr el Ghazal devenir le lieu géométrique où convergent les intentions, celles qui sont rationnelles, celles qui sont inconséquentes. Cela nous prépare en cet endroit une curieuse éruption ethnographique. Tiens, voilà que de mémoire historique deux civilisations sont séparées par une forêt, Sem de Cham. (La Phénicie a rayonné sur le monde, sans inquiétude de la toute proche barbarie noire au-delà de la forêt équatoriale), voilà singulière-

républicaines ; et d'ailleurs quand il viendra au rôle il y aura beau temps que l'Angleterre aura tramé une administration définitive sur les territoires travaillés par les chartered et remarqué que vraiment il ne reste guères de régions « nullius » complètement inorganisées et nécessitant ces préliminaires économes et pacifiques.

(3) Futile, quoique sentimentale, cette œuvre d'imagination est due sans doute à quelque drogman aux yeux chauds et au sourire en couperet. La phrase en effet tour à tour s'alanguit comme la période capiteuse de d'Annunzio ou s'éparpille en menues hachures froides à la manière des ironiques nouvelles à la main du *Cri de Paris*. A moins que la dite Circassienne n'ait pris retraite chez : « ...une dame française, venue ici pour introduire l'éducation et qui tient des jeunes gens en pension » comme il est dit dans le *Caid*.

D'ailleurs l'éclectisme de cette personne intelligente me répugne assez.

rement que l'esprit de lucre européen s'entremet sans le savoir pour cette confrontation de deux races. Connut-on près du Caucase un tel caravan-sérail ? Il y aura lieu d'observer avec curiosité comment réagiront l'une sur l'autre des âmes si différentes et encore sous une culture si complexement pan-européenne.

Aujourd'hui on commence à pouvoir juger du greffage européen en Algérie, Tunisie et en Égypte. Le cas est moins intéressant, les essences n'étant pas si prodigieusement disparates. Néanmoins il y paraît que plus la race envahissante est étrangère, mieux la race envahie sera tonifiée. L'Anglo-Saxon plus septentrional est plus étranger que le Français. On est porté à croire que le Français a surtout exporté les marchandises de toilette, le goût de l'absinthe, l'anti-sémitisme et la langue française qui y gagne un accent italien. (1) Mais administrativement, coloniser, ce n'est pas tant, dans l'esprit français, restaurer une nation par une thérapeutique efficace que chrétien né malin, vendre, comme dans le *Caïd*, à l'infidèle ridicule et content, une vaine recette contre les coups de bâton, qu'on lui donne soi-même.

Ainsi, par ex., le roman énoncé ci-dessus : *Dans l'ombre du Harem*, plutôt une gageure d'ailleurs que des mémoires, nous donne des renseignements d'une savoureuse vraisemblance sur le genre plutôt français de la cour khédivale. Pitoyable. Le rôle y apparaît dans le concert européen, des maîtresses de langue très-bon-teint, comme aussi l'influence déterminante des bougies à trous, de la camelote à la Franco et des bijoux en brocante. Et c'est trop d'honneur pour la France, sans doute.

L'influence anglaise se résoud, elle, en bonne administration. Depuis l'occupation d'Égypte les taxes ont été réduites au tiers, les fonctions publiques ont cessé d'être accordées au plus offrant, la culture

(1) Car si M. Barthou énonce à peu près avec esprit qu'il y a deux Algéries « celle de la vigne et de l'olivier et celle de l'antisémitisme et de l'industrie politique » tiendrons nous sa boutade pour un aveu indivisible ?

du coton a doublé, les fellaheen voient leur droit de propriété inviolable, leurs corvées arbitraires supprimées et l'eau du Nil irriguer leurs terres aussi bien que celles des fonctionnaires. Voilà des résultats que les créanciers étrangers de l'Égypte apprécient mieux que les caricaturistes parisiens et que ne récompenserait pas outre mesure l'annexion effective. D'ailleurs la cupidité anglaise nous paraît assez désintéressée. *L'Imp. Brit. East Afr. C^e* et la *Brit. South Afr. C^e* ne donnent aucun dividende. C'était prévu : les promoteurs de pareilles sociétés peuvent espérer, comme disait sir Mackinnon, « toucher leurs dividendes en philanthropie » ; mais depuis que c'est sû, c'est bien mieux : chaque augmentation de capital se trouve couverte avec une prime vertigineuse. Amour-propre nationaliste, fièvre impérialiste... tant qu'en voudra. Mais rencontrer ces sentiments en France n'eût pas desservi M. de Lanessan, je suppose. En plus d'une ballerine et de leur écurie, des lords anglais trouvent leur agrément à entretenir une colonie. Je ne vois pas que M. Blanc, ou M. B. de Castellane, ou M. Menier, ou les grands nationalistes de Paris, partagent ces goûts, complètement.

Quoiqu'il en soit de l'équité dans cette distribution un peu rapide de bons et mauvais points entre la France et l'Angleterre, faite peut-être avec ingénuité et sur laquelle je ne demande pas mieux que de devoir revenir, j'estime l'influence européenne en général salutaire et que les gens raisonnables n'essayeront point de parer le progrès historique en s'apitoyant sur le pittoresque d'une civilisation caduque ou en s'effarouchant de quelques détails de mauvais goût d'une civilisation triomphante. En Afrique comme en Orient il y a des peuples qui n'ont jamais su se gouverner et des peuples qui ne savent plus se gouverner : et quand, dans le roman cité, nous entendons : « ... le muezzin qui chantait d'une voix brisée, comme lasse de vivre... » acceptons-en l'augure et fortifions-nous dans l'avis de Stuart Mill : « La sujétion à un gouvernement étranger supérieur en civilisation, malgré ses inévitables inconvénients,

constitue souvent le plus grand avantage pour un peuple : elle le transporte rapidement à travers plusieurs stages de progrès et écarte des obstacles à son amélioration qui auraient pu exister indéfiniment si ce peuple assujetti avait été abandonné sans assistance à ses tendances et chances originelles. »

Ni nos paroles d'ailleurs ni nos combinaisons ne modifieront la dynamique essentielle des races : si le statut artificiel qu'on impose à un peuple n'est pas mesuré à sa débilité ou conformé à sa convenance, ce peuple se ressaisira fatalement : à son tour le vaincu vaincra le vainqueur.

EDMOND DE BRUIJN.





Tout à propos de rien.

Galafieu, par *Henry Fèvre*. (Paris : P.-V. Stock).

En ce curieux roman, dérogoire à la veulerie commune, M. Henry Fèvre, qui est, comme on le sait, un des auteurs d'une œuvre moins haute, *Autour d'un clocher*, de judiciaire mémoire, a fait la psychologie de l'anarchiste ou, pour mieux dire, d'un anarchiste. L'épigraphe est, à cet égard, catégorique : « Était-il plutôt mal fait pour la société ou la société mal faite pour lui?... »

A notre avis, la question doit se poser autrement. La société est mal faite pour tous les individus. « La loi, comme on l'a dit, est une corde mal tendue : les grands passent par-dessus, les petits passent par-dessous. » En ce sens, tous les individus sont anarchistes. Seulement, les uns ont la foi et les autres ne l'ont pas. En ce monde, la justice est un rêve, tout comme le bonheur. La poursuite exaspérée de la première comme du second constitue ce que l'État appelle le délit et ce que l'Église appelle le péché. L'anarchiste proprement dit est celui qui place son idéal sur la terre. Il est féroce conservateur quand il possède et sauvagement destructeur quand il ne possède pas. Le déclassé, — combinaison de regrets et d'appétits, — joint la sauvagerie de l'un à la férocité de l'autre. C'est le déclassé que M. Henry Fèvre a peint avec des couleurs à la fois crues et sombres, — comme le sang caillé. Le charme en même temps que le défaut de son livre, c'est qu'il fait penser sans laisser conclure. Il rappelle ces luminaires qui font ressortir les ténèbres.

CHARLES DUMERCY.



Le Voleur, par *Georges Darien*. (Paris P.-V. Stock).

Voici un joujou dangereux.

Un intellectuel est voleur parce que cette profession est convenable à son tempérament et conforme à son bon-sens : ses fréquentations dans les meilleures maisons comme chez les pires Hamon et Malato, la manière de vivre de sa famille, ses examens de conscience en express ou sur paquebots ne font que confirmer en lui cette vocation normale.

L'inconsciente Manon fait excuser les débordements de la passion, un inconscient Darlan justifie les exagérations du cambriolage.

La forme du roman romanesque est ici utilisée comme précaution oratoire : le livre tient en quelques maximes, on pourrait les publier sous forme de vade-mecum à l'usage des

voleurs novices, « manquant d'estomac », et des jeunes avocats de cours d'assises ; ainsi, par exemple :

— La maladie, assurent les hygiénistes, est une tentative du système pour s'accomoder aux mauvaises conditions du milieu dans lequel il se trouve : le vol serait ainsi un essai d'acclimatation à la société.

— Plaisant à-peu-près : Tel marquis cambrioleur proteste contre les spoliations de 89.

— Observation sagace : Dans l'état naturel, le voleur, c'est celui qui a du superflu, le riche. « Dans l'état social actuel, le voleur c'est celui qui rançonne le riche. Quel bouleversement d'idées ! » (1)

— Le voleur est un individu doué d'une moralité spéciale qui lui enlève l'aptitude à concevoir l'harmonique enchaînement de l'organisation capitaliste et qui se refuse à sacrifier sa moralité propre au bien général défini par les légistes, hommes doués d'une autre moralité spéciale.

Le voleur constitue le dernier représentant, assez abâtardi d'ailleurs, de la conscience individuelle.

M. Darien est quelque Courteline : il y aussi en lui du Swift, du Jean Paul et de l'Hobbes.

S'il n'avait écrit *Biribi*, cette subversive monographie de la légion étrangère, nous ririons de meilleur cœur ; mais, en

(1) A ce point de vue signalons des voleurs à la deuxième puissance, et dont la justification serait sans doute encore plus troublante :

Millionnaires assassins et voleurs. — M. de Cristina et son fils, les plus riches propriétaires de Piana-dei-Greci, ville située à vingt-deux kilomètres de Palerme, viennent d'être inculpés de meurtres et de vols.

Il y a six mois, M. de Cristina, son fils et un nommé Mario Caporiani, chef des gardes champêtres de Piana-dei-Greci, volèrent un troupeau de quarante bœufs. Quatre mois plus tard, le chevalier Ghergi, commissaire de police de Partinoco, ayant découvert que les auteurs de ce vol étaient bien, M. de Cristina, son fils et Mario Caporiani, fut trouvé assassiné et toutes les recherches pour découvrir le meurtrier demeurèrent infructueuses.

Mercredi soir, sur une délation, les carabinieri munis d'un mandat d'arrêt, sont entrés dans le splendide hôtel de M. de Cristina, situé rue del'Alloro, et ont procédé à son arrestation et à celle de son fils.

Le garde-champêtre Mario Caporiani avait été arrêté la veille à Piana-dei-Greci.

M. de Cristina et son fils déjà fort riches, avaient hérité, il y a peu de temps, du baron de Pitta, leur oncle, de plus d'un million.

Les autorités croient que ces millionnaires, de complicité avec d'autres personnes, ont commis plusieurs crimes.

(*Journaux du 8 avril 1898*).

somme il faut entendre que de la manière la plus agréable du monde M. Darien veut certainement nous aider à atteindre « ce premier but qui est un état d'âme qu'on pourrait appeler : l'anarchie morale », pour user du style des *Temps Nouveaux*. Répondons par une ironie à un ironiste, soyons timides avec férocité, citons M. Balfour (*The Foundations of Belief*) : « Si nous voulons trouver la qualité qui nous élève au-dessus de la brute, il n'est pas exagéré d'affirmer, qu'il nous faudra la chercher non pas tant dans notre faculté de convaincre et d'être convaincu par le raisonnement que dans notre capacité d'influencer et d'être influencé par l'autorité. »

Voilà les gendarmes.



Terre Promise par *Eugène Morel*. (Paris : Éditions de la Revue Blanche).

Lecteur ou auditeur d'une histoire ou d'une fiction se reconnaît spontanément dans le héros ou le martyr ou s'y substitue par méthode, il distingue les situations analogiques à la sienne, souhaite ou prévoit celles dans lesquelles il voudrait ou pourrait se trouver, avec pour résultat qu'il se plaint ou s'applaudit lui-même, qu'il sourit ou pleure en face d'apparences.

Mais il est à observer que jusqu'à ces dernières années on ne se dédoublait qu'en un protagoniste individuel : Louis XVI, Charlotte, Adolphe, Marguerite Gauthier, et qu'on ne se transportait que dans des milieux concrets : les romantiques figent le paysage, les naturalistes inventorient le mobilier, le n° du fiacre où etc. ne sera pas omis.

L'homme a-t-il mieux pris conscience des solidarités qui l'étreignent : il est partie, membre, ou élément d'un corps de métier, d'une nation, d'une famille, d'une race, de l'humanité. Il commence à se reconnaître dans la foule.

Citons au petit bonheur les *Pêcheurs d'Islande*, les *Tisserands*, le *Mystère des Foules*, le *Repas du Lion*...

Nous sommes loin de l'aventure de *Chatterton* ! Notre conscience s'est prolongée. Qu'un insecte, une goutte d'eau compromette la feuille d'un arbre, qu'importe à telle autre feuille ; mais le sort d'une branche décide de plusieurs feuilles, mais le sort de l'arbre décide du tout. On devrait favoriser d'un peu de curiosité les essais de romans collectifs : qu'on y fasse mouvoir des races vaincues ou éteintes, des corporations...

Et pour peu que notre émotion consente à servir notre réflexion, nous oserions prévoir des protagonistes plus abstraits : générateurs et descendants, etc. ou rêver des trames gigantesques de romans universels ou cosmiques, dans lesquels les nations dialogueraient et où les choses développeraient nos hypothèses à leur endroit.

Ceci dit à propos de M. Morel, qui, oui certes, a réagi contre

le cas spécial, et du coup développé une des affabulations les plus larges connues : toutes les illusions et les rancœurs du prolétariat fermentent dans son livre.

Peut-être cette manière est-elle littérairement absurde et faut-il une spécification et des détails. Mais alors « plus de compréhension, moins d'extension ! »

— Ces propos de littérature écartés, signalons que M. Morel s'exprime avec des accents de voyant, des réticences de statisticien et une amertume qui est bien à lui. La Terre Promise ? Écoutez :

« Un jour...

« Un jour, s'asseyant tous à la même table, on partagera gaiement son pain.. que tous en aient.

« On prendra tout au tas, suivant qu'on a besoin...

« Les enfants, dans de grandes prairies, pourront jouer.

« Rien n'empêchera tous ceux qui s'aiment de s'aimer...

« On travaillera gaiement, ce qu'il faut, comme on veut... Et comme il fut dit au livre d'un prophète : le travail sera une fête, on s'y rendra musique en tête...

« Qui sait ? devant tant d'hygiène, tant de bonheur, peut-être la mort elle-même, étonnée reculera... »

Depuis des ans et des ans le prolétaire entre à l'usine dans l'obscurité du matin et en sort dans l'obscurité du soir, il n'a jamais vu du soleil dans une prairie ; l'auteur l'attire au dehors dans l'éblouissante lumière et lui montre un paradis derrière une grille.

L'espoir, dit-on, fait vivre ! L'espoir crée la désillusion et la désillusion certainement tue. Selon les temps et les individus, la désillusion se formule différemment : vivre dans les paysages de Claude Lorrain, obtenir les trois-huit, être aimé de la Joconde, voir Dieu.

Vaine besogne que de semer de l'absolu sur la terre, il ne s'acclimatera pas ; les enluminures des pays de Cocagne ne déteignent-elles pas sur les images ? Faisons le bien, en estimant que notre action sera relative ; améliorons les institutions, tout en les reconnaissant caduques. (1)

La phrase lyrique de M. Morel même, en laquelle il chante la terre promise, est trop molle pour ne pas être écrite par un désabusé. La terre promise absolue, c'est celle qu'on découvre le Vendredi-Saint. Tandis qu'il est chanté : « In die solemnitatis vestrae, inducam vos in terram fluentem lac et mel » le corps du Christ s'étale, plaine jaune, d'où jaillissent les sources vives d'eau et de sang, de lait et de miel, à notre faim, à notre soif et pour notre volupté.



(1) Saisissons-nous jamais l'absolu ?... abandonnez l'espoir d'une solution. Elle est au sein du Père ; lui seul la possède et ne la communique pas. (l'aubert : Corresp. IV, p. 313).

Les Vierges aux Rochers, par *Gabriel d'Annunzio* (trad. *G. Hérelle*). (Paris : Calman-Lévy.)

Trois princesses sont nées pour êtres déçues et un héros pour décevoir.

Elles — pavot, tubéreuse, aubépine saignante — se fanent parmi des événements félins, des fatalités qui font baisser la voix et dans un paysage feutré d'où le vent de leurs trains balaye le parfum du bonheur. Anges ambigus, elles vivent le doigt sur la bouche et attendent sans vouloir.

Lui — rose ou épée — épanoui selon les conseils de Socrate, jouira de ses actes comme de leur ombre, et de ses leures à l'égal de ses ruses.

Mais notre conscience n'est pas à nous-même une fin : quand les trois béatrices offriront dans la nuit leurs mains et que le héros se sera commandé de choisir, ce sera son malheur que de jouir de sa perplexité, de caresser son indécision, de favoriser par volupté les alternatives : il retiendra longuement les mains de l'une qui déjà les tenait jointes vers Dieu seul, pour pouvoir les laisser retomber attendries, il refusera les mains de la seconde parce qu'elles sont tremblantes d'amour, il voudra saisir les mains de la troisième parce qu'elle les retire.

Ah ! le jeu si vain. Tant d'eau te coula entre les doigts, joueur, que voilà la source tarie et rien à boire. Souris-tu encore, judicieux *heautontimoroumenos*, et la petite méthode ne défaille-t-elle pas ? — Décevant déçu, il ne vous naîtra pas le descendant qui aurait exalté encore la race et votre type !

Ce livre séduit, affole et peine comme ces vases où serpente une théorie de douces femmes qu'on ne rencontrera jamais, comme ces portraits mystérieux sans nom et sans histoire en lesquels on reconnaît l'ami qu'on aurait choisi.

Exaltation ! je frôle du velours, je vois de l'or, c'est comme une avant-soirée d'orage qui m'alourdit la poitrine. Pourquoi suis-je fier de sentir ce vertige ; est-ce moral ? *Je ne me rends pas compte* ; je crois sentir que mon inquiétude m'ennoblit, je bégaye des approximations : la force que je dépense en fièvre n'est pas perdue ... des choses inouïes peuvent naître des larmes ... ; en somme je crois que je deviens une âme moins élémentaire...

Ainsi donc ce livre émeut. En un point néanmoins il aide à penser, ce qui semble contradictoire : le souci de la transmission de la personnalité dans la race s'y développe avec hantise, et je ne sais que le poème des *Deux Foules* de M. Mithouard et l'annonciation de la Descendante dans le chapitre final de *la Force du Mal* de Paul Adam, hors Schopenhauer et les livres de science, qui m'aient pénétrés avec un acuité pareille.

Littérairement on peut dire que le décor est ici scrupuleusement rapporté à l'âme : le *Jardin de Bérénice*, sous une coloration différente, nous avait enseigné ce strict rapport. Et si Gide pourrait, aussi bien que notre auteur, rendre sapides les

aromes des fleurs et des herbages, ce serait encore de Barrès que nous attendrions les traits où persiste telle courbe d'eau ou de montagne.



Catherine Morland, par *Jane Austen* (*Félix Fénéon* trad. de l'anglais) (Paris : Éditions de la Revue Blanche.)

Sur un guéridon laqué blanc, accoudé à quelques Wedgwood de pâte tendre — aux murs déteignent ces lithographies enluminées, Alken ou Henderson de 1820, où bondissent des diligences — ce livre sera sans doute opportun.

M. Félix Fénéon en a si bien prévu la convenance au goût dominant de cette saison, qu'on trouve presque du désappointement à s'assurer que ce roman n'est point apocryphe, mais une traduction inattaquable. Fille d'un pasteur, Jane Austen vécut dans la campagne du Hampshire et mourut fille à quarante deux ans en 1817. A l'âge de 23 ans, où elle rédigea cette « *Abbaye de Northanger* » (dont M. Fénéon transpose le titre en celui de *Catherine Morland*, qui en est l'hôtesse — aussi l'héroïne —) Jane Austen dut être une jeune fille saine et timide que les occupations d'intérieur avaient désabusé du romanesque et l'une ou l'autre trahison d'amie des sentiments absolus. J'incline au moins à le supposer en rencontrant parmi la candeur du récit ces remarques familières d'un bon-sens si féroce qu'on les estimerait feintes par Laforgue, et tel dégageant vis-à-vis de la fiction qui va jusqu'à des à-part-soi pleins de mépris pour les lecteurs de romans.

Malgré cela — non, à cause de cela-même (la plupart des jeunes personnes en effet ne sont pas encore nées raisonnables) — nous avons ici l'excellent livre pour jeunes filles...

Voici enfin des « intérêts de famille », des expériences sentimentales qui aboutissent raisonnablement, des conversations médiocres ou supérieures mais naturelles, des situations non exorbitantes, des partenaires polis et honnêtes, des jeunes gens qui consentent à danser, de l'héroïsme tout à fait tranquille et infiniment salutaire, de l'amitié de bon aloi, la rouerie punie et la réserve récompensée.

Il m'importe assez peu que le snob se doive de laisser traîner son coupe-papier parmi ces pages, ou que les estomacs délabrés y trouvent la même fraîcheur qu'aux salades de concombres, je me réjouis, moi, à supposer que les pensionnaires en noir se feront la confiance de cette « Catherine Morland » pendant la promenade, et je ne sais pourquoi, mais je me rapelle avoir retrouvé des livres de prix de ma mère : *Adelaïde de Witsbury* ; *Lettres d'Edmour et d'Arthur*...

Cette petite miss Morland, une jeune fille qui rougit *naturellement*, mais nous l'épouserions !



Das Hemd des Glücklichen, Bunte Bilder aus dem Leben eines Convertiten, von *Arthur Maria Baron Lüttwitz*. 5^e édition. (Trèves : Paulinus-Druckerei).

La chemise portée par un mortel heureux serait un talisman. Quérir celle-là. Mais des hommes recherchés, ou rencontrés aucun n'accuse du bonheur..., oui, un enfin, effrontément : mais celui-là, il n'avait pas de linge. Ce titre qui serait aussi bien : *A la recherche du bonheur* couvre de pitoyables faits-divers à moralité qui sont encore des lieux-communs. On croirait entendre ces prédicateurs laïques d'esprit faible, dont la vocation cléricale ne fut pas reçue, et qui se dédommagent en radotant à la table des hôtes dans les abbayes où il y a du passage. C'est le relevé des faits et gestes de la Providence, mais vu par un soupirail. Quand on a huit ans et qu'il fait dimanche, cela peut offrir quelque intérêt.



De Bruid van Quinten Metsijs, door *Hendrik de Marez*. (Anvers : De Nederlandsche Boekhandel).

« Connubialis amor de Mulcibre fecit Appelem ». C'est ce que nous apprend une pierre tumulaire encastree à la base de la tour de la cathédrale d'Anvers : le forgeron du puits treillagé d'Anvers, aurait appris à peindre la *Mise au Tombeau* par gageure sentimentale, aux fins de fléchir le peintre dont son amie était fille.

Il réussit. Tous les jeunes gens connaissent cette consolante histoire. Avec les *Fiancés* de Manzoni, c'est une des plus précieuses de leur trésor d'adroites ressources et de courageux expédients. Mais, par extraordinaire, les poètes nous la gâtent. A preuve une pitoyable poésie de M. Paul Auguste Massy, dans une récente *Quinzaine*, et le présent essai dramatique.

Maintenu tout dans le genre du 2^e acte, qui est assez délicieux, cela eût pu constituer une féerie touchante, mais platement resserrée dans les parois de la vie ordinaire, cette légende, en perdant sa gentille vivacité, n'acquiert pas néanmoins ici l'attendrissante familiarité de l'idylle.

J'ai donc à regretter que cette entreprise soit de M. de Marez, car je me plais à reconnaître qu'il est une des personnes intelligentes et d'initiative en Flandre et qu'il y fait respecter la littérature néerlandaise sérieuse et en plus certaines choses d'art que nous aimons.



Starkadd, drame en 5 actes, par *Alfred Hegenscheidt* (Anvers : De Nederlandsche Boekhandel).

Sentiments nietzschéens ; circonstances édifiées d'après Grégoire de Tours et les *Récits des temps Mérovingiens* ; moyens dramatiques appris dans *Macbeth*, *Hamlet* et le *Vaisseau Fantôme*.

Un héros libre, gigantesque et droit traversé une cour aux intrigues mérovingiennes, grossière et perverse. Chef de bande libérateur, vainqueur et justicier, il brise la couronne qui n'est

qu'à prendre ; aimé, il se sent trop étendu dans l'espace pour se formuler en une sensiblerie restreinte ; poète, son ivresse est trop haute pour condescendre au sourire de la joie, elle ne s'accommode que de directions abstraites : la fidélité, la vengeance ou d'exaltations éminentes : raffoler de l'espace ; respirer le soleil bras étendus, ou le torse au vent narguer les orages.

Ce héros est un spectacle artistique. C'est dire du coup qu'il n'agit ni sagement, ni normalement, sous-entendraient Bossuet et Brunetière. Et en effet le bon sens vertueux et la direction normale semblent en dépit des ressources dramatiques. Allons-y, que je me mette franchement en désaccord avec ces esprits peu circonspects — n'y en eut-il pas qui trouvèrent p. ex. *Les Vierges aux Rochers*, une œuvre chrétienne ? — empressés à appeler œuvres idéalistes, celles qui offrent des solutions exagérées, à distinguer une noble vie de l'âme, du moment qu'ils entendent des cris excessifs et à dénommer renoncement, dévouement, etc. des bévues qui n'en sont plus du moment qu'elles affectent d'être vertigineuses.

Nos passions travaillent si habilement en nous à se faire admettre ou réhabiliter... Nous en laisserons nous toujours accroire ? Si le paysage me grise un peu au crépuscule, elles souffleront : *Je veux marcher vers la folie et ses soleils ..* ; mais me baignant la tête, le lendemain matin, j'établirai : « *L'ordre conduit à Dieu.* » (St-Augustin).

Oui, redresser les épaules, siffler à l'espace, s'évader des mesquines contingences, se libérer des grandes petites de tous les siècles et de tous les jours, je sais, je sais, s'ériger en beauté, pas vrai ? ivresse du Viking, folie de François d'Assise, hystérie du sensitif !

Des esprits faibles consentent, des cerveaux désaimantés s'exaltent, à trouver cette façon désintéressée, courageuse et grandiose. Laissez-moi rire : j'y distingue un instinct, dans ses conditions les plus nobles, je veux bien, mais un instinct, c'est-à-dire une force qui tend à sa réalisation et qui s'annihile dans cette réalisation : Carmen p. ex. est un instinct, Carmen ne peut pas ne pas courir au devant du poignard qui la détruit. S'ériger en beauté, comme nous disions, qu'est-ce, sinon s'épanouir en volcan. Le volcan se disperse et ne crée rien. Mais ce qui est autrement courageux et grandiose, d'une beauté non superficielle mais contenue, c'est de consentir à être ce que nos contradicteurs appelleront « médiocre », je veux dire : de mener une vie normale, d'admettre le milieu et l'autorité, pour autant qu'ils sont non modifiables, d'observer également les préceptes d'hygiène, les nécessités morales et les convenances historiques.

Et je ne sais pas, — car je n'ai point encore approuvé le sous-entendu de Bossuet et Brunetière — si malgré les apparences maussades, une telle activité ne s'éclaire pas pour le spectateur conscient d'un pathétique intime. Il y a la beauté qui surgit d'un rapport de convenance. Starkadd, instinct

boursoufflé, constitue un spectacle à effet émotionnel. Mais pour l'observateur mieux doué, le chêne qu'admirait Taine, (d'après les salutaires confidences de MM. Bourget et Barrès) n'offrira-t-il pas des ressources égales à la réflexion, elle-même émotion d'un ordre plus éminent. Ce second spectacle emporte des qualités d'art d'autant plus élevées qu'elles sont sensiblement moins accessibles.

P. S. J'ai l'avantage de prier ceux qui ne voudront point partager mon opinion, de renoncer à la parer au moyen du parapluie de Louis-Philippe, des idées et opinions courantes de M. Prudhomme et des bécicles de M. Sarcey.



La Question Homérique, — Variétés littéraires, par *Georges Bertrin*. (Paris : Ch. Poussielgue).

Sans nous prononcer sur la question homérique même, multipliée et détournée, nous pouvons admirer comment elle est devenue un terrain où s'exercent les méthodes de la critique et s'assouplissent les ébats de l'hypothèse. Et les crises et l'évolution de la critique homérique s'apparient ainsi aux revirements de l'exégèse biblique. Ainsi, analogiquement, cette question littéraire peut nous offrir des ressources de tactique et des symptômes de direction. En l'espèce, malgré la maladresse de ses défenseurs précédents, M. Bertrin reprend la thèse traditionnelle contre les ingénieux mensonges de l'hypothèse. Ainsi donc sur toute la ligne on en revient des à-travers-tout de la pseudo-critique.



Les Romans du Moyen-Age : I Berte aux grands pieds, par *Adenet le Roi* (XIII^e siècle) (trad. *Gaëtan Hecq*) ; **II Aucassin et Nicolette** (XII^e siècle) ; **Le Jeu de Robin et de Marion**, par *Adam de la Halle* (XIII^e siècle) (trad. *Arthur Bovy*). (Bruxelles : Société Belge de Librairie.)

Ces plaquettes inaugurent une série de contes et fabliaux du Moyen-Age, transposés en français moderne. Le peuple et nous, les lirons-nous ? Pourquoi pas ? Les stratagèmes et les sacrifices d'amour d'Aucassin et Nicolette gardent leur émotion à des hommes dont l'aveuglement sentimental subsiste. Cette chantefable est déjà un roman. *Le jeu de Robin*, qui est bien le premier opéra-comique, n'offre pas moins d'agrément. Il semble construit d'après les soi-disant nécessités de la scène, ces nécessités que Wagner nia, et bien en vue de la représentation, avec les antithèses requises, la chanson à boire, divertissements et ballets.

Ces deux productions ne sont qu'agréables, mais elles sont littéraires.

Berte aux grands pieds est un récit plus moral, mais assez maussade. Roman historique maladroitement conduit, exposé chronologiquement et par la même répudiant le stratagème des mises en valeur. Les phrases s'allongent ; des épithètes y

adhèrent uniquement amplificatives ; l'intrigue consent à des détours. L'artifice y est si piteux, les adjectifs si peu en rapport, les épisodes si superflus, que l'historiette vous y prend comme un faux air de bonne foi. Aussi si on n'a pas pour rester éveillé les raisons de M. Paris, on préfère la voir sur un placard d'Épinal : aussitôt elle acquiert l'allure rapide et simpliste qui convient. On pleure dans le bois avec la belle reine aux yeux vairs, on voit venir vers elle le grand roi Pépin égaré de la chasse, et quand les traîtres sont châtiés on trouve que c'est bien fait.

Ah ! combien c'était bon, à six ans, cette image : elle requit notre sensibilité, elle nous *prouva* qu'on peut se confier en la Providence. Je veux croire que ces sentiments ne sont point trop desservis aujourd'hui par la maladresse des pièces « tout finit bien » pour pensionnats, mais bien plutôt réconfortés par le dégoût des abominations qui se disent, s'écrivent et se commettent.

Habitué aux fictions modernes, on admire que la vertu soit récompensée, la forfaiture punie et que « Dieu, qui est seigneur, prévôt et magistrat de tous crimes, ne voulut plus souffrir ce qui lui déplaisait tant. » Rééditer *Berte aux Grands Pieds* est une ironie que se permet à son tour l'honnêteté.



Le prince des lettres françaises : Villiers de l'Isle Adam, par José Hennebicq (Bruxelles, Ed. Lyon-Claesen).

« Comprendre, c'est le reflet de créer ». De cette sentence d'Axel, M. Hennebicq épigraphie les élucidations qu'il croit nous apporter sur l'œuvre de Villiers. C'est d'un beau cœur. Mais de s'être illusionné il ne doit vraiment pas rougir, car cet appareillage est d'autant plus louable, que le retour est moins fructueux. Que je sache, personne en effet ne nous est revenu jusqu'ici avec une délinéation plus ou moins plausible de ces régions et je ne vois trop parmi nous sur qui compter : M. de Gourmont qui vit aisément sous ces latitudes serait sans doute trop personnel pour ne point s'amuser pour son compte au long de la route ; M. Mithouard, avec moins de finesse a du sang-froid...

Quoiqu'il en sera, indaguer sur une philosophie aussi déconcertante que celle de Villiers nécessite moins des majuscules et des petits points qu'une méthode particulièrement précise : elle ne pouvait être le fait de notre auteur, qui radote (p. 23) : « Oui, l'Art est l'exaltation du beau Idéal, c'est pourquoi il sera idéaliste, ou il ne sera pas. » Moins ou pas plus que nous, M. Hennebicq ne pourra comprendre parce qu'il n'est pas destiné à égaler. Ce n'est pas avec un morceau de verre qu'on taille un diamant.



De Hulst (1^{ste} Jaarboek : 1898) (Malines : van Velsen)
(tiré à 300 ex. numérotés).

Nous signalâmes précédemment à Anvers une gilde d'art : *Les Scaldes*. Une institution identique : *Le Houx*, à Malines certifie sa fondation par un annuaire. Quelque médiocres que soient en général ces essais, il y a là de quoi favoriser notre optimisme. Le rayonnement de ces « distractions élevées » dans les familles et les agglomérations moyennes est efficace : dans la période d'éducation la médiocrité est opportune, alors que le génie est intempestif. Ceci au point de vue de la socialisation de l'art.

Nous n'allons donc point trouver que les membres du *Houx* ont trop de talent. Deux, M. Aloys Desmedt et Ernest Deltenre, musiciens, en ont beaucoup. Au reste MM. Van Perk et de Wouters de Bouchout font des ornements et les autres de la littérature ou à peu près. La préface indique des ambitions artistiques et des intentions chrétiennes.



Ludwig Windthorst in seinem Leben und Wirken, von *Johann Menzenbach*. (Trèves : Paulinus-Druckerei).

Dans leurs parloires et les associations, les jeunes gens catholiques, ayant trouvé trop peu lucrative la fréquentation des héros de Plutarque, s'excitaient fort il y a quelques années sur « les catholiques allemands » en attendant l'encombrante descente des « Anglo-Saxons ». Et les novices courtiers électoraux s'abordaient : « Ah ! si nous avions un Windthorst... »

Aujourd'hui, huit ans après la mort de son chef, le Centre n'a déjà plus d'exemples à nous donner. Et sait-on si demain, la réintroduction des Jésuites votée, ce parti trouvera des occupations l'excusant de se survivre.

Est-ce à l'éloge de Windthorst ? oui et non : cela signifie que cet artisan fit si bien sa besogne qu'il n'en laissa guère. On se groupe d'après une tradition, on devrait se grouper d'après des cahiers de réforme. Le Centre est né de cette manière, il subsiste d'après l'autre.

Son leader aurait dû consigner cela dans un testament politique et licencier ses hommes avant de mourir.

Son parti diminué de toute sa grandeur, est caduc aujourd'hui comme la descendance des grands hommes.

La brochure sur laquelle nous allumons ces opinions est en quelque sorte un long article nécrologique pour journal ; il est exact, moyen et de point de vue catholique. Cela est bien, mais combien il serait « littéraire » de rédiger une monographie impressionniste de ce fils de fermier, bonhomme courtaud, que l'application fit Président de la Chambre, et qui mourait à 80 ans, un soir, après deux séances, on voudrait dire, debout. Contre cette tête immense, chargée d'une lourde

lèvre, et illustrée de deux petits yeux tout au fond de lunettes accrochées dans les sourcils embrouillés, se buta Bismarck, l'autre tête.



Les Petits. LA HOLLANDE, par *Demesvar Delorme*. (Bruxelles : Société Belge de Librairie).

M. Demesvar Delorme est « ancien Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de la République d'Haïti à la Cour de Berlin et près le Saint Siège » et ses idées sont aussi étourdissantes que ses attributions.

Ce livre de 230 pages a sans doute été improvisé d'un trait après dîner et sténographié sur place. Ce n'est pas banal si l'on veut bien prendre en considération que M. Delorme n'était pas du tout préparé à traiter ce sujet. Aussi bien il ne manque pas d'habileté et s'est souvenu de l'exemple des grands parlementaires obstructionnistes qui, ne sachant quoi dire et désirant conserver la parole, parlent de tout. Voici des commencements de chapitres interchangeables : I. Petite terre, grande nation... II. Des montagnes, des glaciers, des torrents, des rochers, des précipices, etc., voilà la Suisse. III. Le nom de l'Angleterre, *England*, est formé des deux mots : *eng, land*, etc. IV. Quelle était la superficie du Mar-graviat de Brandebourg ? — 333 kilomètres. V. Le grand mouvement intellectuel commencé sous ce règne brillant, auquel s'associe le nom de Voltaire, etc. VI. Depuis la fin des invasions, depuis l'institution du Saint Empire romain, l'Italie souhaitait, cherchait sa liberté, etc.

Comme de juste, quand on est né gaffeur, on parle de l'Inquisition. C'est la mieux fournie des tire-lire de la petite épargne historique. Avec quelle érudition et dans quel style ! Une phrase réunit tous les défauts ; on ne pourrait inventer mieux. « Son Éminence Monseigneur le Cardinal Granvelle (1) mit la dernière main à l'œuvre, versa la dernière goutte au vase, jeta la dernière étincelle au foyer. »

Néanmoins, M. Delorme se permet des remarques ; ainsi parlant de la prise de Gembloux par Don Juan d'Autriche, il observe : « L'historien Janssens : (sic : D^r J. Janssen, auteur de la *Geschichte des deutschen Volkes* ??), persiste à dire *Gemblours* .. » Comme s'il avait tort, *Gembloux*, c'est de l'orthographe récente et précaire comme les administrations... Mais finissons

(1) Cela sonne comme : Sa Majesté Clovis. Si je ne me trompe les dignitaires ecclésiastiques n'agrèèrent ces titres de cérémonie qu'après François de Sales. Quoiqu'il en soit, on dit : Antoine Perrenot, cardinal de Granvelle, évêque de Malines, d'Arras... Ses contemporains lui écriront : *Au très révérend Père en Dieu*... D'ailleurs on appelle un cardinal : *Monsieur*, prince de l'Église comme prince de sang.

la récréation. A propos, dans ces 230 pages à quelle ligne est-ce donc que M. Delorme parle de la Hollande ?

P. S. : Ai-je dit que notre auteur est anti-clérical ? Est-ce bien nécessaire ?



La Belgique dentellière, par *Antoine Carlier* (Bruxelles : Société Belge de Librairie, Oscar Schepens).

Aussitôt le concept : dentelle aperçu, une association d'idées s'ébranle. Et j'en appelle à vos esprits, n'est-ce pas : d'aubes, de nappes d'autel, de béguines, de gothique flamboyant, de Bruges ? C'est d'une intuition inconsidérée. Une amplification raisonnée mobiliserait des images toutes autres, et bien telles que : entre-deux de l'oreiller où l'on badine, fichu sous lequel palpète la gorge, layettes, éventails, papillons, mignardises, frivolités et transparences.....

Mais le fait est qu'une maladie de notre esprit nous porte à considérer la dentelle comme un ornement de la virginité, comme un réceptacle de blancheur éminente (blanc métaphysique, dont se colore aussi la toison de l'agneau !), comme presque un instrument liturgique. Et pour peu qu'on cède à cette imagination, ce seraient mains longues et blanches qui s'affineraient aux fuseaux ; la dentelle s'effaroucherait d'une chair profanée et ne siérait qu'aux saintes dont le nom est tendrement sonore et le col pareil aux fleurs de magnolier.

Dès lors si, malgré son air d'église, la dentelle n'a pu obtenir une rubrique dans les manuels d'archéologie religieuse, c'est qu'il n'y avait vraiment pas de quoi.

Les consommateurs d'hier sont bien ceux d'aujourd'hui ; ce sujet dès lors ne devrait pas nous retenir. D'ailleurs ce livre n'a pas long à nous apprendre.

La partie historique est nécessairement intéressante, mais voici *comment on écrit l'histoire* : p. 40. « La reine Berte aux grands pieds faisait aussi de la dentelle, et c'est à cette occupation que fait allusion le vieux dicton : « Quand la reine Berte filait » (1) p. 41. « Ce n'est que depuis l'époque de la dispersion des couvents, en 1830 (!), etc. » et voilà comment un savetier cite des sources : *Brochure sur la dentelle*, par Vanderdussen ; *La Révolte des Passements*, par X., etc.

L'auteur ne signale pas même le somptueux musée de dentelles dans l'hôtel Gruuthuse à Bruges ; il ignore l'appellation de « Sorcière » donnée à certaines dentelles figuolées, et autres reproches.

Les renseignements techniques et commerciaux, malheureusement clairsemés ou trop faiblement établis, ne manquent pas d'intérêt. Ce serait excellente besogne pour quelque candidat en sciences sociales de rédiger une monographie leplay-sienne de la dentellière. On en compte en Belgique environ 40000 dont les 2/3 environ dans la seule Flandre occidentale,

(1) Et celui aussi sans doute : Quand Adam bêchait, et qu'Ève filait...

elles restent penchées 14 heures par jour sur leur carreau pour gagner de douze à vingt sous.

Jusqu'ici notre sensiblerie — et c'est comme plus haut notre intuition qui nous mystifie — nous portait à parler avec de sincères regrets de la décadence de la manufacture dentellière, à peu près comme on parlerait de la diminution de la foi. «Tout ça, ce sont signes des temps...» Il y a erreur : la production ne diminue pas. Mais on manque de dessinateurs de nouveaux modèles, de patronneuses et d'ouvrières habiles.

Commercialement et socialement, un syndicat devrait soutenir les prix. L'auteur nous le fait comprendre avec du bon sens — desservi par les tirades et exhortations prud'hommesques empruntées à notre littérature nationale de 1830-70.

F. NONNIGER.





Noir et blanc.

Dans un ouvrage, en deux volumes, grand in-octavo, intitulé : « La Franc-Maçonnerie soumise au grand jour de la publicité, à l'aide de documents authentiques ; 2^e édition ; Amand Neut, rue du Gouvernement, n^o 11, à Gand ; Edouard Neut, rue Nord du Sablon, n^o 38, à Bruges ; octobre 1866 », nous avons trouvé, à la page 78 du tome 1^{er}, le document suivant :

Une loge d'Anvers vis-à-vis d'un maçon nègre.
(Extrait du *Monde Maçonnique*. Nov. 1864, p. 410). « Les L.^o. la *Persévérance* et les *Amis du Commerce Réunis*, de l'O.^o. d'Anvers ont eu une tenue solennelle le mercredi 7 septembre, afin d'élever aux degrés de Compagnon et de Maître cinq FF.^o. capitaines de navires américains et anglais, qui avaient été initiés dans cette L.^o. et dont la promotion aux G.^o. S.^o. avait été votée d'urgence à cause de leur départ imminent.

« Un grand nombre de FF.^o. visiteurs se sont trouvés à cette réunion, entr'autres vingt FF.^o. capitaines anglais et américains, dont six ou sept appartenaient au navire des États-Unis *Sacramento*, qui était à l'embouchure de l'Escaut.

Un F.^o. de couleur, membre actif d'une L.^o. de New-York, de l'obédience du G.^o. O.^o. de Saint-Domingue, se présenta aussi comme visiteur. Ses papiers étaient parfaitement en règle. A son entrée dans le temple, une rumeur éclata parmi les FF.^o. américains qui protestèrent, ne voulant pas demeurer en présence d'un nègre. Les cinq capitaines, qui devaient recevoir une augmentation de salaire (1) refusèrent également de rester dans le Temple avec le F.^o. américain de couleur.

« Le Vén.^o. F.^o. Jacobi (?) fit fermer le Temple, ouvrit les travaux et fit consigner les FF.^o. visiteurs dans la salle des Pas-Perdus.

Il soumit immédiatement à la L.^o. la question suivante : « L'entrée du temple doit-elle, dans les circonstances actuelles, être refusée au F.^o. de couleur qui se présente en visiteur, ou doit-elle lui être accordée ? » La L.^o. décida, à l'unanimité, que ce F.^o. devait être reçu avec tous les honneurs qui lui étaient dus, comme à tout autre F.^o. visiteur.

« Le Vén.^o. désigna ensuite un F.^o. pour communiquer le vote de la L.^o. aux FF.^o. visiteurs qui se trouvaient dans le parvis du Temple, et il le chargea d'exprimer aux FF.^o. américains, et surtout aux FF.^o. officiers de la marine des États-Unis, la surprise de la L.^o. de trouver si peu de vraie connaissance des principes maçonniques parmi eux qui, en ce moment même, se battaient pour la délivrance des nègres ; que cette L.^o. en particulier, ainsi que toute la Maçonnerie belge, était au dessus du préjugé indigne qui fixerait la valeur du cœur d'un homme selon la couleur de sa peau et qu'elle s'efforçait de propager de tous les côtés le sentiment humain de la fraternité ; que le F.^o. de couleur serait reçu, par conséquent, avec les mêmes honneurs qu'eux mêmes, les représentants de la libre Amérique.

« Le 2^e Surv.^o. de la L.^o. les *Élèves de Thémis*, F.^o. W.^o. qui se trouvait aussi parmi les FF.^o. visiteurs, ajouta quelques paroles sur les principes et le but de la Maçonnerie aux FF.^o. visiteurs, ce qui lui valut la courte et grossière réplique : *God damn your principles!* (Allez au diable avec vos principes !) de la part d'un officier américain ; après quoi, tous les FF.^o. américains se retirèrent.

« Les autres FF.^o. visiteurs furent alors introduits, et tous les FF.^o. présents furent impressionnés de la manière intelligente et élégante avec laquelle le F.^o. de couleur remercia la L.^o. de la belle et digne conduite qu'elle avait tenue à son égard. »

Nous aussi, pour employer le langage du *Monde Maçonnique*, nous sommes impressionnés de la manière intelligente et élégante avec laquelle est racontée la belle et digne conduite que la L.^o. la *Persévérance* et les *Amis du Commerce Réunis* de l'O.^o. d'Anvers ont tenue, en cette mémorable circonstance, à l'égard d'un F.^o. de couleur. *De coloribus non est disputandum*. Telle est aussi notre doctrine, quoique nous ne soyons pas franc-maçon, — à moins, pourtant, que la franc-maçonnerie ne soit une société tellement secrète que l'on puisse en faire partie sans le savoir.

CHARLES DUMERCY.

(1) C'est-à-dire qui devaient être promus à un grade supérieur.



Tableau Alphabétique des Rédacteurs du Tome IV

M. MARIUS ANDRÉ :	
LA RENCONTRE DU DOCTEUR ILLUMINÉ ET DU DOCTEUR SUBLIL A PARIS, ET LEUR CULTTE POUR L'IMMACULÉE CONCEPTION (1306) . . .	149
M. ÉMILE BERNARD :	
<i>Vision</i>	51
<i>Temps dorés</i>	51
A PROPOS D'ART CATHOLIQUE	74
SUR LES MANIFESTATIONS EXTÉRIEURES, OU DU VERBE FAIT CHAIR	210
SUR LES ICÔNES BYZANTINES ET L'ART HIÉRA- TIQUE	216
DE L'ART CHEZ LES ANCIENS ET CHEZ LES MODERNES	229
SIMPLES RÉFLEXIONS SUR L'ART	234
M. THOMAS BRAUN :	
Les Visages de la Vie, par Émile Verhaeren	253
La sainte complainte rimée de N. D. de Lourdes ,	253
M. EDMOND DE BRUIJN :	
Des Revues Catholiques en Belgique, selon M. Mussche	110
M. ADRIEN MITHOUARD OU L'IDÉALISME RÉDUIT AU BON-SENS	176
LES CHANCES DU NÉO-IMPRESSIONNISME . . .	242
EXPANSION COLONIALE	275
M ^e HÉLÈNE DE GOLESCO :	
L'ÉDUCATION FÉMININE SELON LA TRADITION CHRÉTIENNE, D'APRÈS M ^e MARIE DU SACRÉ- CŒUR ET M ^e D'ADHÉMAR	258
M. ERNST DELTENRE :	
L'«ORATORIO DE NOËL » DE J. S. BACH . . .	250
Préfaces pour des musiciens, par H. Maubel	257
M. MAURICE DENIS :	
LES ARTS A ROME, OU LA MÉTHODE CLAS- SIQUE	197
M. CHARLES DUMERCY :	
Galafieu, par Henry Fèvre	280
M. MAX ELSKAMP :	
LA DÉCOUVERTE D'UN PSEUDO-MEMLING . . .	247

M. GEORGE FONSEGRIVE :	
LE PARADIS OU L'ACHÈVEMENT DE LA VIE .	33
ABBÉ G. FRÉMONT :	
LETTRE POUR LE CONGRÈS DE LA JEUNESSE CATHOLIQUE A BESANÇON	95
G. :	
Lettre sur l'Éducation, par C. Savarit . .	107
Les Écoles d'Antioche, par Albert Harrent	107
M. EM. HAËE :	
HANS MEMLING (à l'hôpital St.-Jean de Bruges)	82
M. AUG.-EDM. JOLY :	
MODERNISME (à propos de <i>Sagesse et Destinée</i> , de M. Maeterlinck)	69
M. ALEXANDRE LEFAS :	
<i>Procession intérieure</i>	52
M. MARC LEGRAND :	
<i>La Fin de deux Saintes</i>	56
Dr FORTUNÉ MAZEL :	
Autour de l'Histoire, par Mgr. Baunard .	110
DE QUELQUES OPINIONS DE M. FONSEGRIVE	273
M. HENRI MAZEL :	
L'enseignement intégral, par Alexis Ber- trand	108
Les Études classiques et la Démocratie, par Alfred Fouillée	108
L'Éducation nouvelle, par Edm. Demolins	108
M. A. MELKA :	
LE RENOUVEAU DE LA LITTÉRATURE CATHO- LIQUE EN BOHÈME	66
M. MENÉNDEZ Y PELAYO :	
RAYMOND LULLE	41
M. ADRIEN MITHOUARD :	
<i>Le Livre du Vertige</i>	181
M. F. MONTAGNON :	
<i>Un pauvre Noël</i>	172
M. F. NONNIGER :	
Institutiones theologiae dogmaticae, auct. Petro Einig	49
Saint-Cendre, par Maurice Maindron . .	112
Poésies de Pimodan	254
Les Saintes du Paradis, par Remy de Gourmont	254
Chiaroscuro (après l'exposition Rembrandt) par Pol de Mont	256
Le Voleur, par Georges Darien	280
Terre Promise, par Eugène Morel . . .	282
Les Vierges aux Rochers, par Gabriel d'Annunzio (trad. G. Hérelle).	284

Cathérine Morland, par Jane Austen (trad. F. Fénéon)	285
Das Hemd des Glücklichen, par A. M. baron Lüttwitz	286
De Bruid van Quinten Matsijs, par H. de Marez	286
Starkadd, par Alfred Hegenscheidt . . .	286
La Question Homérique, par G. Bertrin .	288
Les Romans du Moyen-Age: I. Berte aux grands pieds; II. Aucassin et Nicolette; III. Le Jeu de Robin et de Marion . . .	288
Le prince des lettres françaises: Villiers de l'Isle-Adam, par José Hennebicq. . . .	289
De Hulst (annuaire)	290
Ludwig Windthorst, par J. Menzenbach .	290
Les Petits: la Hollande, par Demesvar Delorme	291
La Belgique dentellière, par A. Carlier . .	292
M. GEORGES POLTI:	
<i>Prologue</i> (Apologie du XIII ^e siècle) . . .	59
M. JOSEPH POUZIN:	
<i>Confidence</i>	53
<i>La Vigne</i>	54
<i>Enfance</i>	55
M. WILLIAM RITTER:	
ILLUSTREURS D'AUTRICHE ET D'ALLEMAGNE (MM. Leffler et Urban; M. Steinhäusen)	89
ABBÉ ARMAND THIÉRY:	
Mon dernier Livre, par Z. Fleuriot . . .	112
M. FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN:	
<i>Messe de Minuit</i>	171
M. GEORGES VIRRÈS:	
Chevaliers rustiques, par l'abbé Van Caenegem	112
X (de Constantinople):	
LE CAHIER DE DOLÉANCES DE L'ÉGLISE D'ARMÉNIE	157

Anthologie ou Documents

ANONYME DU XV ^e SIÈCLE:	
<i>Extrait de la « Vie de Saint Jehan Baptiste »</i>	27
SOURCE POPULAIRE (d'après une impression anonyme du XVI ^e siècle):	
<i>Les nouelz faitz a l'onneur de ihesu crist</i> . . .	124
MARCIAL DAUERGNE:	
<i>Tres deuotes louenges de la glorieuse Vierge Marie:</i>	
en la Visitation de Nostre Dame	3
en l'Assumpcion de Nostre Dame	20

en la Nativite de Nostre Dame	28
GABRIELLE DE COIGNARD :	
<i>Marthe et Marie</i>	16
LAURENTIA STROZIA :	
Ode in Visitationem Beatæ Mariæ Virginis	7
F. PIERRE RABBI :	
<i>De la Visitation de la Vierge</i>	6
ANNE DE MARQUETS :	
<i>Sonets spirituels :</i>	
Pour la Visitation de Nostre Dame	8
Pour la feste de la Veneration Nostre Dame	113
Pour la feste de Toussaints	119
R. P. ATHANASIUS GUGGER :	
<i>Hymnus de Visitatione Beatæ Mariæ Virginis</i> .	5
ANONYME LYONNAIS :	
<i>In honorem S. S. Joachim et Annæ hymnus</i> .	14
LITURGIE LYONNAISE :	
<i>Prose sur la Décollation de S. Jean Baptiste</i> .	25
MISSALE BISUNTINUM :	
<i>De transfiguratione Domini.</i>	18
SOURCE ORALE :	
<i>La chanson de Sainte Marthe</i>	17
JOURNAL « LE MONDE MAÇONNIQUE » :	
UNE LOGE D'ANVERS VIS-A-VIS D'UN MAÇON	
NÈGRE	294

Annotateurs, Éditeurs et Traducteurs

M. MARIUS ANDRÉ (trad. du castillan et annote):	
RAYMOND LULLE, p. M. MENÉNDEZ Y PELAYO	41
M. ÉMILE BERNARD (éd.) :	
<i>La chanson de Sainte Marthe</i>	17
M. CHARLES DUMERCY (éd. et annote) :	
NOIR ET BLANC (Une loge d'Anvers vis-à-vis	
d'un maçon nègre)	294
M. HUGUES VAGANAY (éd. et annote) :	
<i>Extrait de la « Vie de Saint Jehan Baptiste »</i>	
(XV ^e siècle)	27
<i>Les nouelz faitz à lonneur de ihesu crist</i> (XVI ^e S ^e)	124
<i>Tres deuotes louenges de la glorieuse Vierge</i>	
<i>Marie</i> : en la Visitation de Nostre Dame .	3
en l'Assumpcion de Nostre Dame .	20
en la Nativite de Nostre Dame . .	28
par MARCIAL DAUERNE	
<i>Marthe et Marie</i> , par GABRIELLE DE COIGNARD	16
<i>Ode in Visitationem Beatæ Mariæ Virginis</i>	

LAURENTIÆ STROZLÆ	7
<i>De la Visitation de la Vierge</i> , par F. P. RABBI	6
<i>Sonets spirituels :</i>	
Pour la Visitation de Nostre Dame . . .	8
Pour la feste de la Veneration Nostre Dame	113
Pour la feste de Toussaints	119
par ANNE DE MARQUETS	
<i>Hymnus de Visitatione Beatæ Mariæ Virginis,</i>	
ATHAN. GUGGER	5
<i>In honorem S. S. Joachim et Annæ hymnus</i> (XVIII ^e siècle)	14
<i>Prose sur la Décollation de S. Jean Baptiste</i> (XVIII ^e siècle)	25
<i>De transfiguratione Domini</i> (XVIII ^e siècle) .	18
LA D. :	
Note sur le maître inconnu de 1480 . . .	1
Note sur la marque typographique du monastère de Béthanie	15
Note à l'effet d'excuser M. Marc Legrand .	58
» » de présenter M. Georges Polti	59
» » de justifier l'anonymat de M.X.	170

Dessinateurs et Graveurs

XYLOGRAPHE DU XV^e SIÈCLE :

LE CHATEAU DE MARTHE, marque typographique du monastère de Béthanie près de Malines (fac-similé de grav. sur bois) . .	15
--	----

MAITRE INCONNU DE 1480 :

LA VISITATION (fac-similé d'une grav. sur cuivre du <i>Cabinet d'Estampes d'Amsterdam</i>) .	1
---	---

M. DE PRAETERE :

LE CLOÎTRE : La Méditation (zincogr.) . .	180 ^{bis}
La Mort (zincogr.)	196

M. MAX ELSKAMP :

LA MADONE AUX CHANDELLES (grav. origin. sur bois de poirier)	8
IMAGERIE POUR L'ASSOMPTION (grav. origin. sur bois de poirier)	19
ORNEMENTATIONS. 4, 13, 28, 54, 56, 69, 156,	255, 279

M. HENRICUS :

SALOMÉ (photoogr.)	26
------------------------------	----

M. FÉLIX VALLOTTON :

MASQUE DE M. ADRIEN MITHOUARD (zincogr.)	175
--	-----



TIRÉ POUR
" LE SPECTATEUR
CATHOLIQUE "



SUR LES PRESSES
DE J.-E. BUSCHMANN
A ANVERS



OPINIONS: (suite)

Novy Kult (Prague, N° II, 1897):

Katolícké revues. — Zdá se, že dnešní ľudovik má vyvinutejšiu schopnosť hľadieť na súdobé udalosti a súdobé stavy nejen relatívne, vzhľadom k ich vzájomnému pomeru, nýbrž i absolutnejšie, vzhľadom k ich vzťahu k minulosti a budúcnosti a k ich miestu v širokom dejinnom prúde. Historie a logika majú tu svoju hlbokú a opravdovú zásluhu. Preto ani slova jako *reakce reakčnej doby* nejsou ľuj svobodnému inteligentovi k té hrúze, jaká lomcuje exorismy dobrých liberalních miečtiáčkov, kedykoľi se s nimi setkať. Vime, že i reakce není nej akci ku prjedu. A proto zachováваме jisty (nikoli ovšem bezrezny) klid, kdyj expanse těch různých sdružení « pro morálnou akci » stavá se oniekuď provokující a kdyj vehemence klerikalismu potčhíná hranitčit s ruzostí. Ani hluk, s nímž *katolicism* snaží se rozmnožit své řady, nepřivede nás k míry, neboli je tak nepatrným a nevinným, uvážíme-li, že je to snad poslední rozmach krídel, prjedu úplným jejich vysílením. My tu ovšem nikdy nepřestáme bojovat. Nache cesty půjdou stále smierem práve opatčným. Nejde tu o zevní sílu a moc, ta se rozpadne jako shnilé stéblo slámy: duše naše vyvraceti ze staré půdy. Musíme navázati tam, kde vpád krjstianství rhl svaté a solidní svazky, musíme smazati vche, co neblahého zapsáno bylo v tých duše, ponechávajice si jen, co dobrého vypíestila v nás a nám ona éra. Jak zajisté ku prj. v umiení spravdivie oceníme vche, co krjstianství dalo nám velikého. Lze sice skoro s jistotou prjedpokládati, že *Sagesse* byla posledním básnickým a snad umieleckým vůbec vedilem nábojenským; myslím tu ovšem na nábojenství dogmatické. Neboli nové umiení nábojenské, mystika nového ľudovíka zlomi zajisté vchechna násili dogmat a systémů, rozlévajic se širokým dechem slov *Walt Whitmanových*, s hlbokou a silou *Pokladu ponížených* se vzletem k prj. nacheho *Otakara Brjěziny*. Avčak jestliže nám i dá katolism trjeba ječtie nové chef-d'œuvre svého umiení, kde snad bude celá melancolie zapadajících slunci a kde budou snad zachyceny poslední paprsky nasínající slávy a poslední sbohem a poslední záblesky hrdosti prjed vítiezicim prjritelem, da-li nám ječtie takové nebo jiné vedílo, nebude zajisté nikoho, kto by ho nepřijal tak, jako byla vchými bez rozdílu prjesvietčeni prijata *Sagesse*. Tolik lze odpoviedieti kajdému katolíckému « modernie » a kajdému novokrjstianské snaze vůbec. Neboli jako v umiení prijímáme vche, co nese jasnou etčeti krásy, tak i v morálnem a socialném svietie na počtívě slovo počtívě povíme.

Ze zahraničnych miesitčniků *le Spectateur Catholique*, jenž se representuje velice vkusně moderní úpravie, vydal své 8. číslo. Pokračování zajímavého prjekladu z *Raymonda Lulla* zahájuje svazek. Z tčlánků zajímal mne nejvíce *W. Ritterův o umiení katolíckém a historických renaissance*. Prjekládám z jednoho issu: « . . . Církev nepopírala nikdy krásu plastickou. . . bylo by lze napsati o *katolícké nahotie*. Dráždianská *Venuche* Giorgionova (ati se prosím nikdy neomyli názvem *Venuche* a ati nesofistuje o tomto slovie, zvláčetie kdyj v

prijpadie Giorgionovie dílo jest jiná a název taktěj jiná věc) *Venuche* Giorgionova a *Dióka Titianova* byly by snad typy katolické nahoty právě tak, jako *Svatý Jan* Leonardův a *David* Donatellův jsou jinými typy téže: . . . Mohl bych též dokázati, že bez katolicismu nebylo by nahot pp. Ropse, Rassenfosse, Legranda a j., jež založeny atí dobrovolnie atí nedobrovolnie na pojmu hrjíchú, neexistovaly by . . .» To zní ovšem poněkud jinak než nedávny hyperkomický tchlánek (prjeklad tuchím) ve «*Vlasti*», jenž vrcholil v kategorické vietie, že nahota (rozumiej v umieleckém díle) je s katolického hledichtie nemravná a neprjistupná. Dalším zajímavým tchlánkem, podépsaným *Alonso Martinez*, jsou *antiklevikalové a Chpanielsko*. Vztahuje se ku známým zlotchitřím montjuichským. Autor nepochybuje o pravdie udajů a o poctivosti p. *F. Tarridy del Marmol*, jenž v *Revue Blanche* a pozdieji v samostatné knize *Les Inquisiteurs d'Espagne* (Stock) dokumentoval hržzy, jimij policie chpanielská odpovídala na anarchistické atentaty, tutor vchak háji kniejstoo chpanielské, jež nemielo pry podílu na tomto pronásledování. Ku konci svého tchlánku dodává pak toto ku charakteristice Chpanielska. «*P. Canovas* ujil k potvrzení anarchistů právě tiechje prostrjedkú jako veliky died nyniejchího cíara ruského — a zemřel jako tento. Avchak to nijak neprjekáji Chpanielsku mítí konstituci právě tak liberální, jako kterákoli jiná monarchie. Antidynastickým stranám lze tam volnie manifestovati svou opposici, tak volnie, že republikáni mohli nedávno usporjádati veliky meeting a kontchiti své diskusse vypalujice rány z revolverů. Mnozi Chpanielé domnivaji se dokonce, že jsou svobodnejchí než jich sousedé v Republice francouzské. Nedlouho po atentátie v ulici Cambios-Nuevos navrhl jeden ministr v Kongresu poslanců reformu tiskového zákona. Opposice odmítla jež jako útotchnika na principy svobody, a kdyj ministr namítal, že jeho návrh podoben jest návrhu přijatému v republikánské Francii, odpoviediel mu jisty liberalnie-monarchisticky poslanec v plném sezení: Vách argument nemúje nás prjesviedtchiti; Francie ovládána je reakci! . . .» — K tchislu prjipojena je zajímavá barevnú *Madonna* od p. *Ch. Doudeleita* a niekoľik drobných ilustrací.

N.

(D'autres opinions suivront).





Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.